[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]

ÉCRITURE DIRECTE

DES ESPRITS.

A cette même heure sortirent de la muraille des doigts d'une main d'homme, qui écrivaient à l'endroit du chandelier, sur l'endroit de la muraille du palais royal, et le roi voyait cette partie de main qui écrivait.

(Daniel, V, 5.)

Paris. — Imp. Balitout, Questroy et Ce, 7, rue Baillif.

HOMMAGE

ET

DERNIER ADIEU A MES AMIS

Le désir plus ou moins vif est le *chemin de fer des Esprits* qui les emporte par la pensée chez des êtres chéris, car *la pensée d'un Esprit, c'est lui-même.*

(*Pensées d'outre-tombe,* CXVII.)

PNEUMATOLOGIE POSITIVE

LA RÉALITÉ DES ESPRITS

ET LE

PHÉNOMÈNE MERVEILLEUX

DE LEUR ÉCRITURE DIRECTE

DÉMONTRÉES PAR

LE BARON L. DE GULDENSTUBBE.

Alors Moïse se tourna, et descendit de la montagne, ayant en sa main les deux tables du témoignage ; et les tables étaient écrites de leurs deux côtés, écrites deçà et delà. Et les tables étaient *l'ouvrage de Dieu* et *l'écriture était l'écriture de Dieu,* gravée sur les tables.

(Exode, XXXII, 15 et 16.)



PARIS,

CHEZ L'AUTEUR, RUE DE TRÉVISE, 29.

1873.

DÉDICACE.

Veuillez agréer, Messieurs, la dédicace de la seconde édition française d'un livre consacré à la défense de la plus sublime de toutes les vérités que la Miséricorde divine ait daigné révéler à l'humanité de nos jours.

Je compte sur votre indulgence d'autant plus que ledit ouvrage ne contient que les résultats merveilleux de nos recherches et de nos expériences communes ; car ce n'est que grâce à votre concours bienveillant et zélé que le beau phénomène de l'écriture directement surnaturelle et d'outre-tombe, constaté pour la première fois le 13 août 1856, a pu être démontré par des expériences répétées et par des faits

irréfragables et plus brutalement concluants que tous les raisonnements.

Vous savez, Messieurs, que ma vie tout entière a été vouée à l'étude du monde surnaturel et de ses rapports avec la nature visible et matérielle; j'ai regardé comme le but de ma vie la démonstration irrécusable de l'immortalité de l'âme, de l'intervention directe du monde surnaturel, de la révélation et du miracle par la voie expérimentale.

Les phénomènes de l'inspiration, de l'extase, du médium ou de l'attraction invisible, les coups mystérieux et le mouvement des objets inertes et inanimés sans attouchement, ont soutenu mes expériences, en m'encourageant à persévérer dans mes recherches pénibles et arides, mais tous ces faits sont loin d'être concluants; ces phénomènes peuvent tout au plus révéler des forces et des lois inconnues. Il n'y a que l'écriture directe d'outre-tombe qui nous révèle la réalité d'un monde invisible, d'où émanent les révélations religieuses et les miracles.

Désormais l'espérance peut renaître

dans l'humanité, ses besoins religieux au sujet de l'**Immortalité de l'âme**, la base de toutes les vérités, étant pleinement satisfaits. Désormais le principe de la révélation et des miracles, c'est-à-dire des phénomènes surnaturels, est assis sur la base inébranlable des faits. Certes, le nombre des Spiritualistes n'est pas encore considérable, mais que ce fâcheux contre-temps ne vous décourage pas trop, Messieurs, le Christ, notre divin maître à nous tous, n'a-t-il pas dit ces paroles éternellement consolatrices : « **Si deux ou trois se réunissent en mon nom, je serai au milieu d'eux.** »

En effet, ce n'est pas au moyen de la quantité que l'homme parvient à opérer de grandes choses; il n'y a que le dévouement, la patience, la persévérance, l'ardeur et le zèle de la foi et les lumières qui puissent triompher des préjugés du monde. Rappelons-nous que toutes les grandes vérités, plus elles sont sublimes et profondes, plus elles rencontrent une foule d'obstacles, plus elles sont repoussées par le grand nombre. Ce n'est qu'à la suite du choc

de la discussion, engagée par des esprits sérieux qui ont pu constater le phénomène merveilleux de la correspondance directe des Esprits, que l'intelligence humaine, étant d'une nature progressive, finit par l'admettre.

Rassurons-nous donc, Messieurs, l'avenir est à nous, obscurs novateurs qui usent leur vie à la lutte ; déjà nous apercevons l'aurore d'une nouvelle ère, les signes précurseurs de cette époque bienheureuse que les traditions de tous les peuples ont appelée le retour de l'âge d'or, le Millénium des chrétiens ou le règne de la charité universelle. Oui, Messieurs, continuons à enseigner et à propager les saintes vérités du spiritualisme qui doivent modifier les destinées de l'humanité, en jetant un pont entre notre terre et le monde invisible. Notre petit nombre représente une force réelle, car il n'y a de puissance que dans la vérité et il n'est de plus forte passion que celle qui a la vérité pour auxiliaire. Avançons donc hardiment sur cette route. Sans doute, nous ne verrons guère le beau jour dont l'aube nous apparaît

de loin à l'horizon, et que d'illustres génies, tels que Swédenborg, Bengel, Jung-Stilling et le comte Joseph de Maistre, le défenseur zélé du catholicisme, ont pressenti et salué du nom de troisième révélation, selon le prophète **Joël, chap. II, 28 : « Et il arrivera après ces choses, que je répandrai mon esprit sur toute chair : et vos fils et vos filles prophétiseront ; vos vieillards songeront des songes, et vos jeunes gens verront des visions. »**

Nos noms obscurs seront engloutis sous les décombres et les ruines, qu'amassent sans cesse les siècles, mais nous allons emporter dans une autre et meilleure phase de notre existence cette douce consolation d'avoir choisi la route qui mène à Dieu, car ce que nous représentons est d'essence éternelle.

N'oublions donc pas, Messieurs, que nous devons cette haute vérité à la bonté ineffable de notre Père éternel, qui a daigné nous mettre à même de pouvoir admirer le sens profond des paroles de saint Paul dans le verset 55 du 15e chapitre de la première épitre aux Corinthiens : « **Où est, ô mort, ton aiguil-**

lon? Où est, ô hâdès, ta victoire? » — Or, ce fameux verset fut écrit directement en grec et signé par un Esprit inconnu, le 4 octobre 1856, en présence de feu M. le comte d'Ourches et de M. le docteur Georgii, disciple de l'illustre Ling, qui a eu l'extrême obligeance de m'en remettre l'original, afin que je puisse en publier un **fac-simile** dans ce volume.

Veuillez agréer, Messieurs, mes hommages les plus distingués.

Paris, ce 7 mai 1873.

L. DE GULDENSTUBBÉ.



PREMIÈRE PARTIE

INTRODUCTION

Voici un livre qui contient les premiers éléments positifs de la grande science de la manifestation directe du monde surnaturel, base unique de toutes les religions historiques, depuis la loi majestueuse de Jéhovah, gravée du doigt de Dieu ou par ses anges dans les deux tables en présence de Moïse, jusqu'à la parole divine et pleine d'onction du saint Martyr du Calvaire, depuis le Véda des Indiens jusqu'à la Zend-Avesta de Zoroastre, depuis les cérémonies mystérieuses de l'Egypte jusqu'aux oracles de la Grèce et de Rome.

C'était le 13 août 1856 que l'auteur de ce livre a pu pour la première fois démontrer à des témoins intelligents et dignes de foi, sa découverte merveilleuse *de l'écriture directe des Esprits, sans aucun intermédiaire quelconque.*

Ce phénomène merveilleux confirme ce que Moïse dit (Exode XXXI, 18; XXXII, 15 et 16.

XXXIV, 28. XXIV, 12; Deutéronome IV, 13. V, 22. IX, 10. X, 1-5) concernant *la révélation directe* du Décalogue et ce que Daniel (V, 5) raconte au sujet de l'écriture merveilleuse qui eut lieu durant la fête du roi Belsatzar.

La découverte de l'écriture directe était d'autant plus précieuse, qu'elle pouvait être constatée par *des expériences répétées par l'auteur en présence des incrédules* qui devaient fournir eux-mêmes le papier, pour éviter l'objection absurde de papiers chimiques que l'incrédulité et le matérialisme n'ont pas manqué de mettre en avant.

C'est précisément dans l'application de la méthode expérimentale aux phénomènes merveilleux que réside l'originalité et la valeur de cette découverte, qui n'a de précédents dans les annales de de l'humanité, car jusqu'ici les miracles n'ont pu être réitérés; il a fallu se contenter, pour prouver leur réalité, du témoignage de ceux qui les ont vus.

De nos jours, où toutes les sciences progressent par la voie expérimentale, l'observation et le témoignage traditionnel le mieux établi ne suffisent plus, quand il s'agit d'un phénomène extraordinaire qu'on ne peut pas expliquer par les lois de la physique. L'homme, gâté par les expériences palpables des physiciens, n'ajoute plus foi au témoignage historique, surtout quand il s'agit des phénomènes mystérieux qui révèlent l'existence des puissances invisibles et supérieures aux forces et aux lois de la matière inerte. *Aujourd'hui, en*

matière morale, comme dans les sciences exactes, notre siècle demande des faits et des observations; *nous en apportons.* Plus de *deux mille* expériences ont été faites depuis la journée mémorable du 13 août 1856 par l'auteur et ses amis. Plus de cinq cents personnes ont pu constater le phénomène étonnant de l'écriture directe des génies invisibles, fournissant elles-mêmes leur papier.

Voici les noms de quelques témoins oculaires, dont la plupart ont assisté à plusieurs expériences :

M. *Delamarre* père, rédacteur du journal *la Patrie,* à Paris, mort en 1870.

M. *Denné,* appartenant au même journal et *alter ego* de M. Delamarre, mort en 1871.

M. *Matter,* membre de l'Académie de Paris, professeur et auteur d'une Histoire de la philosophie d'Alexandrie, du Gnosticisme, d'une Biographie de Swédenborg et de plusieurs autres ouvrages, mort à Strasbourg.

M. *Lacordaire,* frère du célèbre dominicain et autrefois à la tête de la fabrique des Gobelins, à Paris, et demeurant encore dans la rue des Missions, à Paris.

M. *Émile de Bonnechose,* auteur de différents ouvrages historiques, traduits même dans d'autres langues, et frère du cardinal-archevêque de Bonnechose, vivant encore à Paris, dans la rue Casimir-Périer.

M. *Delaage,* connu par différents ouvrages sur les sciences occultes, demeurant toujours à Paris.

Le comte de *La Boulaye,* de Dijon, poète et ami intime du patriarche des belles-lettres en France, M. Emile Deschamps.

M. *Choisselat,* rédacteur du journal *l'Univers,* mort à Paris il y a déjà quelques années.

M. *Dale Owen,* ancien ambassadeur des États-Unis à Naples et fils du grand philanthrope Owen; M. Dale Owen est l'auteur du grand ouvrage sur le spiritualisme : *Foot falls on the bondary of another world,* qui a été répandu en Amérique à plus de 20,000 exemplaires. L'auteur lui a fourni l'histoire remarquable d'*une apparition* qu'il a eue dans l'année 1854, le 16 mars, dans son ancien appartement, 23, rue Saint-Lazare, et que M. Dale Owen a publiée dans son livre, p. 387-392, sous le nom *Apparition of a stranger.* La traduction française de ce récit sera ajoutée à la présente édition.

M. *Mountford,* auteur de plusieurs ouvrages sur la philosophie, demeurant encore à Boston en Amérique.

M. *Kyd,* fils du général Kyd, autrefois à Paris, maintenant fixé aux eaux de Bade.

M. *Kiorboë,* peintre suédois fort distingué, demeurant à Montretout, près Paris.

M. le professeur *Georgii,* élève de l'illustre *Ling,* auteur de la gymnastique suédoise, si excellente pour les malades et les personnes faibles. M. le professeur Georgii, demeure encore à Londres et continue sa carrière avec succès.

M. le docteur *Bowron*, à Bayswater, à Londres.

M. le docteur *Clever de Maldigny,* à Versailles.

M. *de Rancé,* ancien député d'Alger, demeurant à Compiègne, près Paris.

M. *Boëdt,* député de la Flandre occidentale, avocat à Ypres, en Belgique.

M. *de Frémery* (N.-D.-W.-P.), savant Hollandais, à l'Université de Gröningen, mort à Liége en 1870.

M. *Baugniet,* dessinateur du roi des Belges, Léopold I[er], actuellement à Paris.

M. *Ravené,* sén., propriétaire d'une belle galerie de tableaux à Berlin, mort récemment.

Le baron *de Rosenberg,* ambassadeur de l'Allemagne près la Cour de Wurtemberg.

M. *de Voigts-Rhetz,* frère du général allemand de ce nom, et longtemps correspondant du président de la Société spiritualiste de Berlin, M. *Hornung.*

Le prince *Léonide Galitzin,* connu sous le nom du *philanthrope de Moscou.*

Le prince *Metschersky.*

Le prince *Shakoswkoy* (Diimitri), maréchal de la noblesse de Moscou.

Le colonel *Toutcheff,* dont la nièce occupe la place de dame d'honneur près Sa Majesté l'Impératrice de Russie.

M. le baron Boris d'Uexküll, de l'Esthonie, ami intime du philosophe *Baader de Munich.*

Nous n'avons nommé que les personnes illustres de toutes les nations, car les noms des autres personnes distinguées qui ont assisté souvent à nos expériences continueraient à l'infini cette liste.

2

Nous avons eu aussi pour témoins oculaires un grand nombre de femmes distinguées par leurs talents, comme la comtesse *Dash,* et la marquise de Boissy, toutes les deux mortes si récemment.

Nous faisons encore mention de nos amis, le comte *d'Ourches,* mort le 1er mai 1867, et le général Ferdinand de Brewern, de Moscou, demeurant actuellement près de Wiesbaden, à *Hoechst,* à qui la première édition du présent livre *en 1857* était dédiée.

M. *de Saulcy,* de l'Académie française, le marquis *de Mirville* et le chevalier *Gougenot des Mousseaux,* sont si convaincus *eux-mêmes du phénomène de l'écriture directe,* qu'ils en étaient à réclamer la *priorité* de la découverte, malgré que leurs livres volumineux n'en parlent que *sept ans plus tard,* en 1864! — Il est cependant très important pour la science de constater que des hommes aussi savants ont obtenu, par leurs expériences, les mêmes résultats.

La plupart de nos expériences ont eu lieu dans la salle des Antiques au Louvre, dans le musée de Versailles, dans la cathédrale de Saint-Denis, dans le musée britannique de Londres, dans le château de Hamptoncourt et dans les parcs du petit et du grand Trianon, dans les châteaux de Rambouillet, de Compiègne et de Fontainebleau, à Dreux, dans la ruine du château d'Arques et aux églises de Dieppe; aux églises de Saint-Germain-l'Auxerrois et de Saint-Germain-des-Près à Paris; dans les cimetières Montparnasse, Montmartre et Père-la-Chaise,

ainsi que dans les fossés de Vincennes, au bois de Boulogne, près d'Auteuil, où autrefois les savants du dix-huitième siècle demeuraient, etc., enfin, dans notre dernier voyage en Allemagne et en Autriche, les expériences les plus remarquables avaient lieu à la Glyptothèque de Munich, à la Frauen-Kirche et à la Pinacothèque; à Vienne, au Belvédère et au musée de l'ancien château d'*Ambras.* L'abbaye de Westminster à Londres était aussi un lieu favorable à ces expériences, pendant notre dernier voyage en Angleterre. A Mödling, près Vienne, dans l'ancienne église des Templiers, nous avons obtenu aussi plusieurs fois des écritures directes, ainsi que dans les belles ruines des Babelsberger, près Mödling, et au château de Laxenbourg. MM. Stratil et de Schikh y assistaient comme témoins, ainsi que leurs familles.

Le public lettré sait que les sciences naturelles n'ont commencé à faire de véritables progrès que dès qu'on a su adresser des questions à la nature, grâce à la méthode expérimentale. Or, il en est de même du Spiritualisme ; cette science des causes invisibles ne deviendra une science positive que par la voie expérimentale. Il faut donc avoir recours à cette méthode pour abattre et réduire au silence l'orgueil et l'arrogance des physiciens qui ont osé, de nos jours, empiéter même sur le domaine des sciences morales et de la haute philosophie. Certes, il n'y a rien de plus drôle et de plus absurde que de voir des physiciens s'ériger en juges compétents dans une question de métaphy-

sique et de psychologie. Des physiologistes et des chimistes, ne sachant pas ce que c'est que la vie, des mathématiciens et des physiciens ne pouvant pas expliquer l'indépendance relative et restreinte du mouvement des corps organiques, tels que les animaux, du joug des lois d'attraction, ont envahi la sphère élevée de la philosophie et de la théosophie, pour enrayer la réalité du monde des causes invisibles et des purs esprits. *Que penser d'un siècle où des hommes tels que A. de Humbold attribuent au hasard la coïncidence de la révolution des astres et celle des grandes époques de l'histoire de l'humanité, telle que la conjonction de Saturne pour l'année 1789,* bien que plus de vingt astrologues allemands, français ou italiens du quinzième et du seizième siècle aient annoncé une grande révolution en France pour cette année mémorable. En vérité, on ne saurait trop rappeler à M. de Humbold cette maxime sage et pleine de réserve de son illustre ami, M. Arago, savoir : « *Celui qui, en dehors des mathématiques pures, prononce le mot* IMPOSSIBLE, *manque de prudence.* (*Annuaire*, 1853.)

Que penser des naturalistes, tels que feu M. Babinet, le fameux prophète du rien visible de 1857, qui soutiennent que la *volonté ne franchit pas l'épiderme,* erreur absurde et ridicule, réfutée il y a longtemps par le Mesmérisme ou le Magnétisme biologique. Cette reine des sciences naturelles, qui sert de lien entre celles-ci et le domaine moral et surnaturel, est malheureusement encore mécon-

nue et reniée par la majorité de nos académies. Il faut néanmoins convenir, pour être juste envers tout le monde, que la faute n'en est pas aux académies seules; mais elle tient encore à l'inconséquence des disciples de Mesmer. Ces derniers, tout en s'occupant de la force vitale, de l'agent de la vie elle-même, n'osent pas remonter des effets aux causes, de la force vitale à l'âme; ils s'arrêtent à *moitié chemin,* n'ayant pas le courage logique de franchir le seuil du monde des Esprits et de regarder en face les merveilles de la sphère surnaturelle.

Du reste, la souveraineté absolue des physiciens et des philosophes sceptiques, matérialistes, rationalistes et panthéistes, tient avant tout à la décadence de la religion, grâce à l'incapacité radicale des représentants du christianisme de prouver par des faits irréfragables la réalité d'un monde surnaturel des causes invisibles. *Le clergé a laissé tomber de ses mains débiles le sceptre de la science,* que les naturalistes et les sophistes sceptiques ont ramassé pour bafouer la plus sublime et la plus sainte des religions. L'absurde crainte de démons a rendu les prêtres et les théologiens orthodoxes inaptes à combattre par la voie expérimentale les matérialistes et les incrédules. Cette *démonophobie* est devenue malheureusement de nos jours une véritable *démonolâtrie.* Les prêtres, ayant peur des démons et ne voulant par conséquent pas s'occuper des phénomènes surnaturels ont, *à leur insu,* contracté avec le diable *un pacte,* en vertu duquel le règne de l'incrédulité

et du matérialisme des physiciens et le scepticisme des sophistes modernes, *ce règne du Démon par excellence,* continue à subsister dans tout son éclat, et tend plutôt vers l'apogée que vers la décadence. Certes, la plaie la plus hideuse de nos jours, est sans contredit le matérialisme et l'incrédulité. De là, un sensualisme plus grossier que celui des épicuriens, une vie toute pour les sens et pour la terre; *de là, cet égoïsme hideux, source de l'anarchie* morale et sociale, et de cette dissolution de tout ce qui relie les enfants du même Dieu; *de là cette hostilité permanente entre la foi et la raison, la philosophie et la religion, ces deux sœurs qui n'auraient jamais dû se brouiller et se séparer.* Certes, on n'est pas pessimiste en soutenant qu'il n'y a aujourd'hui non-seulement plus de religion sur la terre, mais encore que le Spiritualisme, cette base unique de la religion, que le doigt de Dieu a gravée dans le cœur de tout homme venant au monde, a cessé d'être une intuition intime de l'âme humaine. Cette lumière interne et inhérente à la nature de l'homme est éteinte. L'humanité a renié de nos jours la foi en l'immortalité de l'âme et la croyance en la réalité d'un monde surnaturel des causes invisibles, *unique* source des révélations religieuses. En effet, les idées innées du Spiritualisme sont intimement liées au sentiment religieux proprement dit ou à l'idée de la dépendance de l'absolu. Les deux idées fondamentales du Spiritualisme, savoir : l'immortalité individuelle de l'âme et la réa-

lité d'un monde invisible qui se révèle et se manifeste de différentes manières dans notre monde terrestre, ne sont que le corollaire nécessaire de l'idée de Dieu, ou de l'absolu, et *vice versa*. On peut même prétendre que l'idée de l'immortalité de l'âme et la conviction de ses rapports avec le monde surnaturel est plus intime et plus primitive que celle de Dieu, créateur et auteur suprême de l'univers. Toutes les religions positives reconnaissent cette haute vérité, en n'enseignant pas aux hommes la doctrine de l'immortalité de l'âme, *mais en la supposant partout*. L'essence du Spiritualisme consiste en effet dans la conviction intime que le monde surnaturel des causes invisibles, dont l'âme de l'homme fait partie, a des rapports intimes et continuels avec le monde matériel des effets visibles, grâce au gouvernement universel de la Providence. De là, les manifestations continuelles et permanentes du monde invisible dans l'histoire de l'humanité; de là, *les miracles qui, loin de déroger aux lois de la nature, ne sont qu'une condition nécessaire de l'organisation de l'univers, de ce livre immense dans lequel les Séraphins les plus élevés n'ont pas encore lu. Les miracles ne manifestent que la puissance de l'Esprit sur la matière, en suspendant jusqu'à une certaine limite les effets de ses forces inertes.*

La Bible, ce livre écrit par la disposition des Anges, n'enseigne nulle part formellement l'idée de l'immortalité de l'âme, gravée par l'Eternel lui-même dans le cœur de l'homme, mais *elle la sup-*

pose partout. C'est le cri intime de la conscience de Job, lorsqu'il dit (chap. XIX, 26 et 27) : « *Et » lorsqu'après ma peau ceci aura été rongé, je ver- » rai Dieu* dans ma chair ; *je le verrai moi-même,* » et mes yeux le verront, *et non un autre.* » La conviction profonde de cette vérité, base unique de toutes les autres, a poussé également le prophète Balaam à s'écrier (23, 10) : « Que je » meure de la mort des justes, et que ma fin soit » semblable à la leur ! » Il en est de même d'*Isaïe* qui dit (XXVI, 19) : « Tes morts vivront, *même* » mon corps mort vivra; ils se relèveront. Réveil- » lez-vous et vous réjouissez avec chant de triom- » phe, vous, habitants de la poussière; car ta rosée » est comme la rosée des herbes, et la terre jettera » dehors les trépassés. »

La pratique de la Nécromancie selon Samuel (I, Samuel, chap. XXVIII, 3-25) et suivant le Deutéronome (XIII et XVIII) suppose nécessairement la doctrine de l'immortalité de l'âme ; il en est de même des visions et des apparitions dont la Bible est remplie; nous rappellerons également ici dans la mémoire du lecteur, l'ascension d'Hénoc (Genèse, V, 24. Hébreux, XI, 5. Sapience, IV, 10-14) et d'Elie (II, Rois, II, 11). Ces ascensions démontrent aussi une vie à venir et les rapports intimes qui existent entre le monde des causes et celui des effets.

Dieu ayant créé l'homme juste selon l'Ecclésiaste (VII, 29), l'humanité n'avait pas encore atteint du temps de la révélation biblique ce degré

de dégradation jusqu'à renier par de vains discours les vérités inhérentes à la nature de l'âme. *Les matérialistes passèrent alors pour des fous* (Proverbes I, 7. Sapience, III, 2). *Il y avait en effet du temps de l'ancienne loi et des prophètes beaucoup de Polythéistes et une foule d'hommes irréligieux, mais même parmi les contemporains du Christ, la secte des Saducéens seule professait des idées matérialistes.* Au surplus, *l'influence des Saducéens fut très minime,* si on la compare à celle des Pharisiens.

Les traditions sacrées des autres peuples de l'antiquité, tels que les Indiens, les Egyptiens, les Perses et les Grecs, tirent également l'origine de leurs vérités religieuses (suivant leurs livres saints), de la révélation et des manifestations des Génies du monde surnaturel et des Esprits des Aïeux pieux (Mounis, Pitris, Mânes et Héros, etc.). Les penseurs les plus profonds de ces peuples admettent non-seulement l'immortalité, mais encore l'éternité et la préexistence des *âmes individuelles.* C'est pourquoi, il y a parmi eux des philosophes qui croient que les vérités innées ou inhérentes à l'âme humaine, ne sont que l'écho de sa préexistence et le ressouvenir de ce qu'elle a appris dans une autre phase de son existence. Parmi les écoles de la philosophie indienne il n'y avait que les *Tshawakas* qui fussent matérialistes; en Grèce et à Rome, nous ne pouvons guère ranger dans cette classe que l'école de Cyrène et bon nombre de disciples d'Epicure. Quant à Thalès et à

l'école Ionique, malgré leurs tendances naturalistes, ils admirent la réalité des Génies et des Démons du monde invisible; il en fut de même de Démocrite.

Il n'en est plus de même de nos jours, où le matérialisme règne en souverain absolu sur la terre. On se fait un devoir de douter de ce qui n'est point matériel ni susceptible d'être analysé par la chimie. Jamais l'esprit n'a répudié avec plus d'orgueil la vérité des miracles. Qui est-ce qui croit aujourd'hui à ces sortes de superstitions? Depuis tantôt trois siècles, les écrivains ne croient plus à rien. Le mérite de nos esprits forts consiste à ne rien savoir, et à douter de tout, de Dieu, du bonheur présent et de la vie future. Ils ne s'aperçoivent pas que l'esprit vraiment *fort* ne reste pas dans la petite sphère des choses sensibles, mais qu'il se porte dans la région des êtres immatériels pour étudier dans cette région *nullement imaginaire* et *très subsistante* la nature et le pouvoir de ceux qui l'habitent. Si quelques hommes sortent de l'ornière commune, on les traite d'ignorants et d'imbéciles; on jette à la face du petit troupeau de spiritualistes modernes, l'épithète de *fou* et de *charlatan*. L'incrédulité a donc de nos jours jeté des racines beaucoup plus profondes que dans l'antiquité. Rome, même, ne perdit jamais sa foi religieuse à ce degré; il est vrai que les anciens matérialistes n'avaient pas l'appui des *physiciens*, les sciences naturelles n'étant pas cultivées comme aujourd'hui.

La religion étant basée sur le spiritualisme, nous voyons dans tous les temps et chez tous les peuples la décadence de la foi vivante et de la charité divine, s'ensuivre surtout de l'extinction des idées spiritualistes. Or la religion est l'âme de la vie sociale, c'est elle seule qui pénètre et vivifie l'activité morale et sociale de l'humanité; aussi la société manque d'âme, seule puissance qui rattache la terre au ciel et périt par le ver rongeur de l'anarchie et du despotisme, quand la religion est tombée en décadence. Le même fait se reproduit à toutes les époques critiques de l'histoire; en Grèce et à Rome plus les dieux s'en allèrent, plus la gloire et la liberté furent remplacées par l'ochlocratie et par la tyrannie.

De notre temps, depuis la grande révolution française, la foi religieuse étant tombée, la foi politique ne vécut que quelques années et tomba aussi. La défiance entra dans tous les cœurs; le dévouement ne fut plus qu'un mot. L'intérêt et l'égoïsme devinrent des vertus. L'affreuse maxime : *Chacun pour soi* est adoptée par tout le monde. De vils fabricants deviennent des millionnaires, en exploitant la majorité de la nation qui se compose toujours de consommateurs, à l'aide du système protecteur, système prétendu national, mais en vérité aussi antinational qu'antihumain. Notre siècle, en suivant la voie fatale du matérialisme et du scepticisme est arrivé au panthéisme grossier et aux jouissances matérielles et purement terrestres; l'espérance ayant disparu

pour ne plus renaître, on est parvenu au règne honteux des banquiers et des juifs qui, grâce à l'agiotage et aux tripotages de la Bourse, extorquent les petits rentiers pour amasser des trésors que les vers et la rouille consument. (Mathieu VI, 19.)

L'auteur de ce volume s'est occupé de philosophie, de théosophie, de sciences occultes, d'histoire et de critique. Il voit avec peine que le scepticisme a remplacé la foi, que la véritable métaphysique a été absorbée dans la logique par les sophistes modernes, qu'il n'y a pas aujourd'hui plus de philosophie que de religion, malgré les tentatives qu'on ait faites, surtout en Allemagne, de concilier ces deux sphères de l'intelligence humaine. Tous ces efforts ont dû échouer, n'étant pas assis sur la base solide d'un spiritualisme positif. Toutes les tentatives, en effet, sont stériles, si elles manquent de la base solide des faits irréfragables qu'aucun raisonnement ne saurait renverser, car *un fait est toujours un fait,* et *c'est pour cette raison, que rien ne peut faire, qu'il n'ait pas existé.* On a créé une foule de théories plus ou moins ingénieuses, ignorant les faits qui manifestent la réalité du principe de la révélation directe d'un monde surnaturel que l'on ne saurait confondre avec la révélation indirecte, modifiée grâce au génie spécial de l'homme inspiré par l'esprit ou par les anges de Dieu. Les philosophes, dans leurs tentatives de concilier la philosophie avec la religion, la foi avec la raison, ont absorbé la religion

comme une sphère inférieure dans la philosophie ; les théologiens orthodoxes, de leur côté, ont sacrifié la philosophie à la religion, c'est-à-dire les exigences légitimes de la raison à une foi aveugle, à l'autorité infaillible des traditions religieuses, émanées d'une source divine et basées sur le témoignage historique du passé. Certes, loin de nous de nier la haute importance du témoignage des siècles passés, mais il faut bien convenir que ce témoignage historique ne suffit plus de nos jours; notre siècle exige plus de preuves et de démonstrations palpables de la réalité du monde surnaturel. Ceux même qui ont gardé une foi respectueuse à l'Eglise ne se contentent plus de ses preuves incomplètes, concernant l'origine céleste des révélations contenues dans la Bible, ce beau recueil qui contient la haute sagesse de Dieu, enseignée aux hommes par la disposition des Anges. Quant aux preuves tirées de l'excellence de la doctrine morale du christianisme, elles sont loin d'être suffisantes ; ces preuves ne sauraient avoir qu'une valeur secondaire, de même que les démonstrations morales de l'immortalité de l'âme. *Le Christ et les Apôtres ont surtout insisté sur leurs œuvres et sur leurs miracles, pour confirmer leur mission céleste.*

Il en est de même de la démonstration qui résulte de l'expérience interne de l'homme, preuve qui ne saurait avoir qu'une valeur subjective et personnelle, tout homme n'ayant pas *ici-bas* la chance d'acquérir cette expérience, ce développe-

ment de la vie religieuse interne, qui n'est qu'une insigne faveur du ciel, grâce au souffle de l'esprit de Dieu. On sait d'ailleurs que le Christ et les apôtres ont regardé leurs œuvres, et principalement leurs miracles comme l'unique *criterium* de leur foi. Il faut, en effet, reconnaître l'arbre aux fruits. Or, le Christ et les apôtres n'admettent que la foi qui opère des prodiges.

Nous engageons donc tous ceux qui ont consacré leur vie au service religieux, à bien examiner les maux particuliers et spéciaux, dont notre siècle est atteint, pour pouvoir y remédier, en ramenant la foi et l'espérance parmi les peuples. *Or, c'est un fait constaté par l'histoire de l'humanité, que la* grande *plaie de l'antiquité consistait dans la tendance au polythéisme,* au culte des Esprits, des génies et des aïeux en particulier, *tandis que de nos jours l'humanité est tombée dans l'excès du matérialisme.* Il faut donc avant tout réhabiliter les idées du Spiritualisme; il faut démontrer par la voie expérimentale que l'âme est immortelle, que la mort n'est qu'un *voyage* ou *passage* d'une sphère inférieure et matérielle dans une sphère supérieure et spirituelle; il faut prouver qu'il n'y a point d'interruption dans l'existence de ceux qui ont quitté la terre, que nos amis et nos parents morts se rencontrent, se reconnaissent et s'aiment non-seulement dans la sphère spirituelle, mais qu'ils continuent encore à avoir des rapports avec nous, grâce à la providence universelle de Dieu qui a

établi des relations réciproques entre tous les êtres de l'univers. Il faut démontrer que ces esprits sympathiques sentent surtout un attrait invincible pour nous, que *la mort même est impuissante à effacer;* que ces esprits *nous consolent, nous guident, nous avertissent et nous inspirent* souvent à notre insu.

Certes, ces pensées sont bien douces et bien consolantes!

En effet, il n'y a pas un seul chrétien qui refuserait de recevoir une preuve matérielle et morale à la fois de l'existence de l'âme dans un monde meilleur, telle que le phénomène de *l'écriture directe des Esprits.*

Lorsque nous perdons ceux qui nous sont chers, nous nous jetons dans les bras de la religion; mais malgré l'espérance que nous puisons à cette source, tous les hommes désirent intérieurement avoir une preuve matérielle de l'immortalité de l'âme. Il faut donc démontrer par des faits palpables et sensibles la réalité substantielle du monde des Esprits; il faut montrer des miracles, et le monde finira par y croire, *aucun raisonnement ne pouvant jamais parvenir à faire qu'un fait bien constaté n'ait pas existé.* Eh bien, c'est ce que nous ferons dans ce volume, étant intimement convaincus, qu'une démonstration aussi palpable, aussi sensible et évidente que celle de notre phénomène donnera un *zèle enthousiaste à la pensée consolante de la vie future* et la rendra absolue en préparant la conversion de tous les hommes aux

bénédictions de la *véritable* foi. Il faut donc déplorer l'aveuglement et l'inconséquence de la plupart des chrétiens prétendus orthodoxes. Ces grands professeurs de croyance dans le monde spirituel, ces partisans des miracles bibliques, ne croient qu'aux miracles basés sur les traditions du passé et refusent obstinément de croire aux phénomènes merveilleux de nos jours, bien que le gouvernement universel de la *Providence soit resté le même,* bien que les lois qui gouvernent le monde n'aient pas varié, bien que saint Luc lui-même ait dit (chap. I, 70) que les *saints prophètes ont été de tout temps.* En effet, la révélation divine est universelle; nous ne pouvons pas supposer que la Divinité juste et impartiale, fasse pour un peuple ce qu'elle refuserait absolument de faire pour une autre nation. Saint Jean dit (Ev. Jean I, 9) *que la lumière divine éclaire tout homme venant au monde.* L'Ancien-Testament admet également l'universalité de la révélation divine, bien qu'il y ait des degrés différents de cette révélation et que les Israélites soient sous ce rapport particulièrement privilégiés, car suivant les Nombres (XXIII, 9), le prophète Balaam dit: « *Ce peuple habitera à part, et il ne sera point mis entre les nations.* » Au surplus, l'exemple de Balaam prouve que, tout étranger qu'il fût, il avait des communications célestes, étant inspiré par les Anges de l'Eternel. Il résulte de même de la Genèse *que la révélation fut surtout universelle dans les temps primitifs, appelés avec raison l'âge d'or* de l'humanité, suivant les

traditions unanimes de tous les peuples de l'antiquité.

Le petit nombre des chrétiens orthodoxes qui sont obligés d'admettre la réalité des phénomènes merveilleux de nos jours, ne pouvant faire que des faits palpables et faciles à prouver par des expériences répétées, n'aient pas existé, les croient émanés du pouvoir diabolique ; ils attribuent aux démons tous les phénomènes mystérieux et merveilleux qui ont eu lieu dans les derniers siècles. Selon ces *docteurs orthodoxes*, le diable est le souverain maître de l'univers, tandis que le bon Dieu est rélegué comme un vieux saint suranné et impotent dans une niche de l'univers. On vient même d'imprimer de nos jours de petits traités religieux à Genève, suivant lesquels l'Eternel, en sa qualité de Juge Suprême de l'univers, est comparé au vieux Isaac affaibli. De même que ce patriarche ne pouvait plus distinguer ses fils, de même on espère tromper Dieu lors du dernier jugement, en se revêtant de la robe sans tache du Christ, sans que la foi se soit manifestée par les œuvres. Attribuer tout au diable, c'est un contresens inexplicable, et qui a, en outre, le tort de n'être nullement conforme à la lettre ni à l'esprit de la parole de Dieu, le Christ lui-même ayant dit *qu'on ne reconnaîtra* l'arbre qu'aux fruits. Il est triste de voir l'Eglise chrétienne tout entière atteinte de cette folie absurde, grâce à l'astuce rusée de Satan, qui est parvenu à faire des représentants du christianisme *les défenseurs prin-*

cipaux de son empire de ténèbres, c'est-à-dire du *matérialisme*. En vérité, les théologiens de notre temps prendraient plus encore que les anciens pharisiens, le Christ, s'il revenait dans le monde, pour un démoniaque ou pour un fou. Selon saint Jean (X, 19-21) : « Il y eut encore de la di-
» vision parmi les Juifs à cause de ces discours,
» car plusieurs disaient : *Il a un démon et il est*
» *hors du sens;* pourquoi l'écoutez-vous? Et les
» autres disaient : *Ses paroles ne sont point d'un*
» *démoniaque; le démon peut-il ouvrir les yeux*
» *d'un aveugle?* » — Hélas! de nos jours la démonophobie a fait encore plus de progrès, puisque nos théologiens croient même aux guérisons démoniaques. Des pasteurs protestants, tels que feu M. Adolphe Monod, n'ont pas osé recourir au magnétisme, ne voulant pas être guéri par un remède démoniaque. Son ami, M. le pasteur Meyer, croit encore que le somnambulisme est un moyen démoniaque, un produit infernal de l'esprit de Python et que le *chrétien* ne doit par conséquent jamais faire usage de ce remède, *dût-il même lui être salutaire!* — Aussi, M. Adolphe Monod, aveuglé par ces préjugés démoniaques, a préféré les soins que lui prodiguait son frère, médecin habile, à qui il est arrivé un jour de confondre la petite vérole avec la fièvre typhoïde. Quant à nous, spiritualistes, nous nous rangeons de l'avis de ces Juifs qui ne croyaient pas aux guérisons démoniaques; nous acceptons à la lettre la parole du Christ : « *Reconnaissez l'arbre à ses*

» *fruits.* » *Nous nous servons de la marque de saint Jean,* qui dit dans sa première épître (I Jean, chap. IV, 2) : « *Tout Esprit qui confesse que Jésus-Christ est venu en chair,* est *de Dieu :* » *pour reconnaître un bon Esprit,* les pasteurs voudraient ajouter quelque chose à la parole de Dieu, pour la réduire à la portée de leur intelligence bornée; mais nous, spiritualistes, nous acceptons la haute sagesse de Dieu révélée aux hommes par la disposition des Anges, *pleinement,* sans y modifier une phrase ou une virgule.

C'est au milieu de telles idées que l'auteur de ce volume a pris la défense du monde surnaturel, en prouvant sa réalité par un grand nombre de faits irréfragables et par des expériences qu'il a pu, jusqu'ici, répéter en présence des incrédules, grâce à la miséricorde infinie de Dieu.

Il faudrait avoir vraiment du courage et de l'audace pour oser faire paraître en plein dix-neuvième siècle un livre aussi mystérieux et étrange, si l'auteur ne savait pas que les faits merveilleux que ce volume contient ont de l'analogie avec les phénomènes sur lesquels toutes les religions positives, toutes les traditions sacrées et les mythologies de tous les peuples sont basées. Quant aux idées et aux opinions qu'il avance, elles sont d'accord avec les croyances de soixante siècles. Il n'y a que le dix-huitième siècle et les soixante-dix ans du dix-neuvième (exclusivement adonnés à l'étude des sciences prétendues exactes, à une critique sceptique et négative, et surtout au culte du veau

d'or, inauguré par l'industrie et le commerce), qui aient professé des idées diamétralement opposées au spiritualisme, en reniant les anciens systèmes religieux.

Nous savons donc bien que le spiritualisme est incompréhensible aux esprits, tels que la philosophie sceptique, l'étude exclusive des sciences exactes et la critique historique les ont faits. Mais au milieu de ces sociétés sceptiques, il reste toujours des hommes qui ont pour mission de faire revivre les anciennes croyances, afin de ramener la foi et l'espoir parmi les peuples. Or, si l'auteur réussit à faire examiner et peser les faits que contient ce volume par ces esprits sérieux, il croit avoir atteint son but, étant convaincu que ces phénomènes merveilleux vont porter un coup mortel au matérialisme, au scepticisme, au rationalisme et au panthéisme logique. L'auteur croit avoir jeté les premiers fondements d'une science positive du spiritualisme, en établissant la *croyance aux Esprits du monde invisible* sur une base inébranlable. Ce volume est avant tout, un livre rempli de faits et d'expériences. L'auteur y traitera du spitualisme en général et des obstacles que cette doctrine a rencontrés dans le courant des siècles, à mesure que l'humanité s'éloignait des sources primitives de la révélation. Nous relevons surtout les deux obstacles principaux qui ont arrêté et entravent encore le progrès du spiritualisme depuis le moyen-âge, c'est-à-dire le *scepticisme* matérialiste et la *démonophobie*.

Le public lettré sait que la *démonophobie* moderne a pris un grand essor surtout au *moyen-âge*, étant le produit des superstitions absurdes de cette période de ténèbres, qui n'a *été qu'un long sommeil de la pensée durant dix siècles consécutifs.* L'autre obstacle, qui consiste dans le matérialisme, a pris naissance au prétendu siècle des lumières, et règne encore de nos jours en maître absolu dans nos écoles, grâce à l'étude exclusive des sciences dites exactes, grâce à la critique négative et absurde de nos historiens, de nos philologues et archéologues, grâce aux tendances sceptiques et panthéistes de la philosophie moderne, dans laquelle la véritable métaphysique ou la haute philosophie des causes invisibles, étant absorbée dans la logique, ne tient plus aucune place.

Après avoir esquissé les traits généraux de la décadence graduelle du spiritualisme et des religions positives et révélées, depuis que l'humanité s'est écartée de la direction primitive des dieux et des génies ou de l'âge d'or de l'innocence, l'auteur rapporte les phénomènes des traditions religieuses qui offrent une analogie plus ou moins frappante avec l'écriture directe des Esprits, tels que la révélation directe du Décalogue, l'écriture directe durant le grand festin du roi Belsatzar, la statue parlante de Memnon et les manifestations directes des Esprits dans les lieux fatidiques ou hantés qui sont d'une haute importance pour l'écriture directe des Esprits.

Puis l'auteur fait mention en peu de mots de ses recherches et de ses expériences dans le domaine du spiritualisme, qui ont abouti au résultat merveilleux de l'écriture directe des Esprits ; il insiste surtout sur les moyens et sur les conditions indispensables, pour obtenir le phénomène de l'écriture directe ; il indique les différents degrés d'initiation dans les mystères de la Magie et de la Théurgie.

L'auteur est possesseur de plus de deux mille écritures directes en *vingt langues* diverses ; il en a fait un petit choix des plus mémorables, pour ne pas rendre ce volume trop volumineux. C'est aussi pour cette raison que l'auteur ne publie que quelques extraits des écrits des *Esprits sympathiques*, c'est-à-dire des esprits des parents et des amis défunts de l'auteur ; il est vrai que la plupart de ces épîtres ou lettres d'outre-tombe, contenues souvent dans plusieurs pages, ne renferment que des conseils et des détails trop intimes pour que l'on puisse les livrer au public ; néanmoins, l'auteur qui possède plus de deux cents écrits de ces Esprits sympathiques, en donne quelques extraits, parce que ces lettres ont une certaine importance, l'identité de la main et de la signature pouvant être constatées surtout par ceux qui ont également connu ces individus durant leur vie terrestre.

Les écrits grecs et latins contiennent des maximes de philosophie et de morale, ayant principalement rapport à la vie future des hommes, ou des versets du Nouveau-Testament ayant également

trait à l'immortalité et à l'avenir glorieux des enfants de Dieu.

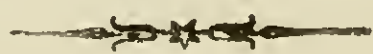
Les rois et les reines de France, depuis Dagobert jusqu'à Louis XVIII, depuis la reine Blanche jusqu'à Marie-Antoinette, ont tracé *quelques figures magiques* et les *initiales* de leurs noms sur leurs monuments à Saint-Denis ou à Versailles et à Fontainebleau ; nous en publions quelques-unes, telles que celles de *saint Louis*, de *François I*[er] et de *Marie-Antoinette,* de *Marie-Stuart*, etc.

Ces figures magiques, tracées directement par les Esprits, ont opéré quelquefois des guérisons instantanées, si on les applique aux malades, conformément aux ordonnances du médium ou de la somnambule de l'auteur, endormie par lesdites figures.

Les *Fac-simile* de toutes les *écritures directes* des Esprits ont été exactement calqués sur l'original.

La seconde partie de ce volume contient les preuves historiques du spiritualisme. Nous remontons aux sources spiritualistes des livres sacrés et des traditions religieuses des *Indiens*, des *Chinois,* des *Perses*, des *Egyptiens*, des *Grecs,* et des *Romains,* en y intercalant les idées des philosophes *indiens* et *grecs* et des *rabbins*. L'*Inde,* ce berceau de la race *aryenne*, forme le centre autour duquel nous groupons les idées des autres peuples de l'antiquité, en les illuminant quelquefois par la clarté resplendissante de la Bible et surtout de cette loi majestueuse que Jéhovah lui-

même a gravée dans les deux tables qu'il remit à Moïse sur le Sinaï. Nous résumons les idées de l'antiquité sur la hiérarchie céleste, sur les génies et les démons, sur l'immortalité, l'éternité et la préexistence de l'âme, sur le corps éthéré et matériel, enfin sur les diverses phases de l'expiation de l'âme jusqu'à sa délivrance finale; puis nous traitons des rapports des Esprits avec les hommes, des manifestations directes des génies et de l'inspiration, ou des révélations indirectes des Esprits par l'intermédiaire des voyants, des prophètes, des extatiques, des oracles, des pythies et des sybilles.



CHAPITRE I.

Spiritualisme de l'antiquité.

Le spiritualisme *n'est pas* une *doctrine nouvelle.* Les éléments de cette philosophie, basée sur les idées innées et inhérentes à la nature humaine, sont presque aussi anciens que le monde. On en rencontre des traces chez tous les peuples, en remontant aux temps les plus reculés de leurs traditions historiques. Le spiritualisme, c'est un fait primitif, constaté par les annales de l'humanité et par l'analyse des facultés de l'homme individuel, par la psychologie. Le spiritualisme, c'est cette lumière surnaturelle, cette étincelle céleste de l'esprit de Dieu, qui éclaire tout homme venant au monde. Quant au sentiment moral, il est l'*essence* de cette lumière qui éclaire tout homme venant au monde, au point de vue pratique. Dans l'origine, on ne saurait séparer l'inspiration *interne* de la révélation *externe ;* la lumière *interne,* qui éclaire tout homme, venant au monde, n'est que le reflet de la révélation universelle de la Providence. En effet, l'homme n'étant qu'un *Micro-cosme,* dépend toujours de la vie universelle de l'univers ou du Macro-cosme. Or, toute tendance des penseurs de vouloir rompre le lien intime qui subsiste entre le subjectif et l'objectif, est d'autant plus irrationnelle et absurde, qu'elle détruit le principe de la solidarité qui fait de l'Univers *un grand tout,* organisé selon les lois éternelles et les rapports nécessaires qui résultent de la nature des choses.

Le spiritualisme, c'est l'intuition première de l'âme à son réveil. L'idée du spiritualisme est par cette raison intimement liée au sentiment religieux et moral ou à l'idée de la dépendance de l'*absolu et de l'infini.* On pourrait presque soutenir que ces deux sentiments ou plutôt germes d'idées à l'état d'instincts, ces deux idées en herbe, si l'on veut, se confondent l'une avec l'autre en formant ce qu'on appelle le *sens interne* ou *spirituel* de l'homme. En effet, les deux idées fondamentales du spiritualisme, savoir celle de l'immortalité de l'âme et celle de la révélation du monde invisible des purs Esprits, ne sont que le corollaire de l'idée de Dieu ou de l'*absolu* et *vice versâ.* L'idée de l'immortalité de l'âme et celle de l'existence réelle et substantielle des êtres spirituels, est même plus primitive, plus intime encore que celle de la Divinité, cause suprême de l'univers ; car il n'y a que l'esprit de l'homme seul qui puisse témoigner de la réalité de cet Être invisible et incompréhensible, que personne n'a vu, et dont on ne pourra sonder la profondeur, les séraphins les plus élevés ne pouvant pas même le pénétrer. C'est précisément pour cette raison, que la conviction de l'immortalité de l'âme est plus intimement gravée dans le cœur de l'homme que celle de Dieu lui-même, ainsi qu'il résulte des annales de tous les peuples et des récits des voyageurs qui ont fréquenté les contrées habitées par les peuples les plus sauvages. Le spiritualisme est donc non-seulement la véritable base subjective du sentiment religieux inhérent à la nature de l'âme, mais encore la base objective, l'unique source de toutes les religions historiques. C'est un fait bien constaté, par tous les érudits impartiaux, que les traditions sacrées de tous les peuples tirent leur origine d'une révélation plus ou moins directe, ou d'une communication

celeste quelconque. Or, le principe de la révélation suppose la réalité d'un monde supérieur des *causes*, qui se manifeste plus ou moins directement dans le monde inférieur des *effets*. Aussi les légendes religieuses et les livres saints de tous les peuples, parlent de l'intervention des dieux, des demi-dieux, des Anges; des Esprits, etc., pour enseigner aux hommes les vérités religieuses et morales; les traditions religieuses de tous les peuples sont remplies de visions et d'apparitions, à l'aide desquelles les êtres supérieurs et immatériels, entrent en rapport avec les hommes, pour les instruire et les préserver des dangers et des accidents majeurs, etc., etc... Les apparitions ont lieu, tant à l'état de veille qu'à l'état de sommeil. Les prophètes, les voyants, les sybilles et les pythies, les oracles, en un mot, ont des communications avec des génies supérieurs, qui les inspirent et les mettent à même de prédire l'avenir, de lire dans les destinées des individus et des peuples. Les voyants, les hommes inspirés, les prophètes et les *oracles* ont été les fondateurs des croyances religieuses et morales et les organisateurs de la mythologie et des traditions sacrées.

Les oracles et les prophètes étaient les chefs des nations de l'antiquité sous le rapport intellectuel et moral; ils précédèrent l'établissement des institutions politiques de l'antiquité. Il n'y a du reste que les dieux qui inspirent les oracles, afin que ceux-ci puissent annoncer aux peuples les décrets émanés de l'Olympe et dévoiler les secrets de l'avenir. Aux yeux des anciens, l'homme seul, entre tous les êtres vivants, jouit du privilége d'être en relation avec les dieux. La nuit dans ses songes, le jour par le vol des oiseaux, par les entrailles des victimes, par des exhalaisons souterraines, enfin par mille présages divers, les dieux parlent à ses sens pour manifester à

son intelligence, soit le présent, soit l'avenir. Ainsi donc, il n'y avait dans les énigmes des prêtres de l'antiquité, ni raisonnements, ni démonstrations théologiques, mais seulement une révélation, une manifestation surnaturelle. Cet enseignement, par la révélation, ne ressemblait en aucune manière aux enseignements *prétendus* religieux, ou plutôt à cette exposition dogmatique qu'on fit plus tard aux époques sceptiques. On écoutait religieusement les prophètes des premiers temps; on raillait ceux qui leur succédaient. C'est que les premiers ne parlaient que par inspiration et avec conscience, tandis que les seconds, hommes de métier (caste de prêtres, clergé lévitique), ne croyaient souvent plus aux doctrines qu'ils prêchaient dans les temples et aux oracles qu'ils firent rendre dans leurs antres et sur leurs trépieds.

Il n'y a donc jamais eu de religion positive sans la *théophanie*. Certes, il en est des degrés infinis, si l'on compare les différentes révélations. Loin de nous la pensée de vouloir confondre la révélation directe du Décalogue, cette loi sublime que le Christ seul a pu accomplir ici-bas, avec les traditions sacrées des autres peuples, telles que le Véda, le Zend, les livres Sybillins, etc., etc. Nous ne mettrons donc pas au même niveau la loi la plus parfaite, venant directement de l'Eternel *lui-même*, avec les révélations religieuses des autres peuples, mais nous croyons aussi que leurs traditions sacrées renferment des communications célestes. Il y eut même, chez ces peuples de l'antiquité, plus tard, lorsque l'ancienne ère théogonique et révélatrice fut close, et que la religion fut en pleine décadence, des hommes revêtus d'une mission divine, des réformateurs tels que Laot-seu, Cont-seu, Pythagore, Zoroastre, etc., de même que les Juifs avaient leurs prophètes. Nous ne pouvons

pas supposer que la Divinité juste et impartiale fasse pour un peuple ce qu'elle refuserait absolument à une autre nation. *Il faut donc admettre la révélation universelle de Dieu,* dont il y a des traces dans toutes les religions historiques. La Bible même, tout en prétendant que les Israélites sont, sous ce rapport, particulièrement privilégiés, reconnaît pourtant l'universalité de la révélation divine, qui offre une analogie frappante avec la Providence universelle de Dieu. Ce caractère universel de la révélation primitive résulte surtout de la lettre et de l'esprit de la Genèse. Saint Luc même dit (chap. I, 70) que les saints *prophètes ont été de tout temps.* Balaam fut également inspiré par l'Ange de l'Eternel (Nombres XXII et XIII), bien qu'il ne fût pas Israélite. *Saint Jean* (I. 9) dit que la lumière divine éclaire tout homme venant au monde.

Le comte de Maistre dit : « Tout s'explique dans ce monde que nous voyons, par un autre monde que nous ne voyons pas. »

Lamartine (VIIIe Entretien) dit: «Il y a dans le monde *deux* mondes, le monde qu'on voit et le monde invisible ; l'un est aussi certain que l'autre, quoiqu'il ne tombe pas sous le sens, parce qu'il tombe sous le sens des sens qui est l'intelligence. Je plains, sans les condamner, ceux qui ne croient pas au monde invisible. Quant à moi, j'y crois mille fois plus fermement qu'à ce monde visible; car je crois à l'œuvre de l'intelligence mille fois plus fermement qu'à ce monde visible; car je crois à l'œuvre de l'intelligence mille fois plus qu'aux phénomènes de la nature. »

D'après les autorités du christianisme même, Dieu est invariable et ne change jamais ; voilà pourquoi nous nous basons sur ses lois immuables qui sont les vrais

éléments de sa volonté, pour y asseoir la conviction que le monde surnaturel des causes agit et exerce une influence permanente sur le monde matériel des effets. Ce qu'on appelle miracle ou manifestation surnaturelle, n'existe que si l'on se place au point de vue restreint de la nature matérielle, mais au point de vue absolu et général, il n'y a plus de miracle, la révélation de la nature supérieure des causes faisant partie de l'économie et de l'organisation de l'Univers. L'intervention des Esprits du monde surnaturel ne modifie que jusqu'à un certain degré les effets des lois physiques; ce qui a surtout lieu dans certains cas ayant trait au moral et à la destinée de l'homme en général. Les Esprits s'approchent de nous pour enlever de nos yeux le bandeau de la superstition et de l'erreur, afin de diriger nos pensées vers l'Eternel qui entend le soupir plein d'harmonie, éclatant en louanges et montant vers le royaume céleste.

On trouve dans les temps primitifs de tous les peuples de l'antiquité, certaines traces des idées de la préexistence de l'âme et de ses incarnations successives, de ses migrations terrestres (de la métempsycose), à la suite de la chute des Anges, de cette révolte d'une partie du Ciel dans le Ciel même, épopée immense dont nous ne savons que le nom (Epître de Jude, 6). Ces germes d'idées prouvent également l'ancienneté des croyances spiritualistes. Il en est de même de la nécromancie et de la magie en général, qui sont les plus anciennes sciences de l'homme. On connaît la fameuse coupe de divination de Joseph (Genèse XLIV). Le Deutéronome (XIII et XVIII) et le premier livre de Samuel (I Samuel, chap. XXVIII) parlent de la magie et de la nécromancie. Il en est de même de la fameuse verge d'Aaron et des magiciens d'Egypte. (Exode VII.)

Il y a un fait, surtout, dont on ne saurait trop tenir compte puisqu'il s'agit d'une croyance populaire qui s'est conservée chez la classe la plus nombreuse de tous les peuples jusqu'à nos jours ; nous voulons parler *de la peur des spectres et des fantômes*. Cette frayeur étrange, ne pouvant être que le résultat de la réalité objective des apparitions, prouve non-seulement la croyance universelle et générale de l'humanité en l'immortalité de l'âme, mais encore en l'influence réelle et substantielle *des purs Esprits* sur notre monde matériel, c'est-à-dire *à leurs manifestations visibles et palpables*. L'étude approfondie des traditions sacrées de l'antiquité, nous démontre que les apparitions des Esprits étaient plus fréquentes dans les temps primitifs, vu la nature plus portée vers la contemplation des hommes lors de cette époque mythologique et héroïque. Le génie de l'antiquité avait en général une disposition très remarquable pour la contemplation mystique et pour l'extase religieuse. Dans l'Orient, surtout, la vie contemplative l'a toujours emporté sur la vie active. Un *autre fait* d'une haute importance pour le spiritualisme, et aussi ancien, aussi populaire que la frayeur des spectres, *c'est le respect des morts*. L'antique culte des aïeux défunts, des pitris et des mânes, a donné lieu au respect des morts.

Le culte des aïeux défunts était intimement lié à la conviction de l'immortalité de l'âme. La mythologie abondante et variée de l'Egypte est fondée néanmoins sur la notion sublime d'un seul Dieu, créateur. Les rites funéraires sont un immense tableau des destinées futures de l'homme qui reconnaît pour bases l'immortalité de l'âme et la métempsycose ou les réincarnations successives de l'âme humaine, ses transformations et ses développements à l'infini, au-dessous de Dieu, qu'elle ne

pourra jamais atteindre. Dans le livre le plus ancien du monde, en Égypte, sous le pharaon *Osortasen* I (XI[e] dynastie), composé par *Sineh,* il y a un récit touchant d'une mission confiée à l'auteur. (Ce papyrus hiératique a été rapporté par le docteur Lepsius à Berlin.)

Sineh en racontant son histoire, dit : « Je suis né à la cour du roi Amenembo I[er] qui est allé au ciel sans qu'on sache ce qui s'est passé à ce sujet. Son fils Osortasen nous a sauvés, en prenant possession de l'héritage de son divin père. Le bonheur de la terre est son ouvrage. Il me dit un jour en face : « Guide l'Egypte, » pour développer tout ce qu'il y a de bien en elle ! Sois » avec moi ! Mon œil est bon pour toi. » Il me nomma gouverneur de ses jeunes guerriers et me maria à sa fille aînée ; il me fit choisir un gouvernement sur la frontière d'une autre contrée, puis il finit par revenir près de son souverain. » De retour, il dit : « Je vécus dans la paix du roi d'Egypte Osortasen. Aujourd'hui la vieillesse est tombée sur moi ; mes yeux s'appesantissent ; mes bras sont débiles, mes pieds fléchissent ; la défaillance de mon cœur m'approche du départ. Bientôt on me conduira aux villes éternelles ; *j'y servirai le Seigneur universel. Alors les enfants royaux qui sont passés à l'éternité* diront de moi : « *Le voici !* »

Est-il rien de plus touchant que ces paroles du vieillard qui, plein de foi en l'immortalité de l'âme, tourne ses regards vers la vie éternelle ; de même que les patriarches de la Genèse aspiraient à se rejoindre, à être réunis à leurs aïeux dans la vie d'outre-tombe, de même ce vieillard se réjouit d'y voir les enfants trépassés, d'*Osortasen I[er], surnommé le Juste.*

En effet, rien de plus naturel que ce culte que les anciens, plus versés que nous dans les mystères de la

pneumatologie ont voué à leurs ancêtres. Les nombreuses écritures directes des Esprits des parents et des amis de l'auteur, prouvent que les Esprits des aïeux continuent à veiller en qualité de génies familiers et d'Anges gardiens sur la destinée de leurs descendants, et à prodiguer à ces derniers de tendres soins, des avis, des avertissements et des conseils amicaux. Aussi la postérité reconnaissante a institué des cérémonies religieuses et des fêtes, des tombeaux et des mausolées magnifiques en leur honneur. Il semble même que les premières cérémonies religieuses, que les hommes aient rendues aux êtres invisibles et surnaturels fussent les funérailles, et que les premiers édifices consacrés à l'exercice public de la religion aient été les tombeaux et les mausolées. Quant à Dieu, la haute antiquité ne l'a pas adoré dans des temples construits de mains d'homme. Dieu voulant être adoré en esprit et en vérité, on n'a d'abord non plus institué un culte en son honneur (Genèse IV, 26). Personne n'osa, en effet, bâtir une maison à l'Éternel, que les Cieux des Cieux ne peuvent contenir, selon II, Chroniques (chap. I, verset 6). Il n'y avait que les dieux seuls, c'est-à-dire les Esprits (Jean X, 34, 35), auxquels on rendît un culte public dans des édifices consacrés à leur mémoire, parce qu'ils hantèrent certains lieux de préférence. Il n'en fut pas de même de l'Éternel, qui ne fut pas comme les autres dieux, un Dieu *des montagnes* ou *des plaines*, mais donc le souffle puissant pénètre et embrasse l'Univers tout entier. C'est pour cette raison que même de nos jours les *Bédouins* n'aiment pas fréquenter les mosquées, parce qu'ils prétendent qu'*Allah est trop grand pour demeurer dans un lieu de culte, l'univers tout entier étant son temple.*

Le culte des aïeux a malheureusement dégénéré peu à

peu en polythéisme; l'homme pouvant abuser des choses les plus sacrées, a commencé par confondre l'adoration qu'il doit à l'Être suprême seul (à l'intelligence créatrice, la source universelle de tout ce qui existe) et le respect dû par lui aux Esprits de ses ancêtres illustres et aux génies supérieurs qui composent la hiérarchie céleste, et dont Dieu se sert pour révéler à l'humanité les vérités religieuses et morales. L'erreur des hommes est facile à concevoir, si l'on se dépouille des préjugés modernes, en consultant les légendes et les traditions sacrées de tous les peuples qui sont remplies de phénomènes surnaturels. Le public lettré sait que nos savants prennent tous ces phénomènes merveilleux pour des fictions, des fables, des mythes, tant individuels que collectifs, et même pour des personnifications absurdes, des phénomènes de la Nature et des idées abstraites. D'après ces traditions anciennes, les génies supérieurs et les purs Esprits ont dû se manifester souvent d'une manière palpable et visible, aux hommes des âges héroïques. En Grèce même, suivant les traditions, une foule de génies et de héros ou Esprits des ancêtres illustres, se montrèrent immortels; on voyait surtout les Dioscures, montés sur leurs coursiers, conduire même des armées (Pindare Pyth. I, 1, 127). L'homme des âges mythologiques ayant donc des rapports continuels avec les Esprits, grâce à sa nature contemplative, et ne pouvant jamais apercevoir une manifestation directe de l'Éternel qu'aucun œil mortel n'a vu depuis la chute, commença peu à peu à adorer *l'armée des Cieux,* et oublia l'Auteur tout-puissant de l'univers. *De là le Polythéisme, cette grande phase de la décadence religieuse.* De là cette multitude de dieux qui a remplacé le monothéisme primitif, et qui est devenu une des sources principales de la décadence de l'humanité et

de sa division en tribus différentes. Du reste, le polythéisme n'a jamais exclu absolument un monothéisme supérieur, ce qui résulte, non-seulement de l'idée d'un Dieu suprême et des *Dii Deæque omnes* des Gréco-Romains, mais encore surtout des formes les plus anciennes du polythéisme, telles que le *sabéisme.* Selon le sabéisme, dont le nom semble venir de Saba (armée du Ciel), l'homme fut encore bien persuadé de l'existence d'un seul Dieu, créateur de l'univers, mais il adora surtout les Anges et les intelligences qu'on croyait résider dans les astres, pour gouverner le monde sous la suprême direction de la Divinité. Les sabéens honoraient les Esprits célestes, dont ils faisaient des images, comme des divinités inférieures; ils les regardèrent comme leurs médiateurs auprès de Dieu. Ces intelligences célestes (allah) devaient intercéder pour eux, en implorant la miséricorde de Dieu. (*Allah Tâala, le Dieu très haut.)*

Le polythéisme revêtit peu à peu un caractère historique et successif, grâce aux Esprits des aïeux et au culte superstitieux qu'on leur rendait. Les miracles que ces Esprits opéraient, la protection et le patronage qu'ils accordaient, donnèrent lieu à leur divination pure et simple, à des apothéoses condamnables, en vertu desquelles le culte d'un dieu fut remplacé par un autre; un dieu adopté plus tard comme tel, renversa l'autel d'un autre. En Grèce, à une époque postérieure, l'oracle de Delphes prononça sur la canonisation des héros ou Esprits qui s'étaient illustrés par leurs vertus et leurs hauts faits durant leur vie terrestre. Surtout lorsqu'une circonstance extraordinaire, un prodige s'était attaché au nom ou à l'image d'un personnage mort, la pythie consultée, décidait qu'on devait lui sacrifier comme à un dieu. (Pausanias VI, 2.)

De là, en Grèce, la confusion des héros avec les démons et les dieux. De là, dans l'antiquité tout entière le caractère *historique et progressif du polythéisme, qui contribua surtout à diviser l'humanité en peuples, animés d'un esprit hostile,* les uns envers les autres, selon les différents cultes que chacun rendait à ses dieux.

L'homme, ayant détourné ses regards de Dieu, centre unique du monde immatériel, devait de jour en jour plus se matérialiser ; son sens interne s'obscurcit peu à peu. On voit (chose triste à dire) la conscience se troubler d'âge en âge, le sublime don de la contemplation s'effacer de plus en plus, l'extase devenir rare, et la lumière divine qui éclaire tout homme venant au monde, perdre son éclat primitif. Le cerveau, cet organe matériel des facultés intellectuelles de l'âme et le crâne, son enveloppe osseuse, dont la conformation dépend du développement du cerveau, paraît s'aplatir. Un phrénologiste surtout pourra s'en rendre compte, en comparant les bas-reliefs des Assyriens avec les statues de la Grèce et de Rome.

L'homme, devenant tout à fait terrestre et commençant à se préoccuper avant tout de l'organisation politique de la société, de l'agriculture, du commerce, etc... n'a plus la même élévation de l'âme à Dieu, et n'aspire plus aux rapports avec le monde surnaturel. Les besoins de l'homme, changeant de nature, les manifestations du monde surnaturel ont dû cesser d'exercer la même influence sur l'humanité. *L'échelle de Jacob, attachant jadis la terre au ciel, rompit.* Désormais, le sublime don de l'inspiration et des miracles ne fut que l'attribut de quelques âmes d'élite, *les amis des dieux* (θέοφιλοι), selon l'Iliade (XXIV, 553), par la bouche desquels les dieux parlaient et qui entretenaient avec la Divinité un commerce de tous les instants.

Cette grande révolution eut lieu bientôt après l'établissement du polythéisme et de cette grande confusion des langues et des idées. D'abord les hommes véritablement inspirés, les voyants, furent les seuls interprètes des révélations du monde surnaturel ; mais bientôt les rapports avec ce monde des câuses invisibles, devenant de jour en jour moins intimes, *une caste héréditaire se forma pour satisfaire aux besoins religieux gravés en caractères ineffaçables dans le cœur de l'homme, même le plus grossier*. Le sacerdoce ne devint donc qu'un métier, la propriété d'une classe d'hommes dépourvus de toute véritable vocation céleste. La lettre-morte des traditions remplaça *l'esprit vivifiant de la révélation et de l'inspiration,* l'impuissance et la fraude, *le don des miracles,* pour continuer à exercer un prestige quelconque sur le vulgaire. Les prêtres n'étudiaient que la lettre-morte des traditions révélées, sans en pénétrer l'esprit vivifiant, accordé seul aux hommes inspirés, aux voyants et aux prophètes, qui communiquaient sous l'égide du Saint-Esprit avec le monde surnaturel, étant eux-mêmes des révélateurs des vérités religieuses et morales, tels que *Moïse, les voyants, les prophètes* et *les sages de l'antiquité.* Malheureusement, le ministère prophétique est devenu de plus en plus, faute d'hommes inspirés, un simple secours extraordinaire, que Dieu n'a employé que quand les brebis et les gardiens, peu différents des loups, fraternisent avec eux dans le même esprit. De là l'opposition que le clergé lévitique a toujours fait aux prophètes; les prêtres ont persécuté les prophètes dans tous les temps, ou les ont dédaignés presque toujours, quand ils ne les ont pas persécutés. L'Eglise chrétienne même (chose triste à dire) n'a presque jamais prêté attention aux prophètes véritables, ne considérant pas que le pro-

phète n'étant qu'un voyant en Dieu, l'ascétisme, la contemplation et l'extase sont les ouvertures de ce monde lumineux où il plonge.

Nous regardons donc comme la seconde phase de la décadence, non-seulement des croyances religieuses en général, mais encore de toutes les religions positives, y compris le polythéisme, l'époque de l'établissement du sacerdoce. En effet, depuis que les hommes véritablement inspirés, les voyants et les prophètes, ont cessé d'être les seuls interprètes des révélations du monde des causes invisibles, le sacerdoce sublime de *Melchisédec* n'est devenu qu'un métier, l'inspiration étant remplacée par les fonctions cléricales. Quant au peuple, il confondit la tradition sacrée avec la révélation, les prophètes avec les prêtres; il adora les livres Sibyllins comme les oracles qui les avaient écrits, les chênes prophétiques comme ceux qui les avaient consacrés et rendus divins, tels qu'*Orphée* et *Mélampe* en Grèce et *Hermès* ou *Anonbis* en Egypte. Tout devient peu à peu le symbole ou la représentation sacrée d'une des divinités païennes. C'est ainsi que nous arrivons à la *troisième phase de la décadence des croyances religieuses, durant laquelle le polythéisme spiritualiste tend à l'idolâtrie, au fétichisme, au culte de la nature, etc., etc... Les forces naturelles, ainsi que les principes abstraits, remplacent peu à peu les êtres immatériels.*

La doctrine des druides mérite surtout l'étude. (Gatien Arnoult, *Histoire de la philosophie en France;* tome I, 1859. Durand, Paris.) « La vie est universelle et essentiel-
» lement *une* avec divers degrés, dont les *trois* princi-
» paux, qui se subdivisent, sont : *L'inférieur à l'homme,*
» *l'homme et le supérieur;* tout être est le même, et non
» pas un autre ; il est individu, il passe de l'un à l'autre

» degré dans l'identité de son essence, indestructible,
» immortel, capable d'un progrès à l'infini, *au-dessous*
» *de Dieu,* qu'il ne peut atteindre, et d'une marche ré-
» trograde à l'infini, *au-dessus du néant,* où il ne peut
» revenir. L'homme a pour caractère propre la liberté,
» et par suite le choix entre le bien et le mal; il peut
» avancer, rétrograder ou rester stationnaire, avec la
» nécessité de recommencer à vivre au même point.
» Tous les *Êtres* arriveront finalement à la perfection et
» monteront dans le *supérieur;* mais ils en parcourent
» encore des degrés nombreux dans *une vie toujours mo-*
» *bile;* au-dessus de laquelle plane *l'immobile vie de*
» *l'Infini.* »

Si nous jetons un coup d'œil sur les différents pays, nous voyons que le *mélange des races* joue ici un grand rôle. La *race blanche* ou *Aryenne* et la *race jaune* de l'*Asie centrale et du nord de l'Europe,* conservent plus ou moins des idées spiritualistes.

Il n'en est pas de même des peuples tels que les Assyriens et les Egyptiens, grâce à l'influence de la *race noire,* dont l'imagination ardente et le sens plastique transforment bientôt le spiritualisme dans un fétichisme et dans le culte des objets vivants de la nature, tels que l'adoration d'Apis en Egypte, et dans l'idolâtrie des choses mortes et inertes, telles que le veau d'or et le Bel. Certes, il fallait aux sens grossiers des Noirs des objets visibles en qualité de symboles des êtres invisibles. Au reste, si nous attribuons à l'influence des Noirs, l'idolâtrie et le fétichisme, il faut bien reconnaître, pour être juste envers tout le monde, que le culte grossier de ces sauvages renferme plus d'éléments spiritualistes que le scepticisme et le matérialisme de la philosophie rationaliste et panthéiste de l'Europe moderne depuis une

centaine d'années. De nos jours, M. Gobineau, dans son ouvrage sur l'inégalité des races, voulant à tout prix bannir l'influence de la révélation du monde surnaturel et le développement des idées *de l'histoire,* a réduit les annales de l'humanité à une simple science naturelle ; il traite l'homme en vil bétail, dont les espèces et les races se détériorent et dégénèrent par des mélanges. Cet écrivain a émis les théories les plus absurdes sur la décadence des différentes phases de la civilisation. Il n'existe point d'erreur plus grossière que de vouloir tout réduire à des mélanges ethniques.

Le spiritualisme n'a pas été seulement *le culte primitif de la race blanche, mais encore celui de la race jaune. Les Finnois et les anciens indigènes de l'Amérique n'ont été sous ce rapport nullement inférieurs à la race blanche. De nos* jours *ces peuples* arriérés *sont* même beaucoup *plus spiritualistes que les Européens civilisés de la race Aryenne.* Il n'y a que les Noirs seuls, dont le penchant à l'idolâtrie et au fétichisme est connu de toute ancienneté, qui soient inférieurs sous ce rapport aux autres races.

Au reste, le fétichisme n'est nullement une doctrine matérialiste, mais seulement un spiritualisme plus grossier, plus idolâtre que le spiritualisme des autres religions ; on sait quel rôle la magie, les enchantements, les images fatidiques, les lieux hantés, etc., etc... jouent dans le fétichisme. Néanmoins, c'est un fait que l'influence des Noirs a altéré le spiritualisme primitif des Assyriens et des Egyptiens. En Egypte (d'après Jules Africain) le culte d'Apis fut établi sous le règne de *Kaïechos,* second roi de la seconde dynastie (dynastie thinite), lorsque l'influence des vaincus de race noire, se faisait déjà sentir dans les mœurs, les coutumes et

dans les institutions religieuses et politiques ἐφ οὗ οἱ βόες Ἀπις ἐν Μέμφει καί Μνεῦς ἐν Ἡλιόπολεί και ὅ μενδήσιος τράγος ἐνόμισθησαν εἶναι θέοι. (Bunsen, *l'Egypte,* tome II, p. 103.)

L'Égypte ne fut admirable que dans la plus haute antiquité ; alors c'est vraiment le sol des miracles ; sa décadence commence de bonne heure. De là la prohibition jetée sur l'*imitation des formes humaines,* par la Bible chez les Hébreux, et par le Coran chez les Arabes, voisins des Chamites mulâtres, peuples si enclins à outrepasser les bornes d'une légitime admiration. Tout penseur doit reconnaître avec la Bible et le Coran, l'utilité spiritualiste de cette défense. Peut-être l'influence de la race noire a eu sa part à l'abus, qu'on a fait aux Indes de la doctrine de la métempsycose, en croyant que l'âme humaine, l'esprit intelligent puisse s'incarner dans les corps des différents animaux, pour expier ses péchés et ses fautes commises dans sa vie antérieure ; de là aussi le culte de la vache et une foule d'autres pratiques religieuses absurdes, depuis l'introduction du culte de Schiwa.

Le paganisme et le polythéisme, dégénérant peu à peu en idolâtrie ont dû aboutir au scepticisme et à l'incrédulité, durant les dix derniers siècles de l'antiquité jusqu'à la réhabilitation finale des anciennes traditions religieuses par l'éclectisme de l'école d'Alexandrie, pour mieux tenir tête au christianisme. *L'époque critique et sceptique de la philosophie ancienne fut la quatrième phase de la décadence des croyances religieuses de l'antiquité.*

Cette décadence générale des croyances religieuses devait, selon les vues miséricordieuses de la Providence, qui n'abandonne jamais l'humanité, susciter des réformateurs et des prophètes. Les quatre plus illustres de ces réformateurs, qui aient établi un théisme moral su-

blime, unique base de toute véritable religion, furent Zoroastre, en Perse, Laot-seu et Cont-seu, en Chine, et Pythagore, en Grèce. Nous ne parlons pas des Israélites, de ce peuple élu et privilégié par excellence (Nombres XXIII, 9), et chez lequel les prophètes n'ont pas cessé d'annoncer la nouvelle phase de la révélation dans la personne du Messie.

Zoroastre (Zerduscht) fut un réformateur des croyances brahmaniques, dont on trouve des traces dans le Zend-Avesta (Burnouf, *Commentaires sur le Gaçna* (tome I, p. 342). Il s'est révolté contre l'usurpation des brahmanes qui non-seulement avaient confisqué les anciennes fonctions sacerdotales de tout père de famille libre, mais qui s'étaient arrogé peu à peu à l'aide de la consécration royale, la conduite suprême du gouvernement. Tout porte dans le magisme un caractère protestant, et c'est là que se voit la colère contre le brahmanisme (Lassen, Indische Alterth., tome I, pag. 516, 525). Les *Devas,* les *bons Esprits,* selon les Indiens, devinrent dans le langage sacré des zoroastriens, les *Diws,* c'est-à-dire les *mauvais Esprits* ou *démons* (terme absurde, adopté de nos jours pour désigner les mauvais Esprits, bien que le mot δαιμών chez les Grecs ne désignât aucune qualité, ni bonne, ni mauvaise d'un Esprit). Le nom d'*Indra* même, est donné à un mauvais génie, par les zoroastriens. On connaît la haute portée morale du dualisme zoroastrien, si supérieur sous ce rapport au polythéisme *gréco-romain.* Du reste, on en rencontre des traces dans la doctrine égyptienne, d'*Isis,* d'*Osiris* et de *Typhon.* Il en est de même de la mythologie grecque et des philosophes les plus illustres de cette nation, tels que Pythagore, Héraclite, Empédocle et Platon. (Plutarque de Iside et Osiride, 45-55.)

Le bon principe est bien supérieur au mauvais, qui ne se manifeste que dans la *région sublunaire.*

On conçoit que, dans une esquisse aussi rapide de la décadence des anciennes croyances religieuses, nous ne pouvons que citer les noms de ces quatre immortels réformateurs, sans même effleurer leurs doctrines sublimes; plus tard, dans les chapitres qui traitent des Esprits et de leurs rapports à l'âme humaine, nous parlerons de leurs idées remarquables concernant ces sujets intéressants de la science surnaturelle.

Du reste, en Grèce, Pythagore ne fut pas le seul réformateur spiritualiste parmi les philosophes; en général, tous les penseurs les plus profonds de cette nation tendirent vers la sphère élevée du spiritualisme. C'est au spiritualisme que nous devons encore la philosophie profonde de Héraclite, la morale céleste de Socrate, inspiré par le fameux génie familier (*démon*) de ce grand homme, et l'idéalisme sublime de Platon, l'une des plus belles conceptions que l'esprit humain ait jamais enfantées. Une foule d'autres penseurs suivirent les traces de Pythagore, de ce précurseur du Christ parmi les Grecs, qui le premier, dans sa fameuse Confédération, a réalisé le principe de la Charité. *Cicéron* (de Off., lib. I) et *Aulus Gellius* (lib. I, cap. 9) disent : « *Pythagoras ultimum* » *in amicitia putavit, ut unus fiat ex pluribus.* » Ces paroles de *Pythagore* offrent une analogie frappante avec celles du Christ (Jean, XVII, 21) : « *Afin que tous soient* » *un, ainsi que toi, Père, es en moi, et moi en toi ; afin* » *qu'eux aussi soient un en nous, et que le monde croie* » *que c'est toi qui m'as envoyé.* » Saint Paul dit de même (Romains, XII, 5) : « *Ainsi, nous qui sommes plusieurs,* » *sommes un seul corps en Christ, et chacun réciproque-* » *ment, les membres l'un de l'autre.* »

Au reste, malgré les progrès du scepticisme, non-seulement les philosophes spiritualistes, qui examinaient au flambeau de la raison, la haute sagesse de l'antiquité, se prononcèrent en faveur des anciennes croyances religieuses, mais encore les oracles continuèrent à exercer un prestige immense sur la majorité du peuple, du bas peuple surtout, en Grèce et à Rome. Certes, la plupart des oracles ont été établis *dans des siècles d'ignorance?* —selon nos *prétendus savants* et *sophistes,* mais on peut leur répondre que c'est un fait constaté par l'histoire, *que les oracles ont subsisté durant les siècles les plus éclairés* selon nos savants modernes eux-mêmes : tel fut le prestige des oracles, même dans ces siècles de lumières, qu'ils tinrent encore le premier rang, en présidant aux destinées des nations ; on les consultait quand l'Etat était en danger, ou lorsqu'on voulait connaître l'avenir. Certes, la haute considération dont jouissaient les oracles devait peu à peu tomber en discrédit, surtout aux yeux des philosophes sceptiques, depuis que les hommes et les femmes inspirés par les Dieux, furent remplacés par la caste sacerdotale, qui ne faisait qu'un métier en exerçant les nobles fonctions du sacerdoce et de la prophétie. L'amour de l'or et de l'argent entraîna même quelquefois les pythies, choisies parmi les femmes inspirées et visionnaires, à la fraude et à un ignoble trafic des vérités surnaturelles. On connaît la fameuse corruption de la supérieure des prêtresses de Delphes par Cléomène I[er], roi de Sparte, qui voulait priver Démarate de la coroyauté, en attaquant la légimité de la naissance de ce dernier. Cette fourberie fut découverte quelque temps après, et la prêtresse privée de sa dignité pour venger l'honneur de l'oracle (Hérodote VI, 66). Que certains oracles se soient laissé cor-

rompre, cela n'explique rien, la fourberie et la fraude n'étant que l'imitation de la vérité et de la réalité. Comment ces fourbes et ces imposteurs ont-ils pu sans discontinuation, se succéder perpétuellement les uns aux autres, et si bien cacher leur jeu pendant trente siècles, que personne ne s'en soit aperçu? Comment s'est-il pu faire que tant de nations n'aient jamais reconnu qu'ils étaient les dupes de quelques fourbes? Par quel artifice ces derniers avaient-ils pu faire en sorte, qu'il n'y eût de l'esprit que parmi eux, et que tous les autres hommes en fussent absolument dépourvus? Un homme qui passe pour avoir eu beaucoup d'esprit aux yeux de l'Académie française, dont il fut jadis un membre immortel, *Fontenelle* a voulu résoudre ce problème, pour combattre l'autorité des oracles; en disant, que si on lui donnait une demi-douzaine de personnes à qui il puisse persuader que ce n'est pas le soleil qui fait le jour, il ne désespérerait pas de faire embrasser cette opinion à des nations entières? (Eugène Bareste, *Nostradamus,* p. 69 et 165.)

En vérité, le spirituel académicien comptait beaucoup sur la stupidité des hommes, sans connaître sa stupidité personnelle, malgré son souverain mépris du genre humain!

L'autorité des oracles ne fut en effet jamais renversée; même du temps de César et d'Auguste, et au commencement de l'ère chrétienne, époque où la décadence du polythéisme avait atteint son apogée, grâce aux critiques des *péripatéticiens,* des *cyniques* et des *épicuriens.* Beaucoup d'historiens illustres de cette époque, tels que *Diodore de Sicile, Denys d'Halicarnasse, Dio Cassius, Florus,* etc., etc., furent très portés aux oracles et aux phénomènes surnaturels. Il en est de même de l'illustre Plutarque qui, dans son intéressant ouvrage : *De la*

Cessation des oracles, se prononce ouvertement en faveur des oracles ; il dit : « *La ruine de plusieurs villes* de la » Grèce, *détruites* ou *dépeuplées,* les irruptions subites » des barbares et la chute de plusieurs empires *attes-* » *tent la vérité des oracles*. Les malheurs que vient » d'éprouver Cumes, n'étaient-ils pas une dette que le » temps a acquittée envers les sibylles, qui les avaient an- » ciennement prédits. » Plutarque ajoute plus loin : « S'il » est difficile de croire que la Divinité n'ait point eu de » part à ces événements, à plus forte raison n'a-t-on pu » les prédire sans son inspiration. » (*Œuvres morales* de Plutarque, traduites par Ricard, tome II, p. 261, etc. Édition de 1844.)

Quand l'oracle, non content d'annoncer l'événement, spécifie souvent la manière, le temps, l'occasion et les personnages, alors ce n'est plus une conjecture incertaine, c'est une prédiction réelle de ce qui doit arriver.

Tel est le fameux oracle, qui prédit qu'*Agésilas* resterait boîteux d'une blessure, et les désastres de *Lacédémone vers la fin de son règne*.

« Tremble Lacédémone, au faîte de la gloire,
» Crains que ton roi boîteux, nuisant à tes succès,
» Par des maux imprévus n'arrête tes progrès
» Et de longs flots de sang ne souille ta victoire. »

(Plutarque, trad. de Ricard, tome II, p. 262.)

A Rome, cette image affaiblie de la Grèce, au point de vue religieux et spiritualiste, on consulta même encore l'oracle de Delphes avant la fameuse bataille de Pharsale, qui devait décider des destinées de la République. Tous les lettrés connaissent la description des fureurs surnaturelles de la pythie, par Lucain. (Pharsale, versets 71-223.)

Pourtant, en général, on n'osa plus consulter les oracles au sujet des affaires publiques depuis la chute des républiques en Grèce et à Rome. Lucain dit que l'oracle de Delphes *est muet,* depuis que *les rois craignent l'avenir,* et *ne veulent plus laisser parler les dieux.* Il en a été de même chez tous les peuples. Suivant la Bible, les rois d'Israël et de Judée persécutèrent les prophètes. Saül extermina déjà les devins et ceux qui avaient l'esprit de Python, bien qu'il eût lui-même récours à eux, dans des cas de nécessité extrême (I, Samuel, XXVIII, 3-25). Lucain déplore cet aveuglement des princes, en disant que c'est le plus grand malheur de notre siècle *d'avoir perdu cet admirable présent du ciel.* Saint Paul dit également (I Thess., V. 20) : *Ne méprisez point les prophéties.* Le même apôtre y ajoute, dans la première épitre aux Corinthiens (chap. XIV. 1.39), ce qui suit : *Désirez avec ardeur* les *dons* spirituels, mais surtout *celui de prophétiser.*

C'est donc un fait constaté par l'histoire, que même dans les plus mauvais jours du polythéisme, les prêtres et les pythies ont continué d'opérer des miracles et de prédire l'avenir des nations et des individus; jamais les oracles ne se sont tout à fait tû; Rome même n'a jamais perdu sa foi religieuse à ce degré, comme l'Europe moderne, malgré les lumières supérieures du christianisme.

La décadence du polythéisme fit des progrès rapides depuis Aristote. Certes, loin de nous de nier le spiritualisme de ce grand homme, qui ne méconnaît pas la valeur des recherches, concernant les êtres et les essences invisibles (de Cœlo, II, 12), mais il faut bien convenir, qu'Aristote le premier, a détourné les regards de l'humanité de cette sphère, pour les diriger principalement

vers les régions inférieures de la logique abstraite, de la politique, de la morale et des sciences exactes et physiques.

C'est à l'école d'Epicure que l'on doit l'absurde idée que les dieux du paganisme ne furent que des personnifications des formes physiques, des symboles des vérités cosmogoniques. Cette opinion erronée est devenue un *Credo* de nos savants matérialistes, dont la plupart soutiennent que la religion des races primitives de l'humanité fut un naturalisme grossier; leurs préjugés matérialistes les aveuglent à un tel degré qu'ils confondent entièrement le spiritualisme le plus absolu de l'humanité primitive, qui ne voyait que des Esprits partout, même en qualité de directeurs, qui gouvernaient les forces physiques et ordonnaient les éléments cosmiques, qui spiritualisaient même les forces inertes de la nature matérielle, tandis que les modernes matérialisent tout; aussi sont-ils arrivés à la conclusion inepte de ne voir dans les mystères d'Eleusis de l'antiquité, que la célébration d'une fête champêtre de l'agriculture.

La décadence du spiritualisme entraîna avec elle celle de la liberté, de la gloire et de l'indépendance de la Grèce. Le scepticisme et la frivolité frayèrent le chemin à la tyrannie et au joug de l'étranger. Ce fut en vain que quelques stoïciens croyaient pouvoir remplacer la religion par la philosophie; certes, la morale de cette école fut sublime et austère, mais cette doctrine, purement rationaliste et humaine, n'eut aucune base religieuse. Aussi cette philosophie, ne pouvant pas même tenir lieu du polythéisme, nous démontre l'impuissance de l'intelligence humaine et la nécessité indispensable de la révélation surnaturelle pour satisfaire aux besoins religieux et moraux de l'homme.

Ce fut au milieu de cette décrépitude de toutes les croyances religieuses et de toutes les idées, que *la seconde grande phase de la révélation*, que l'on ne saurait comparer qu'à la révélation primitive, fut annoncée aux hommes par le Christ, pour délivrer l'humanité du joug des ténèbres. Chose étrange, à peine le christianisme, dont l'histoire primitive ne fut qu'un continuel prodige, eut-il entamé le domaine du paganisme, que le polythéisme commence à se rajeunir pour pouvoir mieux se défendre contre son nouvel adversaire. L'école de Pythagore, du plus illustre réformateur de la Grèce renaît. L'illustre adepte de Pythagore, Apollonius de Tyane, parcourt le monde en Messie du paganisme, et opère une foule de miracles. La renommée de sa haute sagesse et de sa sainteté retentit d'un bout à l'autre du vaste empire romain. Les mystères d'Isis et d'Osiris, les restes de l'ancien culte des Egyptiens furent exhumés ; il en fut de même de la sagesse des Mages et des Indiens. C'est alors qu'on vit renaître une foule de pratiques superstitieuses et de cérémonies, dont on avait oublié le sens profond ; les oracles redoublèrent d'activité et de zèle ; Apollonius de Tyane lui-même, au dire de Philostrate, son biographe, visita tous les oracles de la Grèce. On remua ciel et terre, pour écraser la nouvelle religion du Nazaréen ; la terre fut de nouveau rattachée au ciel et la philosophie à la révélation.

Les néo-pythagoriciens et les néo-platoniciens aboutirent à la fameuse école d'Alexandrie, le plus vaste éclecticisme de toutes les philosophies et de toutes les traditions religieuses, qui ait jamais existé. Le polythéisme se régénéra donc, en remontant aux révélations primitives, et en puisant aux sources plus profondes des anciens penseurs. Ce recours au spiritualisme primitif de

toutes les traditions sacrées, alors connues dans le Monde gréco-romain, grâce à la réconciliation de la foi, de la raison, de la religion et de la philosophie opérée par l'école d'Alexandrie, a mis le polythéisme à même de tenir tête durant plusieurs siècles aux assauts continuels et violents d'une religion évidemment bien supérieure et dont les adeptes furent réchauffés et éclairés par les rayons du soleil levant. La lutte fut rude ; il fallait combattre le paganisme par le talent et avec l'arme intelligente de la persuasion ; néanmoins, malgré l'excellence de la doctrine morale du christianisme, et bien que le sang des martyrs coulât à flots, les apôtres et leurs successeurs n'auraient jamais triomphé, s'ils n'eussent pas opéré des miracles, pour contre-balancer les oracles. Les miracles et les prodiges *seuls,* confirmèrent la parole du Seigneur. (Marc, XVI, 20).

Cette *dernière phase* du polythéisme, *sa renaissance* finale à la vie, dans ses derniers jours, pour combattre le Christianisme qui aspira à l'empire du monde, est certes un des tableaux les plus intéressants que les annales de l'humanité offrent à l'observation d'un historien philosophe.

Cette ébauche de la décadence graduelle du spiritualisme et des religions positives, est basée sur la *tradition des âges,* dont on trouve des traces chez tous les peuples de l'antiquité. L'idée principale sur laquelle repose cette tradition des âges, c'est la décadence morale dont est frappée l'humanité depuis qu'elle s'est écartée de la direction primitive des dieux et des génies, du sentier de la vertu et de l'innocence primordiale ; l'humanité a été toujours alors, s'avançant dans la voie du mal. Le public lettré connaît la doctrine des *Yougas* développée par les Hindous ; les quatre périodes des Perses, qui fixaient la

durée du monde à douze mille ans, répartis en quatre périodes. Il en est de même des quatre âges, selon les traditions des Grecs et des Romains, aux yeux desquels la dégénérescence graduelle a trouvé dans la série des *métaux une image naturelle : l'or, l'argent, l'airain* et le *fer* sont devenus pour ces peuples le type de ces quatre stations de l'humanité, par lesquelles l'homme est descendu de la félicité divine à la misère.

Selon Porphyré, cet adversaire acharné de l'Eglise chrétienne (*Traité de l'Abstinence,* livre IV, chapitre 2), Dicéarque, le péripatéticien, assure dans son excellent Abrégé des mœurs des Grecs, *que les Anciens qui étaient plus près des Dieux* que nous, étaient aussi meilleurs que nous, qu'ils travaillaient à se rendre parfaits, de sorte qu'on les regarde comme faisant *l'âge d'or,* comparés aux hommes d'à-présent, *qui sont formés d'une matière corrompue.* Ils ne tuaient rien d'animé. Ils se portaient bien, ils vivaient en paix et s'aimaient, voilà le siècle d'or.

Porphyre (*Traité de l'Abstinence,* livre IV, chapitre 9), dit que ceux qui ont excellé par leur sagesse, ont eu le plus de communication avec la Divinité.

On saisit dans cette tradition des âges, des traits d'une analogie assez remarquable avec les premiers chapitres de la Genèse.

CHAPITRE II

Le spiritualisme depuis l'avènement du Christ.

Le christianisme, cette nouvelle révélation, a parcouru les mêmes phases que l'ancienne révélation primitive. Ce n'est pas ici le lieu de donner une esquisse de la décadence de cette nouvelle religion; nous voulons seulement faire en peu de mots le parallèle des anciennes religions et de la révélation nouvelle.

L'*âge d'or du christianisme* fut sans contredit contenu dans les premiers siècles après l'avènement du Christ. C'est dans ces siècles des martyrs que la foi, qui opère les miracles, se manifeste de la manière la plus éclatante. Aussi le *christianisme parvint,* au bout de plusieurs siècles, grâce à cette *Ardeur de la foi, à l'empire du monde Romain.* Néanmoins, on aperçoit déjà dans le troisième et le quatrième siècle de notre ère, les signes précurseurs de la décadence de la nouvelle religion.

Le nombre de ses adeptes ayant crû, et les besoins religieux ayant augmenté, les hommes inspirés par l'Esprit Saint ont cessé d'être les seuls interprètes du christianisme. Une classe d'hommes de métier, le *sacerdoce,* les remplace; hélas! les prêtres étaient souvent dépourvus de toute véritable vocation céleste. Ils étudiaient la lettre-morte du Code sacré, sans en pénétrer l'esprit vivifiant, accordé à ceux qui par une foi fervente parviennent à une communication plus ou moins directe avec le monde surnaturel, comme beaucoup de saints et de saintes, que l'Église romaine elle-même a canonisés.

L'établissement du sacerdoce fut donc dans l'histoire du christianisme, comme celle des anciennes religions, *l'une des principales phases de la décadence*. Le sacordoce, entraînant avec lui une hiérarchie mondaine , une Église trop visible et trop matérielle, un pouvoir social et souvent une alliance monstrueuse de l'Église et de l'État (*la Césaréopapie*), devait altérer le caractère simple et céleste du Christianisme positif.

Quant aux doctrines, l'influence du polythéisme se fit bientôt sentir ; le monothéisme sublime fut peu à peu absorbé dans la théorie de la Trinité, l'invocation des saints dégénéra en une véritable adoration ; enfin, *grâce à la Marialâtrie, Dieu a changé même presque de sexe au moyen-âge.* Toutes *ces erreurs* devaient *aboutir à l'idolâtrie dans les siècles d'ignorance durant le moyen-âge.* Nous devons malheureusement à cette ère, où la pensée a sommeillé, un autre héritage plus funeste encore que ces velléités de polythéisme et d'idolâtrie, savoir : *la Démonophobie.* Ce chef-d'œuvre du Satan est le grand cheval de bataille de Béelzébub, à l'aide duquel il a voulu même battre en brèche les miracles du Christ, en faisant passer Notre-Seigneur lui-même pour un démoniaque ou pour un fou. (Jean X, 19-21.)

M. de Mirville (*Pneumatologie,* tome IV, page 155), nous adresse le reproche injuste de croire que la démonophobie est le produit du moyen-âge; si M. de Mirville nous avait bien lu, il aurait vu que nous faisons remonter (chap. I, page 17 de notre édition de *la Réalité des Esprits, de* 1857) l'origine de cette erreur monstrueuse au *zoroastrisme.* La haine nationale, la prétention exclusive à une révélation divine par excellence, ont enfanté cette funeste doctrine chez les Perses et chez les Juifs, surtout depuis la captivité de Babylone ; car,

avant cette ère, Satan ne fut nullement un Ahriman déchu, mais un justicier de Jehovah, un fils, un enfant de Dieu. (Job I, 6-12 et *Chronique des rois,* livre I, chapitre 22, vision de Michée.)

L'orthodoxie catholique a confondu le serpent de la Genèse, ce symbole du principe de l'intelligence, de la clairvoyance et de l'initiation dans l'étude des sciences occultes avec le diable manichéen, l'Ahriman des Perses, mais d'après le véritable sens de la Genèse, il n'est nullement question là de Lucifer. Le serpent fut l'emblème de l'éternité, le symbole de la Divinité, mais il ne fut nullement le Satan, antagoniste de Dieu. Le fameux serpent d'airain de Moïse guérissait les malades. Le Dieu *spécial* de l'intelligence (*Thoth Hermès,* Mercure) et celui de l'intelligence qui guérit (Esculape) ont le serpent pour attribut. Nous défions à notre tour M. le marquis de Mirville, de nous montrer Satan, adversaire révolté de Dieu et des Anges dans la Genèse, dans Job ou dans les Paralipomènes. Satan est un fils obéissant de Dieu, comme les autres *Aleims* ou enfants de Dieu qui entourent son trône. De même qu'il n'y a aucune trace de la Trinité dans les livres sacrés de l'Ancien Testament, excepté dans les interprétations arbitraires du prétendu savant Drach, ancien rabbin renégat, converti au catholicisme romain, de même la Genèse, Job et tous les livres rédigés avant la captivité de Babylone ne connaissent pas le Satan, cet aversaire acharné qui a osé se révolter contre l'Absolu lui-même. Ce n'est que dans le Zoroastrisme, dans le Masdéisme, qu'on voit l'origine de cette doctrine monstrueuse, source primitive de la démonophobie des Juifs après la captivité de Babylone et des chrétiens, leurs successeurs et leurs héritiers dans le domaine de la croyance religieuse. De plus, M. de Mir-

ville commet une erreur très grave en soutenant que les premiers siècles du christianisme (*Pneumatologie,* t. V, p. 461, etc.) étaient plus démonophobes que le catholicisme du moyen-âge. Nous défions notre adversaire de nous démontrer l'existence des bûchers de l'Eglise catholique dans les siècles d'or du christianisme ; nous le prions également de nous montrer pièces en mains que la *réforme* était encore plus démonophobe que l'Eglise catholique. Michelet, dans sa *Bible de l'humanité* (p. 96, le Combat du bien et du mal) a raison de dire que dans le paresseux moyen-âge, Satan grandit toujours. *Nain* d'abord, si petit qu'au temps de l'Evangile il se cachait dans les pourceaux, il grandit en l'an 1000, et grandit tellement qu'en 1300, 1400, il a enténébré le monde. Ni le feu, ni l'épée, n'en peut venir à bout. Pour les zoroastriens, c'est exactement le contraire. A travers tant de maux, les Perses ont cru de plus en plus qu'*Ahriman,* pâlissant, sous peu, va défaillir et fondre, absorbé dans Ormuzd. La doctrine de Zoroastre a été *une heureuse religion de l'espoir*. Chaque jour diminue Ahriman et grandit Ormuzd. Quel étrange progrès en sens inverse de la Perse au catholicisme du moyen-âge ! Cette religion du désespoir. Satan, souverain-maître du monde relègue le bon Dieu durant des siècles dans une petite niche obscure, appelée la Palestine ; toute la terre est livrée aux mauvais démons. Plus tard, il est vrai, la parole onctueuse de Jésus, de ses apôtres et le martyrologe de ses disciples, étendent les limites du royaume de Dieu, mais hélas ! dans le moyen-âge, Satan grandit de nouveau et pervertit même les élus. La menace terrible d'un enfer éternel, d'un Dieu dont la vengeance *jamais* ne s'assouvit, sont l'avènement du règne de l'ante-Christ.— Quant à nous, spiritualistes, nous espérons qu'un jour, l'huma-

nité tout entière, finira par se rallier à la doctrine consolatrice de la délivrance finale et de la conversion définitive d'Ahriman.

Nos adversaires catholiques, incapables de réfuter tous les faits bien constatés par les historiens et par les critiques de tous les temps, ont recours à des assertions paradoxes. C'est ainsi que M. le chevalier Gougenot des Mousseaux (*Magie*, pag. 129 et 130, etc.) croit nous réfuter, en soutenant que le sacerdoce était institué par Jésus, dans la personne des apôtres. Or, c'est un fait constaté par l'Evangile, que Jésus fut l'adversaire le plus acharné de tous les sacerdoces ; tous ceux qui ont lu les Evangiles connaissent sa critique ardente du haut sacerdoce des Pharisiens et des Saducéens. Jésus voulait une réforme purement morale du judaïsme et des autres religions ; il n'y a aucune trace d'une théologie nouvelle dans ses aphorismes sublimes, empruntés d'un caractère moral très élevé. Nous défions M. des Mousseaux de nous prouver, le texte original de l'Evangile en main, l'établissement du sacerdoce par Jésus. Il en est de même de la doctrine de la trinité, de la divinité de Jésus, et de la marialâtrie, etc., etc. Notre adversaire ne pourra pas citer une seule parole de Jésus, en faveur de ces doctrines que les conciles seuls ont établies. Les interprétations arbitraires du savant Drach ne peuvent pas avoir l'autorité du texte original. — Il est également absurde de voir dans le symbole de la croix, beaucoup plus ancien que le christianisme, des traces du dogme de la trinité. Quant à la divinité de Jésus, cette doctrine repose sur la confusion du divin et du merveilleux. Certes Jésus, selon ses propres paroles (saint Jean, chap. X) fut un des prophètes réformateurs les plus sublimes, qui aient jamais existé, nul ne fut plus thaumaturge, plus pro-

phète ou Mage à un degré aussi éminent; nul ne fut plus le *Messie* par excellence, c'est-à-dire le saint envoyé de Dieu, pour opérer une grande réforme morale et sociale dans le vaste empire romain ; *nul n'a vécu ni ne vivra* dans un rapport plus intime avec le monde des purs Esprits; car, selon les légendes sublimes et touchantes contenues dans les Evangiles, non-seulement les grandes âmes des plus grands prophètes et thaumaturges d'Israël, tels que Moïse et Elie se manifestèrent à lui, pour l'inspirer dans sa mission sainte, mais encore les génies supérieurs qui ont dédaigné l'incarnation terrestre, entretenaient des rapports intimes avec lui, pour l'encourager à persévérer dans son œuvre sublime de la régénération morale de ses contemporains. Tous ceux qui ont réfuté Renan et Strauss et la philosophie moderne, ont confondu la Divinité et le merveilleux, la Divinité avec la thaumaturgie. Si, au lieu de cela, ils se fussent bornés à constater la réalité du merveilleux dans la vie de Jésus, de Zoroastre, de Sakya-Mouni (du Bouddha), comme dans celle de Moïse, d'Elie, d'Orphée, de Pythagore, d'Apollonius de Tyane, ils eussent rendu un grand service à la grande cause de la vérité religieuse, basée partout sur l'ordre de choses merveilleux, dont les manifestations abondent même dans les temps historiques les mieux constatées par les historiens contemporains les plus graves ; or, il n'y a rien de plus concluant qu'un fait bien constaté : le fait brutal défie les théories imaginaires et exclusives de nos critiques modernes, qui ont effacé *arbitrairement* le merveilleux, croyant cet ordre de choses incompatibles avec les lois de la nature qu'ils réduisent à une matière inerte. Nos adversaires catholiques, incapables de réfuter les faits, ont recours à des assertions paradoxes, qui contredisent tous les faits bien

constatés par les historiens et par les critiques de tous les temps ; ils ont voulu démontrer une chose impossible et absurde, c'est-à-dire la divinité de Jésus. Aussi leur œuvre a été stérile; le monde savant, ne tenant pas compte de leurs réfutations, continue à suivre les traces de Niebuhr, de Hégel, de Strauss et de Renan, qui ont effacé arbitrairement le merveilleux dans les annales de l'histoire, bien que cet ordre de choses ait laissé des traces ineffaçables dans l'humanité.

Tant que le parti religieux conservera ce point de vue exclusif, ne voyant la divine révélation que dans le *merveilleux orthodoxe* chez les juifs et chez les chrétiens, il sera incapable de terrasser l'hydre du panthéisme matérialiste et naturaliste de la science moderne.

Or, *l'idolâtrie et la démonophobie devaient avoir pour conséquence nécessaire le scepticisme; la démonophobie déracine dans le cœur de l'homme la sympathie pour le monde surnaturel, en brisant l'échelle de Jacob que Dieu a établie pour rattacher la terre au ciel.*

C'est en vain que la réforme essaya de rétablir l'âge d'or du christianisme primitif; certes, le génie et le courage ne manquèrent pas au géant de Wittenberg, mais il fut trop peu secondé par la race bien affaiblie de ses successeurs. La réforme pouvait ébranler l'autorité infaillible de la papauté, et conquérir pour le genre humain le bien précieux du libre examen et de la liberté de conscience ; mais la foi qui opère les miracles n'embrasa pas le cœur de la plupart des réformateurs.

Leurs tentatives de restaurer l'âge d'or devaient donc échouer; *la Théologie étroite et bornée de Calvin effaça le domaine merveilleux et l'influence du monde surnaturel. Le scepticisme et le rationalisme arrêtèrent bientôt le mouvement de la réforme.* Le Criticisme et

le Panthéisme des abstractions logiques et l'étude des sciences naturelles ont fini par étouffer tous les germes de la foi et de la théosophie. *L'état actuel de la religion est malheureusement ce qu'il y a de plus triste au monde.* La foi de la plupart des prêtres et des pasteurs n'est qu'une foi historique et morte, incapable d'opérer des miracles ; ils ne guérissent plus les malades et ne viennent que pour administrer la dernière onction au malade, condamné par la médecine à une mort inévitable ; nos pasteurs ne tiennent plus compte des passages à jamais mémorables de l'épître de saint Jacques (chap. V, 14, 15). Pour éviter au lecteur la peine de les chercher dans la Bible, nous citons ces deux versets remarquables : « *Y a-t-il parmi vous quelqu'un qui soit malade?*
» *qu'il appelle les anciens de l'Église, et qu'ils prient pour*
» *lui, et qu'ils l'oignent d'huile au nom du Seigneur.*

« *Et la prière faite avec foi sauvera le malade, et le*
» *Seigneur le relèvera ; et s'il a commis des péchés, ils lui*
» *seront pardonnés.* »

L'exemple du Christ et des apôtres n'a plus aucune importance pour les pasteurs et les prêtres.

C'est en vain que *Gassner et le prince de Hohenlohe ont suivi les traces des apôtres ;* le diacre *Paris a,* comme jadis le prophète *Elisée* (II, Rois, chap. XIII, 21), *opéré des miracles,* même après sa mort. Tous ces faits sont bien constatés, même par les sceptiques ; mais, chose étrange ! les orthodoxes ont peur du diable et des démons, comme jadis les pharisiens du temps du Christ. *La démonophobie aveugle, qui croit même aux guérisons démoniaques,* détruit les relations avec le monde surnaturel et raffermit de plus en plus le pouvoir du matérialisme et du scepticisme, ce règne de Satan par excellence. M. de Mirville, le champion le plus érudit de la

démonophobie regrette même la défaite prochaine du matérialisme, qu'il prévoit (*Des Esprits et de leurs manifestations fluidiques*, pag. 447, etc., etc). L'aveuglement du parti orthodoxe, en effet, tient à la folie et ne saurait être attribué qu'à l'influence occulte et morale du prince des ténèbres lui-même.

Les prêtres et les pasteurs affectent une croyance aveugle et ne savent plus qu'ils prêchent ce qu'ils ne pratiquent pas; ils s'arrogent encore le droit de pardonner les péchés, sans tenir compte des paroles du Christ (saint Marc, II, 9) : « *Car lequel est le plus aisé,* » *ou de dire au paralytique: Tes péchés te sont pardonnés;* » *ou de lui dire : Lève-toi, et charge ton petit lit, et mar-* » *che;* » le Christ confirma *par le miracle de la guérison* son pouvoir de pardonner les péchés ; mais nos prêtres et pasteurs faisant un triage arbitraire de la parole de Dieu, croient que la foi qui transporte les montagnes et opère les miracles n'a été accordée qu'aux apôtres, mais que le droit de pardonner les péchés, de prêcher, d'instruire et d'enseigner leur est dévolu. Or, selon la parole de Dieu, celui qui n'est pas inspiré de Dieu *ne doit ni prêcher ni guérir,* ni *opérer des miracles,* ni *pardonner les péchés*. Selon le I, Corinthe (XII, 4) : il y a diversité des dons, mais il n'y a qu'un même esprit et le don de guérison est donné par ce même esprit (I, Corinthe, XII, 9). Il ne faut donc pas dédaigner ni la prophétie, ni la gnérison, si l'on ne fait que prêcher.

La décadence de la religion aboutit toujours à celle de la haute science, c'est-à-dire, de la philosophie et de toutes les sciences morales, politiques et historiques; il n'y a que les sciences prétendues exactes, telles que les Mathématiques et la Physique, qui puissent faire des progrès dans un tel état des choses, on peut même dire

que l'abaissement de la haute science des causes, grâce au scepticisme et au matérialisme, est surtout favorable à la culture de ces sciences inférieures, inanimées et matérielles, n'ayant pas d'autre but que de développer l'industrie et le commerce, et le bien-être matériel de l'homme. Aussi de nos jours, l'inclination de l'homme le porte à ne rechercher que les choses matérielles ; voilà pourquoi : il devient de plus en plus sceptique à l'égard des choses invisibles, et plus il a de moyens de satisfaire son matérialisme, plus il a de peine à s'élever aux recherches de la vérité dans une sphère tout à fait intellectuelle et spirituelle. Aussi nos académies des sciences ne s'occupent que des *vers à soie, des crustacés,* etc., sans songer au domaine moral. *M. Biot, dans son discours* de réception à l'Académie française (le 5 février 1857), dit : « *Celui qui a constaté dans le moindre animal* » *microscopique, dans la plus faible pousse d'un végétal* » *vivant autant de merveilles que tout le ciel même nous* » *offre, se trouve aussi complétement dispensé de prendre* » *part aux affaires publiques, que s'il vivait dans Sa-* » *turne ou dans Jupiter.* » *Paroles absurdes et impies* qui démontrent le dédain que les physiciens professent pour les sciences morales et pour leur application aux sociétés humaines ! Certes, un jour viendra, où l'humanité se moquera de ces physiciens matérialistes, qui croient être les seuls dépositaires des lois de la nature, dont ils ne connaissent que les apparences matérielles. En effet, la science moderne est bien déchue depuis le dix-huitième siècle surtout, si on la compare *à cette haute philosophie des anciens, qui donnait la connaissance des causes.* La science des anciens était une œuvre complète ; elle embrassait aussi bien les causes que les effets : la *Psychologie,* la *Pneumatologie,* la *métaphy-*

sique, que la logique et la physique; elle était, pour nous résumer en un mot, *la science des rapports du monde des Esprits et du monde des corps, tandis que nos académiciens l'ont reduite à une partie mesquine et étroite, à la matière seule. Les savants modernes ont rejeté du sanctuaire des sciences le plus beau fleuron, l'étude de l'âme et du monde des causes surnaturelles* et *invisibles,* ils ne tiennent plus compte des types et des prototypes de Platon, de ces formes immatérielles, qu'Aristote même, malgré son penchant au réalisme, a admises, et que Zénon, malgré son empirisme, a respectées.

En Allemagne, qui passe pour la patrie ou le foyer de la philosophie moderne, il n'y a pas eu de théosophe ou philosophe véritable depuis le fameux cordonnier *Jacques Bœhme*, que l'on a appelé avec raison le *philosophus teutonicus*. De nos jours, c'est-à-dire, depuis une centaine d'années, l'Allemagne n'a produit qu'une foule de philosophes sceptiques et critiques et des logiciens plus ou moins abstraits. On ne peut en excepter que *Hamann, Novalis, Eschen-Mayer* et *Baader,* ainsi que les théologiens *Œttinger* et *Rothe,* il en est de même de l'illustre *J. Kerner, l'auteur* de la *Voyante de Prévorst.* Malheureusement des pseudo-philosophes et des pseudo-critiques, tels que *Weber*, *Strauss* (l'auteur phantastique de la *Vie de Jésus*), etc., etc., ont osé tourner en ridicule les recherches approfondies de cet homme remarquable dans le domaine de la psychologie.

En Suède, le dix-huitième siècle, cet âge qui a inauguré le règne du matérialisme, a vu naître le célèbre *Swédenborg, le précurseur du spiritualisme moderne.* En *France*, pays que jadis au moyen-âge, *saint Bernard*, *les deux Victorins* (Hugo et Richard) et *Jean Charlier de Gerson* ont illustré, nous ne pouvons guère compter que

saint Martin et peut-être le comte *Joseph de Maistre* et *Ballanche,* dont les idées renferment, du reste, une dose très faible de mysticisme.

Quant à l'*éclectisme de Cousin,* ce chaos ne mérite pas le nom d'une philosophie quelconque ; aussi l'auteur a eu le bon esprit de renoncer aux études philosophiques, pour consacrer ses veilles à la biographie des dames galantes et des cotillons du dix-septième siècle.

Si nous passons de la philosophie à la théologie, nous rencontrons en Allemagne, où cette science est encore cultivée, des discussions stériles au sujet de l'intervention directe de la Divinité et du monde surnaturel, de la révélation et des miracles. Tous les lettrés connaissent les concessions absurdes que des théologiens, prétendus orthodoxes, tels que Néander, Tholuck, Nitzsch, J. Müller, etc., etc., ont faites, en matière de miracles, aux rationalistes et à l'école spéculative et critique. *La tendance de naturaliser* et de sacrifier les *miracles objectifs* de la Bible aux prétendus *miracles moraux et subjectifs de la régénération de l'humanité* selon les idées *de J.-H. Fichte jeune, a envahi malheureusement même les esprits de la plupart des professeurs de théologie orthodoxe* et l'école de Schleiermacher, laquelle flotte sans boussole quelconque entre les orthodoxes et les rationalistes, les critiques négatifs et l'école spéculative. On ressent, dans la sphère de la théologie protestante, *deux genres* d'influences funestes, savoir : l'influence du scepticisme et du criticisme de *Kant* et de la logique abstraite, inanimée et formaliste de *Hegel d'un côté,* et *de l'autre l'influence*, non moins pernicieuse, de la critique historique et négative, inaugurée par *Niebuhr, Hegel, ayant absorbé* la véritable métaphysique, c'est-à-dire la haute science des causes invisibles et des rapports du monde

surnaturel au monde matériel et visible, *dans une logique fade et bornée,* devait creuser la fosse de la philosophie véritable et de toutes les sciences morales. *Niebuhr, de son côté, a effacé* toutes les traces merveilleuses, en un mot, *la Théophanie dans l'histoire primitive,* en remplaçant les faits si simples et si vrais de la Mythologie par des hypothèses, tristes produits du dévergondage de son imagination féconde. C'est un fait bien constaté par le public lettré que *Strauss, Bauer, Feuerbach et le matérialisme grossier des incrédules procèdent aussi bien de Niebuhr que de Hegel.*

Quant aux simples pasteurs orthodoxes, voyant les miracles niés et la base surnaturelle et spiritualiste de la religion minée et sapée, ils réclament à haute voix *le rétablissement des symboles* du seizième siècle ; *ils croient arrêter par des digues aussi faibles que surannées, le torrent dévastateur de l'incrédulité.*

L'Eglise catholique, en matière de miracles, se trouve placée sur un terrain beaucoup plus favorable ; il faut rendre cette justice au rocher de saint Pierre, d'avoir toujours *cru à la continuation des miracles et des révélations surnaturelles jusqu'à nos jours ;* l'Eglise catholique reconnaît même que la doctrine de l'Église se développe dans les temps.

Saint Augustin dit à ce sujet *que le genre humain reçoit, comme un seul homme des instructions du ciel, proportionnées* à ces divers âges. *Saint Thomas* dit que la révélation se développe non quant à la substance de la foi, mais quant au *nombre des articles de foi. L'Eglise,* dit l'abbé Gaume, dans son *Catéchisme de persévérance,* cette divine épouse de l'Homme-Dieu (selon l'illustre Moëhler dans sa *Symbolique*) est comme Jésus-Christ : « A mesure qu'il avançait en âge, nous dit l'Écriture,

» Jésus avançait en sagesse et en grâce devant Dieu et
» devant les hommes. La plénitude de l'Esprit Saint ré-
» side et a résidé, dès le commencement, dans la révé-
» lation divine; mais elle ne montre la sagesse éternelle
» que par des degrés proportionnés aux âges divers de
» l'humanité. »

Les idées progressives de ces savants docteurs ne peuvent malheureusement se faire jour dans la vie pratique de l'Église, le libre examen étant opprimé par la hiérarchie cléricale, et la démonophobie arrêtant tout progrès du spiritualisme. *La Démonophobie* a jeté des racines si profondes, qu'on pourrait l'appeler presque la *maladie héréditaire de l'Eglise. Les prêtres ne tiennent plus compte des idées sages émises par l'illustre Pape Benoît XIV,* dans son ouvrage de *la Canonisation des Saints*. Ce grand pontife et théologien établit nettement : « Qu'une *révélation privée ne doit pas être jugée une ruse infernale,* par la raison qu'on y révèle quelque mystère non expressément déclaré par l'Écriture et la tradition; il ajoute qu'on ne saurait *borner la puissance de Dieu*, en soutenant qu'il ne puisse pas révéler à quelqu'un des vérités quelconques ; que cette nouveauté est seule à craindre et à rejeter, qui consiste à émettre un enseignement entièrement nouveau, opposé à la loi ancienne. Il restera donc toujours démontré pour tout esprit droit,
» qu'on ne saurait borner la puissance de Dieu : Que
» nous ignorons beaucoup de choses et que le Créateur
» peut nous révéler bien des choses qui nous sont in-
» connues. »

Dans le troisième livre de *la Canonisation des Saints* (chap. XLIII), Benoît XIV trace les traits caractéristiques qui constituent une véritable révélation ou communication céleste :

1° C'est par les mœurs et la vie de celui qui a la science surnaturelle qu'on peut discerner de quel esprit elle vient.

2° Par la qualité de cette science; car si elle n'est point dirigée à l'honneur de Dieu, à l'amplification de la foi chrétienne, ou à l'utilité du prochain, on pourra suspecter qu'elle vient du démon.

3° Par son usage, car si elle tend à acquérir des avantages temporels, à capter la faveur des princes, etc., etc., il faudra en conclure qu'elle se rapporte au diable.

4° S'il n'y a rien dans ces révélations et ces visions qui éloignent de Dieu; si tout se rapporte *à lui seul,* on ne doit plus douter que ces révélations ne soient surnaturelles et divines.

Sainte Brigitte, au tome II de ses *Révélations,* dit que le signe distinctif des révélations, *c'est le fruit, ce sont les effets qu'elles produisent selon la règle tracée par l'Evangile: Vous les connaîtrez à leurs fruits.* C'est pourquoi, quand nous voyons que, par ces visions ou révélations, l'esprit est éclairé, les hommes vicieux et incrédules ramenés à la religion, c'est un signe certain que de telles choses, qui ont produit d'aussi beaux résultats, viennent de l'Esprit Saint, le démon ne pouvant faire ou obtenir rien de semblable.

Sainte Thérèse, dans son livre *de la Perfection,* réfute ceux qui ont toujours peur des démons, quand il s'agit des visions ou des apparitions; elle dit: « Admirez l'aveuglement de ceux qui ne sachant pas même ce que c'est que de prier, remplissent de crainte l'esprit des autres, touchant les apparitions et les révélations surnaturelles. En vérité, c'est une belle imagination à ceux qui se laissent ainsi abuser, de croire que, *pour se garan-*
» *tir du mal, il faut éviter de faire le bien; je ne crois pas*

» *que jamais le diable se soit avisé d'un meilleur moyen*
» *pour nuire aux hommes.* Ah ! mon Dieu, vous voyez
» comme on explique vos paroles à contre-sens ; défen-
» dez votre propre cause, et ne souffrez pas de telles fai-
» blesses en des personnes consacrées à votre service. »

Or, *Moïse établit,* dans le Deutéronome (chap. XIII, v. 1-3), *nettement le trait caractéristique d'un faux prophète. Celui qui, au lieu d'adorer l'Eternel, va d'après d'autres dieux, est un faux prophète.* Voici les trois premiers versets de ce chapitre remarquable :

« 1. *S'il s'élève au milieu de toi un prophète ou un*
» *songeur de songes, qui fasse devant toi quelque signe ou*
» *miracle ;*

» 2. *Et que ce signe ou ce miracle, dont il t'aura parlé,*
» *arrive ; s'il te dit : Allons après d'autres dieux que tu*
» *n'as point connus, et les servons ;*

» 3. *Tu n'écouteras point les paroles de ce prophète, ni*
» *de ce songeur de songes ; car l'Eternel, notre Dieu,*
» *vous éprouve, pour savoir, si vous aimez l'Eternel,*
» *votre Dieu, de tout votre cœur et de toute votre âme.* »

Eh bien! chose étrange, malgré ces hautes et saintes autorités de l'Église et de la Bible, que nous venons de citer, l'immense *majorité des prêtres, continue à croupir sous le joug honteux de la démonophobie.* On n'ose pas avoir recours à la démonstration expérimentale de la réalité du monde surnaturel. Les physiciens et les matérialistes seuls tirent parti de cet état triste de la Théosophie et de la Théologie, en s'arrogeant le droit de résoudre même les questions de Métaphysique.

Ce résumé bien incomplet de l'état actuel du christianisme suffit à nous démontrer que cette religion, la plus parfaite qui ait jamais été révélée à l'humanité, a dégénéré encore plus de nos jours que le polythéisme du

temps des épicuriens, des péripatéticiens et des stoïciens sous le règne des premiers Césars de Rome.

Néanmoins, chose étrange, aucun homme doué de bons sens n'ose révoquer en doute le caractère éminemment spiritualiste de la religion chrétienne ; malheureusement, la démonophobie des prêtres et des pasteurs *d'une part,* et le Matérialisme, le Scepticisme, le Rationalisme, la critique négative, l'étude exclusive des sciences prétendues exactes, *de l'autre,* ont presque déraciné le germe du sens religieux dans le cœur de l'homme.

L'enseignement, de l'Église, tout en étant vrai, renferme certaines lacunes. Au moyen-âge, le fidèle n'éprouvait pas le besoin irrésistible de s'expliquer les vérités fondamentales de la révélation; il acceptait le dogme posé. Aujourd'hui, son esprit demande que jour se fasse sur ces vérités, tout en les croyant sur l'infaillibilité de la révélation biblique.

La solution, trouvée par l'Eglise catholique romaine, à la suite d'élucubrations en commun, appelées Conciles, ne saurait guère suffire qu'aux quiétistes indolents et bornés, qui se soumettent aveuglément aux décisions de ces assemblées du clergé, présidées par des Papes, auxquels on ose accorder *l'infaillibilité,* qui n'est qu'un attribut de la Majesté Divine seule, car les séraphins eux-mêmes, s'ils s'arrogeaient cette infaillibilité, seraient des blasphémateurs. La vérité absolue ne réside que dans la Divinité. L'humanité ne peut saisir qu'une face de la vérité, la vérité relative et infiniment progressive. Aussi le catholicisme romain et les autres sectes de l'église Chrétienne, ne sont qu'une des phases relatives de la religion absolue et de la révélation universelle et éternellement progressive. Les Insti-

tutions des différentes églises chrétiennes choquent sur beaucoup de points non-seulement la raison, mais le cœur et la conscience des hommes. Pour ne citer que quelques articles de foi de toutes les églises chrétiennes, nous demanderons si l'Esprit de Dieu est en elles, lorsqu'elles commandent à ses adeptes de croire à l'existence du diable et aux peines éternelles de l'enfer. Cette croyance à la nécessité d'un rival et d'un ennemi de Dieu, éternellement mauvais et roi absolu d'un incommensurable abîme, où toutes les âmes coupables de l'univers doivent subir éternellement des supplices sans que Dieu veuille ou puisse faire grâce. Nous ne parlons pas de la Trinité, composée de trois dieux, égaux, de trois personnes ou hypostases absolus. Que dire enfin de la Marialâtrie, de la prétendue mère de Dieu??? Enfin, la croyance à ce paradis, où les morts bienheureux ne ronflent que du matin au soir, en véritables fainéants, sans donner aucun signe de vie, aucune marque d'intérêt cordial à leurs amis terrestres, car l'Église défend les évocations, pour ne pas troubler leur repos ; il en est de même du ciel des catholiques, où les bienheureux ne font que chanter des louanges éternelles et où ils ne sont que plongés dans la contemplation de la Divinité, etc... Certes, le Catéchisme du spiritisme d'Allan-Kardec, cette parodie vulgaire du spiritualisme expérimental, vaut encore mieux que les élucubrations absurdes des conciles de l'Église catholique.

Le *Credo* du Spiritisme établit au moins nettement l'unité de la Divinité, les manifestations et les révélations des âmes des morts, qui progressent à l'infini au point de vue intellectuel et moral, sans jamais atteindre à la perfection absolue de la Majesté Divine, sans s'absorber ou se perdre dans le sein de l'Être absolu, source

et base éternelles de la vie de l'Univers, et centre de la lumière intellectuelle et morale. De là, les progrès rapides des Spirites, bien qu'ils ne fournissent aucune preuve palpable du discernement et de l'identité des Esprits des morts, grâce à leur ignorance des véritables conditions des expériences spiritualistes de la Magie, de la Théurgie et de la Nécromancie, grâce à leurs évocations des morts, prostituées à toute heure et à tout venant, grâce enfin à leur manque de critique, grâce à leur légèreté de bâcler des Crédos sur des dictées médianimiques incohérentes, qu'ils croient émanées des Esprits supérieurs, sans pouvoir démontrer leur présence ou leur influence d'une manière quelconque.

Il y a, en outre, une autre cause de la nécessité d'une démonstration palpable de la réalité du monde surnaturel et d'une explication rationnelle et nette du principe de la révélation. Qui ne voit l'immense travail qui se passe dans les esprits? Que de discussions sur les droits et sur les devoirs, sur les principes sociaux? *Ce travail ne fait qu'agrandir le chaos de la société actuelle parce qu'il se fait sans Dieu.* Quel autre remède à tant de besoins, qu'un recours intelligent au spiritualisme primitif, l'unique base de toutes les religions révélées, en y joignant des expériences, pour établir, par des faits irréfragables, la réalité de la révélation surnaturelle du Monde des Esprits.

La bonté infinie de l'Eternel veut toujours satisfaire aux besoins qu'il a créés, nous sommes intimement convaincu que cette loi invariable constitue le véritable progrès des lumières. Dès que l'homme a besoin de miracles, les miracles se feront comme jadis, bien que l'humanité fût plus spiritualiste et eût une foi religieuse plus fervente. Certes, dès que les hommes désireront sincèrement

les choses spirituelles et y croiront, *ils les auront.* Les résultats étonnants que nous venons d'obtenir semblent indiquer que l'époque à laquelle l'humanité accomplira son rapprochement d'amitié avec le monde surnaturel, n'est pas très éloignée. D'illustres génies, tels que Swédenborg, Bengel, Iung-Stilling et le comte Joseph de Maistre, etc., ont pressenti nos manifestations merveilleuses.

Le comte Joseph de Maistre, qui a consacré ses veilles et ses méditations à la défense de la révélation chrétienne en général et du catholicisme en particulier, a salué cette époque de la réconciliation universelle, sans offenser l'Eglise, du nom de *troisième révélation.* Le temps d'expansion de lumières est le signe précurseur du millénium selon l'Apocalypse (XX, 1-7) et du règne du Saint-Esprit suivant Joël (chap. II, v. 28). Nous savons bien que beaucoup de théologiens bornés ont voulu restreindre l'application du verset remarquable de Joël au premier *jour de Pentecôte seul, après la résurrection du Christ;* d'autres n'admettent pas le millénium, en restreignant l'établissement du règne de Dieu, *à la seule éternité,* bien que, selon la volonté expresse du Christ lui-même, nous demandions le règne de Dieu. Qu'on nous démontre que nos espérances sont chimériques, en donnant le démenti à tant de textes de la Bible qui nous assurent tout le contraire ; comme si Dieu voulait laisser la terre se consumer dans l'injustice, comme si la société, à l'exemple de Lazare, ne devait pas sortir du tombeau, comme si l'état de crise du Christianisme, cette mort mystique du Christ dans ce monde, telle que l'ont faite les doctrines matérialistes, rationalistes et sceptiques de notre époque, ne devait pas être suivie de sa triomphante résurrection.

En effet, si le Polythéisme Gréco-Romain a pu se régénérer pendant la lutte contre la révélation bien supérieure du Christianisme, à plus forte raison cette dernière religion *qui représente un principe infini* et *éternel, renaîtra à une vie nouvelle,* et *saura terrasser un adversaire* purement *terrestre, tel que le Matérialisme.*

CHAPITRE III.

Écriture directe du Décalogue par l'Éternel, ou la révélation directe de la loi la plus sainte et la plus sublime sur le Sinaï, que le Christ lui-même n'est pas venu abolir, mais accomplir.

Les traditions religieuses de tous les peuples de l'Antiquité, attribuent leurs saintes écritures, ou au moins ce qu'il y a de plus sacré dans ces livres *depuis le Décalogue jusqu'au Koran, non à l'inspiration* (ou à une révélation *indirecte* par l'intermédiaire des hommes inspirés par l'Esprit de l'Éternel et vivifiés par la disposition des Anges et des représentants invisibles du Dieu des dieux); *mais à une révélation directe du monde surnaturel ou à une écriture directe, tracée par l'Eternel lui-même, ou par ses messagers célestes.*

Nous citons les passages de l'Exode ayant trait à *l'écriture directe du Décalogue.*

Suivant l'Exode (chap. XXIV, v. 12), « L'Eternel dit » à Moïse : monte vers moi sur la montagne, et de- » meure là ; et je te donnerai *des tables de pierre, et la*

» *loi et les commandements que j'ai écrits*, pour les en-
» seigner. »

L'Exode (XXXI, 18) : « Et Dieu donna à Moïse, après
» qu'il eut achevé de parler avec lui sur la montagne de
» Sinaï, *les deux tables du témoignage, tables de pierre*
» *écrites du doigt de Dieu.* »

L'Exode (XXXII, 15 et 16) : « Alors Moïse se tourna,
» et descendit de la montagne, ayant en sa main les
» deux tables du témoignage ; et *les tables étaient écrites*
» *de leurs deux côtés, écrites de çà et de là. Et les tables*
» *étaient l'écriture de Dieu, gravée sur les tables.* »

L'Exode (XXXIV, 28) : « Et Moïse demeura là avec
» l'Eternel quarante jours et quarante nuits, sans man-
» ger de pain et sans boire d'eau, *et l'Eternel écrivit sur*
» *les tables les paroles de l'alliance, c'est-à-dire les dix*
» *paroles.* »

Le Deutéronome, qui résume la loi et les cérémonies du culte, contenues dans l'Exode, le Lévitique et les Nombres, renferme également des passages ayant rapport à l'écriture directe du Décalogue.

Voici ces versets du Deutéronome :

Deutéronome (IV, 13) : « Il (l'Eternel) vous fit enten-
» dre son alliance, laquelle il vous commanda d'obser-
» ver, *savoir, les dix paroles qu'il écrivit dans deux tables*
» *de pierre.* »

Deutéronome (V, 22.) : « *L'Éternel prononça* ces pa-
» roles à toute votre assemblée sur la montagne, du
» milieu du feu, de la nuée et de l'obscurité, avec une
» voix forte, et il ne prononça rien davantage ; *puis il*
» *les écrivit dans deux tables de pierre qu'il me donna.* »

Deutéronome (IX, 10) : « Et l'Eternel me *donna deux*
» *tables de pierre, écrites du doigt de Dieu, et ce qui y*
» *était écrit, c'étaient les paroles que l'Eternel avait toutes*

» *proférées, lorsqu'il parlait avec vous sur la montagne,* » *du milieu du feu, au jour de l'assemblée.* »

Deutéronome (X, 1-5) : « En ce temps-là, l'Eternel » me dit : Taille-toi deux tables de pierre, comme les » premières, et monte vers moi en la montagne, et puis » tu te feras une arche de bois.

» *Et j'écrirai sur ces tables les paroles qui étaient sur* » *les premières tables que tu as rompues, et tu les remet-* » *tras dans l'Arche. Ainsi je fis une Arche de bois de* » *Settim, et je taillai deux tables de pierre comme les* » *premières,* et je montai en la montagne, ayant les deux » tables en ma main. *Et il écrivit dans ces tables, comme* » *il avait écrit la première fois, les dix paroles* que l'*E-* » *ternel vous avait prononcées* sur la montagne, du mi- » lieu du feu, au jour de l'assemblée, puis l'Eternel me » les donna.

» Et je m'en retournai ; et je descendis de la mon- » tagne ; et je mis les tables dans l'Arche que j'avais » faite, et elles y sont demeurées, comme l'Eternel me » l'avait commandé. »

Ces passages des livres de Moïse suffisent pour prouver l'*écriture directe du Décalogue par l'Eternel.*

Le Nouveau-Testament fait aussi allusion à cette révélation directe du Décalogue. Suivant les Actes des Apôtres (VII, 53), saint Etienne dit au souverain sacrificateur et au tribunal :

« Vous qui avez reçu la loi par la disposition des Anges » (ἐος διαταγάς αγγέλων) et qui ne l'avez point gardée. »

L'*épître aux Hébreux* dit de même (Hébreux, II, 2) : « *Car si la parole prononcée par les Anges* a été ferme, » et si toute transgression et désobéissance a reçu une » juste rétribution, etc..., etc... »

Le célèbre philosophe *Philo* (de Mose, lib. III, 681,

ed. Mang. II, 163) dit également que le Pentateuque a été révélé de *trois manières différentes* :

1° *La révélation directe et personnelle, Dieu prononçant les dix paroles et les écrivant ensuite lui-même dans les deux tables* (ἐκ πρόσωπου του θέοῦ).

2° *Le Dialogue entre Moïse et Dieu.*

3° *La parole ou l'écriture inspirée par Dieu et par ses représentants*, Moïse écrivant, inspiré par Dieu, rempli et saisi de l'Esprit-Saint de l'Éternel.

En effet, il y a différents modes de révélations ; il ne faut pas confondre la *révélation directement surnaturelle avec la révélation indirecte qui est l'œuvre des hommes inspirés par le Saint-Esprit et par les Anges.*

On pourrait, il nous semble, appliquer le système de la révélation *directe et indirecte,* aussi aux *autres miracles* contenus dans la Bible ; nous ne parlons que des miracles objectifs, en laissant de côté le miracle purement subjectif, et personnel de la conversion ou de la régénération morale, opérée par la grâce de Dieu et par la vertu de son saint Esprit ; car ce miracle subjectif, malgré sa haute importance morale, n'a qu'une valeur personnelle et individuelle, et ne saurait jamais être démontré nettement et d'une façon palpable. C'est pourquoi le *Christ lui-même a toujours confirmé ses paroles par des miracles objectifs et matériels.* Il dit (saint Matthieu XI, 4 et 5) aux disciples de saint Jean-Baptiste qui lui demandèrent : « Es-tu celui qui devait venir, ou devons-nous en attendre un autre? — *Allez, et rapportez à Jean les choses que vous entendez et que vous voyez. Les Aveugles recouvrent la vue, les boiteux marchent, les lépreux sont nettoyés, les sourds entendent, les morts sont ressuscités,* et l'Évangile est annoncé aux pauvres. »

Dieu n'a pas permis à saint Jean-Baptiste de faire des

miracles, pour qu'on ne le prît pas pour le Messie, car si saint Jean avait opéré les miracles d'Elie et d'Elisée, on n'aurait pas pu reconnaître le véritable Messie.

De nos jours, où l'on préfère les miracles subjectifs et moraux aux miracles objectifs et véritables, on ne tient plus compte de ces paroles mémorables du Christ. Aussi saint Jean-Baptiste, qui n'opérait que des conversions, eût passé aux yeux de nos théologiens protestants pour un plus grand prophète que le Messie lui-même, si Jésus et Jean eussent vécu de notre temps.

Le Christ et les apôtres insistent surtout *sur la valeur immense des miracles,* comme preuves de leur mission céleste ; suivant saint Jean (X, 37 et 38), Jésus dit : « *Si » je ne fais pas les œuvres de mon père, ne me croyez » point.* Mais si je les fais, et que vous ne vouliez pas » me croire, *croyez à ces œuvres,* afin que vous connais» siez et que vous croyiez que le Père est en moi, et » moi en Lui. »

Les miracles sont, comme toutes les bonnes œuvres en général, en outre encore *un criterium de la foi,* car le Christ et les apôtres ne reconnaissent *que la foi qui* les opère.

Quant à ces miracles objectifs, on pourrait à nos yeux en établir *deux classes ou catégories,* c'est-à-dire, les *miracles directs ou indirects.*

Les *miracles directs* supposent une intervention directe du monde surnaturel, sans l'intermédiaire de l'homme ; les *miracles indirects* n'ont pas lieu sans le concours de l'homme qui en est l'intermédiaire nécessaire et indispensable, comme dans le phénomène de l'inspiration.

Il faut ranger parmi les *miracles directs de la Bible : la manne céleste dans le désert* (Exode XVI), le miracle de *Gabaon* et de la *vallée d'Ajalon* (Josué, X, 12-14) et

toutes les apparitions objectives des Anges et des Esprits des morts, bien qu'elles ne fussent aperçues généralement que par des hommes inspirés et extatiques, appelés pour cette raison-là : *les voyants*. Les livres apocryphes contiennent aussi plusieurs *miracles directs,* tels que le cantique des trois jeunes Hébreux avec l'Ange, au milieu de la fournaise du feu ardent, le *Châtiment d'Héliodore,* etc. (II, Machabées, chap. III, 24-40.);

Claude *Durat,* Bourbonnois, président à Moulins, *trace* dans son « Thrésor de l'histoire *des langues* de cest Univers (in-4° 2e édition à Yverden de l'imprimerie de la société Helvétiale Caldonesque, 1619, pag. 124) une copie des *Charactères des Anges.*

Lambert Daneau, savant théologien du seizième siècle parle dans ses deux traités, touchant les sorciers et les jeux de cartes (1579), de *figures* et *charactères* que les démons donnent aux sorciers, leur faisant croire que par la vertu d'iceux, ils font et savent ce qu'ils veulent faire et savoir.

Dans un manuscrit de la bibliothèque de Milan, du commencement du seizième siècle, se trouve le récit suivant :

Deux marchands du Milanez voulant aller à la foire de Lyon en France, rencontrèrent sur le Mont-Cenis, proche d'un pont, communément appelé le Pont du Diable, à cause d'un vent continuel qui y souffle, un homme assez grand qui leur présenta une lettre, et leur dit de s'en retourner, et de rendre cette lettre à son frère Louis. Etonnés de cette commission, ils lui demandèrent qui il était? L'Esprit répondit : Je suis Galeas Sfortza et disparut.

Les marchands retournèrent à Milan, et de là à Vigevano, où le duc de Milan était alors, et lui remirent la

lettre ; mais ils furent arrêtés et mis en prison, et ensuite à la question. Cependant ayant toujours demeuré fermes dans leur dire, ils furent remis en liberté. Un conseiller du duc, nommé Vincent Galeas, prit la lettre, qui était écrite sur du papier, et pliée comme on a accoutumé de plier les lettres en Italie, cachetée d'un fil d'archal fort fin ; elle contenait ce qui suit :

Louis, Louis, prends garde à toi, les Français et les Vénitiens font une alliance ensemble contre toi, pour te ruiner, mais si tu me veux fournir trois mille pistoles, je tâcherai de réconcilier les esprits. Adieu.

La souscription ou la signature était :

L'Esprit de ton frère Galeas.

Chacun était surpris de cette aventure ; quelques-uns la regardaient comme une plaisanterie : cependant, la plus grande partie était du sentiment de mettre les trois mille pistoles en dépôt, pour répondre, en quelque manière, au désir de Galeas ; mais le duc ne voulut pas y entendre, et crut qu'on se moquerait de lui s'il y consentait.

La chose pourtant se trouva vraie ; car avant la fin de l'année, le duc Louis fut pris par les Français et les Vénitiens, qui, s'étant ligués contre lui, lui faisaient la guerre, et le menèrent en France, où il mourut dans sa prison.

Parmi les *miracles indirects,* opérés par l'intermédiaire de l'homme, il faut compter toutes les guérisons miraculeuses, et les résurrections des morts, etc...

Quant aux *autres traditions sacrées,* qui émanent également d'une *révélation directe,* suivant l'opinion des peuples qui ont adopté ces croyances religieuses, nous ne citons qu'au sujet du Véda le § 94 du livre XII des lois de Manou :

« Le Véda est un œil éternel pour les *pitris,* les *Dévas* » et les *hommes ;* le *livre saint* ne *peut pas avoir été fait* » *par les mortels,* et n'est pas susceptible d'être mesuré » par la raison humaine. »

Quant au Koran, il y a encore (selon la tradition) une petite chambre dans la chapelle où naquit Mahomet, dans laquelle *l'ange Gabriel* apportait au *roi des prophètes* les *feuilles du Koran*, le *livre de toute vérité.* (Poujoulat, tome I, pag. 132 et 133 du *Voyage à Constantinople et dans l'Asie mineure.*)

CHAPITRE IV.

Écriture mystérieuse lors du grand festin du roi Belsatsar.

La Bible contient encore un autre phénomène de l'écriture directement surnaturelle dans le cinquième chapitre du livre du prophète Daniel. Nous citons d'abord les versets 5 jusqu'à 7, puis le 13me et ensuite *le verset* 22 *jusqu'à la fin* dudit chapitre.

Voici le verset 5 : « Et à cette même heure-là sortirent *de la muraille des doigts d'une main d'homme,* » *qui écrivait à l'endroit du chandelier, sur l'enduit de la* » *muraille* du palais royal ; et *le roi voyait cette partie de* » *main qui écrivait.* »

V. 6. « Alors le visage du roi fut changé et ses pensées se troublèrent, et les jointures de ses reins se » desserraient, et ses genoux heurtaient l'un contre » l'autre. »

V. 7. « Puis le roi cria à haute voix qu'on amenât les

» astrologues, les Caldéens et les devins; et le roi parla
» et dit aux sages de Babylone : Quiconque lira cette
» écriture, et me déclarera son interprétation, sera vêtu
» d'écarlate, et il aura un collier d'or à son cou, et sera
» le troisième dans le royaume. »

V. 13. « Alors Daniel fut amené devant le roi et le
» roi prenant la parole, dit à Daniel : Es-tu ce Daniel
» qui es d'entre ceux qui ont été emmenés captifs de
» Juda, que le roi mon père a fait emmener de Juda? »

Nous laissons de côté ce que Daniel dit au roi concernant l'orgueil de son père, et continuons seulement à citer la dernière partie dudit chapitre depuis le 22e verset jusqu'à la fin :

V. 22. « Toi aussi, Belsatsar, son fils, tu n'as point hu-
» milié ton cœur, quoique tu susses toutes ces choses. »

V. 23. « Mais tu t'es élevé contre le Seigneur des
» cieux, et on a apporté devant toi les vaisseaux de sa
» maison, et vous y avez bu du vin, toi et tes gentils-
» hommes, tes femmes et tes concubines, et tu as loué
» les dieux d'argent, d'or, d'airain, de fer, de bois et
» de pierre, qui ne voient, ni n'entendent, ni ne con-
» naissent, et tu n'as point glorifié le Dieu dans la main
» duquel est ton souffle et toutes tes voies. »

V. 24. « *Alors de sa part a été envoyée cette partie de main, et cette écriture a été écrite.* »

V. 25. « *Or, c'est ici l'écriture qui a été écrite : Mene, Mene, Thekel, Upharsin.* »

V. 26. « Et c'est ici l'interprétation de ces paroles : *Mene*, Dieu a calculé ton règne, et y a mis la fin. »

V. 27. « *Thekel,* tu as été pesé en la balance, et tu as été trouvé léger. »

V. 28. « *Upharsin,* ton royaume a été divisé, et il a été donné aux Mèdes et aux Perses. »

V. 29. « Alors, par le commandement de Belsatsar, » on vêtit Daniel d'écarlate, et on mit un collier d'or à » son cou, et on publia de lui qu'il serait le troisième » dans le royaume. »

V. 30. « En cette même nuit, Belsatsar, roi de Caldée, fut tué. »

V. 31. « Et Darius le Mède prit le royaume, étant âgé d'environ soixante-deux ans. »

CHAPITRE V

Statue parlante de Memnon.

Le phénomène extraordinaire de la statue parlante de *Memnon* a beaucoup d'analogie avec l'écriture directe des Esprits, étant également une manifestation directe du monde invisible.

Suivant le témoignage des voyageurs, cette statue faisait entendre des sons harmonieux qui réjouissaient l'âme de ceux qui l'écoutaient.

Selon la tradition, Memnon, fils d'Aurore, régna en Ethiopie, l'espace de cinq âges ou générations, et les Ethiopiens le pleurèrent comme s'il était mort dans sa jeunesse.

La statue de Memnon, tournée vers l'Orient, *parle,* d'après *Philostrate* (de vitâ Apollonii, lib. VI, cap. 6), *dès qu'un rayon du soleil levant vient tomber sur sa bouche.*

Juvénal (Satyr. XV) dit qu'on pouvait saisir même le sens des paroles de cette statue; il dit dans le verset 50 de ladite Satyre : « *Dimidion magicæ resonant ubi Mem-*

» *none chordae.* (Là résonnent les cordes magiques du » mutilé Memnon.) »

De nombreuses inscriptions attestent que peu après le lever du soleil, des hommes ont entendu sortir de la statue tantôt des sons, tantôt *des paroles distinctes.*

Nous n'avons pas besoin de dire au public lettré que l'oracle de cette célèbre statue de Memnon, fut l'un des plus fameux et des plus anciens, et aussi l'un de ceux qui durèrent le plus longtemps.

Suivant les lois de Manou (liv. IV, § 105) les traditions indiennes parlent souvent d'un bruit surnaturel (*Nirghàtà*). On pourrait comparer ce bruit surnaturel aux *coups mystérieux* des Esprits obtenus de nos jours pour la première fois, il y a bientôt trente ans en Amérique.

En Grèce, les disciples de *Pythagore* parlent aussi des voix et des sons mystérieux qu'on entend surtout près des tombes (Jamblich, Vita Pythag., 139, 148), ils tiennent même compte du genre d'harmonie que l'âme fait entendre, pour conclure de là que l'âme est heureuse ou malheureuse. L'auteur de l'*Epinomis* (Epinomis, § 8, ap. Plat. Oper., édit Becker, pag. 29) dit que les êtres surnaturels se font connaître à nous *par des voix* et *des paroles prophétiques,* entendues par des personnes saines et malades. On connaît aussi la voix du ciel, disant : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai pris mon bon plaisir. » (Saint Mathieu, III, 17.)

Les démonologues anciens et modernes ont beaucoup disputé sur le son de voix des démons, et nous pouvons le dire, beaucoup déraisonné sur ce sujet.

Damascius, philosophe stoïcien, qui vivait sous Justinien, dit (in Vitâ Isidori) que les Esprits familiers, cachés dans les boules consacrées, qu'on nommait *Boetiles,* répondaient à ceux qui les interrogeaient, d'une

voix si faible et si inarticulée, qu'elle ressemblait plutôt à un sifflement qu'à des paroles, et que ces sortes de réponses devaient toujours être interprétées par les prêtres, qui leur donnaient les significations qu'ils jugeaient convenables.

Les voyageurs modernes (d'Urville, Marsden, etc., racontent que Potoyan, le démon des Australiens, annonce sa présence par un *sifflement particulier bas et prolongé.*

Les voix mystérieuses que l'auteur a parfois entendues, ressemblent tantôt aux sons lointains des cloches des troupeaux des Alpes, tantôt elles ressemblaient un peu au tintement intime et interne des oreilles, tantôt aux soupirs, tantôt à un sifflement.

Quant au son *direct d'un piano, sans intermédiaire terrestre* (c'était un magnifique *accord du sol* de bas en haut), les comtes Szapary, d'Ourches et le docteur Dowron, *l'ont entendu avec nous* dans la séance remarquable du 26 janvier 1856, à laquelle M. du Potet était aussi invité, mais dont son habitude à ne point se déplacer, l'a tenu éloigné.

Jean *Wolfgang Jaeger*, chancelier de l'Université de Tubingue (en allem. *Tubingen*) dit, le 1er août 1712, dans son allocution latine devant le sénat académique de cette ville, concernant *l'admirable musique* et les harpes célestes que tant de personnes dignes de foi avaient entendues pendant l'agonie de la duchesse Madeleine Sibylle de Wurtemberg, élevée par sa tante Hedwige-Eléonore, reine de Suède, et morte à Kirchheim Underteck :

« Sequenti nocte singulare illud et omnio *divinum* accidit, quod in concubia nocte, cum omnia silerent *cœlestis* musica derepente audita fuit, eaque tantæ suavitatis,

ut audientes nihil se per totam vitam suavius audivisse eum religiosa asseveratione testarentur, revera enim *non humanas*, *sed angelicas* voces sonuisse. Talis sane musica verus est æternitatis beatissimæ prægustus, et sui morienti spiritus illi divini assistunt, in quam intimam familiaritatem assument ad gloriosissimam Dei visionem admissos! »

CHAPITRE VI.

Des lieux hantés et fatidiques.

C'est un fait constaté non-seulement par nos expériences, mais encore confirmé par la tradition unanime de tous les peuples, à savoir :

1° Qu'un lien mystérieux reste entre l'âme du défunt et sa dépouille mortelle ;

2° Que l'habitude et le charme du souvenir attire l'âme de préférence vers les lieux où elle a habité durant son incarnation terrestre, et qui ont été le théâtre de ses actions. C'est ainsi que suivant nos expériences, François Ier se manifeste principalement à Fontainebleau, tandis que Louis XV et Marie-Antoinette rôdent autour des Trianons.

Le sol classique n'a donc pas seulement pour les survivants, et surtout pour le public lettré, un attrait puissant par le prestige du souvenir, il y a encore quelque chose de plus mystérieux et de plus réel, de plus substantiel, que le souvenir dans ces lieux que l'on appelle avec raison, *hantés*. Chose étrange ! Nos savants, nos archéologues, tels que Lepsius, Bunsen, Abbe-

ken, etc., vont visiter et fouiller le sol classique, attirés par l'intérêt historique, par la magie du passé glorieux des peuples de l'antiquité; mais ces érudits plongés dans le matérialisme grossier des temps modernes, ne soupçonnent pas même qu'il y ait là *une magie plus réelle* et *plus substantielle* que celle du passé. De même que l'homme qui a quitté, il y a longtemps, le sol natal, y reporte souvent ses regards, surexcité par le souvenir de son enfance qu'il y a passée; de même que le somnambule lucide, déjà plus dégagé des bornes de la matière peut diriger son intuition intellectuelle vers des lieux et des personnes éloignées, grâce à sa vue merveilleuse à distance, de même aussi, à plus forte raison, l'esprit, affranchi entièrement du joug de la matière, est attiré par le penchant irrésistible du souvenir et par l'habitude dans les lieux qui ont été jadis le théâtre de ses actions, ou dans les endroits où repose sa dépouille mortelle, avec laquelle l'âme a partagé, durant sa vie terrestre, ses peines, ses douleurs et ses joies.

De nos jours, le passé glorieux de l'Egypte, de l'Assyrie, de la Grèce et de Rome n'est qu'une lettre-morte pour les savants; les musées remplis de chefs-d'œuvre n'ont de l'attrait que pour les artistes, amateurs des belles formes; mais il y a là plus que de vaines formes; *une réalité vivante* se déroule devant nos yeux étonnés, lorsque nous voyons ces chefs-d'œuvre, animés par le souffle puissant de l'Esprit qui jadis a vivifié leurs modèles corporels.

Nos expériences nombreuses et variées démontrent que les manifestations des Esprits dans les lieux hantés, sont d'autant plus faciles, si les conditions des lieux sont restées telles qu'elles étaient durant leur vie terrestre; c'est alors qu'ils préfèrent généralement les lieux

où ils ont vécu et où sont leurs affections et leurs habitudes, aux tombeaux, où il n'y a que les restes de leur dépouille mortelle.

De même que la patrie de l'homme (durant sa vie terrestre) n'est pas toujours la ville natale, mais sa patrie est surtout aux lieux, où l'âme est enchaînée, de même l'esprit délivré des liens de la matière, tient surtout aux lieux où sont ses affections et ses habitudes. Au reste, ce serait une erreur que de supposer qu'un véritable lien matériel attache l'âme encore longtemps après la mort à sa dépouille mortelle ou aux lieux où elle a fait son séjour terrestre. L'attraction morale, *la sympathie purement spirituelle seule l'attire dans ces lieux,* les pensées des hommes se rencontrent dans ces lieux hantés ou classiques plus facilement avec celles des Esprits qui, grâce *à leur ubiquité,* se manifestent presque avec la rapidité d'une pensée pure.

La Bible nous donne les preuves les plus frappantes des rapports intimes entre l'âme du défunt et sa dépouille mortelle, en racontant (II, Rois, chap. XIII, v. 20 et 21) le miracle que les ossements du fameux prophète *Elisée* ont opéré. Voici ce passage remarquable : « Et *Elisée mourut,* et on l'ensevelit. Or, *l'année suivante,* quelques troupes de Moabites entrèrent dans le » pays. Et il arriva que, comme on ensevelissait un » homme, on vit venir une troupe de soldats, *et on jeta* » *cet homme dans le sépulcre d'Elisée;* et *cet homme* » *étant roulé là-dedans, et ayant touché les os d'Elisée* » *revint en vie,* et se leva sur ses pieds. »

Au reste, c'est une grave erreur de croire que ces miracles bibliques sont des phénomènes tout à fait exceptionnels; *les miracles ont eu lieu plus souvent qu'on ne pense,* mais les hommes de nos jours, plongés dans le

matérialisme, ont perdu le *sens, la faculté de les observer.*

Le dix-huitième siècle même a vu à Paris un miracle analogue à celui *des ossements d'Elisée.* Le public lettré connaît les guérisons miraculeuses et instantanées que la tombe du fameux diacre *Paris a opérées* à Paris. Quant à nous, nous avons quelques mots d'outre-tombe, *tracés directement par l'Esprit de cet illustre diacre,* en présence de plusieurs témoins, à l'église Saint-Médard, derrière le maître-autel, le 15 octobre 1856, lieu où jadis a reposé la dépouille mortelle de ce pieux prêtre, avant la défense

« De par le roi à Dieu,
» D'opérer des miracles en ce lieu. »

Le phénomène merveilleux de la résurrection de Lazare (saint Jean XI, 38-44) n'eut lieu que lorsque Jésus fut venu au sépulcre, en faisant lever la pierre mise dessus. On sait également que Jésus lui-même apparut pour la première fois après sa résurrection glorieuse, à Marie-Madelaine, suivant saint Jean (chap. XX, 11-17), près de son sépulcre.

La doctrine chrétienne de la résurrection de la chair suppose nécessairement la continuation d'un lien mystérieux entre l'âme et sa dépouille mortelle, grâce à la sympathie qui attire l'une vers l'autre.

Porphyre, de l'Abstinence (lib. II, chap. 43), dit que les Egyptiens en ont découvert la raison, que l'expérience leur avait apprise. C'est la *sympathie* de l'âme des bêtes et des hommes pour les corps dont elles ont été séparées ; les théologiens, qui sont instruits de ces mystères, savent avec quel plaisir elles s'en approchent ; il y a dans le corps une vertu secrète qui attire l'âme qui l'a autrefois habité. Lorsque l'âme d'un animal est séparée

de son corps par violence, *elle ne s'en éloigne pas* et se tient surtout près de lui. Il en est de même des âmes des hommes, qu'une mort violente a fait périr; elles restent près du corps; c'est une raison qui doit empêcher de se donner la mort. Lors donc qu'on tue les animaux, leurs âmes se plaisent auprès des corps qu'on les a forcés de quitter; rien ne peut les en éloigner; elles y sont retenues par sympathie; on en a vu plusieurs qui soupiraient près de leurs corps. C'est pourquoi ceux qui veulent recevoir les âmes des animaux qui savent l'avenir en mangent les principales parties, comme le cœur des corbeaux, des taupes et des éperviers. L'âme de ces bêtes entre chez eux en même temps qu'ils font usage de ces nourritures et leur fait rendre des oracles comme des Divinités.

« Les âmes de ceux dont les corps ne sont point en » terre, restent près de leurs cadavres; c'est de celles-là » que les magiciens abusent pour leurs opérations, en » les forçant de leur obéir, lorsqu'ils sont les maîtres » du corps mort, ou même d'une partie de celui-ci.

» Au reste, pour prévenir les persécutions des génies » importuns, et pour éviter la fréquentation des mé- » chants, les prêtres et les devins ordonnent de s'éloi- » gner des tombeaux. (Chap. 50 dans le liv. II.)

» C'est pour cette raison que les pythagoriciens *s'abs-* » *tinrent de l'usage des viandes,* pour n'être pas remplis » d'impuretés et pour ne pas devenir le tombeau des » corps morts des bêtes.

» Les *pythagoriciens dédaignèrent* aussi la divination » qui se fait par l'inspection des entrailles des animaux; » ils croyaient, que, s'ils se trouvaient réduits dans » quelque extrémité fâcheuse, les *bons génies allaient* » *accourir à leur secours,* en leur découvrant l'avenir,

» soit par des rêves, soit par des pressentiments et en » leur apprenant ce qu'ils devaient éviter. »

Les esprits conservent quelquefois aussi des liens intimes avec certains objets qui leur ont appartenus et qui leur furent chers. Une vertu mystérieuse s'attache à ces objets.

La Bible, ce livre saint qui satisfait à tous nos besoins moraux et intellectuels, nous fournit aussi à ce sujet un nouvel exemple frappant, en parlant du miracle que le *fameux manteau du grand prophète Elie a opéré* après son ascension, dans le *second livre* des Rois. (II, 14.)

Voici ce verset remarquable :

« Elisée prit le manteau d'Elie, qui était tombé de » dessus lui, et frappa les eaux et dit : Où est l'Eter- » nel, le Dieu d'*Elie,* l'Eternel lui-même? Il frappa » donc les eaux, et elles se divisèrent çà et là, et *Elisée* » passa. » Ce miracle du manteau d'Elie offre une analogie frappante avec les Amulettes, dont il est aussi question dans les Actes des Apôtres. » (XX, 11, 12).

Voici ce verset : « Et Dieu faisait des prodiges extra- » ordinaires par les mains de Paul ; de sorte qu'on por- » tait même sur les malades, *les mouchoirs et les linges* » *qui avaient touché son corps ; et ils étaient guéris de* » *leurs* maladies, et les malins esprits sortaient. »

Au surplus, nos expériences si variées prouvent amplement que les Esprits affranchis des obstacles matériels, peuvent se manifester partout, s'ils éprouvent de la sympathie pour un individu terrestre, et surtout que cette sympathie soit réciproque ; n'importe, que cette sympathie ait été scellée durant la vie terrestre ou peut-être dans une autre phase de l'existence des âmes, ou par les œuvres des hommes illustres que la postérité admire et révère. Néanmoins, c'est un fait que l'on ne

pourra plus contester, que les Esprits se manifestent de préférence, et plus aisément dans les lieux vers lesquels leurs souvenirs les reportent. Les anciens rabbins (Mennasseh XI, 6) reconnurent également cette vérité, en soutenant que l'habitude attire l'âme vers les lieux, où elle a demeuré, durant sa vie terrestre. Les derniers cabalistes croyaient que l'âme vitale et fluidique (Nephesch) reste auprès du corps jusqu'à la putréfaction complète. Selon les anciens rabbins, le lien intime entre l'âme et le corps dure pendant la première année après la mort. Ils ont emprunté cette opinion surtout au miracle, opéré *par les ossements d'Elisée environ un an après la mort de ce saint voyant et prophète* (II Rois XIII, 20 et 21). C'est durant cet intervalle qu'on peut évoquer l'âme du mort, selon eux. Celui qui l'évoque ou le nécromancien la voit, mais ne l'entend pas, celui qui la consulte l'entend sans la voir. On sait que les rabbins ont emprunté la nécromancie à la Bible et surtout au premier livre de Samuël (XXVIII), où il est question de l'évocation de l'Esprit de ce saint prophète.

Les Indiens croyaient également qu'un lien restait entre l'âme et la dépouille mortelle ; de là le grand respect des morts dans l'Inde.

Les Indiens croyaient même que les âmes des morts assistaient d'une manière invisible aux funérailles, aux repas funéraires et aux straddhas ou cérémonies religieuses qui se faisaient chez les parents du mort, pour honorer sa mémoire. (Lois de Manou, III, § 237.)

Suivant les traditions sacrées des anciens Perses (Anquetil-Duperron, III, p. 585), les âmes rôdent autour de leur dépouille mortelle jusqu'au quatrième jour après la mort.

Selon les anciens Égyptiens (Diodore de Sicile, I, 51),

l'âme rôde pendant un long espace de temps autour du corps jusqu'à la décomposition totale de la dépouille mortelle.

C'est peut-être aussi pour cette raison que les Egyptiens voulaient empêcher la décomposition des corps en les embaumant, afin de prolonger les relations intimes de l'âme avec le corps. De là peut-être aussi les ornements excessifs des tombeaux, qui s'adressèrent aux yeux d'un peuple aussi spiritualiste que les Egyptiens, principalement à l'âme du défunt.

L'opinion que l'existence de l'âme demeurait encore liée au corps, qu'elle avait abandonné, opinion si fort accréditée chez les Egyptiens, régna aussi chez les Grecs. Les funérailles se terminaient chez ce peuple par un banquet et par des jeux solennels; tels furent ceux qu'on célébra lors des funérailles de Patrocle (Iliade, XXIII, v. 29 et c.); car on s'imaginait réjouir ainsi l'âme du mort. L'âme conserve des rapports si intimes avec sa dépouille mortelle, que c'est principalement à l'âme du défunt que sont dus les honneurs des funérailles. (Virgile, Enéide, IV, 34.)

Selon l'école de Pythagore, qui avait emprunté, comme la plupart des hommes illustres de la Grèce ancienne, beaucoup d'idées aux Egyptiens (Plutarque, d'Isis et d'Osiris, traduction de Ricard, tome V, p. 328), les âmes demeurent et passent encore quelque temps au lieu du sépulcre et dans le voisinage de la tombe.

Jamblich (Vita Pythag., 139, 148) dit qu'on avait entendu la voix de Philolaus auprès de la tombe de son cadavre; celui qui avait entendu cette voix d'outre-tombe raconte ce phénomène à Eurytus; ce dernier lui demande quel genre d'harmonie cette âme faisait entendre, parce que, d'après les pythagoriciens, une voix bien

harmonieuse et mélodieuse indique l'état bienheureux d'une âme.

Platon (Phædon, 80, 113 et 114) croit que les âmes qui ont des penchants sensuels planent autour du tombeau de leurs corps; les passions sensuelles attachent l'âme presqu'avec un clou au corps, en la rendant elle-même corporelle.

Au *moyen-âge* on a trop généralisé cette idée de Platon, en croyant que les Esprits malheureux et terrestres seuls, conservent des liens intimes avec leurs dépouilles mortelles. On a même souvent confondu ces derniers avec les démons ou les mauvais Esprits, en prétendant que les démons se manifestent principalement dans les cimetières, pour effrayer les hommes.

La Bible réfute formellement cette opinion absurde par l'exemple du miracle *des ossements d'Elisée qui fut l'un des voyants les plus célèbres qui aient jamais existé,* l'un des saints prophètes qui aient opéré le plus de miracles.

La plupart des prêtres et des pasteurs de notre temps même, partagent cette erreur anti-biblique en préférant l'opinion de Platon à l'exemple frappant contenu dans la Sainte-Ecriture.

Le fameux *diacre Paris qui a opéré* également *des miracles sur sa tombe,* fut, suivant l'opinion unanime des hommes impartiaux, un pieux prêtre et un homme irréprochable.

Les *Chinois* croyaient que les âmes des hommes qui n'avaient été ni tout à fait bons, ni tout à fait méchants, errent longtemps près de leurs tombes et flottent autour des lieux où elles avaient jadis demeuré, durant leur incarnation terrestre; elles tiennent à ces lieux, entraînées par le charme de leurs souvenirs. Cet état des Esprits,

flottant dans l'air est non-seulement une punition, mais encore une expiation, si elles se convertissent et implorent la clémence divine. (*Mémoires des missionnaires*, XV, 250, etc., etc.)

Selon l'opinion unanime de l'antiquité, un lien reste donc entre l'âme du défunt et sa dépouille mortelle. Ce sentiment, étant gravé dans le cœur des anciens, a donné lieu aux funérailles solennelles, à la consécration des tombeaux et au *respect des morts en général*. C'est pour cette raison qu'on a accordé au cadavre de l'homme les droits et les honneurs dus à l'âme seule. De là aussi le désir vif des neveux de reposer près de leurs ancêtres. *Abraham* ayant acheté un lieu de repos pour *Sara* (Genèse, XXIII), tous ses neveux jusqu'à *Jacob* et *Joseph y furent enterrés*. (Genèse, XLIX, 29-32 ; Josué, XXIV, 32 ; Genèse, L, 25.)

Le Livre des récompenses et des peines par un docteur *Taosse*, traduit en français par Julien (1835, 8) dit (art. 465) : « Ceux qui méprisent les âmes de leurs an-
» cêtres, qui diffèrent leurs funérailles, qui ensevelis-
» sent les morts, sans observer les rites, qui ne portent
» pas le deuil pendant le temps prescrit, qui négligent
» de visiter et de nettoyer les tombes et d'offrir des sa-
» crifices à leurs ancêtres, ou qui les offrent sans être
» pénétrés d'un véritable respect, *sont cruellement pu-*
» *nis*. »

L'article 466 dudit Livre raconte un fait, ayant rapport au respect des morts.

« Un gardien des archives de l'Etat qui négligeait ses
» devoirs, *vit l'ombre de sa mère* en songe, laquelle lui
» adressa de sévères reproches : «« Depuis que vous
»» m'avez abandonnée, lui dit-elle, les animaux ont
»» creusé ma sépulture, les épines et les ronces ont

»» fermé le chemin qui y conduisait. Vous avez chargé
»» deux femmes de m'offrir aux diverses saisons de
»» l'année les sacrifices que j'attendais de vous. Est-ce
»» ainsi que doit se conduire un fils ? Le Dieu de l'en-
»» fer voulait d'abord vous punir, mais comme vous
»» remplissez fidèlement les devoirs de votre charge,
»» il vous accorde grâce pour le moment. A l'avenir,
»» tâchez de visiter exactement ma tombe aux époques
»» prescrites, et d'offrir chaque année des sacrifices
»» pour procurer le repos à l'âme de votre mère ! »»

Les Grecs s'imaginaient déjà aux *temps homériques* qu'il pouvait résulter pour les morts un grave préjudice, si leur dépouille ne recevait pas de sépulture. Il leur était alors refusé de pénétrer dans le Hadès (Iliad., XXIII, 69) et leurs âmes erraient, inquiètes et souffrantes, à la surface du sol, tant que des mains pieuses n'avaient pas rempli à leur égard les derniers devoirs. De là, la crainte qu'avaient les Grecs que leur cadavre fût privé de sépulture, ou dévoré par les chiens ou les oiseaux de proie. C'est le vif désir d'*Elpenor* (Odyssée XI), dont l'âme erre, sous la forme d'une ombre, partout, qu'on lui rende les derniers honneurs. Il en est de même d'*Archytas*. (Horat, Od. I, 28.)

Lucain (IX) dit : « *Cineresque in litore fusos colligite at*
» *que unam sparsis date manibus urnam et animamque*
» *sepulcro condimus.* »

Les anciens avaient tant de soins pour leurs tombeaux, et les tenaient en si grande estime, que plusieurs docteurs du christianisme, tels que *saint Clément d'Alexandrie, Eusèbe, Lactantius, Arnobius,* etc., croyaient que les édifices consacrés aux exercices de religion ont tiré leur origine de là. En effet, cette hypothèse n'est pas invraisemblable, si l'on tient compte des rapports du res-

pect des morts et des tombes au culte des ancêtres et des aïeux. Les mânes des ancêtres se manifestèrent de préférence, conformément à la sympathie, cette attraction morale, à leurs descendants, surtout dans les lieux vers lesquels leurs souvenirs les attiraient. Or, c'est en visitant leurs tombes, que les survivants pensaient le plus à eux, et entraient, par conséquent, en communication plus ou moins directe avec les Esprits des morts, grâce à leurs prières, invocations, évocations, sacrifices, etc... Il semble que la superstition exagérée seule, la confusion de l'adoration et du respect, ait appris aux hommes à bâtir des temples, les hommes n'osant guère avant le sage Salomon construire *une maison à l'Eternel,* que les cieux des cieux ne peuvent contenir, suivant la Bible. (II Chroniques II, 6 et I Rois VIII, 27.)

On ne peut guère réfuter l'opinion de ceux qui pensent que l'établissement du culte et des cérémonies religieuses remonte à l'origine du polythéisme. Selon les anciennes traditions indiennes les *pitri's* passent pour avoir institué les cérémonies du culte, car les *pitri's* seuls connaissent la véritable théologie. (Lois de Manou, 1, § 12, etc.)

Ce respect universel des morts, des tombes et ce culte des mânes et des ombres des Esprits des ancêtres, est une des preuves les plus évidentes du caractère éminemment spiritualiste de tous les peuples de l'antiquité. C'est un fait constaté par l'histoire que, dès l'instant qu'on a cessé de croire au spiritualisme, on a aussi cessé d'honorer les morts par des soins touchants.

L'homme qui commença à ne sentir et à ne chercher rien au delà de la mort, ne devait non plus honorer ni respecter la dépouille mortelle de son prochain. Les Romains et les Grecs commencèrent à dédaigner le culte

des mânes, au moment où le spiritualisme commençait peu à peu à faire place au scepticisme, à l'indifférence et au matérialisme ; il en est de même de notre temps.

On a prétendu de nos jours que l'usage des bûchers, salutaire et poétique en même temps, fut encore un indice infaillible du caractère spiritualiste d'un peuple ; on ne tient pas compte des anciens Egyptiens, des Israélites et des Perses, qui furent, certes, au moins aussi spiritualistes que les Indiens, et plus spiritualistes que les Grecs et les Romains, bien qu'ils n'eussent pas adopté les bûchers comme ces derniers. Néanmoins, nous en convenons avec ceux qui ont émis cette hypothèse que l'introduction de l'usage des bûchers parmi les nations sceptiques et matérialistes de l'Europe moderne, ne serait pas seulement salutaire au point de vue hygiénique, mais contribuerait encore à rétablir le respect des morts, condition indispensable de la restauration du spiritualisme, grâce aux urnes des ancêtres décédés, qui seraient des *memento dans les logements.*

Les Pères de l'église disaient que les Hébreux inhumaient les morts, parce que Dieu avait dit à l'homme (Genèse, III) : Tu es poussière et tu retourneras à la poussière. Certes, les Hébreux auraient mieux obéi à la Genèse, en adoptant l'usage des bûchers, car la flamme réduit l'homme en poudre bien plus vite que la décomposition. Les Hébreux suivirent l'exemple des Egyptiens, leurs maîtres, et des Perses, depuis la captivité de Babylone. On sait qu'en Perse, le feu étant sacré, la peine de mort frappa ceux qui en brûlèrent leurs cadavres. L'usage de brûler des cadavres ou plutôt des choses aromatiques sur les cadavres, n'eut lieu chez les Hébreux qu'en faveur des rois. (I, Samuel, 31, 12 et 13, et II, Rois, 23, 20, etc. II, Chroniques, 16, 14. Jérémie, 34, 5.)

Chose étrange, les chrétiens, au contraire, réservèrent les bûchers pour les sorciers et les hérétiques, qualifiant l'usage des bûchers d'*usage cruel,* car au moyen-âge surtout, il y avait des imbéciles qui croyaient que la crémation empêchait la résurrection de la chair??

Porphyre (IV, 10 de l'Abstinence) dit : « les Egyptiens embaument les corps des gens de condition en séparant les entrailles, et les mettent dans une caisse. En rendant les derniers devoirs aux morts, ils tournent cette caisse du côté du Soleil et font cette prière : « O Soleil, notre Seigneur et tous les autres dieux qui donnez la vie aux hommes, recevez-moi, et livrez-moi, aux dieux des morts (Hadès Amenthès) avec lesquels je vais habiter. J'ai toujours respecté les dieux de mes pères, et tant que j'ai vécu dans le monde, j'ai honoré *ceux qui ont engendré mon corps.* Je n'ai tué aucun homme ; je n'ai point violé de dépôt, ni fait aucune faute irréparable ; et si j'ai commis quelque péché dans ma vie, soit en mangeant, soit en buvant ce qui n'était pas permis, ce n'est pas moi qui ai péché, mais ceci. » On montrait en même temps, la caisse, dans laquelle étaient les entrailles ; et après avoir fini cette prière, on jetait la caisse dans la rivière, et embaumait le reste du corps qui était regardé comme pur.

Nos expériences au Louvre ont une analogie frappante avec la *Théopée,* c'est-à-dire l'art de fixer les dieux dans leurs statues, grâce à la consécration religieuse et aux pratiques secrètes de la magie sacrée. C'est à l'aide de la prière et de l'évocation qu'on animait les statues, par la présence réelle des dieux, qui vinrent y demeurer, et se manifestèrent de différentes manières. La Théopée était la manière la plus sainte de servir les dieux. Les prêtres égyptiens et grecs l'exerçaient. (Orig. Contra celsum.

Ap. Aug., C. D. 8, 1. 2. Ansaldi, De diis Roman. évocatis. Brix, 1743, pag. 19. Diog., Laërt, II, 116.)

Les anciens prêtres égyptiens qui, selon Cheremon, le stoïcien, étaient regardés comme des philosophes dans ce pays, choisissaient un endroit où ils pussent s'appliquer tout entiers aux choses sacrées. L'ardeur qu'ils avaient pour la contemplation les engageait *à habiter près des statues des dieux* (Porphyre, de l'Abstinence, liv. IV, chap. 6). Ils portaient ces statues où ils allaient en procession.

Les Esprits animaient les statues des Dieux et mettaient leurs temples en mouvement. (Porphyre, IV, chap. 6, de l'Abstinence.)

Minutius Félix (Octav., 27) écrit aussi que les démons remplissent, sans être visibles, les statues et les figures symboliques que le culte a consacrées. (Tertullien, de Idol., 3 et 11. Sozomen, Hist. ecclés., II, 5.)

Lorsque les démons qui président à la divination s'en vont, les oracles finissent aussi, ou ils perdent de leur vertu, lorsque les démons s'enfuient et transportent ailleurs leur habitation. (Tacit., Hist, V, 13, concernant Jérusalem.)

Là où des milliers de prières ardentes sont montées vers les dieux, *la Théopée est possible.*

M. des Mousseaux se trompe (Magie II, 85, etc.) en prétendant qu'il n'y a pas de loi générale concernant les manifestations prodigieuses et les images qui enfantent des prodiges; que Dieu a créé non moins l'exception que la règle. Certes, ces prodiges ne s'accomplissent point en tous lieux; ils ne se répètent pas à propos de chaque image; chaque statue, chaque monument ne produit pas une écriture directe, mais c'est un fait constaté par nos expériences nombreuses qu'il y a un lien

mystérieux entre certaines statues, images et monuments et entre les Esprits ou plutôt les âmes des morts que ces statues représentent.

Les images merveilleuses ont *beaucoup d'analogie avec les lieux hantés et fatidiques.* Les statues, les images originales des hommes illustres, les monuments érigés et consacrés par les générations antérieures et offertes à leur vénération, pour perpétuer la mémoire de leurs hauts-faits, de leurs actions glorieuses, sont surtout aptes à produire des phénomènes merveilleux. (*Voilà le fil conducteur de nos expériences d'écritures directes couronnées de succès.*) Les âmes des morts illustres ne sont attirées que par le prestige magique du souvenir de leurs belles actions, dans les statues et les monuments, qui perpétuent leur mémoire. C'est ainsi que nous avons obtenu *sept écritures* directes du célèbre général lacédémonien Pausanias, en plaçant à plusieurs reprises des papiers dans la gueule et sur le socle du fameux lion du Louvre, trouvé dans les décombres du champ de bataille de Platée. M. Robert Dale Owen et M. *Molin*, artiste sculpteur très distingué de la Suède, étaient témoins de cette expérience. On sait que les Grecs célébraient encore du temps de Plutarque, six siècles plus tard, des *jeux* pour perpétuer le souvenir glorieux de la victoire brillante qu'ils avaient remportée sous le commandement du grand général Pausanias sur les Perses. On y offrait des sacrifices à *Jupiter libérateur,* car ce n'est que par cette victoire que la Grèce fut définitivement délivrée de l'invasion de l'armée innombrable des Perses. Aussi Pausanias, le Lacédémonien, qui en sa qualité de général en chef des Grecs, avait tant contribué à cette victoire brillante, grâce à son habileté et à sa prudente stratégie, reçut-il les dîmes des dépouilles

riches des Perses. Au reste, Pausanias fut aussi versé dans la magie et dans les mystères de la nécromancie que dans l'art militaire; il bravait la colère des autres Lacédémoniens qui voulaient témérairement attaquer les Perses, avant que les signes des devins et des sacrificateurs fussent favorables. Plus tard, ce grand homme, après avoir pris Bysance (Constantinople) et chassé définitivement les Perses de l'Europe, enflé par des succès aussi éclatants, noua des relations avec le roi Xerxès de Perse, qui lui offrait sa fille en mariage et la royauté de toute la Grèce. Accusé du crime de trahison à Sparte il se sauva dans le temple de la Minerve d'airain, où il périt de faim. Après cette fin tragique, l'Esprit de ce grand homme déjà durant sa vie si versé dans la magie importunait et effraya longtemps les Lacémoniens, jusqu'au commencement de la guerre du Péloponèse. Ce fut en vain que les Lacédémoniens cherchèrent à apaiser ses mânes, en lui érigeant des monuments et des statues, pour lui offrir des sacrifices. Le grave Thucidyde et le docte Plutarque parlent des prodiges de l'esprit du célèbre Pausanias, et des moyens que la pythie de Delphes conseillait, pour calmer la colère vindicative de cet Esprit aussi puissant après sa mort que durant sa vie.

Il en est de même du célèbre Jules César, dont l'Esprit irrité poursuivit Brutus le jeune jusqu'à sa mort, aux champs de bataille de Philippes, selon Plutarque. Aucun des meurtriers de Jules César ne lui survécut plus de trois ans, et aucun ne mourut de mort naturelle. Tous furent condamnés et périrent d'une manière différente : les uns dans un naufrage, les autres dans un combat; quelques-uns se tuèrent avec *le même fer* dont ils avaient frappé César (Suéton. César, 89). Il semble

que, selon les vues mystérieuses de la Providence, l'Esprit d'un mort puisse se venger pour exercer la Némésis. Voyez là-dessus ma *Morale universelle*, pag. 191-193, l'histoire de Pausanias et de la jeune Cléonice, ainsi que les Considérations sur la vengeance des spectres et des victimes innocentes, pag. 192. Voyez aussi Tite-Liv. V, dec. I. Valère Maxim, I, cap. VII, la statue de Junon qui hante Veïès.)

Le philosophe Porphyre, avant nous, prend en pitié l'imbécillité des incrédules qui ne voient dans les statues que des pierres et du bois, ou tout au plus les belles formes de l'art. La valeur artistique d'une statue n'a *aucune importance pour la théopée.* Les anciens monuments grossiers et simples, auxquels des souvenirs mémorables s'attachaient, furent en général préférés par les Esprits aux belles statues de l'école de Phidias.

CHAPITRE VII

Phénomènes de l'écriture directe des Esprits, constatés en présence de témoins, depuis le mois d'août 1856 jusqu'au 30 novembre 1872.

L'étude approfondie de la haute sagesse de la Bible, concernant l'anthropologie, la psychologie et la pneumatologie, c'est-à-dire les rapports de l'humanité avec Dieu et avec le monde surnaturel, sera toujours la base et le point de départ de toute véritable science, laquelle doit aboutir au fameux γνῶθί σεαυτὸν de l'illustre sage de Lacédémone. Puis, viennent en seconde ligne, les traditions sacrées de l'Inde, ce foyer central de la race

aryenne et blanche, d'où sont partis beaucoup de rayons pour la Chine *d'une part*, et pour la Perse, l'Egypte, la Grèce et Rome *de l'autre*. Les différentes écoles de philosophie des Indiens, surtout le système dualiste de *Sankhya* et l'école orthodoxe de *Védanta*, ont une haute importance pour le spiritualisme. Il en est de même des *poètes indiens et grecs* qui expriment généralement la mythologie et les anciennes traditions sacrées mieux que les penseurs. Quant à ces derniers, il faut néanmoins reconnaître que les efforts des philosophes les plus profonds de tous les siècles et parmi toutes les nations, ont toujours tendu vers la sphère élevée du spiritualisme.

Parmi les penseurs grecs, il faut mettre au premier rang l'illustre Pythagore, qui a éclairé d'une vive lumière les mystères de l'âme humaine et ses rapports avec le monde surnaturel. C'est au sage de Samos et à son école qu'on doit cette fameuse confédération pythagoricienne, ce sublime modèle d'une association morale, fondée sur le principe de *charité* et de *fraternité*.

La haute et vaste intelligence de Pythagore franchissait non-seulement les bornes de la politique nationale, mais encore les limites du cosmopolitisme humanitaire. Ce penseur visa plus haut, en voulant faire de l'homme surtout un citoyen du monde surnaturel des purs Esprits.

C'est le spiritualisme qui a aussi inspiré la morale céleste de Socrate et l'idéalisme de Platon, l'une des plus sublimes conceptions de l'esprit humain. Il en est de même de la *Cabbala des Juifs* et de la *philosophie d'Alexandrie*, ce vaste éclectisme de toutes les traditions sacrées et de tous les systèmes de philosophie de l'antiquité qui a servi durant plusieurs siècles de bouclier au polythéisme décrépit.

Dans le cinquième siècle de notre ère, le théosophe

grec Diogènes Aéropagita, plus tard, au moyen-âge, saint Bernard de Clairvaux, les deux Victorins (Hugo et Richard) ; puis Jean Charlier de Gerson se rattachent au spiritualisme et à la théosophie mystique. Depuis la réforme nous ne rencontrons en Allemagne que l'illustre cordonnier *Jacques Boehm*, appelé avec raison *philosophus teutonicus, le philosophe allemand par excellence;* puis *van Helmont en Flandre*, *Swédenborg en Suède* et *saint Martin en France*. Du reste, l'étude approfondie des traditions sacrées et des théosophies spiritualistes est loin d'être suffisante ; il faut réunir la pratique à la théorie ; il faut avoir recours aux moyens spiritualistes des anciens ; il faut s'initier dans la science des mages et des voyants ; il faut être versé dans les mystères de la nécromancie et de l'évocation des bons Esprits ; bien que la simple prière adressée à l'Eternel, sans désirer ou désigner un individu quelconque de l'autre monde vaille encore bien mieux. Il faut parvenir à cette concentration de la pensée et de la volonté, dans laquelle ont excellé jadis les *Yoguis*. Il faut surtout acquérir l'Esprit de prière, ce don céleste, qui entretient le feu sacré de la foi. On doit se dépouiller de tous les intérêts, de tous les préjugés terrestres, afin que les Esprits puissent nous communiquer leurs pensées. Il faut dans tous les instants de la vie *combattre l'égoïsme* et toutes les autres passions qui tyrannisent ceux qui s'y abandonnent ; l'*âme n'ayant pas de toilette de dimanche, voilà pourquoi telle on l'orne tous les jours, telle elle doit aller, parée au sanctuaire du spiritualisme.*

L'amour, la sagesse, la pureté de l'âme doivent remplacer les passions terrestres. Il faut que les expériences spiritualistes soient pleines de recueillement religieux ;

que la musique élève et réjouisse les cœurs, afin que les Esprits puissent participer à l'harmonie des âmes et *répéter au ciel les accords de la terre*. Il faut que la rivalité soit bannie de ces cercles fraternels *afin de ne pas ternir la beauté des âmes, où les Anges ne doivent pas trouver d'ombre à la lumière* qu'ils viennent y déposer. Ce n'est que de cette façon que l'auteur est parvenu à obtenir le beau phénomène de *l'écriture directe des Esprits*.

Du reste, l'auteur s'est occupé d'abord, il y a dix ans, beaucoup de magnétisme, il est vrai *uniquement* au point de vue spiritualiste. L'auteur a toujours cru que cette science était *le précurseur et l'aurore du spiritualisme. Il n'a jamais partagé les erreurs de la société du mesmérisme de Paris*, qui a voulu faire du magnétisme une science naturelle et physique, basée sur un prétendu fluide, *dont on n'a jamais pu prouver la réalité*.

L'auteur a formé beaucoup de somnambules distinguées qui excellèrent, non-seulement dans la pénétration des pensées, mais encore dans la vue à distance et à travers les corps opaques, dans la lecture à haute voix *dans une chambre obscure*, etc. Il a surtout dirigé les regards de ses somnambules vers les visions et vers les régions élevées du monde des Esprits. Certes, les rapports que l'on noue avec les Esprits par l'intermédiaire des somnambules lucides sont très indirects, très vagues et incertains, mais ces phénomènes ont néanmoins une certaine importance pour le spiritualisme, le somnambulisme tendant nécessairement vers la région des Esprits. Il en est de même de la magie, qui est basée sur la direction d'un génie familier, tel que le démon de Socrate et l'esprit de Python, qui animaient les pythies et les prophétesses de l'antiquité. Cette haute science aboutit, *d'une part*, à la nécromancie et à l'astrologie, et opère *de l'au-*

tre, grâce au secours d'un génie invisible, des prodiges supérieurs aux lois de la matière inerte.

Ce fut déjà dans le courant de l'année 1850, environ trois ans avant l'invasion de l'épidémie des tables tournantes, que l'auteur a voulu introduire en France les *cercles du spiritualisme d'Amérique, les coups mystérieux de Rochester et l'écriture purement machinale des médiums.* Il a rencontré malheureusement beaucoup d'obstacles de la part des autres magnétiseurs. Les fluidistes et même ceux qui s'intitulèrent magnétiseurs spiritualistes, mais qui n'étaient, en vérité, que des *somnambuliseurs de bas étage,* traitèrent les coups mystérieux du spiritualisme américain de folies et de songes creux. Aussi ce n'est qu'au bout de plus de six mois, que l'auteur a pu former le premier cercle selon le mode des Américains, grâce au concours zélé que lui a prêté M. Roustan, ancien membre de la *Société des magnétiseurs spiritualistes,* homme simple, mais plein d'enthousiasme pour la sainte cause du spiritualisme.

Plusieurs autres personnes sont venues se joindre à nous, parmi lesquelles il faut citer feu *l'abbé Châtel,* le fondateur de l'église française qui, malgré ses tendances rationalistes a fini par admettre la réalité d'une révélation objective et surnaturelle, condition indispensable du spiritualisme et de toutes les religions positives. *On sait que les cercles américains sont basés* (abstraction faite de certaines conditions morales, également requises) *sur la distinction des principes magnétiques ou positifs* et *électriques ou négatifs.* Ces cercles se composent de *douze personnes,* dont *six* représentent les *éléments positifs* et les six autres, les éléments *négatifs* ou *sensitifs.* La distinction des éléments ne doit pas être faite d'après le sexe des personnes, bien que généralement les femmes

aient des attributs négatifs et sensitifs, et les hommes soient doués de *qualités positives* et *magnétiques*. Il faut donc bien étudier la constitution morale et physique de chacun, avant de former les cercles, car il y a des femmes délicates qui ont des qualités masculines, comme quelques hommes vigoureux ne sont que des femmes au moral. On place une table dans un endroit spacieux et aéré. *Le médium* (ou les milieux) doit s'asseoir au bout de la table et être entièrement isolé; il sert de conducteur de l'électricité par son calme et sa quiétude contemplative. Un bon *somnambule* est en général un excellent Médium. On place les *six natures électriques,* ou *négatives,* qu'on reconnaît généralement aux qualités affectueuses du cœur et à leur sensibilité, *à droite du médium,* en mettant immédiatement auprès du médium la personne la *plus sensitive* ou *négative* du cercle. Il en est de même quant *aux natures* positives, que l'on *place à gauche* du médium, parmi lesquelles la personne la plus positive, la plus intelligente doit se mettre également auprès du médium. Pour former *la chaîne,* il faut que les douze personnes posent la *main droite* sur la table, et qu'elles mettent la *main gauche du voisin dessus,* en faisant ainsi le tour de la table de la même façon. Quant au médium ou aux milieux, s'il y en a plusieurs, ils restent entièrement isolés des douze personnes qui forment la chaîne.

Nous avons obtenu, au bout de plusieurs séances, certains phénomènes remarquables, tels que des secousses simultanées, ressenties par tous les membres du cercle au moment de l'*évocation* mentale des personnes les plus intelligentes.

Il en est de même des coups mystérieux et des sons étranges; plusieurs *personnes, même très insensibles,* ont

eu des visions simultanées, bien qu'elles fussent restées à l'état ordinaire de veille. Quant aux sujets sensibles, ils ont acquis l'*admirable faculté des médiums, d'écrire machinalement*, *grâce à une attraction invisible,* laquelle se sert d'un bras sans intelligence pour exprimer ses idées. Au surplus, les individus insensibles ressentaient cette influence mystérieuse d'un souffle externe, mais l'effet n'était pas assez fort pour mettre en mouvement leurs membres. Du reste, tous cès phénomènes, obtenus selon le mode du spiritualisme américain, ont le défaut d'être encore plus ou moins *indirects*, *parce qu'on ne peut pas se passer, dans ces expériences, de l'intermédiaire d'un être humain, d'un médium.* Il en est *de même des tables tournantes et parlantes* qui n'ont envahi l'Europe qu'au commencement de l'année 1853.

L'auteur a fait beaucoup d'expériences de tables avec son honorable ami M. le comte d'Ourches, l'un des hommes les plus versés dans la magie et dans les sciences occultes. Nous sommes parvenus peu à peu à mettre les tables *en mouvement sans attouchement quelconque;* M. le comte d'Ourches *les a* fait *soulever même sans attouchement.* L'auteur a fait courir les tables avec une grande vitesse, également sans attouchement et sans le concours d'un cercle magnétique. Il en est de même des vibrations des cordes d'un piano, phénomène obtenu déjà le 20 janvier 1856 en présence des comtes de *Szapary et d'Ourches.*

Tous ces phénomènes révèlent bien la réalité de certaines forces occultes, *mais ces faits ne démontrent pas suffisamment l'existence réelle et substantielle des intelligences invisibles,* indépendantes de notre volonté et de notre imagination, dont on agrandit, il est vrai, démesurément, de nos jours, le pouvoir. De là le reproche que

l'on adresse aux spiritualistes américains de n'avoir que des communications insignifiantes et vagues avec le monde des Esprits, qui ne se manifestent que par certains coups mystérieux et par la vibration de quelques sons. En effet, il n'y a qu'un phénomène *direct, intelligent et materiel à la fois, indépendant de notre volonté et de notre imagination, tel que l'écriture directe des Esprits,* qu'on n'a pas même évoqués ni invoqués, *qui puisse servir de preuve irréfragable de la réalité du monde surnaturel.*

L'auteur, étant toujours à la recherche d'une preuve intelligente et palpable en même temps, de la réalité substantielle du monde surnaturel, afin de démontrer par des faits irréfragables, l'immortalité de l'âme, n'a jamais cessé d'adresser des prières ferventes à l'Eternel de vouloir bien indiquer aux hommes un moyen infaillible pour raffermir la foi en l'immortalité de l'âme, cette base éternelle de la religion. L'Eternel, dont la miséricorde est infinie, a amplement exaucé cette faible prière. Un beau jour, c'était le premier août 1856, l'idée vint à l'auteur d'essayer si les Esprits pouvaient écrire *directement*, sans *l'intermédiaire d'un médium*. Connaissant l'écriture directe et merveilleuse du Décalogue, selon Moïse, et l'écriture également directe et mystérieuse durant le festin du roi Belsatzar suivant Daniel, ayant en outre entendu parler des mystères modernes de *Strattford* en Amérique, où l'on avait trouvé certains caractères illisibles et étranges, tracés sur des morceaux de papier, et qui ne paraissaient pas provenir des *médiums,* l'auteur a voulu constater la réalité d'un phénomène dont la portée serait immense, s'il existait réellement:

Il mit donc un papier blanc à lettres et un crayon taillé dans une petite boîte fermée à clef, en portant

cette clef toujours sur lui-même et sans faire part de cette expérience *à personne.*

Il attendit durant douze jours en vain, sans remarquer la moindre trace d'un crayon sur le papier ; mais quel fut son étonnement, lorsqu'il remarqua, le 13 août 1856, certains caractères mystérieux, tracés sur le papier ; à peine les eut-il remarqués qu'il répéta *dix fois* pendant cette journée à jamais mémorable la même expérience, en mettant toujours au bout d'une demi-heure, une nouvelle feuille de papier blanc dans la même boîte. L'expérience fut couronnée chaque fois d'un succès complet.

Le lendemain, 14 août, l'auteur fit de nouveau une vingtaine d'expériences, en laissant la boîte ouverte et en ne la perdant pas de vue ; c'est alors que l'auteur voyait que des caractères et des mots dans la langue esthonienne se formèrent ou furent gravés sur le papier, sans que le crayon bougea. Depuis ce moment, l'auteur voyant l'inutilité du crayon, a cessé de le mettre sur le papier ; il plaçait simplement un papier blanc sur une table chez lui ou sur le piédestal des statuts antiques, sur les sarcophages, sur les urnes, etc., etc., *au Louvre*, *à Saint-Denis*, *à l'Eglise Saint-Etienne-du-Mont*, etc....., etc..... Il en est de même des expériences faites dans les différents cimetières de Paris. Du reste, l'auteur n'aime guère les cimetières, la plupart des Esprits préférant les lieux où ils ont vécu durant leur carrière terrestre, aux endroits où repose leur dépouille mortelle.

Après avoir constaté la réalité du phénomène de l'écriture directe par plus de trente expériences répétées, la principale préoccupation de l'auteur fut, de démontrer l'existence réelle de ce miracle à d'autres personnes. Il s'adressa d'abord à son noble ami, M. le *comte d'Our-*

ches, qui a également consacré sa vie entière à la magie et au spiritualisme. Ce n'est qu'au bout de six séances le 16 août 1856, à onze heures du soir, dans le logement de l'auteur, que M. le comte *d'Ourches* a vu pour la première fois ce phénomène merveilleux. M. le comte *d'Ourches* fut d'abord déconcerté par la déconvenue de nos premières expériences. Il ne douta pas de la réalité de ce phénomène merveilleux, sachant bien que l'auteur n'a pas le don de médium, d'écrire machinalement; il n'attribuait pas non plus la non-réussite précisément à l'influence des démons, mais il croyait que la malice de certains Esprits peu bienveillants voulait le priver d'être le témoin oculaire d'un miracle aussi évident. Il mit donc à côté du papier blanc, destiné à l'écriture d'un Esprit quelconque, une copie du fameux critérium de l'apôtre saint Jean au sujet du discernement des bons Esprits (Saint Jean, IV, 2). Voici ce verset : « *Connais-* » *sez à cette marque l'Esprit de Dieu; tout esprit qui con-* » *fesse que Jésus-Christ est venu en chair est de Dieu.* »

Au bout de dix minutes, un Esprit sympathique dont l'auteur a de suite reconnu l'écriture et la signature, écrivit directement, en présence du *comte d'Ourches,* ce qui suit : « *Je confesse Jésus en chair.* » L'Esprit accepta donc franchement la marque à laquelle, suivant saint Jean, on peut reconnaître un bon esprit. Ce phénomène doit confondre tous nos *orthodoxes démonophobes* qui ne croyent qu'aux miracles démoniaques. Depuis ce moment, M. le comte d'Ourches a vu plus de quarante fois le phénomène merveilleux de l'écriture directe, tantôt chez lui, tantôt chez l'auteur, puis au Louvre, dans la cathédrale de Saint-Denis, à l'église Saint-Etienne-du-Mont, sur le sarcophage de Sainte-Geneviève et sur les bancs qui sont au-dessous des monuments de Pascal et

de Racine, au cimetière Montmartre, etc., à Versailles, à Saint-Cloud, etc.

Plus tard, au mois d'octobre, M. le comte d'Ourches a obtenu, même sans le concours de l'auteur, plusieurs écrits directs des Esprits ; l'une de ces lettres d'outre-tombe était de sa mère, morte il y a une vingtaine d'années.

L'auteur pourrait raconter une foule d'expériences intéressantes, mais, pour éviter des longueurs, il se bornera d'assurer qu'il a fait plus de *deux mille expériences d'écritures directes* depuis 1856 jusqu'en 1869, devant des témoins érudits et dignes de foi, de tous les pays de l'Europe et d'Amérique. L'affluence des témoins était très grande, surtout après la publication de la première édition française, du présent livre en 1857 (librairie Frank, 57, rue Richelieu, à Paris). L'été 1858, l'auteur et sa sœur étaient obligés de faire un grand voyage dans le nord de l'Europe, en Suède, à Saint-Pétersbourg, etc., et revenus en automne à Paris, et expérimentant à Saint-Denis, dans les caveaux des rois de France, avec M. Dale Owen, le chapitre lui en fit fermer les portes, en lui faisant dire par les gardiens que les *journaux* « avaient trop parlé de l'ouvrage publié et des phéno- » mènes produits par l'auteur. » En effet, beaucoup de critiques de l'ouvrage, publiées en 1857, avaient paru dans les différents journaux du temps, par exemple, dans *le Courrier français* du 27 et 29 décembre 1857, et du 4 janvier 1858. La revue mensuelle catholique et légitimiste de « *la Mode nouvelle* » en donnait une longue critique de quinze pages, au mois de novembre 1858 ; *la Gironde,* de Bordeaux, en parlait beaucoup au mois de mai 1858, pendant notre absence à Saint-Pétersbourg ; enfin « *le Monde illustré* » de Paris a donné un

récit très détaillé sur la grande expérience que l'auteur faisait *la veille de Noël* 1857 à la cathédrale de Saint-Denis, en présence de vingt personnes, parmi lesquelles figuraient des membres de l'ambassade de Prusse, et entre eux le premier secrétaire, à cette époque chargé de toutes les affaires (M. le comte de Hatzfeldt étant venu à mourir), M. le *comte de Rosenberg,* actuellement ambassadeur de l'Allemagne près la cour de Wurtemberg, à Stuttgard, ainsi que des représentants des deux illustres romanciers de l'époque, Charles Dickens et Edouard Lytton-Bulwer, qui leur avaient fourni des papiers fait exprès, marqués à *armes de fantaisie ;* cet article remarquable est daté du 16 janvier 1858, et faisait tant de bruit à Paris, que les cléricaux en médisaient, prétendant que l'auteur troublait le repos des morts et rois illustres dans les caveaux de Saint-Denis. Le gouvernement de Napoléon III, serviteur timide et tremblant devant l'Eglise qu'il n'aimait point, mais qu'il s'efforçait de contenter autant que possible, ne manquait point à défendre à l'auteur dans l'année suivante, 1859, les expériences si souvent répétées devant une foule de témoins dans la salle des Antiques au Louvre, ainsi que dans la galerie des Portraits à Versailles. Le journal de Versailles avait parlé, en disant que Versailles voyait avec bonheur le retour de cet illustre hôte, le baron de Guldenstubbé, qui faisait revivre par ces expériences remarquables, les souvenirs historiques du plus beau château que la France possédait. Déjà dans l'année 1860 le chevalier Gougenot des Mousseaux publiait sa « *Magie* » où il désigne l'ouvrage de 1857 de l'auteur, comme la cause de la révolution spiritualiste de Paris. M. le marquis de Mirville n'hésite pas à désigner l'auteur comme un ennemi encore plus dangereux pour l'Église

que Renan élève aussi tardif que chétif de l'illustre David Strauss.

Cependant les deux grands adversaires de l'auteur, MM. de Mirville et des Mousseaux, parlent des témoins très dignes de foi, devant lesquels l'auteur a fait ses expériences remarquables, et vont même si loin que de dire au tome IV de la *Pneumatologie de M. de Mirville* (1862), qu'ils avaient déjà connu le phénomène de l'écriture directe *avant* l'auteur, mais qu'eux, ainsi que M. de Saulcy, de l'Académie française, avaient cru qu'il fallait *cacher* au public un *phénomène aussi dangereux*. La réclamation trop tardive de MM. *de Mirville* et *de Saulcy*, c'est-à-dire faite seulement en 1862, donc *cinq ans après* la publication de l'ouvrage de l'auteur, ne fait que constater plus encore les expériences de ce dernier, vis-à-vis l'ancien péché héréditaire de l'Eglise catholique, de garder *in petto,* ce que l'on croit dangereux pour le salut de l'âme du public vulgaire. Du temps de la réforme aussi, on voulait garer le public de la lecture en langue vulgaire, des Saintes Ecritures, mais la Providence a armé le bras du géant de Wittenberg (Luther), et celui de Henri VIII d'Angleterre avec assez de force pour déchirer le rideau de l'Eglise, qui cachait les saints mystères et ne faisait part au public que du *pain* vulgaire, en gardant pour elle la *vigne* du Seigneur.

En Allemagne, dès le mois de mars 1858, la fameuse *Gazette ecclésiastique* de Berlin, dirigée à cette époque encore par l'illustre *Hengstenberg*, le champion le plus érudit de l'orthodoxie protestante, avait donné une critique détaillée de l'ouvrage de l'auteur, mais de son point de vue étroit, concluant qu'en matière spiritualiste *la foi* était plus nécessaire et plus significative que le *savoir* et l'observation par les expériences. En outre,

M. Eliphas Lévi parle beaucoup de l'auteur dans sa « *haute magie,* » ainsi que *M. l'avocat Bizouard,* dans son ouvrage en six gros volumes (*Des rapports de l'homme avec le démon*. Paris, 1869, chez Gaume frères et J. Duprey), où il y a une analyse dans cinquante pages au moins, de l'ouvrage et des expériences de l'auteur. Il faut aussi mentionner les ouvrages de M. le professeur *Perty* à Berne : *Mystische Erscheinungen* et *réalité des forces magiques* (chez Winter à Leipzig). M. le professeur Perty donne des récits détaillés sur les expériences de l'auteur dans ses deux livres, et il continue encore son œuvre, en observant toujours le côté mystique de la nature.

Jusqu'en 1861, les qualités mystiques de l'auteur allaient en grandissant toujours ; dans l'année 1859 se formaient sur le parquet, à la vue de toutes nos connaissances d'alors, et dans les cercles si connus *du samedi,* que l'auteur avait régulièrement chez lui, 74, rue du chemin de Versailles (depuis 8 heures du soir jusqu'à minuit), *des grandes figures magiques de couleurs diverses.* Les témoins les voyaient se former à la clarté de trente bougies, et aussi s'évanouir de même qu'elles s'étaient formées. Quand on mettait une personne sensible sur une telle figure, elle s'endormait aussitôt; plusieurs personnes devenaient ainsi de bons médiums, comme les dames de *Villars* et *Kyd,* ainsi que le prince Shakowskoy et le capitaine anglais, M. Bernard, qui était d'abord très insensible, mais qui après 150 expériences, auxquelles il assistait pendant tout l'hiver et le printemps de l'année 1859, devenait plus sensible que les femmes les plus délicates du grand monde de Paris et de Londres. Le prince Shakowskoy devenait un très bon médium pour les écritures directes, et faisait avec nous et M. de Rancé, le député d'Alger, plus de cent expériences de-

puis l'automne de 1859 jusqu'aux Pâques de l'année 1860, dans l'appartement de M. Rancé, 30, rue Tronchet, dans les cercles du vendredi.

Le prince Shakowskoy est devenu plus tard maréchal de la noblesse de la province de Moscou et y est mort en automne 1867.

Ces singulières *figures* magiques, se formant d'elles-mêmes et disparaissant de même duraient jusqu'en l'année 1861, dans laquelle les forces médianimiques de l'auteur commençaient à diminuer, après une maladie aiguë, causée par la morsure d'un insecte venimeux. Les forces médianimiques de sa sœur augmentaient encore jusqu'en l'année 1863, où une longue maladie de près de dix mois coupait court à ses expériences. Depuis ce temps, nous n'avons fait que rarement des expériences devant beaucoup de témoins à la fois. Les expériences trop souvent réitérées et faites avec l'enthousiasme de la première vigueur de personnes jeunes et fortes, avaient épuisé la santé et de l'auteur et de sa sœur et le repos devint *nécessaire* pour tous les deux; car jamais la *parole du Christ* ne semble plus vraie : « une *vertu* est sortie de moi, » que dans le cas de ces phénomènes directs des Esprits. Tous les grands médiums éprouvent cette fatigue, cet épuisement après les expériences, comme Hume, Squire, les frères Davenport et leur beau-frère, M. Fay, etc...

De là arrivent souvent de grands intervalles de la force médianimique pour ménager la santé de ces personnes. Il en est de même de l'écriture machinale, seulement à un *degré bien moindre*. La clairvoyance et l'extase fatiguent le plus toute la constitution, vraisemblablement par la trop *forte* concentration de la pensée et le mouvement automatique des membres.

Quant à la question à savoir : *Quels moyens emploient les Esprits pour tracer des caractères ou des figures magiques,* il faut d'abord convenir que ce phénomène nous démontre que les Esprits agissent directement sur la matière, comme nos âmes enveloppées d'un corps grossier. *Pendant les premières semaines à dater du jour de la découverte de l'écriture directe, les tables sur lesquelles les Esprits écrivirent se promenèrent seules et vinrent rejoindre l'auteur dans une autre chambre, après avoir traversé quelquefois* plusieurs pièces; *les tables marchèrent tantôt lentement, tantôt avec une vitesse étonnante; l'auteur leur barra souvent le chemin à l'aide des chaises, mais elles firent quelques détours, en continuant leurs courses vers la même direction.* L'auteur a vu même deux fois un petit guéridon, sur lequel les Esprits avaient l'habitude d'écrire (en sa présence), transporté dans l'air d'un bout de la chambre à l'autre.

Néanmoins, bien que les effets de l'influence des *purs Esprits* soient les mêmes que ceux des *Esprits incarnés,* il faut avouer *que leurs moyens* doivent différer des nôtres, leur état, leur condition, étant affranchis du joug de la matière, ce qui paralyse le vol sublime de notre intelligence, de notre imagination. Il est possible que l'action et l'influence que les esprits exercent sur la matière, offre de l'analogie avec la création, les Esprits étant l'image affaiblie de Dieu, *cet Esprit absolu par excellence.* Or, de même que Dieu, suivant le premier chapitre de la Genèse (verset 3) dit : « *Que la lumière soit, et la lumière fut,* » de même que le verset 9 du XXXIII[e] psaume dit : « car l'*Eternel* dit, *et ce qu'il a dit a eu son être;* il a commandé, et la chose a comparu ; » de même, *bien qu'à un moindre degré, la pensée*, le désir *d'un Esprit suffit pour agir directement sur la matière* et

pour produire le phénomène merveilleux de l'écriture directe. Chez les Esprits qui habitent un monde qui *n'est pas un lieu, mais un état,* une condition, *il y a identité de la pensée et de l'être, le temps et l'espace étant anéantis et absorbés dans l'éternité infinie pour l'âme dégagée de la matière.* Certes, *dans une existence, où le temps s'écoule dans l'éternité, et l'espace est renfermé dans l'infini,* comme la *goutte de rosée se perd dans l'Océan, il ne saurait guère être question des moyens et des appareils* pour produire un effet matériel quelconque, tel que l'écriture directe, etc., etc. La volonté créatrice seule est suffisante pour agir sur la matière inerte (*mens agitat molem*). L'Esprit de l'homme, après avoir quitté par la mort le corps et brisé ainsi les entraves de la matière, entre dans un état plus parfait. Il est donc rationnel de supposer que son pouvoir sur les éléments de la nature et sa connaissance des lois qui les gouvernent, soient élargies. Néanmoins, il est possible que les Esprits, qui s'enveloppent souvent d'une substance subtile, d'un corps éthéré suivant toutes les traditions sacrées de l'antiquité (ce qui explique la réalité objective des apparitions), concentrent, par leur force de volonté et à l'aide de ce corps subtil, un courant d'électricité sur un objet quelconque, tel qu'un morceau de papier; et alors les caractères s'y forment comme la lumière du soleil en imprime sur la plaque du daguerréotype. C'est ainsi que Moïse dit au sujet des tables du Décalogue dans l'Exode (chap. XXXII, 16) : « Les tables étaient » écrites de leurs deux côtés, écrites de çà et de là. Et » les tables étaient l'ouvrage de Dieu, et l'écriture était » de l'écriture de Dieu, gravée sur les tables. »

L'opinion, que l'électricité joue un rôle dans les divers modes de communications spirituelles, est basée sur la

diffusion universelle de l'électricité dans la création. Tout ce qui est créé renferme en lui-même sa dose d'électricité, et établit certaines relations avec tout ce qui existe. Les formes les plus parfaites entretiennent des relations positives avec les formes les plus imparfaites, comme cela a lieu dans les règnes de la nature, où le minéral se lie au végétal et à l'animal, et l'homme à tout ce qu'il y a de plus sublime dans l'univers jusqu'au monde supérieur des purs Esprits.

La plupart des écritures directes, tracées par les Esprits dans le courant de l'année 1856, paraissent être faites au crayon, parce que l'auteur avait commencé par mettre un crayon à côté d'une feuille de papier blanc; plus tard, la plupart des écrits directs ne contenaient plus une substance analogue à la mine de plomb; nous avons obtenu dans les musées et dans les églises de Londres et de Paris, ainsi qu'à Dieppe, beaucoup de caractères tracés avec une substance rougeâtre, ressemblant au ciment romain; parfois la couleur rouge paraît provenir de l'encre rouge et du crayon de la même couleur, souvent aussi les caractères de l'écriture directe, sont gravés blanc sur blanc dans le papier.

Les figures magiques et cabalistiques que les Esprits traçaient sur les parquets de nos appartements, 74, rue du Chemin de Versailles et 40, boulevard de l'Etoile, durant les hivers de 1859, 1860 et 1861 étaient faites à la craie blanche, bleue et rouge; ces dessins mystérieux renfermaient souvent une centaine de lignes différentes; elles se formaient durant quelques secondes, en présence des témoins oculaires et s'effaçaient, au bout de trois à cinq minutes; quelquefois aussi, les traces de ces caractères mystérieux ne disparaissaient que le lendemain, ou même le surlendemain. La plupart de ces

dessins mystérieux avaient des rapports avec les hiéroglyphes de l'Egypte ; il y en avait aussi qui contenaient des caractères syro-chaldéens et hébraïques.

Les épîtres d'outre-tombe, écrites par des Esprits sympathiques (parents ou amis morts de l'auteur) étaient souvent tracés avec de l'encre bleue ou noire.

C'est ici le lieu de dire quelques mots pour réfuter l'objection absurde, qui voudrait réduire ce phénomène merveilleux à un reflet *étrange* de la pensée de l'auteur. Cela me répugne de tenir compte d'une objection aussi inepte qui n'est qu'une fiction des hommes écervelés de nos jours, dont la raison, aveuglée par le matérialisme, voudrait inventer une explication plus merveilleuse que le phénomène de l'écriture directe, confirmé d'ailleurs par le témoignage de la Bible et par le principe de la révélation directe de toutes les traditions sacrées de l'antiquité. Au surplus, nos expériences prouvent *amplement que le reflet des pensées n'est pour rien dans ce phénomène.* D'abord, généralement l'Esprit que nous désirons dans nos expériences, ne se présente pas pour écrire ; un autre vient, auquel nous n'avons nullement pensé, et dont le nom même nous est quelquefois inconnu. Quant aux Esprits sympathiques, ils ne viennent presque jamais durant les expériences spiritualistes, ces Esprits écrivent souvent plusieurs pages entières, tantôt au crayon, *tantôt à l'encre,* lorsque l'auteur vaque à d'autres affaires. Cette exagération absurde du pouvoir de l'imagination et de la volonté, n'a donc aucune base ni aucune raison d'être. Cette hypothèse contredit toutes les traditions sacrées, tous les témoignages historiques, toutes les croyances populaires, en un mot, la grande *voix de quarante siècles* qui a encore plus de poids que le fameux « *vox populi, vox Dei.* » Ladite objection est en

outre en désaccord flagrant avec nos deux mille expériences, l'auteur n'ayant généralement pas même recours à l'évocation mentale d'un Esprit particulier. Le désir même de communiquer plutôt avec un Esprit qu'avec un autre, est banni de nos séances, parce que de cette manière on peut empêcher des communications directes, faute de sympathie.

La crainte absurde des démons, née surtout au moyen-âge, est précisément la cause principale de la rareté des phénomènes surnaturels, les Esprits ne voulant ni ne pouvant se manifester à des gens qui les prennent pour des spectres immondes. Certes, il n'y a rien qui éloigne plus les Esprits et même tous les êtres corporels et vivants, tels que les hommes et les animaux, que la *répugnance invincible, l'horreur effroyable, le manque absolu de sympathie.*

Au reste, nous croyons que l'évocation mentale, bien que nous n'ayons pas recours à ce mode, pratiqué si généralement par l'antiquité, est utile et même nécessaire tant qu'on ne fait qu'épeler l'alphabet du spiritualisme, tant que nos relations avec le monde des Esprits se bornent à un génie familier, à un guide spirituel ou à quelques Esprits frappeurs, aptes à produire certains coups mystérieux, certains bruits étranges, mais incapables d'opérer des phénomènes intelligents et palpables en même temps, tels que l'écriture directe. C'est un fait constaté par nos expériences personnels que des Esprits d'un ordre inférieur nous assistent tant que nous n'avons fait que peu de progrès dans le domaine du spiritualisme ; aussi les phénomènes sont d'abord insignifiants ; les rapports des Esprits avec nous ne consistent que dans certains coups mystérieux et dans la vibration de quelques sons. Les mêmes Esprits frappeurs se présen-

tent toujours en cherchant à répandre la croyance de ce fait positif, que le monde spirituel influence le nôtre et que les Esprits sont avec nous, autour de nous, que leur amour veille sur nous, nous protége et pénètre notre cœur même. Plus tard, nos relations avec le monde des Esprits, devenant plus intimes, les Esprits supérieurs viennent nous visiter et nous enseigner les saintes vérités de la sagesse divine. C'est alors qu'il faut renoncer à l'évocation mentale d'un Esprit quelconque, pour ne pas renvoyer les Esprits qui viennent spontanément nous visiter. Une simple prière mentale, mais *fervente*, adressée au Souverain-Maître de l'univers suffit, pour nous attirer une foule de bons Esprits, notre rapprochement d'amitié avec les purs Esprits étant accompli.

En effet, la prière est le grand véhicule du monde spirituel et surnaturel. C'est la prière fervente seule qui puisse fléchir le cœur des divinités les plus redoutables suivant les traditions sacrées de l'antiquité. Les lois de l'univers avaient beau paraître aux anciens avec leur caractère de permanence et d'irrésistibilité, ils ne pouvaient croire qu'une prière fervente ne parvînt à déranger ou à modifier les effets des lois de la nature, à leur profit. Aussi selon *le Rig-Veda, les prières véritables, les paroles inspirées, sont les épouses des dieux.*

Suivant Homère (Iliade IX, 498), *les prières sont les filles de Zeus.*

Le cercle de nos connaissances d'outre-tombe s'agrandit donc, grâce *à la prière,* de jour en jour, plus. Les séances et les expériences deviennent peu à peu tout à fait inutiles, à moins qu'on ne veuille démontrer aux incrédules le beau phénomène de l'écriture directe ou d'autres faits constatant la réalité du monde surnaturel. Les Esprits viennent nous voir sans être invités par

nous, comme nos amis intimes, parmi les vivants nous visitent. C'est alors que les Esprits nous écrivent de longues épitres, contenant des conseils intimes et des avis importants; nous conversons avec eux, en quelque sorte, face à face, comme le vénérable pasteur Oberlin, du Ban-de-la-Roche, conversait *verbalement* avec sa femme morte, *durant neuf années consécutives.* Les Esprits nous adressent même des consolations dans les moments solennels de notre vie, quand nous avons le plus besoin de leur assistance. C'est ainsi, à peu près, bien qu'à un degré encore plus parfait, que les Anges se présentèrent à *Abraham* et aux patriarches de l'antiquité. On connaît la fameuse apparition dans la vallée de *Mamré,* dans la Genèse. (Chap. XVIII.)

Quant aux prétendus scrupules religieux qu'on oppose à l'évocation des morts, nous ne les croyons nullement fondés sur l'autorité de la Bible; ces objections absurdes ne sont que l'amère fruit de la démonophobie de nos orthodoxes. Le Deutéronome (chap. XIII et XVIII) ne défend l'évocation, la divination, etc., que si ceux qui s'en occupent *veulent détourner le peuple d'Israël de l'Éternel, pour servir d'autres dieux.* Ces défenses n'ont trait qu'au polythéisme; elles étaient nécessaires, à cause du penchant d'Israël au polythéisme des peuples voisins, chez lesquels le chaldéisme et le sabéisme, ce culte ancien de l'armée des cieux, régnaient. De nos jours, le polythéisme n'est plus à craindre, la croyance au monde surnaturel ayant tout à fait cessé, grâce au matérialisme. *Il faut savoir distinguer dans la Bible ce qui n'est que local et national (telle que la* défense des images, de certaines viandes, et les cérémonies des sacrifices, du culte, etc., etc.) *et ce qui est général et éternel,* n'appartenant à aucune époque particu-

lière. *Il faut savoir distinguer l'enveloppe externe de la lettre et l'esprit général et éternel.* Quel déplorable abus nos théologiens démonophobes n'ont-ils pas fait en confondant ces choses si essentielles !

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

SOURCES DU SPIRITUALISME DE L'ANTIQUITÉ.

De tous les biens que l'homme possède, il n'en est point qui l'approchent davantage de la Divinité et qui contribue plus sûrement à son bonheur que la droite raison, surtout lorsqu'il l'applique à la connaissance des Dieux. La recherche de la vérité et principalement de celle qui a pour objet de connaître les dieux, n'est autre chose que le désir de partager leur bonheur ; cette étude et l'instruction qu'elle procure est une sorte de ministère sacré, plus auguste et plus vénérable qu'aucune consécration, et que tout le culte que nous rendons aux dieux dans les temples.

(Plutarque, d'Isis et d'Osiris ; traduct. française de Ricard, tome V, p. 319 et 320, chap. I.)

CHAPITRE VIII.

Remarques générales concernant les traditions sacrées de l'Antiquité.

L'Orient, ce berceau du genre humain conserve aussi dans son sein les premières traditions du spiritualisme Plus on connaîtra l'Inde, la Chine, l'Assyrie, la Syrie, la Palestine, la Perse et l'Egypte, plus on sera frappé de la vérité de cette allocution, d'un *prêtre d'Egypte à Solon* (rapportée par Platon dans son Timée) : « O Athéniens, vous n'êtes que des enfants ! Vous ne » connaissez rien de ce qui est plus ancien que vous ; » remplis de votre propre excellence et de celle de votre » nation, vous ignorez tout ce qui vous a précédés ; » vous croyez que ce n'est qu'avec vous et avec votre » ville que le monde a commencé d'exister. »

Il nous semble, en effet, que les anciens ont végété dans les ténèbres, parce que nous ne les apercevons qu'à travers les nuages épais, qui se sont amassés dans le courant des siècles.

La nécromancie, la magie, la sorcellerie, l'exorcisme et l'astrologie furent pratiqués par tous les peuples de l'antiquité, dès les temps les plus reculés. Il n'est pas un seul historien qui ose contester ou révoquer en doute ces faits. En *Chine* depuis que le boudhisme a supplanté par le luxe et par la pompe de son culte les anciennes traditions religieuses, les restes encore sub-

sistants des *Tao-sse* (école du fameux *Laot-seu,* le Pythagore de la Chine), ne comptent plus d'adeptes que dans les rangs du bas peuple. C'est un fait constaté par tous les historiens, que le bas peuple chez toutes les nations, conserve plus longtemps les anciennes croyances et traditions. Il en est de même en Europe, où la science et les hautes classes ont relégué depuis longtemps au domaine des fables absurdes et des superstitions ineptes la croyance à l'intervention directe des Esprits, le commerce avec les morts, la nécromanie, la magie, la sorcellerie, l'astrologie, la clairvoyance et l'extase et beaucoup d'autres pratiques occultes.

Selon nos révélations bibliques, les saints patriarches, voyants, prophètes, prêtres et lévites s'occupèrent également de ces sciences occultes, que *le clergé ignorant des temps modernes,* fait passer pour des œuvres des démons. Nous rappelons dans la mémoire de nos lecteurs la *coupe magique de Joseph,* ce fameux divinateur et songeur des songes (Genèse XLIV, 5, etc., etc.); il en est de même des consultations par l'*Urim.* (Nombres XXVII, 21, I Samuel XXVIII, 6.)

Ledit chapitre du premier livre de Samuel contient aussi la fameuse évocation du prophète défunt par la sorcière d'Endor. (I Samuel XXVIII, 7-25.)

Quant à la haute antiquité de la sorcellerie et de la magie, nous pouvons encore citer : l'Exode (chap. XXII, v. 18), tu ne laisseras point vivre la sorcière ; le Lévitique (XIX, v. 31), ne vous détournez point après ceux qui ont l'esprit de Python, ni après les devins ; le Deutéronome (XVIII, 10-12); *Michée,* le prophète (chap. V, 12); Nahum (III, 4); Psaume (XLVIII, 5); Jérémie XXVII, 9.)

Selon la Sapience (chap. XII, 4); les Chananéens

(anciens habitants de la Terre Sainte) usaient de sortiléges exécrables.

Homère (Odys, liv. II) parle de la nécromancie, qui était de son temps en usage.

L'ancienne loi de la république romaine punit les sorciers, qui enchantaient les blés étant sur terre; selon Pline (liv. XXVIII, cap. 2), la loi civile des Romains, dite *lex Cornélia*, les punit aussi. Virgile (Eglogue III), fait mention de la sorcellerie.

L'empereur Léon de Constantinople commande dans sa 65e constitution que les sorciers soient grièvement châtiés.

Saint Augustin (sermon 207 et traité 7 sur saint Jean) fait mention des *enchanteurs* qui par l'art et la suggestion du diable font mourir ou guérissent les hommes.

Le monde s'est aperçu de tout temps qu'il y avait des sorciers et des ensorcellements; on ne fait point de lois, au sujet d'une chose, qui jamais ne fut vue ni connue, car les législateurs tiennent les cas et les crimes qui ne furent jamais vus et aperçus, pour choses impossibles et qui n'existent point du tout; on n'eut jamais établi des peines contre les sorciers, s'il n'y en eut point eu de ce temps-là?

La magie a sans contredit un côté dangereux, parce que ceux qui y recourent, s'en servent souvent, en vue de satisfaire des vengeances personnelles ou des convoitises coupables. L'emploi des procédés magiques, aux yeux de l'opinion, faisait des devins des hommes dangereux, leurs opérations ayant pour objet, plutôt de nuire à un ennemi et de satisfaire une convoitise que d'opérer quelque bienfaisant miracle. De là les peines fréquemment édictées contre les magiciens et renouvelées de celles qu'avait portées contre les auteurs des

sortilèges la loi des *Douze Tables*. (Tab. VIII, art. 25. Saint Augustin, de Civit. Dei VIII, 19.)

Auguste avait proscrit *les Goètes* comme les astrologues. (Suéton, 36.) Div. Cass., XLIX, ed. Sturz, LXI, pag. 464.)

Tibère bannit de l'Italie tous ceux qui se livraient aux pratiques magiques, en se réservant Thrasyllus, et 4,000 affranchis Égyptiens et Juifs furent pour ce fait transportés dans l'île de Sardaigne (Tacite, Annales II, 32. II, 85. VI, 20-22). Claude exile les magiciens pour avoir prédit sa mort (Suéton, 25), et Suétone ajoute au même chap. : *Judæos impulsore Chresto assidue tumultuantes, Roma expulit*. (Voyez aussi Tacit., Annal. XII, 52. Senatus consultum atrox et irritum, et, Suéton, Claude, 37.)

Vitellius (Suéton, Vitell, 14) assigna aux astrologues une époque fixe pour sortir de l'Italie. Ceux-ci répondirent par une affiche qui ordonnait insolemment au prince d'avoir à quitter la terre ; en effet, auparavant, et à la fin de l'année, Vitellius était mis à mort. (L'affiche contenait ces mots : Bonum factum. Ne Vitellius Germanicus intra eumdem calendarum diem usquam esset.) Vespasien défendit de nouveau aux magiciens l'Italie, ne faisant d'exception que pour Barbillus qu'il se réservait de consulter.

Depuis l'établissement du christianisme, l'empereur Valens professa une haine violente contre la divination et la magie. (Ammien Marcell., lib. XXIV, cap. 11.)

Valens, écrit Zosime (lib. IV, cap. 14), en vint au point d'incriminer tous les philosophes de renom, tous ceux qui s'étaient distingués dans les lettres. Zonare (Annal. lib. XIII, cap. 16, éd. Ducange) cite, parmi les philosophes, enveloppés dans cette persécution, le célè-

bre Libanus et même *Jamblique!* On les accusa d'avoir cherché, à l'aide de l'alectromancie, à découvrir le nom du successeur de l'empereur. Jamblique effrayé, dit-on, des poursuites dont il était l'objet, s'empoisonna. C'était dans la philosophie de Plotin et de Jamblique que l'enthousiasme pour les dieux se perpétuait. Là se trouvaient les seuls éléments de résistance au christianisme. Les entraves portées à l'exercice du culte païen, rendirent aux Grecs la vie insupportable, *en les privant de mystères qui embrassaient* tout le genre humain. (Selon le caractère universel des Mystères.)

L'empereur Valentinien (Zosime, lib. IV, cap 3) finit par consentir à ce que les Mystères d'Eleusis continuassent, malgré son édit, à être célébrés comme par le passé. Ce fait témoigne de l'extrême attachement des Athéniens pour leur ancien culte.

Les devins et les augures, les magiciens et les astrologues, si cruellement poursuivis, prédirent les désastres tragiques et l'affreuse mort de l'empereur Valens, peu de temps avant la mort de ce prince.

L'exercice de l'art divinatoire ne cessa donc nullement, malgré la rigueur des poursuites. (Ammien Marcell., lib. XXXI, cap. 1.)

La sagesse de la philosophie chinoise s'appuie, malgré son caractère rationnel, sur les anciennes traditions sacrées; elle était une philosophie positive, religieuse et historique. Dans le Lun-Yu (liv. I, chap. 7, § 19) le philosophe (Confucius) dit : « Je suis un homme, qui » a aimé les anciens et qui a fait tous les efforts pour » acquérir leurs connaissances. »

La civilisation *indienne* étant plus ancienne, a plus de rapports à la révélation, tandis que la *raison prédomine plus dans la civilisation chinoise,* évidemment plus moderne.

Le trait caractéristique de la religion des brâhmanes, consiste dans la révolte d'une partie du ciel même, contre Dieu, et dans la création du monde matériel pour le salut de ces Esprits déchus, afin qu'ils puissent y parvenir, à l'aide de l'incarnation et de la transmigration à la réconciliation avec Dieu, à la délivrance finale et à l'union à l'Être suprême.

Les Chinois croient également à la chute primitive des Esprits dans le Ciel, épopée immense dont nous ne savons que le nom. *Tschi-Yeu*, un ancien fils du Ciel est le premier de tous les rebelles; ayant entraîné beaucoup d'Esprits dans la chute, il fut précipité par *Schang-Ti* dans l'abîme et chassé du Ciel. (*Tschi* signifie : *laid* et *yeu : beau, Tschi-Yeu* veut donc dire l'union monstrueuse du laid et du beau.) *Tschi-Yeu* est représenté avec quatre yeux ardents, ayant six bras et le corps d'un animal. Les drapeaux dont les prêtres chinois se servent pour exorciser et chasser les démons, s'appellent encore de nos jours, *drapeaux de Tschi-Yeu. (Mémoires des missionnaires français,* tome IV, page 7.)

La création visible est en rapports perpétuels avec le monde invisible des causes, selon les penseurs chinois. L'homme est le but final de la création visible; sa raison est un rayon de la *raison primordiale;* l'intelligence de l'homme reflète l'harmonie des deux principes fondamentaux *(Yn* et *Yang);* la pensée de l'homme dépasse l'étendue des cieux et de la terre; elle est incommensurable et tend vers la source suprême de l'univers.

L'esprit de l'homme (Ling) est lié à une âme douée de sensations et de passions (Huen); si l'esprit, au lieu de gouverner les passions, tombe sous leur joug, alors l'homme dérange l'harmonie et l'équilibre. Il se détourne du *milieu éternel,* et de la source suprême. De là le *pé-*

ché. La partie animale de l'homme l'a réduit à n'être que l'esclave des objets sensuels. L'homme, auquel jadis les forces, et les lois de la nature obéirent, en subit désormais le joug.

L'homme ayant rompu avec l'idéal de la sagesse céleste, est désormais dépourvu de la nature de *l'homme général.* Il n'est plus le maître et le roi de la terre; il ne commande plus aux nuages et au vent. Les traditions *chinoises* disent : « tandis que le chant des oiseaux est » resté partout *le même* que la voix de l'animal est » comprise par son semblable, il n'en est plus de même » de l'homme. La différence du langage, la diversité des » langues supposent un *désordre primitif, une chute,* une » *dégénération* de l'homme. »

Avant la chute, l'homme résida dans un jardin éthéré, flottant au-dessus de la terre.

Depuis la chute, l'entrée de ce séjour de délices lui est prohibée par les Lungs qui ont barricadé la route du ciel. L'homme n'a plus la jouissance d'un pur Esprit. Le commerce intime avec le ciel et avec le monde des Esprits, est désormais devenu beaucoup plus rare. Malgré cette chute de l'humanité, Dieu ne l'a pourtant pas abandonné. Dieu n'étant pas seulement la *raison primordiale,* qui dirige et pénètre tout, mais encore l'amour et la miséricorde, compatît aux douleurs et aux souffrances des hommes et leur prête secours et appui.

L'école de *Laot-seu* (les *Tao-sse*) prétend que les vérités religieuses et morales ont été révélées à l'homme par des messagers de la Divinité, par l'intermédiaire des bons Esprits. Ces communications célestes eurent lieu plus souvent dans l'antiquité que plus tard, dans une époque plus récente. De là la lumière éclatante, la vive clarté qui a illuminé *la haute antiquité.* (Rémusat, *Mé-*

langes asiatiques, tome I, pag. 99.) Il n'y a que quelques rayons, quelques traces de cette ancienne révélation, qui soient parvenus jusqu'à nous, d'après les *Tao-sse.*

Les doctrines concernant l'état paradisiaque de l'homme, sa chute, les rapports actuels du *Ling* au *Huen* (des facultés supérieures de l'âme à ses facultés inférieures), l'état des âmes après la mort et les diverses phases de l'expiation, ont été développées par les *Tao-sse.* (*Mémoires des missionnaires,* tome XV, page 250.)

Il y avait du reste une doctrine ésotérique et exotérique parmi les Tao-sse en Chine comme chez les autres peuples de l'antiquité.

Les traditions indiennes et chinoises concernant la chute primitive, offrent beaucoup d'analogie avec la Bible et avec le Koran; toutes les traditions sacrées de l'antiquité supposent, en effet, un désordre primitif, une dégénération des âmes. L'essence de toutes les religions positives et révélées consiste précisément dans le retour de l'humanité déchue à Dieu. La Bible admet la chute primitive des Esprits avant la création du monde visible. Le Christ dit, en parlant du diable, suivant saint Jean (Chap. VIII, v. 44) : « *Il a été meurtrier*
» *dès le commencement, et il n'a point persévéré dans la*
» *vérité*, car la vérité n'est point en lui. Toutes les fois
» qu'il profère le mensonge, il parle de son propre fonds;
» car il est menteur, *et le père du mensonge.* »

L'épître de Jude parle également de la chute primitive des Esprits, laquelle a précédé celle de l'homme. Voici le sixième verset de cette épître :

« *Dieu a réservé, sous l'obscurité, dans des liens*
» éternels, jusqu'au jugement de la grande journée, *les*
» *Anges* qui n'ont pas gardé *leur origine,* mais qui ont
» abandonné leur propre demeure. »

La Genèse *suppose nettement l'existence des Esprits déchus,* en disant dans le chapitre III que l'homme a été séduit par le diable, sous la forme d'un serpent. La Genèse fait déjà allusion à la chute primitive des Anges, en parlant de la séparation primordiale des ténèbres et de la lumière. (Chap. I, 4.)

Voyez aussi la *Chute des Anges*, selon le livre *d'Henoch* (version éthiopienne, traduite en anglais par le docteur Laurence, 3e édit. Oxford, 1838 : The Book of Enoch the prophet, now first translated from an Ethiopic, M. S. in the Bodleiau library; third edition, revised and enlarged, 1838; selon le chap. X, 6-9, versets). « Le Seigneur dit encore à Raphaël : Jette Azazyel pieds et » poings liés dans les ténèbres, et ouvrant le désert qui » est en Dâdaël, jette-le là. Accable-le de pierres aiguës; » environne-le *de ténèbres,* et qu'il reste là (pour toujours); couvre sa face pour qu'il ne puisse voir la lumière, et au grand jour du jugement qu'il soit précipité dans les flammes. »

Selon le verset 15 dudit chapitre : Le Seigneur dit aussi à Michel : « Va, et annonce son crime à Samyaza » (Semiazos) et à ses compagnons qui ont eu commerce » avec les femmes, afin que la souillure de leur impiété » soit manifestée ; et quand leurs fils auront péri, quand » ils auront vu mourir celles qu'ils ont aimées, enchaîne-les pour soixante-dix générations sous la terre » jusqu'au jour du jugement et de la consommation des » siècles. »

Dans le livre d'Hénoch, selon le Codex pseudepigraphus de Fabricius, selon le fragment grec, p. 171 et 194, il est question du Tartare, mais on n'y parle pas du commerce de Semiazos et de ses compagnons avec les femmes, cette chute ayant eu lieu avant la création de la terre.

On croyait que les démons avaient été précipités après leur rébellion, du firmament dans les régions sublunaires. (S. Athanase, de Incarnat. verbi Dei 26. Julian Pomarii, de vita Contemplat. ap. S. prosper. Oper. III, col. 50.)

Les autres traditions de l'antiquité supposent de même deux genres de chutes primitives, la *chute de l'homme* n'étant que la *conséquence de la chute primitive des Esprits dans le ciel.*

Suivant les traditions sacrées *des Perses,* l'homme et la femme *primitifs* ne sont tombés qu'en ajoutant foi au mensonge d'*Ahriman,* et de ses légions infernales. (Anquetil, tome II, p. 378.)

Il en est de même des *Grecs*. La défaite des *Titans* précéda celle de l'humanité, personnifiée par Prométhée. Ce n'est pas le rapt du feu céleste qui a déterminé immédiatement l'apparition des maux sur la terre. Cette funeste catastrophe n'en a été que la conséquence indirecte et médiate ; c'est à l'introduction de la femme qu'on fait remonter la cause de tous les maux qui ont affligé l'humanité, comme dans la Bible. (Hésiode, ἔργα και ἡμέραι, verset 60, etc.) Pandore en est la personnification ; les malheurs de Prométhée sont liés à l'apparition de Pandore. C'est en vain que Prométhée, étant encore innocent et n'étant point l'artisan du mal (Hésiode, Théogonie, verset 614, etc.), donne à son frère Epiméthée le conseil de ne point accepter la femme que lui envoient les dieux ; malheureusement, les charmes de Pandore aveuglent ce dernier ; la boîte qu'elle porte laisse échapper les maux qui s'abattent sur l'humanité.

Ces mythes furent reproduits par les poètes postérieurs à Hésiode, tels que *Théognis* et *Eschyle*. Platon les développe aussi et nous montre les hommes gouvernés d'abord par un démon céleste, puis abandonnés

par les dieux, mais conservant encore le souvenir des jours heureux qu'ils menaient sous *Kronos*.

On trouve en Grèce également des traces concernant *la médiation d'Hercule* qui réconcilie les hommes, personnifiés par *Prométhée*, avec la Divinité. Aucune religion positive, en effet, ne laisse les hommes dans cet état d'abandon ; il faut qu'ils retournent à Dieu, grâce à des médiateurs.

CHAPITRE IX.

Hiérarchie céleste suivant les traditions chinoises.

L'école de Laot-seu (Rémusat. *Mémoire sur la vie et les opinions de Laot-seu*. Paris, 1823, p. 22) dit : que *Shang-ti, Thian* ou *Tao*, a produit l'unité, la raison, qui n'a ni forme, ni corps ; la raison a transformé la négation, ce principe éternel et invisible de *l'Être en Être*. De là, les deux règles fondamentales *Yn* et *Yang* et *toute la création*. Les *Esprits* qui habitent l'univers, doivent également à *Tao* leur origine. Ce sont eux qui, selon *Confucius* (Cont-seu), forment l'essence et la *base invisible de tout ce qui existe*. (*Mémoires des Missionnaires, concernant les Chinois*, tome III, p. 65 et 66.)

Le monde des Esprits a existé avant le monde matériel ; le ciel visible n'est que l'image grossière du ciel invisible. (Viidelou. *Remarques sur l'Yking*. Pauthier, *Livres sacrés de l'Orient*, p. 146.)

Les Chinois s'accordent sur ce sujet, non-seulement avec les Indiens, avec Pythagore et Platon, mais encore

avec nos traditions bibliques, qui disent, suivant l'épître aux Hébreux (chap. XI, 3), *que les choses qui se voient n'ont point été faites de choses qui parussent.*

Selon les traditions chinoises, les Esprits forment la porte, c'est-à-dire l'entrée et la sortie de la Divinité dans le monde visible, Dieu agissant partout et se manifestant partout. Dieu est le Centre et le Milieu éternel du monde spirituel; c'est pour cette raison qu'il réside dans le palais du Milieu éternel, vers le pôle arctique, l'étoile polaire étant située, selon les Chinois, au centre du monde. *Dieu y est entouré d'un conseil suprême,* composé d'Esprits de la nature la plus élevée, et qui président à l'harmonie de l'univers. C'est de son milieu et de son entourage que provient la mesure des temps, l'heur et le malheur.

Il y a encore deux autres cours célestes, dont l'une se trouve vers *Nord-Est* et l'autre vers *Nord-Ouest. Toute l'armée des cieux* est subordonnée à ces trois cours célestes; les Esprits qui gouvernent les étoiles fixes et les planètes en dépendent. Il en est de même des quatre Esprits élémentaires qui président aux quatre régions célestes de l'univers, et de l'*Esprit* ou du *génie de la terre.* Ces cinq Esprits règnent chacun pendant soixante-douze jours de l'année; on adore chacun de ces Esprits de préférence durant le temps de son règne.

Les Esprits qui président aux étoiles exercent une influence favorable ou funeste selon la constellation des étoiles, vis-à-vis de la terre, durant chaque moment de l'année.

Les comètes, qui font aussi partie de la milice céleste, passent pour des phénomènes et pour des signes de mauvais augure.

La périodicité des constellations diverses forme la

base de l'astrologie, science cultivée dès les temps primitifs par les Chinois comme par les Indiens et les Perses.

Les Chinois ont admis généralement *deux classes d'Esprits célestes:* les *Sching-ling* (les saintes intelligences), et les *Sching-ming* (les intelligences de lumières ; les intelligences lucides et voyantes).

Les Esprits célestes se rapportent au principe de *Yang,* à la transformation de la négation en l'Etre, au *devenir* ou à la formation, tandis que les *Kuei* (les mauvais Esprits) correspondent au principe de *Yn,* à la transition de l'être à la négation, à la destruction. Les *Kuei* luttent toujours contre les bons Esprits pour exercer une influence funeste sur les hommes. Les bons Esprits combattent sans cesse les mauvais ; ils poursuivent ces derniers dans toutes les sphères de la nature jusqu'au sanctuaire du cœur humain. Les *Kuei*, persécutés par les bons Esprits, se retirent dans les profondeurs de la nature et dans le cœur de l'homme, en l'excitant à la tyrannie, à la débauche et à toutes les mauvaises passions, jusqu'à l'obsession et à la véritable possession; heureusement, les bons Esprits cherchent à délivrer l'homme de leur influence funeste, en les chassant aux abîmes de la mer ou le *Lung* déchu, gémit dans une prison horrible.

Les prisons des mauvais Esprits sont aux limites extrêmes de l'univers, bien éloignées de la face de *Schang-ti* et des demeures des bons Esprits et des lieux expiatoires, où les bons Esprits qui n'ont pas rempli leurs devoirs, expient leurs fautes commises durant leur séjour terrestre. Les mauvais Esprits sont plongés dans une brutalité hideuse ; néanmoins ils n'ont pas l'instinct animal, mais l'instinct de la méchanceté, cette tendance démoniaque de vouloir tout corrompre.

C'est pourquoi, ils abîment et salissent tout, lorsqu'ils rôdent sur la terre.

La lutte des bons Esprits contre les mauvais, suivant les traditions chinoises, offre une analogie frappante avec la lutte des Anges contre les démons, selon la Bible. On connaît surtout le combat de l'archange Michel (Daniel, chap. XII, 1). Jude (v. 9) dit aussi : « Et » néanmoins, Michel l'archange, quand il contestait, » disputant avec le démon touchant le corps de Moïse, » n'osa point prononcer de sentence de malédiction, » mais il dit seulement : Que le Seigneur te censure » fortement. » Voici encore d'autres passages de la Bible, sur les bons et sur lès mauvais Anges. La Genèse raconte, dans le chapitre XVIII, l'apparition dans les plaines de Mamre, puis dans le chapitre XIX *la destruction de Sodom par les Anges ;* le verset 13 dit : « Nous » allons détruire ce lieu, parce que leur cri est devenu » grand devant l'*Eternel, et il nous a envoyés pour le » détruire.* » Les Nombres parlent de l'apparition de l'Ange, qui barrait la route à Balaam (Nombres XXII, v. 22, etc.). Le Lévitique (Lévitique, XVII, 7) défend d'offrir des sacrifices aux diables. On sait qu'il est parlé dans le livre de Tobie d'une recette pour mettre en fuite tous les démons; elle consistait à mettre sur des charbons une partie du cœur d'un gros poisson, qui, du reste, n'est pas nommé (Tobie, III, 8). La fumée éloignait les mauvais Esprits; la musique produisait aussi les mêmes effets; le roi Saül y avait recours pour être soulagé, lorsqu'il était tourmenté par le mauvais Esprit (I, Sam., c. 16, v. 23). C'était une opinion reçue chez les Juifs, que les diables avaient part à tous les malheurs qui affligeaient les hommes. Mais si le genre humain a des ennemis terribles dans la personne

des mauvais Esprits, il a aussi de puissants protecteurs dans les Anges, dont les fonctions sont de veiller sur la conduite des gens de bien, et de les secourir (Psaume XXXIII, v. 8). Jésus-Christ (ev. Math. 26, v. 53) assure qu'il est le maître de prier son père qui enverrait à son secours plus de douze légions d'Anges.

Saint Pierre (I Epître, cap. V, v. 5), de son côté, assure que le diable, semblable à un lion rugissant, n'est occupé qu'à chercher à dévorer les hommes. Ces esprits impurs, non contents de tourmenter le genre humain, entrent aussi dans les corps des animaux. Ils vont quelquefois se promener dans des lieux arides, sans pouvoir trouver du repos. Leur demeure ordinaire est l'enfer, d'où ils ne sortent que lorsque Dieu leur permet d'aller tenter les hommes; car saint Pierre (II Pierre, cap. II, v. 14) et saint Jude, v. 6, assurent que les Anges rebelles furent précipités dans le Tartare, pour y être punis jusqu'au jour du jugement. Le chef des démons était connu chez les Juifs sous le nom de Béelzébub. (Matth. XII, v. 24, Marc III, v. 22, Luc II, v. 5.)

La première épître aux Corinthiens (chap. VI, 2 et 3) *fait mention des Anges qui seront jugés par les saints.* L'épître aux Hébreux (I, 14) dit : « Les Anges sont des » Esprits administrateurs, envoyés pour servir en fa- » veur de ceux qui doivent recevoir l'héritage du salut. » Le Christ lui-même parle des *Anges gardiens* dans le chapitre XVIII de saint Mathieu (v. 10) : « Prenez garde » de ne mépriser aucun de ces petits ; car je vous dis » que dans les cieux *leurs Anges regardent toujours la* » *face de mon Père,* qui est aux cieux. »

Les idées des Chinois sur la hiérarchie céleste ont une analogie encore plus frappante avec celles de la Bible. On connaît le fameux verset 6 du premier chapitre du

livre de *Job* : « *Or, il arriva un jour que les enfants de* » *Dieu vinrent se présenter devant l'Eternel,* et que *Sa-* » *tan aussi* entra parmi eux. » Le deuxième chapitre du livre de Job (v. 1) parle aussi de ces enfants de Dieu qui se présentent devant l'Eternel. Il en est de même de la fameuse cour céleste que le voyant Michée a vue (I, Rois, XXII, 19-22) : « J'ai vu l'Eternel assis » sur son trône, et *toute l'armée des cieux* se tenant » devant lui, à sa droite et à sa gauche. Et l'Eternel » a dit : Qui est-ce qui induira Achab, afin qu'il monte » et qu'il tombe en Ramoth de Galaad? Et l'un par- » lait d'une manière, et l'autre de l'autre. Alors un » Esprit s'avança, et se tint devant l'Éternel, et dit : » Je l'induirai. Et l'Eternel lui dit : Comment? Et il » répondit : Je sortirai, et je serai un Esprit de men- » songe dans la bouche de tous ses prophètes. Et l'E- » ternel dit : Oui, tu l'induiras, et même tu en vien- » dras à bout; sors, et fais-le ainsi? »

Le Nouveau-Testament fait également mention de la *hiérarchie céleste. L'apocalypse* (chap. I, 4 et 5) parle des *sept Esprits qui sont devant le trône* de l'Eternel. Voici ces versets : « Jean, aux sept églises qui sont en Asie, » que la grâce et la paix vous soient données de la part « de *Celui qui est, et qui était, et qui est à venir, et de la* » *part des sept Esprits qui sont devant son trône ;* et de » la part de Jésus-Chist, qui est le témoin fidèle, le pre- » mier-né d'entre les morts, et *le prince des rois de la* » *terre.* »

Ces *sept Esprits* sont selon l'*Apocalypse* (v, 6) « *en-* » *voyés par toute la terre ;* » de là, la doctrine des sept *Séphirots* ou manifestations principales de la force créatrice qui président à la direction du monde visible.

Quant aux rapports du *Fils premier-né* de Dieu avec

l'Eternel lui-même, il faut lire *l'Épitre aux Colossiens* (I, 15, 17 et 18). Voici ces versets : « Lequel est *l'image de* » *Dieu invisible, le premier-né de toute créature* (πρωτότοκος » πάσης κτίσεως). Et il est avant toutes choses, et toutes » choses subsistent par lui. Et c'est lui qui est le chef » du corps de l'Eglise, et qui est le commencement et le » premier-né d'entre les morts, afin qu'il tienne le pre- » mier rang en toutes choses, » grâce au *bon plaisir du Père éternel.* (V. 19.)

Le premier chapitre de l'*épitre aux Hébreux* dit que le Christ, *en sa qualité de Fils de Dieu, est supérieur aux Anges* (v. 4 et 5) : « Etant fait d'autant *plus excellent que* » *les Anges,* qu'il a hérité un nom plus excellent que le » leur. Car auquel des Anges a-t-il jamais dit : « Tu es » mon Fils, je t'ai aujourd'hui engendré. Et d'ailleurs : » Je lui serai Père, et il me sera Fils. »

Néanmoins la même épître aux Hébreux ajoute, dans le deuxième chapitre (v. 3), que le Christ, *en sa qualité d'homme,* est *inférieur aux Anges;* voici ce verset : « Mais » nous voyons couronné de gloire et d'honneur *celui qui* » *avait été fait un peu moindre que les Anges, c'est à* » *savoir Jésus,* par la passion de sa mort, afin que, par » la grâce de Dieu, il souffrît la mort pour tous. »

On sait d'ailleurs que le Christ lui-même dit maintes fois « *que le Père est plus grand que lui.* » En disant : « Moi et le Père sommes *un.* » Il ne parle que d'une unité ou union *morale,* ce qui résulte surtout de la *prière sacerdotale* du Christ (Jean, XVII, 21). « Afin que » *tous soient un,* ainsi que toi, Père, es en moi, *et moi* » *en toi;* afin qu'eux aussi soient *un* en nous, et que le » monde croie que c'est toi qui m'as envoyé. » (V. 22 et 23). Il y ajoute même : « Et je leur ai donné la gloire » que tu m'as donnée, afin qu'ils soient un comme nous

» sommes un. Je suis en eux et toi en moi, afin qu'ils » soient consommés en *un,* et que le monde connaisse » que c'est toi qui m'as envoyé, et que tu les aimes » comme tu m'as aimé. » Le Christ dit même, lorsque les Juifs veulent le lapider, pour un blasphème, parce que n'étant qu'un homme, il s'est fait Dieu (Jean, X, 33 jusqu'à 36) : « N'est-il pas écrit en votre loi, » J'ai dit : *Vous êtes des Dieux?* Si elle a *donc* appelé » Dieux ceux à qui la parole de Dieu est adres- » sée, et *cependant* l'écriture ne peut être anéantie, » dites-vous que je blasphème moi que le Père a sanc- » tifié et qu'il a envoyé au monde, parce que j'ai dit : » Je suis le Fils de Dieu? » Nulle part dans la Bible il n'est donc question d'une trinité égalitaire, des *préten- dues personnes de la Divinité* : « Le Père éternel qui » donne tout est plus grand que tous. » (Jean, X, 29.)

C'est de *l'Eternel seul,* du père des lumières, en qui il n'y a point de variation, ni d'ombre de changement, que vient tout don parfait (Jacques, I, 17). Tout change, tout finit, même la Christocratie sera absorbée finalement dans la Théocratie éternelle, *afin que Dieu soit tout en tous* (I Corinth. XV, 28); car le Christ *ne tient son pouvoir que de Dieu seul;* c'est Dieu qui lui a assujetti toutes choses, et c'est à l'Eternel que le fils lui-même sera assujetti à la fin (I Corinth. XV, 24-28). Le trône de *l'Ancien des jours* est éternel, mille milliers le servent, et dix mille millions assistent devant lui (Daniel, VII, 10). C'est l'Ancien des jours seul, qui donne le jugement aux saints, afin qu'ils puissent obtenir le royaume. (Daniel, VII, 22.)

Quant aux Anges spécialement, la Bible en admet différentes classes et divers ordres comme les traditions

chinoises. Il y a une analogie entre les Archanges, les séraphins, les chérubins, etc., et les *Sching-ling* ainsi que les *sching-ming* des Chinois.

La première espèce, dont il soit parlé dans l'Ecriture, est celle *des chérubins* (Genèse, chap. III, v. 24), chargés de garder le chemin de l'arbre de vie après la désobéissance du premier Père.

Le prophète Ézéchiel (cap. X, v. 5 et 10), dans la fameuse vision des Chérubins, suppose qu'ils avaient quatre faces et quatre ailes et une main d'homme sous leurs ailes (v. 8 et 21) ; leur figure avait quelque rapport au *Sphinx*, ce qui fait croire à saint Clément d'Alexandrie que le Sphinx des Egyptiens était une imitation du chérubin des Hébreux. (Selon Ézéchiel, 10, 20, etc. Esaïe, XXXVII, 16.)

(L'Éternel est assis sur? les Chérubins.)

Les *Séraphins* ont, selon Esaïe (VI, v. 2), six ailes : de *deux* ils couvrent leur face, de *deux* leurs pieds et de deux ils volent.

Selon Job, chap. XXXVIII, 7, l'éternité ou la préexistence des fils de Dieu est nettement établie. Ce passage dit, que les fils de Dieu louaient l'Éternel avec les astres du matin, lorsqu'*Il* posait les fondements de la terre.

On sait que saint Augustin a cru que les Anges avaient été créés le premier jour avec la lumière. Selon Origène, les eaux supérieures que l'Écriture place au-dessus du firmament sont des Esprits bienheureux, et les eaux inférieures des Esprits déchus, qui avaient péché dès le commencement, lors de la séparation de la lumière d'avec les ténèbres, bien qu'ils ne fussent pas méchants dans l'origine.

Daniel (cap. VIII, v. 16, et cap. IX, v.21, etc.) parle de Gabriel qui lui prédit la venue du Messie, en en fixan

l'époque, de même que des grandes monarchies Médo-Perse et Gréco-Màcédonienne et Syrienne.

On sait que Raphaël est le héros du livre de Tobie (cap. VIII, etc.). Selon le chap. XII, v. 15 dudit livre, cet Ange dit : « Je suis Raphaël, l'un des sept Anges saints, qui présentent les prières des saints, et qui marchent devant la majesté du saint. »

On sait que saint Jean parle de ces sept grands Esprits qui sont devant le trône de l'Eternel. (Apocalypse, I, v. 4 et III, v. 1, IV, 5.)

Daniel parle aussi de l'Ange Micaël, XII, etc., de même que l'épître saint Jude, v. 9.

Saint Paul parle des principautés (Ephès, I, v. 21, Coloss. I, v. 16), des puissances, des vertus, des dominations (I, Thess., chap. VI, v. 15), des trônes, des Archanges.

Les Grecs célèbrent encore à présent la fête des neuf ordres des Anges, le 8 novembre (langü consta. Christ. liv. IV, 188), et on lit dans leur Ménologue (Menol., græcum, après Ughellius, t. X, p. 289), que Samaez, un des chefs des Anges se révoltait contre Dieu ; qu'après cette rébellion, il fut appelé le diable, et que c'était Michel, qui était à la fête des bons Anges.

Tous les *gnostiques* soutenaient que les Anges avaient créé le monde, Carpocrate et Marcion attribuaient même la création du monde à des Anges qui ne voulaient point reconnaître l'autorité de Dieu.

Saturnin, disciple de Ménandre croyait que le Dieu des Juifs était aussi un des Anges créateurs de l'Univers.

Les Égyptiens admettaient diverses substances spirituelles et plusieurs ordres de puissances célestes. Le célèbre Mercure Trismégiste avait écrit sur cette matière 20,000 volumes, si l'on peut s'en rapporter à Julius Firmicus.

CHAPITRE X.

Armée des cieux suivant les traditions indiennes.

Selon les lois de Manou (liv. XII, § 122, traduct. franç. de Pauthier), les brâhmanes doivent se représenter le grand Être (*Para-Pouroucha*) comme le souverain maître de l'univers, et ne pouvant être conçu par l'Esprit que dans le sommeil de la contemplation la plus abstraite.

Suivant le livre XII des dites lois (§ 124) : « C'est ce » Dieu qui, enveloppant tous les êtres d'un corps formé » de cinq éléments, les fait passer successivement de la » naissance à l'accroissement, de l'accroissement à la » dissolution par un mouvement semblable à celui » d'une roue. »

Selon le *Yoga-Sâstra, Isvara,* l'intelligence absolue et suprême, diffère de *Brâhma* que la mythologie indienne place au centre de l'œuf du monde. C'est un fait bien constaté que non-seulement les Indiens (Lois de Manou, liv. I, § 12, etc.), mais encore les Egyptiens et Orphée représentent la création sous la forme d'un œuf. (Plutarque, Symposion, lib. II, Quæst 3. Macrob. Saturn., lib. VII, cap. 16.)

Tous les Védas ne prouvent, du reste, que l'unité absolue de l'Être suprême. Selon les *Védas* et l'école orthodoxe de *Védanta :* Dieu seul, qui est pure intelligence, est l'auteur de tout ce qui existe. L'Être suprême est tout à la fois la *cause matérielle* et la *cause efficiente* de l'univers (Brâhma-Soutra, 1, 23). Dieu est la cause

unique de la création, de la conservation et de la dissolution de l'univers.

Il est tout à la fois *créateur* et *nature*, *formateur* et forme, *opérateur et œuvre*. Dieu n'a pas besoin d'instruments pour créer, comme l'araignée forme son fil de sa propre substance et le réabsorbe en elle. Un effet n'est pas autre que la cause ; la mer est la même partout, bien que les vagues et les gouttes diffèrent les unes des autres. Comme le lait se change en caillé, ainsi *Brâhma* est diversement modifié, sans l'aide d'outils ou moyens extérieurs quelconques. Aucun motif ou but spécial, *autre* que sa *volonté seule*, n'a besoin d'être assigné pour sa création de l'univers. L'injustice et l'incompassion ne doivent pas lui être imputées, parce que quelques-uns (les dieux secondaires ou les purs Esprits) sont heureux, tandis que d'autres sont malheureux et misérables.

Kapyla, le fondateur du système philosophique de *Sankhya*, établit le *dualisme* de la passivité matérielle et de l'activité intelligente qui forme cette matière. Ces deux principes sont analogues au *Yn* et *Yang* des Chinois, à *Osiris* et à Typhon des Egyptiens, *Ormuzd* et *Ahriman* des Perses, au νοῦς et ὕλή d'*Anaxagoras*, *à l'unité* productrice et active, et à la dualité passive, matérielle et visible de *Pythagore*. *Gotama*, l'auteur du Système philosophique de *Nyaya* est *aussi dualiste*, en admettant *deux principes coéternels, l'esprit et la matière* (le Boudhi et le Prakriti). L'*Esprit* est *animé et actif*; la *matière* est *passive* et *inanimée*. La matière ne se meut que grâce à l'impulsion qu'elle reçoit de l'esprit.

Les Systèmes de Nyaya et de Sankhya soutiennent, au sujet des preuves de la différence de l'esprit et de la matière, *qu'un instrument exige un opérateur;* sans un opérateur, nous ne pouvons pas voir à l'aide des yeux, qui

sont les instruments de la vision. *Les lois de la nature, comme cause suprême, n'expliquent rien;* il faut remonter à la volonté d'un Être, d'un *Moi* qui les établit, les applique et les réalise.

La secte de *Djina,* ou les *gymnosophistes* sont également dualistes; ils admettent deux principales catégories :

1. *Djiva,* l'âme vivante, la substance animée, l'agent et le sujet de la jouissance ;

2. *Adjiva* (substance inanimée), la matière inerte et corporelle, l'objet de la jouissance.

Les *Mahesvaras* et *Pasoupatas* ont emprunté le dualisme au système de *Sankhya;* ils prétendent que Dieu (Iswara) est la cause efficiente du monde, mais que la nature (*Prakriti*) est la cause matérielle et plastique. Ils sont donc également hérétiques aux yeux des *védantins* parce qu'ils reconnaissent la création de l'univers par la Divinité *en dehors* de *sa propre essence.*

Le *Vaïschika* de *Kanada,* tout en renfermant des éléments d'une philosophie corpusculaire, contient un *dualisme mitigé.* Kanada prétend que le monde dans *sa forme actuelle,* avec laquelle il ne faut pas confondre la *matière primitive,* a été formé et organisé par l'Esprit suprême ; d'où il résulte que, dans son état primitif et atomique, la matière est éternelle, et que dans son état secondaire, organique, ou revêtue de forme, elle est périssable. (Colebrooke, *Essai sur la philosophie des Hindous*, traduct. fr. de Pauthier, pages 130, 140, etc.)

Quant à l'unité de l'Être suprême, toutes les anciennes écoles des Hindous, tout en admettant une foule de dieux secondaires ou *Esprits,* ne reconnaissent qu'un monothéisme parfait; il n'y a que les *Pantcharatras* et les *Bhagavatas,* qui divisent Dieu en *trois personnes* et *dé-*

truisent par conséquent l'unité de l'Être suprême, comme plus tard *le trimourti* (trithéisme.)

Le grand principe intellectuel est doué, selon les lois de *Manou* (liv. XII, § 24, 25 et 26), et suivant *Sankhya-Karika* (art. 53 et 54) de trois qualités principales, savoir : 1° La *bonté,* dont le caractère distinctif est la science ; 2° *la passion ;* 3° l'obscurité ou l'ignorance, ou la méchanceté. Ces trois essences primordiales et constitutives de l'Esprit, ou de l'Être, ces trois penchants ou instincts naturels des êtres, sont les attributs nécessaires et essentiels de tout ce qui existe. De là les trois principales classes d'Êtres : 1° *Les bons Esprits ;* 2° *les Êtres mixtes,* qui correspondent à la *passion,* tels que les Êtres terrestres, soit *hommes,* soit *animaux ;* 3° les *mauvais Esprits.*

Si nous passons de l'Être suprême à la *hiérarchie céleste,* nous voyons que les *Védas* et les *Lois de Manou* admettent des catégories nombreuses d'Esprits parmi les bons génies et parmi les démons.

Suivant les lois de *Manou* (liv. I, § 36), les *Déwas* (*dieux*) sont les *Esprits célestes* qui ont pour chef *Indra*, roi du ciel secondaire. (Ramayana, liv. I, chap. 45.)

Les *dévas* sont aussi nommés *Souras. Indra*, leur chef, est régent de l'un des huit points cardinaux de l'Est ; son règne finit au bout de l'un des quatorze *manvantaras* qui composent un *kalpa* ou jour de Brâhma. Alors, Indra régnant, est remplacé par celui qui, parmi les dieux ou les hommes, a le plus mérité cet honneur. Il pourrait même, avant le terme fixé, être dépossédé par un saint, ayant accompli des austérités qui le rendraient digne du trône d'*Indra.* Cette crainte l'occupe souvent, et aussitôt qu'un saint personnage se livre à de pieuses mortifications, capables de l'inquiéter, il lui envoie une sédui-

sante nymphe (Apsarâ) pour tâcher de le faire succomber et de lui enlever ainsi tous les fruits de ses austérités. (*Ramayana,* liv. I, chap. 63 et 64).

On voit que les Indiens sont d'accord avec la Bible, en croyant que les saints parviennent au rang des purs Esprits ou des Anges. On connaît la parole du Christ, adressée aux *Saducéens* (saint Matthieu, XXII, 30) : « Car, en la résurrection, on ne prend ni on ne donne » point de femmes en mariage, mais on est comme les » Anges de Dieu dans le ciel. » Il faut aussi lire l'épître aux Hébreux, chap. II, 6 et 7 : « Qu'est-ce que de » l'homme, que tu te souviennes de lui? ou du fils de » l'homme, que tu le visites? Tu l'as fait un peu » moindre que les Anges, tu l'as couronné de gloire » et d'honneur, et l'as établi sur les œuvres de tes » mains. »

Le Christ lui-même dit encore aux Juifs (qui voulaient le lapider, d'avoir dit : « *Moi et le Père sommes* » *un) :* « *N'est-il pas écrit en votre loi : J'ai dit : Vous êtes* » *des Dieux?* Si elle a donc appelé Dieux ceux à qui la » parole de Dieu est adressée, et cependant l'Écriture ne » peut pas être anéantie ; dites-vous que je blasphème, » moi que le Père a sanctifié, et qu'il a envoyé au » monde, parce que j'ai dit : Je suis le fils de Dieu. » (Saint Jean, X, 34-36.)

Le Psaume LXXXII (v. 6) dit également, en parlant des hommes : « *Vous êtes des Dieux, et vous êtes tous en-* » *fants du Souverain.* »

Saint Paul, dans la première épître aux Corinthiens (chap. VI, 3) dit même : « *Ne savez-vous pas que nous* » *jugerons les Anges?* »

Les *Apsarâs* sont des nymphes ou bayadères du ciel d'*Indra,* qui sortirent de la mer (suivant les poètes) pen-

dant que les *Dévas* et les *Asouras,* leurs ennemis, la barattaient dans l'espérance d'obtenir l'ambroisie.

Les *Pitris* (lois de Manou, liv. III, § 193-202) ou *Dieux-mânes* sont des personnages divins, ancêtres du genre humain, et qui habitent l'orbite de la *lune* (lois de Manou, liv. I, §. 66). Parmi les Pitri's, les sept *Manou's* et les *Richis* sont considérés même, non-seulement comme les ancêtres des hommes, mais encore comme les aïeux des dieux et des génies. C'est pour cette raison que la cérémonie en l'honneur des Pitri's est aux yeux des Brâhmanes, supérieure à la cérémonie en l'honneur des dieux (lois de Manou, liv. I, § 34, etc., liv. III, § 203). Suivant les loi de Manou (liv. I, § 61), six *Manous* descendent du premier Manou *Swâyambhouva* (issu de l'être existant de lui-même). Ces Manous donnèrent naissance à une race de créatures douées d'une âme noble et d'une énergie supérieure.

Vivas-vat (Vaivas-vata), est le septième Manou qui a construit un fort navire, dans lequel il s'est embarqué avec les sept *Richis.* Le Dieu *Vischnou,* métamorphosé en poisson, traîna le vaisseau pendant un grand nombre d'années et le fit aborder sur le sommet du mont Himavât (Himalaya) où il ordonna aux *Richis* d'attacher le navire. (*Recherches asiatiques,* vol. I, p. 170.)

Le jour des Pitris se divise en deux quinzaines terrestres (lois de Manou, liv. I, § 66). La *quinzaine noire,* qui finit avec le jour de la nouvelle lune est pour les Pitris, le jour destiné aux actions, et la *quinzaine blanche,* qui finit avec le jour de la pleine lune, la nuit consacrée au sommeil.

Nous parlerons plus tard des rapports des Pitris avec les hommes, et du culte qu'on rend à ces mânes des ancêtres, qui passent pour avoir institué les cérémonies

religieuses, les Esprits purs connaissant seuls parfaitement la théologie.

Les *Asouras* sont des ennemis des *Dévas,* en hostilité perpétuelle avec ces bons *Esprits;* les *Asouras* sont d'un ordre bien supérieur aux autres démons. (Le drame *Sakountala,* acte VI.)

Les *Ràkchasas* (lois de Manou, liv. I, § 37) sont des génies malfaisants. Ils paraissent être de plusieurs sortes : les uns sont des géants, ennemis des dieux, comme *Ravana* dans le poëme épique du Ramayana; les autres hantent les forêts et les cimetières; ils troublent, en général, sans cesse, les sacrifices des pieux ermites. Leur nombre est incalculable et ne cesse de se renouveler par les âmes criminelles, qui sont condamnées à devenir des *Rakchasas* plus ou moins longtemps, suivant la gravité de leurs fautes. (*Ramayana,* liv. XII.)

Les *Pisàtchas* sont des Esprits inférieurs aux *Rakchasas.* (Ramayana, liv. XII.)

CHAPITRE XI.

Hiérarchie céleste selon les anciens Perses.

Les *Perses* admettent *sept Esprits* supérieurs (Amchaspands), comme l'Apocalypse de saint Jean. (Chap. I, 4; Chap. III, 1; Chap. IV, 5; Chap. V, 6.)

Selon l'Apocalypse, les *sept Esprits* sont aussi appelés les sept lampes de feu ardentes devant le trône de l'Éternel (Apocalypse, IV, 5). Ces sept Esprits de Dieu sont, selon l'Apocalypse (chap. V, 6), envoyés par toute la

terre. On connaît la doctrine des sept séphirots où manifestations principales de la force créatrice qui président à la direction du monde visible.

Ormuzd est, selon le *Zend-Avesta* (Anquetil-Duperron, tome III, 262), le premier de ces sept grands Esprits. Les anciens Perses appellent les bons Esprits en général *Izeds* (Anquetil, tome II, pag. 211, 222, etc.) *Mithra* est le plus grand de ces *Izeds;* il donne la lumière à la terre, et entretient le monde par les biens physiques et moraux (Anquetil, tome II, pag. 223). Il protége l'homme contre les mauvais génies (*Darvands*), les satellites d'Ahriman.

Les *Gahs* président à une des cinq parties du jour (lever du soleil, midi, trois heures après midi; coucher du soleil jusqu'à minuit et minuit jusqu'à l'aurore).

Les *Hamkas* (coopérateurs) sont des *Izeds* d'un ordre inférieur, qui accompagnent les *Izeds* supérieurs.

Les *Feroües* sont des Anges gardiens femelles.

Les *Dews* (les *dévas des Indiens*) sont, selon le réformateur *Zoroastre,* en haine du brâhmanisme, des mauvais génies, des créations d'*Ahriman* (Anquetil, tome II, 365-369). L'homme ne doit pas invoquer les Dews. Ahriman a trompé les hommes sur ce qui regarde les Dews (Anquetil, tome II, 378); en ajoutant foi à ce mensonge, l'homme et la femme primitifs sont tombés. Du reste, tous ces mauvais Esprits seront finalement heureux, bien qu'ils multiplient la mort dans le monde. On voit que les préjugés nationaux ont contribué à propager et à exagérer la doctrine des mauvais Esprits. *Chaque peuple croyait que le vrai Dieu et que les bons Esprits ne pouvaient se révéler qu'à lui seul.* Toutes les castes de prêtres ont toujours persécuté les voyants et les prophètes étrangers ou laïques comme *démoniaques.*

On sait que le Christ lui-même n'a pas échappé à cette accusation injuste et odieuse. (Jean, X, 19-21.)

CHAPITRE XII.

Les êtres invisibles selon les penseurs grecs.

Selon *Héraclite* (Diog. Laërt., IX, 8), Dieu est le lien spirituel de tout ce qui existe. (εἱμαρμένη.)

Suivant *Anaxagoras* (Suidas Anaxag.), Dieu est le suprême gardien du monde ; il est l'Esprit qui met tout en mouvement, sans se confondre avec aucune chose et sans changer jamais.

Plutarque dit (d'Isis et d'Osiris, traduct. francaise de Ricard, tom. V, p. 383) : qu'une providence unique gouverne l'univers et que des génies secondaires en partagent avec elle l'administration ; on a donné à ces génies, chez les divers peuples, des dénominations et des honneurs différents.

Le monde matériel n'est selon plusieurs anciens penseurs, que l'image, le reflet ou l'ombre du monde invisible des causes.

Selon Socrate, ce qu'il y a *de mieux dans l'univers est invisible,* et ne peut être reconnu que dans ses œuvres. (Xénophon, Mém. I, 4 ; Platon, de Leg., X, 897, etc.; Platon, Rép. VII, init.)

Suivant Empédocle (Carmina, V, 11-15, éd. Sturtz 513, etc.) des forces spirituelles agitent le monde visible. Selon Thalès, l'univers est rempli de *dieux* (πλήρη θέων) (Aristot., de Anima, I, 5). Les âmes sont les forces

motrices de l'univers suivant ledit Thalès (Diog. Laërt., I, 24). Suivant Héraclite le monde visible est rempli de démons et d'Esprits. Platon dit (de Leg., 896) que ces êtres invisibles et surnaturels ont existé *bien avant la création* du monde matériel. Tous ces êtres invisibles sont selon Aristote (Physique, IV, 2 et 3), *aussi substantiels* que les êtres matériels. Plutarque dit (d'Isis et d'Osiris, traduct. de Ricard, tome V, page 378) : que toutes les substances qui sont au Ciel et dans les enfers ont un rapport commun, et les anciens donnèrent à celles-ci le nom de *sacrées* et aux premières celui de *saintes*.

Le nom de *démon* s'appliquait originairement à tout être divin, mais dans un sens plus restreint, il était entendu des divinités secondaires des génies et des héros. C'est pourquoi *Aristote* (de Divin. persona, II), dit que la nature n'est pas divine, mais *démoniaque* (ἡ γαρ φὺσεξ δαιμονία αλλ᾿ οὖ δεία). Le mot δαίμων, δαήμων ou δάμων est dérivé de δαίω (apprendre, connaître), ou de δάω, distribuer. En effet, les démons errent çà et là au-dessus du sol, sur lequel ils versent leurs dons matériels et spirituels, car selon Hésiode (Op. et Dies, 121, etc.), les bons génies veillent sur les hommes. Ces âmes vertueuses sont les gardiennes des mortels (Plut., d'Isis et d'osiris, Ricard V, 344). Pythagore dit que les Esprits annoncent aux hommes les choses occultes et prédisent l'avenir (Diog. Laërt., VIII, 32); les démons dirigent l'homme souvent en qualité d'Esprits gardiens dans toutes ses actions, témoin le démon de Socrate (Platon, Apolog., p. 31-40; Xénophon, Mém. I, 1) qui fut son génie familier, en l'avertissant souvent des dangers imminents dont il était menacé. Nous citons ici cet exemple frappant, parce que nous croyons qu'aucun homme doué de bon sens ne fera

passer cet homme illustre, le plus sage de tous ses contemporains en Grèce, pour un fou, ou pour un halluciné *comme M. Lélut, membre de l'Academie de médecine à Paris; il n'y a qu'un médecin matérialiste qui fût capable de débiter des absurdités aussi ineptes.* Quant à nos orthodoxes démonophobes, ils semblent croire que le démon de Socrate était un mauvais Esprit, *parce que cet homme illustre n'a été ni israélite, ni chrétien*, assertion non moins absurde et monstrueuse, que nous ne voulons guère effleurer. Nous nous rangeons de l'avis du *célèbre Platon*, qui regarde les démons comme les interprètes et les médiateurs entre les dieux et les hommes; les génies invisibles font passer au ciel les vœux et les prières des mortels et leur rapportent les oracles et les bienfaits de ces êtres puissants. (Plutarque, d'Isis et d'Osiris. Ricard, tome V, 344.)

Suivant les poètes et les penseurs grecs, depuis *Homère* et *Hésiode, depuis Thalès et Pythagore,* jusqu'à l'école d'Alexandrie, les démons n'étaient donc nullement *de mauvais Esprits.*

Les démons sont d'une nature mixte, et leur volonté est susceptible d'affections opposées. (Plutarque, d'Isis et d'Osiris. Ricard, V, 343 ; Creuzer, Religions de l'antiquité, trad. Guigniaut, tome III, part. I, p. 2, etc., etc.)

Pythagore, Xénocrate, Platon et *Chrysippe* croient, d'après les plus anciens théologiens, qu'il y a des êtres bien supérieurs en puissance à la nature humaine, bien que la divinité ne fnt en eux ni pure ni sans mélange; il y a dans les génies, ainsi que dans les hommes, différents degrés de vertu et de vice. (Plut., d'Isis et d'Osiris, Ricard, V, 342). C'est pourquoi Empédocle dit que les démons sont punis des fautes et des négligences qu'ils commettent. (Plut., d'Isis et d'Osiris, Ricard, V, 344.)

Plutarque dit (ibid): qu'il faut ranger parmi ces Génies qui n'étaient *ni dieux, ni hommes, Osiris, Isis, Typhon, Hercule, Bacchus, les Géants, les Titans,* etc., etc. Du reste, Isis et Osiris, de bons génies qu'ils étaient, ayant été changés en dieux, comme le furent depuis *Hercule et Bacchus,* ont reçu, et avec raison, les honneurs qu'on rend aux dieux et aux démons, puisqu'ils ont partout, et principalement sur la terre et dans les enfers, le pouvoir le plus étendu. Les génies secondaires administrent le monde sous la direction de la providence. Selon Cicéron (de Natura Deorum), les plus grands et les plus nobles de tous les philosophes, ont toujours pensé qu'ici-bas tout (même les choses naturelles) était régi et administré par les dieux.

Quant aux différentes classes de génies, il faut distinguer, selon Hésiode (Op. et Dies, 121, etc.), les *démons* (ces principes intelligents qui gouvernent le monde et distribuent les biens dans l'univers) et les *héros*. Les *démons* ont été des hommes de l'âge d'or (les *Manous,* les *Richis* des *Indiens* et les *Pitris* les plus anciens). Ils sont répandus dans l'air et observent, en qualité d'Esprits gardiens des mortels, les bonnes et les mauvaises actions des hommes. Les *démons* sont supérieurs aux héros qui n'ont été que les hommes illustres du quatrième âge. Ces *héros* ne constituent que des demi-dieux (ἡμι ϑεοὶ). On sait que Homère a chanté leurs hauts faits. Les vers dorés de *Pythagore* fournissent une division tripartite des êtres divins, *les Dieux, les démons et les héros* (v. 1 et 59). Suivant Pythagore, les démons sont des dieux terrestres (ϑέοι χθόνιοι), par opposition aux dieux célestes et supérieurs ; on les invoqua comme spécialement attachés à la protection du pays ; *ces substances spirituelles* répandues dans l'air, constituaient

les divinités topiques par excellence (θέοι εντόπιοι); les nymphes furent une classe de ces démons ou génies; on plaça sous leur protection spéciale les lieux arrosés par les eaux qu'elles habitaient. Les nymphes étaient donc également des divinités topiques qui veillaient sur le sol auquel elles étaient invisiblement attachées. Aussi chaque canton reconnut sa nymphe spéciale. *Sparte, Elis, Thèbes,* etc., etc., avaient leurs nymphes éponymes. (Pausanias, II, c. 16, § 3.)

Au reste, non-seulement *Pythagore,* mais encore *Thalès, Platon et les stoïciens,* distinguaient les démons, les héros et les dieux. Les démons étaient, suivant ces penseurs, *des substances spirituelles,* et les héros *des âmes séparées* des corps qu'elles ont autrefois animés. Tous ces génies sont de bons ou de mauvais esprits, suivant que leurs âmes ont été bonnes ou mauvaises. (Plutarque, de Placit. philosoph., lib. I, cap. VIII.)

Tous les morts sont désignés par ces penseurs sous l'acception générique de héros, comme dans l'Inde les Pitris (θέοι ἥρωες). En effet, grace au caractère historique du polythéisme, on devait confondre le culte des anciens héros avec le culte des ancêtres défunts ou des mânes en général. (Platon, Cratyl., § 33, p. 227, éd. Bekker.)

C'est ce qui explique comment peu à peu l'épithète de héros fut étendue à tous les morts. On distinguait quelquefois mieux par l'épithète de démons ceux qui avaient été élevés à la *condition de demi-dieux.* A une époque postérieure, ce fut généralement l'oracle de Delphes qui prononça sur la canonisation des héros (Pausanias, VI, cap. 6, § 2 et 3; Platon, Cratyl., § 33, p. 227, édit. Bekker). *En général, les héros furent même englobés dans la catégorie des démons,* car la démarcation entre ces deux ordres de génies n'était pas nettement tranchée. En effet,

les morts étaient également répandus dans l'air et dans tout l'univers comme les démons ; la plupart des héros furent également *les patrons locaux* des villes et des pays où ils avaient jadis vécu, et qu'ils avaient illustrés par leurs hauts-faits. Les esprits des ancêtres illustres et des anciens rois du pays étaient supposés accompagner les peuples qu'ils protégeaient ; lorsqu'on bâtissait une nouvelle ville, on leur offrait des sacrifices. (Pausanias, IV, cap. 27, § 4 ; Pausanias, I, cap. 34, § 2.)

On appelait *Théurgie* la science qui apprenait les diverses espèces des êtres intelligents, *la subordination* qui était entre eux, le culte qui leur était dû et les cérémonies nécessaires pour s'unir intimement avec eux.

L'antiquité considérait la *théurgie* comme *la science divine* par excellence (θέος ἔργον). Cette sorte de magie consistait à recourir aux génies bienfaisants, pour produire des effets surnaturels ou supérieurs aux forces de la matière inerte ; toute véritable magie n'est qu'une théurgie ; tout magicien n'agit qu'avec le concours d'un génie qui l'inspire et le porte à produire des choses merveilleuses. Le but de la théurgie était de perfectionner l'esprit et de rendre l'âme plus pure, en développant les hautes facultés de l'intelligence au *détriment* des instincts grossiers.

La théurgie qui est l'art de commander aux Esprits, a été apprise aux hommes par Mercure et expliquée par Bytis qui avait étudié les hiéroglyphes d'Egypte.

Les théurges passaient pour avoir le secret d'évoquer les dieux par des paroles mystérieuses ; et lorsqu'il y avait quelque résistance, la théurgie avait recours à des menaces qui triomphaient de l'opiniâtreté des dieux ; saint Augustin en fait mention dans sa Cité de Dieu. (De Civitate Dei, lib. X, cap. 2.)

Aristophane attribue à Orphée les premières formules théurgiques dont il avait puisé la substance dans les temples egyptiens. Ces formules enseignaient, comment il fallait servir les dieux et les apaiser lorsqu'ils étaient irrités; comment on expiait les crimes, comment on guérissait les maladies du corps et de l'âme.

La formule suivante, conservée par Plotin, reste comme preuve de la pureté des sentiments des théurgiens : « Marchez dans la voie de la justice, *adorez le* » *seul Maître de l'univers; il est un,* il est seul; il existe » par lui-même; tous les êtres lui doivent leur exis» tence, il agit dans eux et par eux; il voit tout et n'a » jamais été vu par des yeux mortels. »

Le prêtre théurgiste devait être irréprochable dans ses mœurs et sa conduite; avant d'entrer en fonctions, il était nécessaire qu'il s'y préparât par des jeûnes, des prières et diverses mortifications; alors seulement il lui était permis d'entrer dans le sanctuaire du temple, où son esprit dégagé de toute idée terrestre, s'éclairait aux lumières de la science divine.

Les *Orphiques* prétendaient qu'on pouvait non-seulement obtenir du ciel le pardon de tous les crimes, mais encore contraindre les immortels aux volontés humaines. La même croyance existait chez les Romains. Pline, Tite-Live et Denys d'Halicarnasse, ont transmis *beaucoup de faits bien constatés,* lesquels prouvent que les décrets divins pouvaient être changés ou éludés par le savoir-faire des prêtres. Les *augures* et les *haruspices* (qui découvraient les choses cachées et prophétisaient par le vol, le chant et la manière de manger des oiseaux, par le murmure des brises à travers les arbres, et celui des eaux sur les cailloux, par le passage des nuages, le cri des animaux, leur manière de porter la tête et la

queue, par l'inspection du foie et des entrailles d'une victime), les augures et les haruspices — dis-je — arrêtaient ou changeaient la volonté des dieux; c'est ce que Pline démontre en représentant Jupiter *contraint,* par les conjurations puissantes de Picus et de Faune, à quitter l'Olympe, pour venir sur terre enseigner à Numa Pompilius l'art des prodiges.

Dans Lucain et Stace, on trouve des menaces adressées aux mânes, pour accélérer leur obéissance. La distinction entre les hommes qui avaient obtenu une glorieuse immortalité et les dieux, tendait même à s'effacer, grâce au culte des héros, car l'âme, dégagée des liens du corps, s'envolait vers les cieux et y allait jouir d'une vie immortelle et incorruptible, ce qui l'assimilait naturellement aux dieux dont ce genre de vie formait le privilége.

Les héros intercédaient, ainsi que les saints du moyen-âge, auprès des dieux plus puissants qu'eux.

Sous le règne de l'empereur Julien, Chrysante et Maxime sont invités par ce prince à se rendre à sa cour; mais, comme ils ne rencontrent que des présages sinistres, obligeons, disent-ils, *obligeons les dieux à vouloir ce que nous voulons,* et ils recommencent les opérations théurgiques.

On sait qu'il y a dans la prière ardente une sorte de théurgie; les portes ne sont ouvertes qu'à ceux qui frappent violemment et les enfoncent, selon le Christ et les apôtres.

La prière serait une chose absurde, si l'on ne pouvait pas fléchir la volonté de Dieu et des génies célestes. La persuasion que la volonté des dieux peut être modifiée par l'énergique volonté de certains hommes, se trouva aussi chez les Perses, les Gaulois, les Germains, les Cel-

tes, les Armoricains et autres anciens peuples. Les Druides se servaient de paroles magiques pour se rendre invulnérables, pour arrêter les progrès d'un incendie, pour exciter ou calmer les tempêtes, pour troubler la raison de leurs ennemis. Les *drottes* ou magiciens de l'Armorique prétendaient ressusciter les morts au moyen de paroles mystérieuses ; ils assuraient pouvoir *donner* ou guérir toutes sortes de maladies.

On trouve dans l'*Havamaat* scandinave ce curieux passage : « Savez-vous, y dit Odin, comment on doit » écrire les *runes,* les expliquer, éprouver leurs vertus? » Je sais des paroles que nul enfant des hommes ne con- » naît ; des paroles qui chassent la plainte, les souffrances » et les chagrins. J'en sais, qui émoussent le tranchant » des armes, qui brisent les plus fortes chaînes, qui apai- » sent l'orage et ramènent la sérénité au ciel ; j'arrête les » vents qui poussent les nuages, et d'un regard je puis » calmer la mer irritée. *Quand je trace des caractères sa- » crés (écriture directe des Esprits) les habitants des tom- » beaux se réveillent et viennent à moi.* Si je répands de » l'eau sur l'enfant nouveau-né, le fer ne peut plus rien » contre lui (on connaît la tradition de l'invulnérabilité » d'Achille chez les Grecs). Je dévoile la nature des dieux, » des génies et des hommes ; j'éveille le désir dans le » cœur de la vierge la plus chaste ; je sais inspirer l'a- » mour ou la haine ; rendre les femmes fécondes ou » stériles ; je puis redoubler ou abattre le courage des » guerriers. »

Chez les peuples du Latium, les Augures prétendaient aussi, en se servant de paroles magiques, pouvoir enchaîner les vents, calmer la tempête, diriger la foudre, enlever aux serpents leur venin, etc., etc.

La *Goëtie* ou la *magie noire* est selon l'école savante

d'Alexandrie (Plotin, Porphyre et Jamblique) l'art d'évoquer les Esprits infernaux pour porter la désolation parmi les hommes.

L'historien Diodore de Sicile nous dépeint Circé et Médée comme deux Goëtiennes redoutables, inspirant l'épouvante et l'horreur.

Les *Romains, même en plein beau siècle* d'Auguste, crurent également à la Goëtie, Horace reproche très amèrement aux magiciennes, Hermonide, Sagane et Canidie leurs odieux maléfices. L'on reproche à Sextus, fils du grand Pompée, d'avoir immolé un enfant dans une de ces horribles incantations. Ce fut surtout en Thessalie que la magie noire ou Goëtie établit son empire. La Thessalie jouissait d'une telle renommée à cet égard que souvent les auteurs de l'antiquité emploient le mot *Thessalienne* pour désigner une habile magicienne. Mycale, une des plus fameuses magiciennes de ce pays, pouvait à son gré opérer les plus étranges métamorphoses.

Ceux qui accouraient à la magie *grise* s'en servaient le plus souvent en vue de satisfaire des vengeances personnelles ou de coupables convoitises.

Selon Pindare, les *démons* étaient des génies protecteurs. Ce poète attribue à chaque personne *un* démon en qualité d'esprit gardien; il nous parle même de démons qui président à la naissance des hommes, comme nous verrons plus tard. (Pindare, Pyth., III, 109; Olymp., XII, 105.)

Porphyre, touchant l'Abstinence (lib. II, chap. 36), dit que les pythagoriciens recevaient le don de prophétie, lorsqu'ils invoquaient les dieux, auxquels ils n'offraient que les *prémisses des fruits en sacrifice*.

Porphyre (lib. II, chap. 38) dit que les hommes doi-

vent aux démons tous les arts. Les démons sont chargés de porter aux dieux les prières des hommes et de rapporter aux hommes les avertissements et les oracles des dieux; ils gouvernent, sous la direction des dieux, le monde, et leur administration est conforme à la raison.

Porphyre (Abstinence, lib. II, chap. 39) dit que les démons sont invisibles et échappent aux sens des hommes; ils n'ont point un corps solide, et ils ont des figures différentes; néanmoins les formes qui enveloppent leur esprit se font *quelquefois apercevoir* et *quelquefois* on ne peut pas les envisager.

Les bons génies ou démons (chap. XLI), avertissent les hommes des dangers dont ils sont menacés par les génies malfaisants; et ils donnent ces avis ou par des songes, ou par des inspirations, ou enfin par d'autres moyens. Si quelqu'un avait le talent de discerner ces divers avertissements, il se mettrait facilement en garde contre tous les maux que les mauvais génies sont capables de nous faire. Les *bons génies donnent des avis à tous les hommes,* mais tous les hommes ne les entendent : comme il n'y a que ceux qui ont appris à lire qui puissent lire.

Il y a une proportion régulière (lib. II, chap. 39) entre l'Esprit nerveux qui se manifeste (le *corps éthéré*) et l'âme des *bons* génies. On s'en aperçoit lorsqu'ils apparaissent corporellement; mais il n'y en a aucune entre l'Esprit nerveux et l'âme des *mauvais* génies. Ceux-ci habitent les espaces qui sont autour de la terre et ils sont cause de tous les malheurs que nous éprouvons dans cette vie (des pestes, des sécheresses et autres semblables fléaux). Jouant le personnage des autres dieux, ils profitent de nos extravagances, en nous empêchant d'avoir des opinions saines des dieux et en nous inspirant un amour violent des richesses, des honneurs, des

plaisirs et de la vaine gloire. L'ambition (chap. XLII) des mauvais génies est de passer pour dieux, et leur chef voudrait qu'on le crût le *grand Dieu ;* ils prennent plaisir aux sacrifices ensanglantés ; ce qu'il y a en eux de corporel s'en engraisse ; car ils vivent de vapeurs et d'exhalaisons, et se fortifient par les fumées du sang et des chairs. (Eusèbe, Prép. év. I, 4, page 173.)

Plutarque (des Oracles qui ont cessé) était persuadé que *sans la doctrine de l'existence des démons, la nature* était pour nous une énigme inexplicable. Posidonius (Cicero de Divin. lib. I, 30) pensait que l'air était rempli d'Esprits immortels (quod plenus sit aer immortalium animorum). Plotin et Porphyre ont examiné ce qui constitue la différence des *dieux* d'avec les *démons.*

Les *dieux*, dit le premier (*Enneade,* lib. III), *sont sans passion ; les démons en ont* et tiennent le milieu entre les dieux et les hommes. Les vrais dieux habitent dans le monde intelligible ; ceux qui résident dans le monde sensible sont du second ordre. Les démons ont des corps aériens ou ignés ; ils ont commerce avec les corps ; il n'en est pas de même des dieux. Porphyre pensait de même. Il écrivait à Nébon que les dieux étaient de pures intelligences et que les démons avaient des corps. Il n'y avait aucune diversité à ce sujet entre les philosophes, si l'on s'en rapporte à Jamblique. (De Mysteriis.)

Proclus croyait que les dieux étaient toujours accompagnés d'une grande suite de démons, dont la plus grande satisfaction était d'être pris pour les dieux à la suite desquels ils étaient.

Dans une foule de légendes, les démons revêtent le caractère de dieux inférieurs ou plutôt secondaires (δεύτεροι θέοι), par opposition aux dieux célestes ou supérieurs, comme chez Pythagore, Thalès, Platon (Pla-

ton, de Leg., VIII, page 360, édit. Bekker; Plutarque, Maximus Tyrius, XIV, 4, p. 254, édit. Reiske), etc., etc.

Maxime de Tyr traite la question des Esprits conformément à la doctrine de Platon dans sa dissertation sur le dieu de Socrate. Il prétend qu'il y a des intelligences mitoyennes entre les dieux et les hommes; qu'elles servent d'interprètes aux hommes auprès de la Divinité; qu'elles sont en très grand nombre; qu'elles rendent continuellement de bons services au genre humain; qu'elles procurent la santé, donnent des conseils, découvrent ce qui est caché, contribuent à la perfection des arts, suivent les hommes dans leurs voyages; qu'il y en a qui président aux villes, d'autres à la campagne, que les unes résident sur la terre et que d'autres habitent dans la mer. Apulée, qui a fait aussi un ouvrage sur le dieu de Socrate, y a renfermé tout ce que les platoniciens pensaient au sujet des démons.

Il y a eu des philosophes qui ne se sont pas contentés de faire gouverner les hommes par un génie. Ils ont prétendu que chaque homme en avait *deux* qui veillaient sur ses actions. C'était l'opinion d'Empédocle et d'Euclide.

Les Romains supposaient qu'il y avait des génies répandus partout, et qui s'intéressaient à tout ce qui existait; c'est à quoi le poète *Prudence* fait allusion :

« (Cum portis, domibus, thermis, stabulis, oleatis adsignare suos genios, perque omnia membra, urbis, perque locas, geniorum millia multa. Fingerene ne propria vacet angulus ullus ab umbra). »

Les *Stoïciens,* tout en avouant que chaque homme avait un génie, croyaient que ce génie n'était autre chose que la raison que les hommes avaient reçue de Dieu et de la nature. C'est ce que croyait l'empereur Antonin. (Marc-Ant., I, 5.)

Jamblique est celui des auteurs de l'antiquité qui a traité le plus à fond la *question des génies;* il vivait dans un siècle où l'attention des plus célèbres philosophes était tournée sur le commerce que les hommes pouvaient avoir avec les *génies,* selon lui la *théurgie* est l'art occulte de procurer à l'âme une union intime avec la Divinité. En parlant de l'apparition des Esprits, il entre dans un très grand détail de tout ce qui se passe dans les entrevues des hommes avec les génies. Il prétend que les yeux sont réjouis par les apparitions des dieux, au lieu que celle des Archanges sont terribles; celles des Anges sont plus douces. Les apparitions des *démons,* des *héros* et des *archontes,* inspirent l'effroi et l'épouvante (cap. IV). Il y a de l'ordre et de la douceur dans les apparitions des dieux, du trouble et du désordre dans celles des démons, du tumulte dans celles des archontes. Lorsque les dieux se font voir, il semble que le soleil et la lune aillent s'anéantir. On imaginerait que la terre ne peut pas résister à leur présence ; à l'apparition d'un Archange, il y a tremblement dans quelque partie du monde ; elle est précédée d'une lumière plus grande, que celle qui accompagne les apparitions des Anges ; elle est moindre à l'apparition d'un démon, et elle diminue encore lorsque c'est un héros qui se fait voir.

Les apparitions des dieux sont très brillantes ; il y a moins de clarté dans celles des Archanges et des Anges ; celles des démons sont obscures, mais encore moins que celles des héros. Les archontes, qui président au monde, sont lumineux, si l'on excepte ceux qui ne sont occupés que du soin des choses matérielles ; car ceux-là sont obscurs. Lorsque les âmes apparaissent, elles ressemblent à une ombre.

Les visions qui viennent des dieux sont comme des éclairs; celles des Archanges et des Anges ressemblent à une lumière très pure; celles des démons à un feu trouble et très agité, au lieu que la lumière, qui accompagne les apparitions des dieux ou des Archanges est immobile. Celle que l'on voit, lorsqu'on aperçoit les Anges, est dans un doux mouvement. Les dieux purifient l'âme (cap. V); les Archanges la rappellent à elle; les Anges l'affranchissent des liens de la matière; les démons, au contraire, la portent à satisfaire les désirs de la nature. Les héros lui inspirent l'amour des choses sensibles, et les archontes ne l'occupent que des soins matériels. Les dieux, dans leurs apparitions, donnent la santé au corps, la vertu à l'âme et la pureté à l'esprit; ils perfectionnent toutes les facultés de l'homme. Les Archanges produisent souvent les mêmes effets, mais non dans la même plénitude. Les Anges sont bienfaisants, mais ils le sont moins que les Archanges.

Les mauvais démons appesantissent le corps et l'âme, en retenant ceux qui ont les désirs élevés; ils les rendent souvent malades. Les héros portent quelquefois les hommes à de grandes actions. Les archontes disposent des biens de ce monde. Les âmes pures, qui sont dans l'ordre des Anges, ramènent l'âme humaine aux choses vertueuses et donnent les biens qu'elles font espérer. Les âmes impures remplissent les hommes de passions qui les rendent esclaves du corps. Lorsque les dieux font leurs apparitions, ou ils ont avec eux des dieux ou une grande suite d'Anges (cap. VII). Les Archanges sont accompagnés toujours des Anges. Les mauvais démons donnent l'idée des supplices et semblent avoir avec eux des bêtes féroces. Les archontes font voir des provinces à l'imagination des hommes. *La lumière* [*que l'on voit à*

l'apparition des dieux et des Anges est si subtile, que les yeux corporels ne peuvent la soutenir. Lorsque les Anges se font voir, ils agitent l'air de façon que les hommes n'en sont pas incommodés.

On entend du bruit dans l'air à l'apparition des héros. Les archontes sont accompagnés de fantômes. L'âme ressent une joie ineffable lorsque les dieux lui apparaissent ; elle produit pour lors des actes d'amour. La vue des Archanges donne de l'intelligence pour les choses spirituelles. L'apparition des Anges inspire l'amour de la raison, de la vérité et de la vertu. Les démons donnent aux hommes le désir de la génération ; ils augmentent la cupidité.

La vue des dieux fait faire de belles actions et procure de grands biens. Les démons, les héros, les archontes ne donnent que des choses matérielles et terrestres.

Les dieux ne se font voir qu'aux gens vertueux, après qu'ils se sont purifiés par les sacrifices. Ils les fortifient contre les vices et les passions. Alors ce que les gens de bien tenaient des démons s'éclipse comme les ténèbres fuyant le soleil. Lorsque les impurs sacrifient, ils n'obtiennent point par là la grâce de voir les dieux. Ils attirent seulement les esprits méchants, qui les excitent au crime (lib. III, cap. 1). Il y a des dieux de diverses espèces; les uns ont des corps, et il faut sacrifier à ceux-ci des choses sensibles (lib. V, cap. 14). Il y en a d'autres dégagés de la matière (cap. 17) ; il ne faut leur offrir rien de terrestre. Ces derniers ne font aux hommes que des présents spirituels. Les provinces sont commises à l'inspiration des dieux et des Anges auxquels elles ont été partagées. (Cap. 25.)

On remarque que Jamblique parle de quelques ordres d'Esprits, que les autres auteurs profanes n'ont pas

connus, comme des archontes et des Archanges. Porphyre et Jamblique ont puisé la connaissance, concernant l'existence de ces Esprits dans les ouvrages des Chaldéens et des Zoroastriens. Il est même probable que les Juifs avaient appris l'existence des Archanges à Babylone, car il n'est point parlé des Archanges dans les livres Sacrés écrits avant la captivité.

Selon Philon (de Gigantib., 285, édit. Mang., vol. I, p. 263) les Esprits qui gouvernent le monde invisible, sont des âmes qui ne se sont pas dégradées jusqu'à s'unir à la matière. Les Anges et en général tous les Esprits d'une nature élevée dédaignent l'incarnation. (Philon, Quod a Deo mittant. Somn., edit. Mang., I, p. 641.)

Suivant Philon donc, les Esprits élevés *sont des substances purement spirituelles*, comme les génies ou les démons selon Thalès, Pythagore, Platon et les stoïciens. (Plutarque, de Placit., lib. I, cap. 8.)

Philon ne confond pas les Esprits supérieurs, ou les Anges avec les héros, ou les âmes séparées des corps qu'elles ont autrefois animés. Il en est de même d'Origène (Orig., advers. Cels., lib. VIII, 31. Op. I, 764), de Chrysostôme (Homil. in Natalit. Christ, ap. Phot. cod. 277), et de saint Augustin. (De divers. quœst. quœst., 79, op. t. VI, p. 69.)

Ces trois illustres docteurs du christianisme primitif disent qu'il y a des Esprits administrateurs (Anges, messagers célestes) qui ne se sont jamais incarnés et qui président aux fonctions de tous les objets visibles, soit animés, soit inanimés. Les idées de ces représentants célèbres du christianisme sont empruntées à la Bible. *L'épitre aux Hébreux* (chap. I, 14) dit, en parlant des Anges : « Ne sont-ils pas tous des Esprits adminis-

» trateurs, envoyés pour servir en faveur de ceux qui
» doivent recevoir l'héritage du salut? »

Le chanteur du Psaume CIII (v. 20 et 21) s'écrie de joie : « Bénissez l'Éternel, vous, ses Anges puissants en
» vertu, qui faites son commandement, en obéissant à
» la voix de sa parole. Bénissez l'Éternel, vous, toutes
» ses armées, qui êtes ses ministres, faisant son bon
» plaisir. » On sait que la Genèse parle dans le chapitre XIX de la *destruction* de Sodome *par les Anges,* les ministres de Dieu à l'aide desquels l'Éternel agit. Le Psaume XXXIV dit de même (v. 7) : « L'Ange de
« l'Éternel se campe tout autour de ceux qui le crai-
« gnent, et les garantit. »

En passant des *bons Esprits* aux *mauvais*, nous voyons ainsi qu'il résulte de ce que nous venons de dire, que les *démons* n'étaient nullement de mauvais Esprits, suivant les Grecs. Il n'y a que les *Titans* seuls qui soient des dieux maudits aux yeux de ce peuple. Il ne faut pas confondre ces *Titans* avec les compagnons d'*Hadès* ou de *Pluton* qui ne sont appelés *divinités infernales,* que par opposition aux dieux de l'Olympe. On adresse à *Hadès* et à ses compagnons des prières, des offrandes et des vœux que l'on refuse toujours aux *Titans,* qui sont prisonniers au fond des enfers. C'est là un châtiment qui leur est infligé en punition de leur audace, car de même que les légions infernales de Satan, ils avaient voulu détrôner la Divinité suprême. Les *Titans* sont des hommes demi-dieux, vaincus et dépossédés de leur autorité ; ils sont rongés de désespoir et de haine. Ils végètent, privés à tout jamais de la vue du soleil et de la fraîcheur de l'air, dans le *Tartare.* Le *Tartare* est le véritable enfer; il est situé, suivant Homère (Iliade VIII, v. 13 et suiv. et 481) bien au-dessous de *l'Erèbe,* le vestibule des enfers.

Les *Titans* qui subissent leur châtiment dans le Tartare, rappellent d'une manière frappante les *Asourâs* du *Véda* et les Anges rebelles et déchus, de la tradition hébraïque, qui furent vaincus par Jéhovah et précipités dans l'*Abaddon, au plus profond du Schéol.* (Iliade, XIV, 278 et 279.)

Suivant Tertullien (de Testim. anima) le nom de *Satan* n'était pas ignoré des païens; de là, l'opinion que des mots *Satan* et *Seitan* sont venus ceux de *Titan* ou *Teitan,* les Grecs ayant employé, suivant Lucien, indifféremment les lettres *S.* et *T.* en raison de la grande affinité qu'il y a entre elles.

Les anciens étaient persuadés que non-seulement il y avait des génies qui aimaient les hommes, mais qu'il y avait aussi des Esprits méchants qui n'étaient occupés qu'à chercher les occasions de précipiter le genre humain dans le crime. L'histoire de Dion et de Brutus avait convaincu Plutarque (Plutarque, vie de Dion) qu'on ne peut s'empêcher de recevoir cette opinion, quelque absurde qu'elle paraisse, qu'il y a des démons envieux et malins, qui s'attachent aux gens les plus vertueux et qui, pour s'opposer à leurs bonnes actions, leur jettent dans l'esprit des frayeurs et des troubles, de peur que s'ils demeurent fermes et inébranlables dans la vertu, ils n'obtiennent, après leur mort, une meilleure vie que la leur. Les plus fameux philosophes enseignaient comme une vérité constante, l'existence de ces mauvais génies. Empédocle n'est pas le seul, dit Plutarque, qui ait cru qu'il y avait de mauvais démons. C'était l'opinion de Platon, de Xénocrate, de Chrysippe et de Démocrite. Il est digne de remarque, que ces philosophes ne pensaient pas que ces mauvais génies pussent nuire aux hommes, à moins qu'ils n'en eussent la

permission, ce qui est très conforme à la doctrine du livre de Job.

Quelques anciens Pères de l'Eglise enseignaient aussi que chaque homme était obsédé par un mauvais Ange, qui cherchait à le perdre. Hermas le soutient dans son *Pasteur,* et Grégoire de Nicée suppose que c'est une ancienne tradition ecclésiastique. Origène paraissait persuadé que les vices mêmes avaient des démons particuliers pour protecteurs, que l'un présidait à l'impureté, l'autre à la colère. .

Quelques philosophes, réfutés par Plotin (Enneade, I, liv. 9), ont cru que les maladies des hommes étaient des démons, opinion déjà adoptée par les Juifs. (Plotin, Enneade, III, liv. 9.)

Nous croyons que ces citations des penseurs grecs suffisent pour démontrer que les plus profonds philosophes qui aient illustré l'histoire des idées en *Europe,* furent *spiritualistes. Aristote* même, était bien éloigné de méconnaître la valeur des recherches concernant les êtres et les essences invisibles. Cet homme célèbre dit (de Coelo, II, 12) : « Nos connaissances dans ce domaine des sciences occultes sont très imparfaites, » parce qu'elles ne sont pas à la portée de nos sens, mais » le peu que nous en savons, a d'autant plus de valeur, » parce que ces études se rapportent aux choses divines. »

CHAPITRE XIII.

Culte des Pitris ou des Mânes des Ancêtres.

Toutes les traditions sacrées de l'antiquité, depuis la Chine et l'Inde jusqu'à Rome, regardent le culte des mânes des ancêtres comme l'un des principaux devoirs des hommes. Ce culte spiritualiste est lié intimement au respect dû aux morts et aux tombes.

Suivant les anciennes traditions indiennes, les Pitris passent pour avoir institué les cérémonies du culte, car les Pitris connaissent seuls la véritable théologie. (Lois de Manou, liv. I, § 12, etc., etc.)

Le troisième livre des lois de Manou ne traite que des cérémonies en l'honneur des mânes. Voici quelques prescriptions de ces lois :

Le § 72 dit que celui qui n'a pas d'égards pour *cinq sortes d'êtres,* savoir : les *dévas (*dieux*),* les *mânes,* les *hôtes,* les *personnes dont il doit avoir soin,* et *lui-même,* bien qu'il *respire,* ne *vit* pas.

Les § 81 et 82 ordonnent d'honorer les mânes tous les jours par des *straddhas* (sraddha ou sraddka) ou *offrandes* avec du riz, avec de l'eau, ou bien avec du lait, des racines et des fruits, afin d'attirer leur bienveillance. Ce *straddha* est nommé *nityâ* (constant), parce qu'on doit le faire tous les jours.

Selon les § 85-91 et d'après le § 204, il faut commencer par une offrande aux dieux, afin de préserver les oblations destinées aux mânes, car les démons dévastent

tout repas funèbre qui est privé de ce préservatif. On fait d'abord l'oblation aux divinités, *à Agni* (dieu du feu), *à Soma* (qui préside à la lune), *à Indra* (roi du ciel inférieur), *à Yama,* juge des morts (souverain de l'enfer), qui récompense et punit les mortels selon leurs œuvres, en envoyant les bons au ciel, et les méchants dans les différentes régions infernales, et aux autres dieux qui président aux diverses régions célestes, ainsi qu'aux *génies* qui forment leur suite. *Puis on offre tout le reste aux mânes, la face tournée vers le Midi.*

Suivant les § 122 et 123, le brâhmane qui entretient un feu, doit faire le grand repas funèbre (*sradda, pindân wâhârya*) de mois en mois, le jour de la nouvelle lune; ce straddha est appelé *pindân wâhârya,* parce qu'il a lieu après l'offrande des gâteaux de riz (pindas).

Dans les paragraphes suivants jusqu'au § 150, les lois de Manou insistent sur la présence à cette fête mensuelle des brâhmanes, versés dans les Saintes Écritures et sur la pureté de leurs familles, en remontant jusqu'à un degré éloigné. Il faut même, selon le § 149 examiner plus scrupuleusement le lignage d'un brâhmane pour l'admettre à cette grande cérémonie en l'honneur des mânes, que pour celle des dieux.

Les paragraphes suivants jusqu'au § 166 contiennent une longue liste des personnes qui sont exclues de ce festin mensuel. Les § 213 jusqu'au § 249, traitent des cérémonies à observer pendant ce festin.

Le brâhmane autorisé par les autres brâhmanes également invités, adresse d'abord à *Agni,* à *Soma* et à *Yama* une offrande de beurre clarifié; puis il fait le tour du feu sacré, pour satisfaire les mânes par une offrande de riz; il fait cette tournée du feu, en marchant de gauche à droite, et en jetant l'offrande dans le feu, après

avoir répandu, avec la main droite, de l'eau sur l'endroit, où doivent être placés les trois gâteaux de riz ; ensuite il dépose trois gâteaux sur des brins de l'herbe *kousa,* ayant le visage tourné vers le Midi et étant en même temps plongé dans le plus profond recueillement. L'herbe kousa est une herbe sainte, employée dans les cérémonies religieuses; de nos jours les *Esthoniens, peuple d'origine finnoise,* font usage dans les funérailles *de branches de sapin sacrées* (*koused*).

Les trois gâteaux de riz dont nous venons de parler, sont offerts aux mânes du père, du grand-père paternel et du bisaïeul ; *les trois brâhmanes* invités doivent d'abord en manger, parce qu'ils représentent ces aïeuls décédés.

Après avoir mangé, les brâhmanes disent au maître de la maison que *l'oblation soit agréable aux mânes ;* ces mots sont une excellente bénédiction, parce que les mânes, *bien qu'ils soient invisibles*, *prennent leur part du festin, suivant le* § 237. Pendant cette cérémonie, en l'honneur des mânes, le chef de maison lit à haute voix la Sainte Écriture (§ 232). Un brâhmane, portant le cordon sacré sur son épaule droite, et tenant à la main *l'herbe kousa,* doit faire l'oblation aux mânes jusqu'à la fin (§ 279).

Après avoir congédié les brâhmanes, le maître de maison doit, plongé dans le recueillement le plus profond, garder le silence ; et puis, s'étant purifié, se tourner vers le Midi, et demander aux mânes les grâces suivantes (§ 259) : « Que dans notre famille le nombre des
» hommes généreux s'augmente ! Que le zèle pour les
» *saints dogmes* s'accroisse, ainsi que notre lignée.
» Puisse la foi ne jamais nous abandonner ! Puissions-
» nous avoir beaucoup à donner ! »

On doit offrir *quinze sraddhas* dans le courant de

l'année de la mort d'un parent, afin d'élever au ciel l'âme de la personne décédée.

Ces sraddhas particuliers sont terminés par un sraddha solennel appelé *Sapindana,* qui se fait le jour de l'anniversaire de la mort. (*Recherches asiatiques,* vol. VII, p. 263, édit, in-8°.)

Au reste, selon les lois de Manou (§ III, 275) toutes les oblations faites selon les règles par un mortel dont la foi est parfaitement pure, procurent à ses ancêtres une grande joie.

Vyasa, dans son abrégé du *Védanta*, dit : « Les âmes » des ancêtres de celui qui adore le seul Être véritable, » jouissent de la liberté par le seul fait de sa pure vo- » lonté. » (Pauthier, *Essai,* p. 160, etc.)

Le livre IV des lois de Manou (§ 247) dit qu'il faut acquitter encore une dette envers les mânes, savoir : « *donner l'existence à un fils, pour accomplir après lui* » *le sraddha* (le service funèbre). »

Ce n'est pas ici le lieu de faire la description des cérémonies dont se compose le culte des mânes chez les autres peuples de l'antiquité. Nous n'avons pas l'intention de tracer l'histoire des cérémonies du culte; il suffit d'indiquer la liaison du culte des mânes avec le spiritualisme.

Quant à la *Chine*, nous nous bornons à dire que, peut-être nulle part plus que dans ce pays, le culte des ancêtres ne fut porté plus aux nues. Les descendants rapportant tout le mérite de leurs actions glorieuses à leurs ancêtres, les annoblissent, tandis que dans les autres pays, la renommée des aïeux confère la noblesse aux descendants.

Selon le *Lun-Yu* (chap. II) la vénération et le respect des parents, c'est le premier devoir de l'enfant, ou de

l'homme venant au monde ; lorsque les parents meurent, il faut les ensevelir selon les cérémonies prescrites par les rites, et ensuite leur offrir des sacrifices.

Suivant le § 481 du livre des récompenses et des peines, le ciel permet aux âmes des ancêtres pendant *cinq jours de l'année* de retourner dans leurs anciennes demeures, pour y recevoir des offrandes funèbres.

Les § 465 et 466 dudit Livre des récompences et des peines, parlent de l'apparition d'une mère qui est venue exhorter son fils à visiter exactement sa tombe, et à lui offrir des sacrifices pour procurer le repos à son âme. Ceux qui négligent ces devoirs sont cruellement punis.

Le culte des mânes et des héros, ou des Esprits des ancêtres illustres chez les *Grecs* et les *Romains est connu* de notre public lettré, les chefs-d'œuvre immortels de ces deux peuples étant entre les mains de tout le monde. Nous ne citons ici *qu'une idée spiritualiste de Philon* qui *l'est peut-être moins.* Ce penseur dit (Philo, de Execrat, 937, ed Mang., II, 436) : que *la prière des ancêtres morts, qui ont été des hommes pieux, est d'une grande efficacité pour leur postérité survivante.* Les héros intervenaient en effet souvent, en faveur des hommes auprès des dieux plus puissants qu'eux.

A Rome, même encore après l'incendie de Néron, on invita les dieux à un festin, en plaçant leurs *statues* autour d'une table.

On sait que ce culte des morts se conservait jusque par delà le paganisme, et que des traces en subsistent encore chez nous.

L'existence de la chapelle des *saints morts* dans des cimetières et des églises est un souvenir de l'adoration des âmes. (Θεοί ἡρῶες.)

CHAPITRE XIV.

Tutelle des Esprits (Anges gardiens) selon les traditions sacrées de la Chine.

La doctrine des *Esprits gardiens* est adoptée par les traditions sacrées de tous les peuples de l'antiquité. La tutelle des Esprits a rapport au culte des mânes, des pitris et des héros.

On sait que chez les Indiens, les mânes des ancêtres sont les *Esprits gardiens* de leurs descendants.

Nous nous bornons dans ce chapitre à *la Chine* seule, de même que nous n'avons tenu compte que de l'Inde dans le chapitre précédent, pour ne pas rendre trop volumineux cet ouvrage.

Selon les traditions sacrées de *la Chine,* l'univers tout entier n'est qu'une famille. Le ciel, la terre, le monde des purs Esprits, les âmes des morts et l'ordre de la nature tout entière, ne font partie que d'un seul empire, fondé et gouverné par la raison éternelle de *Schang-ti.* De même que le ciel n'est gouverné que par un seul Dieu, de même la terre n'a qu'un seul empereur, le fils du ciel et le représentant de la Divinité sur la terre. Les bons Esprits aident l'empereur de leurs conseils bienveillants ; ils l'initient dans l'art de gouverner ses peuples ; ils lui enseignent l'organisation de la société, afin qu'il sache mettre chacun à la place qui puisse lui convenir le mieux, car ce n'est qu'en remplissant sa mission et sa vocation, que l'homme peut se ré-

habiliter et se perfectionner par la vertu. L'homme, ennobli par l'exercice de la vertu, s'élève jusqu'à la société des purs Esprits, après s'être dépouillé de son enveloppe terrestre. Les Esprits gardiens sont en quelque sorte les aides-de-camp de l'empereur. Ce n'est que grâce au secours efficace qu'ils lui prêtent, que l'empereur parvient à dompter les mauvais Esprits et leurs alliés terrestres, les criminels. (*Mémoire des Missionnaires*, t. IX, p. 106.)

C'est ici le lieu de rappeler à la mémoire de nos contemporains, le décret de *l'empereur de Chine,* pour adresser des *remercîments aux Esprits,* lors de la prise de *Nanking*. (*Gazette de Péking* du 13 août, reproduite par *la Patrie* du 10 novembre 1864.)

« L'avis de la prise de Nanking a été reçu ici avec une
» satisfaction sans bornes. Nous nous rappelons le temps
» où, dans la plénitude de leur puissance, les rebelles
» s'emparaient de nos villes, les unes après les autres,
» et *considérant le secours apporté à nos troupes* impé-
» riales, *nous remercions sincèrement les Esprits de leur*
» *intervention, grâce à eux, le succès a couronné nos*
» *armes;* les rebelles ont été arrêtés dans leur marche,
» et l'œuvre d'extermination a été accomplie. Il est donc
» nécessaire *que des actions de grâces soient offertes aux*
» *dieux, pour leur assistance*. C'est pourquoi le ministère
» des rites a reçu l'ordre d'examiner les services rendus
» par les différents dieux et de nous en rendre compte.
» Respect à cela. »

(On se rappelle que, lors de la prise de Nanking, les rebelles avaient cru apercevoir des Esprits, campés autour des murailles de Nanking, lançant des grosses pierres sur eux, et ce désordre avait été cause de la victoire des armées impériales.)

Les *Ssé-Chou,* ou les quatre livres moraux des disciples de Confucius, parlent, dans le chapitre XVI du premier livre, des Espritsqui sont répandus comme les flots de l'Océan au-dessus de nous; ils sont causes que les hommes se purifient pour offrir des sacrifices. (*Notes et extraits des manuscrits,* tome X, page 321.)

Selon le § 489 du Livre des récompenses et des peines, les Esprits se promènent en tout lieu ; il ne faut pas dire : *La nuit est obscure et personne ne saura ce que je fais.*

Le § 1er dudit Livre des récompenses et des peines dit que les actions, bonnes ou mauvaises, font une impression sur les Esprits célestes. Ceux-ci envoient aux hommes, suivant la nature de leurs actions, une récompense ou un châtiment.

Le § 516 dudit Livre dit que l'homme vertueux est récompensé au bout de *trois ans,* mais si l'homme vicieux ne se corrige pas au bout de *mille jours,* les Esprits le punissent, croyant qu'il ne changera plus.

Suivant le § 512 les bons Esprits accompagnent l'homme, si son cœur forme une bonne intention, quoiqu'il n'ait pas encore fait le bien ; mais si le cœur de l'homme forme une mauvaise intention, quoiqu'il n'ait pas encore fait le mal, les mauvais Esprits l'accompagnent. Un homme voulant se venger de l'ingratitude d'un autre, alla pour le tuer, *mais voyant qu'une troupe de démons le suivait, il renonça à son projet, effrayé par cette apparition funeste ; soudain, les démons disparurent, et il vit un nombre considérable de bons Esprits.*

Selon le § 124 jusqu'au § 129 les démons s'éloignent de l'homme vertueux, et les Esprits célestes l'entourent, le défendent et contribuent au succès de ses entreprises.

Suivant le § 480 de ce livre intéressant, nous ne sommes pas seulement entourés des Esprits et des démons ; mais il y a *trois* Esprits, qui sont même au dedans de notre corps, et qui nous surveillent assidûment. Durant notre sommeil, ces Esprits, qui habitent dans les trois régions de notre corps, montent au palais du ciel, pour y raconter nos pensées et nos actions.

L'Esprit du foyer, qui habite dans l'intérieur de notre maison, enregistre toutes nos actions et en *rend un compte exact au ciel,* le *dernier jour de la lune.*

Le § 502 dit que cet *Esprit du foyer,* qui préside à la vie de l'homme qu'il surveille, inscrit tous ses péchés et ses crimes, et suivant qu'ils sont graves ou légers, il retranche des périodes de douze ans ou de cent jours de la vie de l'homme ; quand le nombre de jours est épuisé, l'homme meurt, et si, au moment de sa mort, il lui restait encore quelque faute à expier, ils font descendre le malheur sur ses fils ou ses petits-fils.

Selon le § 481, il est défendu de danser le *premier* jour de la lune, parce que c'est au *dernier* jour de la lune que *l'Esprit du foyer* monte au ciel et va faire connaître le mérite et la faute des hommes.

Quand ces jours sont arrivés, tous les hommes doivent examiner leurs fautes et redoubler de vigilance sur eux-mêmes. Pendant *cinq jours de l'année,* c'est-à-dire le *premier jour* du *premier mois* de l'année, le *cinquième jour* du *cinquième mois,* le *septième jour* du *septième mois,* le *premier jour* du *dixième* mois, et le *troisième jour* du *douzième* mois, les Esprits du ciel jugent les fautes et les crimes des hommes, et le ciel permet aux âmes de nos ancêtres de retourner dans leurs anciennes demeures, pour y recevoir des offrandes funèbres.

Le § 491 dit qu'aux *huit époques,* appelées *Pa-tsie*

(le 4 février, le 21 mars, le 6 mai, le 21 juin, le 8 août, le 23 septembre, le 8 novembre et le 22 décembre), c'est-à-dire aux changements des diverses saisons, il ne faut pas infliger des supplices à quelqu'un parce qu'à chacune de ces époques, *In et Iang* se succèdent mutuellement dans la nature, et un changement analogue s'opère dans le corps humain. A ces époques, les dieux rendent leurs décisions sur les peines ou les récompenses des hommes ; si donc l'on inflige alors des supplices, on allume infailliblement la colère du ciel.

Suivant le § 485, les Esprits font quelquefois mourir peu à peu les femmes et les enfants d'un homme, pour le punir d'avoir acquis injustement une grande fortune.

Selon le § 345, il y a *des apparitions des morts* qui font découvrir *les criminels* qui ont été les auteurs de leur mort prématurée. Un trésorier, suffoqué au milieu de son sommeil, apparaît en songe au gouverneur de son district, et lui raconte l'attentat odieux, dont il a été victime; il le prie de le venger, en lui indiquant les moyens de découvrir les coupables.

Les apparitions des Esprits furent très fréquentes, surtout dans la haute antiquité, selon les anciennes traditions sacrées de la Chine. Les bons Esprits et les génies se manifestent souvent aussi en songe, pour instruire les sages et les hommes vertueux. C'est une faveur du ciel que de les voir et de nouer des relations avec eux. C'est pour cette raison que, suivant le *Lun-Yu* (liv. I, chap. VII, § 5) le philosophe (Confucius) dit : « *Combien je suis déchu de moi-même! Depuis longtemps je n'ai plus vu en songe Tcheou-Koung.* »

Les § 296 et 297 du Livre des récompenses et des peines, racontent la mort subite d'un matérialiste

effrayé par l'apparition d'un Esprit, qui s'est manifesté pour le convaincre de la réalité du monde surnaturel.

Quant aux Perses, ils admettent même des *gardiennes* femelles (Féroüès) du monde invisible. Les démons des Grecs, qui correspondent aux *Schen* des Chinois, sont des Esprits gardiens des mortels, de même que les Schen, les démons observent les bonnes et les mauvaises actions des hommes; ils sont le lien nécessaire entre les Dieux et les hommes. Les Génies invisibles président à la divination; ils excitent l'enthousiasme. Les oracles cessent quand leurs génies les abandonnent.

Hésiode (Op. et Dies, 121, etc.; Plutarque, d'Isis et d'Osiris, trad. française de Ricard, V, 344), Pythagore (Diog. Laërt., VIII, 32), Pindare (Pyth. III, 109), Platon (Phædon, § 147, p. 389; Conviv., § 28, p. 72, édit. Bekker), et Empédocle (Plutarque, d'Isis et d'Orisis. Ricard, V. 344, et Ricard, II, 433), croient que les génies veillent sur les hommes. Pindare attribue à *chaque homme* un génie ou un démon (Olymp. XIII, 105). Chaque homme en a un qui préside à sa destinée, témoin le fameux démon de Socrate.

Empédocle en suppose même deux. (Plutarque, trad. Ricard, tome II, p. 433.)

Les démons étaient des génies protecteurs, selon l'opinion presque unanime des anciens Grecs. Il n'y a que *les Epicuriens* qui en nièrent l'existence. (Plutarque, de Placit. philos., I, 8.)

Pindare parle des démons qui président à la naissance des hommes. (Olymp. XIII, 105, etc.)

On sait que *saint Clément d'Alexandrie* (Strom. I et III) prétend que l'âme est conduite par l'un des Anges qui président à la procréation dans le ventre de la mère.

Les *Anges de la naissance* sont en quelque sorte les chefs des *Esprits gardiens*.

Quant à la *tutelle des Esprits,* selon la Bible et les pères de l'Église, selon Origène (In num Homil XI, éd. Paris. Opp., t. II, p. 307) les *Anges gardiens* des diverses tribus sont les auteurs de la confusion et de la diversité des langues; il n'y a que les Hébreux seuls, qui étaient sous la garde immédiate de Dieu, qui aient conservé la langue primitive enseignée par Dieu à Adam dans le paradis.

Les Anges gardiens et les Esprits bienheureux ont non-seulement soin des particuliers, mais aussi il y en a de préposés pour veiller toute une nation, comme les nymphes, gardiennes des villes en Grèce; il est parlé dans le prophète Daniel (cap. 10, 13, 20 et 21) de l'Ange des Perses, des Grecs et de Micaël qui est nommé le protecteur des Juifs.

Au reste, bien que les Anges (Matth. XVII, v. 10), selon l'opinion des Juifs, ne fussent occupés qu'à faire du bien aux hommes, on craignait cependant de les apercevoir, dans la persuasion où l'on était, que l'on ne pouvait pas voir un Ange, sans courir risque de la mort; ce qui a fait dire à Gédéon : « Malheur à moi, j'ai vu l'Ange du » Seigneur, *face à face!* »

C'était une opinion reçue constamment chez les Juifs, que chaque personne avait un Ange pour la diriger. Jésus-Christ l'autorise, lorsqu'il dit (Matth. XVIII, v. 10) : « Ne méprisez *aucun* de ces petits, parce que leurs Anges » voient toujours la face de mon père qui est dans les » cieux. » Lorsque Rhodé vint dire à l'assemblée, qui était dans la maison de Marie, mère de Jésus, que saint Pierre, que l'on croyait être en prison, avait frappé à la porte, on ne voulait pas la croire; chacun disait : « *C'est* » *plutôt son Ange.* »

Saint Jérôme (Hiéronim. in Matth., XVIII, 10) dit que la dignité de l'âme est grande, puisque dès qu'elle existe, elle est destinée à être gardée par un Ange. (« Magna dignitas est animarum, ut una quamque habeat ab orta nativitatis in custodium sui Angelum delegatum. »)

Les Pères de l'église étaient aussi persuadés que les royaumes et les églises particulières avaient *chacun* leur Ange. Origène croyait que les Anges *tiraient au sort* dans le ciel, pour savoir de quelle nation, de quelle province et de quelle personne ils seraient gardiens. Origène prétend que les Anges sont privés de la présence du Père, lorsque celui qui est commis à leur soin, succombe à la tentation. *Carlo Fabri* découvre même tous les Anges des princes de la terre ; il donne aux sept électeurs de l'Empire les Archanges ; selon Gaffarel (*Curiosités inouïes,* cap. X, p. 440), cet auteur débite les choses les plus ridicules sur les Esprits ; il en parle, comme s'il eût passé une partie de sa vie au ciel et l'autre dans l'enfer.

Le *démon tutélaire* proprement dit : c'est l'*Ange gardien,* qu'il ne faut pas confondre avec les Esprits protecteurs des aïeux, les pitris et les Lares, etc., etc. Ce démon était un génie pur, génie supérieur, qui avait toujours été un *pur Esprit ;* c'est-à-dire affranchi des entraves du corps mortel. Chaque homme avait son démon, comme Socrate ; ce génie était l'arbitre moral de la conduite de l'homme, témoin invisible de ses plus secrètes pensées.

Les dieux supérieurs de l'Olympe, chefs de la race, qui se sont incarnés sur notre terre, tels que Jupiter et Junon, étaient entourés de ces génies qui, du reste, leur étaient subordonnés et exécutaient leurs ordres.

(Plutarque, de defectu Oracul. 21; Censorin., de Die natali, Arnob., lib. III, ad versus gentis.)

Les démons ou les génies attachés aux dieux supérieurs, etc., etc., étaient plutôt leurs Esprits ouvriers, tandis que chez l'homme, le démon, tel que celui de Socrate, lui était *supérieur*. Selon Platon, Xénophon, Plutarque et Apulée, qui a consacré un livre entier au génie de Socrate, ce démon était une certaine voix divine qui se faisait entendre en lui, qui l'arrêtait dans quelques-unes de ses entreprises et ne le poussait jamais à aucune, lui laissant son libre arbitre individuel. Xénophon rapporte dans son livre de la mort de Socrate, que ce philosophe dit, après sa condamnation : « Vraiment, j'avais déjà préparé par *deux fois* une défense de mon innocence, mais mon démon m'en empêche et m'y contredit. »

Il fallait respecter et vénérer le génie de chaque homme ; c'est pourquoi un des plus grands jurements des anciens, était de jurer par leur génie. Nous lisons dans Suéton (Caligulœ, cap. XXVII) que Caligula empereur, fit punir rigoureusement plusieurs personnes qui avaient blasphémé son génie, ou dédaigné de jurer au nom de son génie.

On sait que de nos jours, *Washington* passait, également, pour avoir un génie familier, un Esprit à ses ordres (*Curiosités de la littérature,* trad. de l'anglais de Bertin, t. I, p. 51), ressemblant à Numa, qui avait un démon qui, sous le nom de la nymphe Egérie, lui dictait des lois qu'il donna aux Romains.

Au surplus, les *démons* n'étaient pas non-seulement les protecteurs *d'êtres individuels*, tels que les hommes, mais ils veillaient encore sur *les contrées*, *les villes*, et *les peuples*. Il y avait des *génies,* des *nymphes* et des *héros* qui présidaient à la destinée des villes. Sparte,

Thèbes, etc., en avaient de ces nymphes protectrices. (Pausanias II, cap. 16, § 3.)

Tous ces génies protecteurs étaient invoqués comme les divinités des villes et des contrées qu'ils gardaient. En général, les génies et les héros intercédaient auprès des dieux plus puissants qu'eux, ainsi que le faisaient les saints du moyen-âge (Pausanias VIII, cap. 13). On se supposait, en effet, dans l'antiquité, entouré de toutes parts par des êtres surnaturels qui se manifestaient à l'homme de différentes manières.

Quant aux Romains, on connaît leurs *Lares* et leurs *Pénates,* ces dieux protecteurs et Esprits gardiens par excellence.

CHAPITRE XV

L'Inspiration et les Médiums.

L'inspiration fut, selon l'opinion unanime de l'antiquité, l'œuvre de Dieu et du monde surnaturel des Esprits. La Bible, l'Inde, la Chine, la Perse, l'Egypte, la Grèce et Rome sont d'accord sur ce sujet.

L'inspiration est, selon Pythagore, une *suggestion des Esprits,* qui nous révèlent l'avenir et les choses cachées. (Diog. Laërt., VIII, 32.)

La langue est même, suivant ce penseur profond, l'inspiration. (Diog., Laërt., VIII, 30. Τοὺς δὲ λόγοῦς ψυχῆς ἀνέμους ἔίναι·)

Suivant Platon (Phædon, 244, 264), *l'inspiration est l'œuvre et la source de tout ce qui est sublime et beau dans l'homme*. Le poète ne saurait faire des vers ni le pro-

phète prédire des événements futurs, s'ils n'étaient pas inspirés ; il faut qu'ils passent dans un état supérieur, où leur horizon intellectuel est agrandi par la lumière surnaturelle. (Platon, Dialogues d'Io et de Menon.)

La véritable philosophie même est l'œuvre de l'inspiration, à l'aide de laquelle l'homme entre au moyen de sa conscience (συνείδησις, conscientia) en relation avec le monde surnaturel des principes invisibles. (Platon, *Phileb.*, 63).

Suivant Plutarque (d'Isis et d'Osiris, trad. Ricard, V, 395) *Platon* et *Aristote* donnent à cette partie de la philosophie le nom d'*Epoptique* (c'est-à-dire intuitive), au moyen de laquelle on parvient au plus haut point de perfection où la philosophie puisse conduire, en s'élevant au-dessus du mélange confus d'opinions de toutes espèces jusqu'à ce premier Être, dont l'essence est immatérielle ; mais cette perception de l'Être pur, saint et intelligible, est comme un éclair rapide qui frappe un instant notre âme et ne lui laisse apercevoir et saisir qu'une seule fois l'*absolu*. On connaît le principe d'intuition intellectuelle qu'au commencement de notre siècle *Schelling a voulu établir, pour parvenir également à la connaissance* de l'*absolu,* bien que ce philosophe allemand n'ait pas compris la haute portée de la véritable contemplation intellectuelle.

Anaxogaras croit également que l'inspiration est l'œuvre des Esprits et des Dieux (Diog. Laërt., II, 6). Selon *Homère* déjà, *le songe*, à plus forte raison *l'inspiration,* provient du ciel. En effet, durant le sommeil déjà, l'inspiration conduit l'âme dans le pays des songes jusqu'aux bords du monde des Esprits. De là les termes grecs : δέμπνευστος, ἐμπνευστος, πεπνευμενος, dérivés du verbe πνέειν ; de là les termes latins : Inspiratio, spiritu divino instinctus

(Livius, V, 15), afflatus numine, afflatus Dei (Cicéron, arch. 8). On compare l'influence qu'exerce l'Esprit de Dieu sur l'Esprit de l'homme au souffle de la respiration animale. Suivant Cicéron (de Natura Deorum, II, 66) c'est du souffle divin que provient toute vie spirituelle.

Le caractère essentiel de l'inspiration consiste dans une impulsion, dans une fougue irésistible. De là les termes grecs : Μανία, ὁρμή κατέχεσθαι ἐκ θεοῦ φέρεσθαι ; de là aussi les expressions latines : Furor divinus, corripi, agitari Deo.

La Bible indique nettement *cette fougue irrésistible de l'inspiration.* Saint Mathieu (IV, 1) dit : « *Jésus fut em-* » *mené par l'Esprit au désert, pour y être tenté par le* » *diable.* »

Selon saint Marc (I, 12), « *l'Esprit le poussa* à se ren- » dre dans un désert. » Suivant saint Luc (IV, 1), *Jésus* » fut mené par la vertu de l'Esprit au désert. »

Suivant les Actes des Apôtres (XVIII, 3), « *Paul,* » *étant poussé par l'Esprit,* témoignait aux Juifs que » Jésus était le Christ. »

L'inspiration surprend et entraîne l'esprit de l'homme, dominé par une influence occulte et étrangère, *de là le caractère passif de l'homme inspiré* que la Bible reconnaît également.

Suivant saint Mathieu (X, 20), Jésus dit aux apôtres : » *Ce n'est pas vous qui parlez, mais c'est l'Esprit de vo-* » *tre père qui parle en vous.* »

Selon saint Marc (XII, 11), Jésus dit de même aux apôtres :

« Quand ils vous mèneront pour vous livrer, ne soyez » point auparavant en peine de ce que vous aurez à dire, » et n'y méditez point ; mais *tout ce qui vous sera donné* » *à dire en ce moment-là, dites-le ; car ce n'est pas vous* » *qui parlez, mais le Saint-Esprit.* »

Suivant saint Luc (XII, 12), *le Christ* dit également : « *Le Saint-Esprit vous enseignera dans ce même instant* » *ce qu'il faudra dire.* »

Les Actes des apôtres disent (XI, 28) : « Agabus se » leva, et *déclara par l'Esprit* qu'une grande famine de- » vait arriver dans tout le monde; et en effet, elle ar- » riva sous Claude César. »

Selon les Actes des apôtres (XIX, 21) : « *Paul se pro-* » *posa par l'Esprit* de passer par la Macédoine, etc...» L'Épître aux Romains (VIII, 14) dit « que *tous ceux qui* » *sont conduits par l'Esprit de Dieu,* sont *enfants de* » *Dieu.* »

La deuxième Épître de saint Pierre (I, 21) déclare net- tement que « *la prophétie n'a point été autrefois appor-* » *tée par la volonté humaine ;* mais les *saints hommes de* » *Dieu étant poussés par le Saint-Esprit, ont parlé.* » Or, suivant *saint Luc* (I, 70), *les saints prophètes ont été de tout temps.*

Suivant les Actes des apôtres (XX, 22), *saint Paul étant lié par l'Esprit,* dit : « Je m'en vais à Jérusalem, » ignorant les choses qui m'y doivent arriver. »

Les Psaumes disent également (CXLIII, 10) : « *En-* » *seigne-moi à faire ta volonté, car tu es mon Dieu :* » *que ton bon Esprit* me conduise comme par un pays » uni. »

Les anciens Grecs ont de même bien caractérisé la nature passive de l'homme inspiré.

Suivant *Homère* (Iliade XII, 228), les voyants et les prophètes *sont les représentants de Dieu* (δέοπροποὶ) *ils servent d'instruments passifs à la volonté divine.* (Μαντεύουσιν ὧς ἐνὶ δυμω ἀδάνκποι βάλλουσι. (Odyss. I, 200, 201, 347, XV, 112, XXII, 346.)

Platon dit dans le Dialogue d'Io et Menon, que ce ne

sont pas les prophètes, les voyants et les poètes qui parlent, mais c'est Dieu qui parle par eux (οὐχ οὗτοί εἰσιν οἱ ταῦτα λέγοντες); c'est pour cette raison qu'ils passent *pour des saints* et pour des hommes de Dieu, parce qu'ils ne songent pas à ce qu'ils disent.

Selon Apollonius de Thyane (Philostrate, lib. VIII, cap. 6), les dieux voient ce qui arrivera, les hommes ce qui est arrivé, le *sage* (le magicien) ce qui est *sur le point d'arriver,* grâce au concours de son génie familier et de la possibilité de l'astrologie.

Lucain, l'illustre auteur de la Pharsale, nous donne une description détaillée de la fougue irrésistible de l'inspiration et des fureurs surnaturelles des pythies, lorsqu'elles rendaient des oracles. Nous citons les versets 71-223 de ce poète d'après la traduction de Philarète Chasles et de Greslon. (P. 342, etc.)

« Lorsque le commandement de la république fut dé-
» cerné à Pompée, Appius n'osant affronter les hasards
» d'une lutte incertaine, alla consulter l'*Oracle de Del-*
» *phes;* à une distance égale du couchant et de l'aurore,
» s'élancent dans les airs les deux cimes du Parnasse,
» montagne chère à Apollon et à Bacchus, dont les Mé-
» nades thébaines confondent le culte dans les fêtes
» triennales qu'elles viennent célébrer à Delphes...

» Quelle Divinité se cache en ce lieu? Quel Dieu pos-
» sédant tous les mystères du monde éternel et les se-
» crets de l'avenir, se résigne au séjour de la terre,
» toujours prêt à se révéler aux mortels et à souffrir
» le contact de l'homme ; également admirable et puis-
» sant, soit qu'il révèle seulement la destinée, soit qu'il
» la détermine par sa parole? Quoi qu'il en soit, *dès*
» *que le soufle divin est entré dans le sein virginal de la*
» *prêtresse*, il ébranle avec un bruit terrible cette âme

» humaine ; il fait éclater la bouche de la prophétesse, » comme la flamme déchire en bouillonnant le cratère » de Sicile... Le Dieu se montre accessible à tous, et ne » refuse à personne ses oracles ; *seulement il ne se rend* » *jamais complice des passions humaines.* Il n'est point » permis de venir dans son temple murmurer à voix » basse de coupables vœux ; car, annonçant l'ordre fixe » et immuable des destins, il n'accorde rien aux prières » de l'homme...

» *Le plus grand malheur de notre siècle, c'est d'avoir* » *perdu cet admirable présent du ciel. L'oracle de Delphes* » *est muet depuis que les rois craignent l'avenir, et ne* » *veulent plus laisser parler les dieux...* Ainsi dormaient » les trépieds depuis longtemps immobiles, quand *Ap-* » *pius* vint troubler ce repos et demander le dernier » mot de la guerre civile... Sur les bords des sources de » Castalie, au fond des bois solitaires, se promenait, » joyeuse et sans crainte, la jeune *Phemonoée ;* le Pon- » tife la saisit et l'entraîne avec force vers le sanctuaire. » Tremblante et n'osant toucher le seuil terrible, elle » veut, par une ruse inutile, détourner Appius de son » désir ardent de connaître l'avenir... On reconnaît cette » ruse, et la terreur même de la prêtresse *fait croire à la* » *présence du Dieu qu'elle avait nié.* Alors elle noue ses » cheveux sur son front, et enferme ceux qui flottent » sur ses épaules d'une bandelette blanche et d'une *cou-* » *ronne de laurier* de la *Phocide.* Mais elle hésite encore » et n'ose avancer ; alors le prêtre la pousse violemment » dans l'intérieur du temple... La vierge court vers le » trépied redoutable ; elle s'enfonce dans la grotte et s'y » arrête pour recevoir à regret dans son sein *le dieu que* » *lui envoie le souffle souterrain, dont les siècles n'ont* » *point épuisé la force.* Maître enfin du cœur de sa prê-

» tresse, *Apollon* s'en empare... Furieuse et hors d'elle-
» même, la prêtresse court en désordre à travers le
» temple, agitant violemment sa tête, qui ne lui appar-
» tient plus ; ses cheveux se dressent ; les bandelettes
» sacrées et le laurier prophétique bondissent sur son
» front ; elle renverse le trépied qui lui fait obstacle dans
» sa course vagabonde ; elle écume dans l'ardeur qui la
» dévore : *Ton souffle brûlant est sur elle, ô Dieu des*
» *oracles !*

» Le tableau qui se déroule devant elle est immense ;
» tout l'avenir se presse pour sortir à la fois, et les évé-
» nements se disputent la parole prophétique ; le pre-
» mier et le dernier jour du monde, la mesure des mers
» et le nombre des grains de sable, *tout se présente à la*
» *fois :* « *Tu échapperas,* dit-elle, aux dangers de cette
»» guerre funeste, et seul tu trouveras le repos dans un
»» large vallon, sur la côte d'*Eubée.* » Le sein de la
» pythonisse vient heurter la porte du temple, qui cède
» à son effort ; elle s'échappe ; mais sa fureur prophé-
» tique n'est pas encore apaisée : elle n'a pas tout dit, *et*
» *le dieu, resté dans son sein, la domine toujours.* C'est lui
» qui fait rouler ses yeux dans leurs orbites et lui donne
» ce regard farouche et effaré ; son visage n'a point
» d'expression fixe : la menace et la peur s'y peignent
» tour à tour ; une rougeur enflammée le colore et suc-
» cède à la pâleur livide de ses joues, pâleur qui ins-
» pire l'effroi plutôt qu'elle ne l'exprime. Son cœur,
» battu de tant d'orages, ne se calme pas encore ; mais il
» se soulage par de nombreux soupirs semblables aux
» gémissements sourds que la mer fait encore entendre,
» quand le vent du Nord a cessé de battre les flots. *Dans*
» *son passage de cette lumière divine* qui lui découvre
» l'avenir *à la lumière du jour, il se fit pour elle un inter-*

» *valle de ténèbres. Apollon versa l'oubli dans son cœur*
» *pour lui ôter les secrets du ciel;* la science de l'avenir
» s'en échappe et la prophétesse retourne aux trépieds
» fatidiques. Revenue à elle-même, la malheureuse
» vierge tombe expirante. »

On voit donc que les *pythies grecques,* comme nos *somnambules* et *extatiques modernes,* ne prophétisaient et ne rendaient leurs oracles *qu'en passant de l'état normal à un état surnaturel.* Les pythies oubliaient, comme nos somnambules magnétiques *et artificielles,* ce qu'elles avaient vu, entendu et dit pendant leur extase. La lucidité de la pythie fut généralement provoquée par les moyens artificiels de la magie ; *de là l'oubli au reveil* comme chez la plupart des *somnambules magnétiques ;* il n'en est pas de même lorsque la lucidité est spontanée ; l'extatique naturel, le voyant spontané, conserve généralement le souvenir de tout ce qu'il a vu durant sont état extatique.

Ces citations suffisent, pour nous démontrer que *les anciens, seuls,* et principalement la *Bible, Homère, Pythagore* et *Platon,* savaient bien ce que c'est que l'inspiration et l'extase, tandis que nos prétendus philosophes modernes, pour qui le monde surnaturel n'est qu'une lettre-morte ou un *X* absolument inconnu, croient que l'inspiration est un état purement interne et subjectif ; nos *pseudophilosophes* ne devinent pas la cause objective et surnaturelle de cet état sublime. *Les magnétiseurs fluidistes* sont tombés dans une erreur non moins grossière ; voyant que le magnétisme animal donne lieu souvent aux phénomènes de la lucidité somnambulique, ils croyaient que ces phénomènes merveilleux n'étaient qu'un simple échauffement du cerveau à l'aide d'un prétendu *fluide magnétique dont on n'a jamais pu prouver la réalité.* Les disciples de Mesmer ont pris l'extase et l'ins-

piration pour une simple *exaltation cérébrale,* produite par l'addition des forces vitales de deux êtres dans un seul individu. Les *mesmériens* n'ont pas remarqué que le magnétisme n'est qu'un simple moyen soporifique pour engourdir les sens, tels que *l'opium*, *le chloroforme, l'éther*, *le soma des Indiens* et tous les autres moyens de la magie, pour parvenir à la lucidité artificielle. Il en fut de même dans l'Egypte ancienne des exhalaisons de *Kyphi* (parfum composé de seize ingrédients différents), qui agissait puissamment sur l'imagination, le siége des songes, en la rendant plus claire et plus pure. Ces exhalaisons ne furent, suivant Plutarque (d'Isis et d'Osiris, Ricard, v. 399), pas moins efficaces que les *sons de la lyre, auxquels les pythagoriciens avaient coutume de s'endormir*. Tous ces moyens soporifiques ne peuvent *pas produire la lucidité; ils ne font que la préparer en renversant les obstacles qui proviennent de l'influence du monde matériel.*

Ces moyens engourdissent les sens et interrompent par conséquent les rapports de l'âme avec le monde matériel. Or, l'âme isolée et délivrée du joug des impressions matérielles à l'aide des sens, devient plus apte à subir l'influence du monde surnaturel. Néanmoins avant qu'un génie invisible soit parvenu à s'emparer de l'âme d'un homme, le rapport de l'âme avec le monde supérieur des Esprits est très imparfait. De là, le désordre et la confusion la plupart du temps dans la série des idées et des événements dans les songes, dans le *noctambulisme* et dans *le somnambulisme inférieur ou non inspiré*. Certes, l'âme est affranchie des bornes ordinaires du temps et de l'espace; elle jouit déjà pleinement des facultés merveilleuses, inhérentes à sa nature, telles *que la vue à distance*, *la vision à travers les corps*

opaques, le reflet des pensées, etc..., etc...; mais ce qui lui manque, c'est la *boussole divine,* c'est l'influence d'en haut, qui seule puisse la vivifier. Le sage *Salomon* a bien caractérisé cette phase du développement des facultés de l'âme humaine, pour parvenir à la véritable inspiration.

Il dit dans les Proverbes (chap. XVI, v. 1): « *Les préparations du cœur sont à l'homme; mais le discours de la langue est de l'Eternel.* » En effet, tant que l'âme n'est pas encore inspirée, toutes les belles facultés dont elle a la possession entière, sont plus ou moins stériles; l'influence de deux mondes s'entrecroise encore, grâce à l'imagination et à la mémoire, malgré l'isolement qui ne peut jamais être complet tant que l'âme n'est pas tout à fait délivrée des liens du corps par la mort. Les fonctions chimiques et physiques du corps et l'écho du monde matériel arrêtent l'âme dans son vol sublime vers la région des purs Esprits et des causes invisibles. *Tout change soudain, lorsqu'un bon génie s'empare de l'âme;* le calme renaît dans le cœur, l'équilibre de toutes les facultés intellectuelles et morales est rétabli; l'*âme se dépouille des illusions terrestres et parvient à la véritable contemplation divine.* Au reste, plus les relations de l'âme humaine avec les Esprits deviennent plus intimes, plus ces rapports durent, *plus les manifestations des Esprits deviennent directes, matérielles et palpables.* Le corps du voyant ou de l'extatique commence même à ressentir l'influence du monde surnaturel et à participer aux phénomènes spirituels. Les visions sont même aperçues par les sens grossiers et externes, à l'état de veille ordinaire. C'est alors qu'un état plus étrange et peut-être plus merveilleux que l'état extatique du voyant se révèle.

Un génie invisible s'empare du corps d'un voyant ou

d'une personne sensible, sans en déloger l'âme, sans même l'inspirer ou l'entraîner dans un état supérieur. L'âme de l'homme, au contraire, conserve ses pensées et sa manière de voir, de sorte *que deux âmes, dont les pensées diffèrent, animent* passagèrement le même corps; pourtant le corps subit bientôt plus *l'influence supérieure du pur Esprit*, bien que ce *Génie invisible* soit loin de vouloir dompter l'âme en même temps que le corps, comme dans les phénomènes de l'obsession et de la possession.

L'esprit surnaturel laisse donc dans cet état à l'âme de l'homme sa liberté pleine et entière, et n'aspire qu'à se servir de son bras sans intelligence pour exprimer ses idées. Les personnes qui se trouvent dans cet état étrange, sont appelées de nos jours, *médiums,* parce qu'elles servent d'intermédiaires à ceux qui veulent communiquer avec les esprits. Le *médium* est un instrument d'autant plus docile, qu'il met au service de son hôte passager de l'autre monde seulement son corps et principalement son bras pour exprimer par *écrit* les pensées du génie invisible. Le *médium* n'est qu'une main obéissante, un instrument tout à fait passif, dirigé par les Esprits comme les tables et d'autres objets inertes et inanimés, pour manifester leur présence et pour exprimer leurs idées. Le médium n'est que l'écho d'un pur Esprit, qui envahit son corps momentanément. Les anciens ont connu cet état absolument passif. Homère (Iliade, XII, 228) *parle de ceux qui servent d'instruments passifs à la volonté divine; il* en est de même de *Platon* dans le Dialogue déjà cité d'Io et de Menon; néanmoins il n'y a que *la Bible* qui nous démontre nettement dans le récit de la tentation de Jésus dans le désert, la différence entre l'état de *médium* et *l'inspiration. Jésus fut*

amené ou poussé par l'Esprit dans le désert ; il était inspiré par le Saint-Esprit, le diable ne pouvant nullement l'influencer, ni moralement ni spirituellement ; pourtant le tentateur infernal remua et transporta le corps de Jésus dans un autre lieu. Saint Mathieu dit (chap. IV, 5 et 6) : « le diable le transporta dans *la sainte ville, et* » *le mit sur le sommet du temple* » (bien que le Saint- » Esprit l'eût amené dans le désert). Et le diable lui » dit : « Si tu es le fils de Dieu, jette-toi en bas. »

Saint Luc dit également (chap. IV, 9) : « Le diable » l'amena aussi à *Jérusalem* et le mit sur la *balustrade* » *du temple,* et lui dit : Si tu es le fils de Dieu, jette-toi » en bas. »

CHAPITRE XVI.

L'Extase chez les Indiens.

Le *Yoga-Sâstra* de *Patandjali*, dans le quatrième chapitre est un traité de l'Extase et de la Magie. Ce livre est plein d'enseignements et de directions pour développer les facultés somnambuliques.

Le *deuxième chapitre* de la *troisième* lecture de *Brâhma-Soutra* (III, 2, § 1-4) traite des quatre états ou conditions de l'âme, revêtue d'un corps grossier, savoir : *l'état de veille normal, l'état de rêve, le profond sommeil et l'extase ;* on y comprend également l'évanouissement et la stupeur qui sont intermédiaires entre le profond sommeil et la mort.

Dans l'*état de rêve* qui est intermédiaire entre l'état de veille et de profond sommeil, il s'opère un cours

fantastique d'événements, une création illusoire, qui, cependant, témoigne de l'existence d'une âme qui en a la conscience.

Dans le *profond sommeil,* l'âme s'est retirée au sein de l'âme suprême par la voie des artères du *péricardium.* Durant la période du profond sommeil, l'âme est passagèrement réunie avec l'Être suprême, auquel elle se joint, d'une manière permanente, à l'époque de son émancipation finale. Cette *unification n'est pas une absorption ou discontinuation de l'individualité,* mais une apathie complète, à laquelle les saints aspirent par la pratique de la mortification et par l'acquisition de la véritable science.

L'extase ou l'état de calme profond (Nirwana ou *Anandà)* est le suprême bonheur auquel l'Indien aspire. En cela, le *Djina* (*gymnosophiste*), aussi bien que le *bouddhiste* s'accorde avec *l'orthodoxe Védantin.*

Dans *l'extase la plus élevée, l'homme parvient à l'intuition intellectuelle pure;* il peut prévoir la destinée, réservée aux morts, conformément à leur degré de perfection dans l'autre monde. L'agrandissement futur de notre être, le perfectionnement progressif de nos facultés dans une série d'existences dont l'état terrestre n'est que le prélude, est constaté par le pouvoir transcendant du *Yogui.* Les lois de Manou (liv. VI, § 73) disent, concernant le *Yogui extatique:* « En se livrant à la méditation » la plus abstraite, qu'il observe la marche de l'âme à » travers les différents corps depuis le degré le plus » élevé jusqu'au plus bas. »

Les poètes indiens, dans le *Ramayana* et dans le *Mahabharata* attribuent à un grand nombre de religieux ou d'*Anachorètes ascétiques (Yogui* et *Sanjasi)* a faculté de voir à travers les corps opaques, de de-

viner la pensée d'autrui, de prédire les événements futurs, etc., etc.

Selon la quatrième lecture de *Brâhma-Soutra* (chap. IV), un *Yogui extatique* possesseur des facultés surhumaines et transcendantes, n'est sujet au contrôle d'aucun autre être ; il peut à son choix, être investi d'un ou de plusieurs corps ou bien-être *dépourvu d'une forme corporelle* (en se rendant invisible); maître *de plusieurs corps par un simple acte de sa volonté, le Yogui n'en occupe qu'un seul, laissant les autres inanimés comme autant de machines de bois. Le Yogui extatique peut animer plusieurs corps de la même manière qu'une simple lampe peut alimenter plus d'une mèche.*

Le philosophe Kanada admet la transposition des sens, la faculté de voir par le nombril, etc., etc. (Pauthier, *Essai sur la philosophie des Hindous,* traduit de l'anglais, de Colebrooke, 170, etc.)

Il y a une analogie frappante entre ces tours extraordinaires des *Yogui's* et les phénomènes de la magie, réhabilitée de nos jours, grâce aux efforts de MM. d'Ourches et du Potet.

Sankara dit dans l'*Atma-Bodha* (art. 40) : « Celui qui » comprend l'invisible essence, ayant rejeté l'idée de » formes et de distinctions, existe dans l'être universel *vi*» *vant* et *heureux.* » Le même penseur y ajoute (art. 41) ce qui suit :

Absorbé dans ce grand Esprit, « *il* n'observe *pas la* » *distinction de percevant, perception et objets perçus.* Il » contemple une *existence infinie, heureuse,* qui est ren» due manifeste par sa propre nature. » De là la physionomie rayonnante de l'extatique. Le Yogui contemple toutes choses comme demeurant en lui-même, et ainsi par l'œil de la connaissance, il perçoit que toute chose

est Esprit ; *l'Esprit est le seul être qui existe véritablement.* (Atma-Bodha, art. 47.)

Le *Yogui* parvient déjà durant cette vie à une libération, à une délivrance incomplète et restreinte. (Moukti, Brâhma-Soutra, IV, 4, § 7.)

Le but de l'âme, c'est sa délivrance des liens terrestres, selon toutes les sectes de l'Inde.

Suivant les *Djina's* (*gymnosophistes*), l'âme parvient à la délivrance ou à la perfection au moyen d'une profonde abstraction ou concentration de la pensée et de la volonté (Yoga-Siddha) et d'une extase contemplative ou d'une intuition purement intellectuelle. Cette délivrance est obtenue par une connaissance ou science droite et par la doctrine et les observances religieuses. *L'œuvre de la délivrance est une ascension continuelle de l'âme,* résultant de sa tendance naturelle à s'élever en haut, bien qu'elle soit retenue en bas par les liens corporels.

Le sixième livre des lois de Manou, qui traite des devoirs de l'Anachorète et du dévôt ascétique, indique de nombreux moyens pour parvenir à la délivrance.

Suivant le § 75 dudit livre, on parvient ici-bas au but suprême, qui est de s'identifier avec Brâhme, en ne faisant point de mal aux créatures, en maîtrisant ses organes, en accomplissant les devoirs pieux, prescrits par les Védas, et en se soumettant aux pratiques de dévotion les plus austères.

Les § 80, 81 et 82 du sixième livre des lois de Manou, disent de même ce qui suit : « Lorsque, par » sa connaissance intime du mal, l'homme devient in- » sensible à tous les plaisirs des sens, alors il obtient le » *bonheur dans ce monde et la béatitude éternelle dans* » *l'autre.* S'étant, de cette manière, affranchi par de- » grés de toute affection mondaine, devenu insensible à

» toutes les conditions opposées, comme l'honneur et
» le déshonneur, il est absorbé pour toujours dans
» *Brâhme.* »

On sait que *Brâhme*, comme nom neutre est l'*Eternel,* et *Brâhma* est ce même Dieu se manifestant comme créateur. « Tout ce qui vient d'être déclaré, s'obtient
» par la *méditation* de *l'Essence divine,* car aucun homme,
» lorsqu''il ne s'est pas élevé à la connaissance de *l'âme*
» *suprême,* ne peut recueillir le fruit de ses efforts. »

La connaissance *est ou spirituelle* et *intérieure,* ou *temporelle* et *extérieure.* La connaissance extérieure ou temporelle comprend l'étude de la Sainte-Ecriture et de la nature externe, *mais la connaissance intérieure ou spirituelle seule,* donne la connaissance de soi-même (le fameux γνῶθι σεαυτόν de *Chilon*), en distinguant l'âme de la nature, et opérant ainsi la délivrance de l'âme du corps et des sens. Ce n'est que par l'acquisition de la science au moyen de l'étude des principes, que l'on apprend la vérité définitive. Au reste, suivant *Sankara* (*Atma-Bodha,* art. 47), la vertu, c'est-à-dire la direction droite des organes par l'âme, favorise l'ascension de l'homme vers la région supérieure ; *le mode le plus prompt d'obtenir la béatitude dans la contemplation absorbée,* par laquelle la délivrance de l'âme va s'accomplir, *c'est la dévotion à Dieu.* L'âme parvenue, grâce à la pratique magique des Yoguis à l'état de pur Esprit, ne prononce que le fameux monosyllabe *Aum* (nom mystique de Dieu), absorbée qu'elle est dans la méditation de l'âme suprême.

La répétition de ce monosyllabe, en méditant en même temps sur sa signification, fait surtout partie de la dévotion d'un *Yogui.* Selon *les Maheswaras* et *Pasoupatas* (écoles de philosophie dualistes), l'abstraction et la persévérance dans la méditation de la syllabe *Aum* dans

l'extase et la profonde contemplation de l'excellence divine délivrent déjà ici-bas du mal et des liens corporels.

La *secte de Bouddha* admet également *l'extase contemplative,* l'abstraction mentale comme l'état le plus parfait, comme un état heureux d'imperturbable *apathie.* Cette *apathie parfaite* est le bonheur suprême, et nécessaire pour élargir d'une manière infinie *les facultés humaines.*

La pratique des *Yogui's* fut cruelle et bizarre (comme le *schamanisme*) ; en retenant l'haleine, ils serraient leurs membres comme une tortue ; ils boivent le soma, qui se compose du jus de cette plante, mêlé au lait caillé. (Dubois, *Mœurs, institutions, etc., des peuples indiens,* t. II, p. 271.)

Suivant les lois de Manou (IV, § 24), il y en a qui sacrifient constamment leur respiration *dans leur parole,* en récitant la Sainte-Écriture au lieu de respirer, et leur *parole dans la respiration,* en gardant le silence, trouvant ainsi dans leur parole et dans leur respiration la récompense éternelle des oblations.

CHAPITRE XVII.

L'extase mystique chez les Chinois et chez les Perses.

La doctrine des Indiens, concernant l'extase et l'unification mystique, se retrouve chez les *Chinois* et chez les *Sofis* des Perses. (Tholuck Suffismus, Berlin, 1821.)

On remarque une analogie entre les idées de *Patand-*

jali et la doctrine de l'école *de Tao,* dont *Lao-tseu* est le fondateur. On retrouve des idées magiques et mystiques dans le *Tao-teking* de ce sage célèbre. *Lao-tseu* dit dans le *Tao-teking* (chap. XVI) que l'extase et la quiétude parfaite, le *non-agir corporel, est la réunion à l'Être suprême,* dont il y a *deux degrés,* c'est-à-dire *la réunion simple, qui consiste à voir les choses en Dieu*, et à renoncer à toute autre puissance que celle de Dieu. *Le second degré de l'unification* ou *la réunion de la réunion* consiste à s'anéantir totalement *et à se passer de tout excepté de Dieu.* (*Notices et extraits des manuscrits orientaux,* tome X et tome XII, contenant les deux savants Mémoires de *Sylvestre de Sacy.*)

L'intime ressemblance des sofis des Perses et des *derviches mystiques* chez les musulmans avec les *Yogui's des Indiens,* prouve que leurs doctrines sont bien anciennes. Le but auquel les *sofis* tendent comme tous les mystiques, c'est une union parfaite avec Dieu, ou plutôt une *absorption morale* de leur volonté dans la Divinité. On ne parvient à cette absorption qu'en contractant peu à peu et par degrés l'habitude de renoncement à soi-même, d'une indifférence parfaite à toutes les choses extérieures et de l'abnégation de toute affection et de toute volonté propre. Celui qui aspire à cette perfection, ne peut y arriver que par des efforts soutenus et réitérés ; il est déjà censé avoir fait de grands progrès, quand il éprouve de temps à autre, une sorte de quiétude plus ou moins parfaite, dans laquelle, s'oubliant lui-même plus ou moins complétement, *il se trouve disposé à recevoir les lumières surnaturelles que la Divinité fait briller à ses yeux*, et à contempler l'Être suprême, qui, soulevant pour un moment, quoique dans des degrés divers, les voiles qui le dérobent à la vue des mortels, se laisse apercevoir à lui,

mais comme un éclair auquel succède bientôt une nouvelle obscurité. Il y a dans cette perfection de la vie spirituelle une gradation successive d'états et de stations, qui ne se termine qu'à l'identification parfaite avec Dieu.

Les *sofis,* aspirant à la contemplation divine à l'aide de l'*Extase* (*Notes et extraits des Manuscrits*, tome X, p. 81), distinguent surtout *deux états* ou stations principales :

1. *La réunion,* c'est-à-dire, *voir Dieu dans les créatures.*

2. *La réunion de la réunion*, *c'est-à-dire*, *voir toutes les créatures, existant en Dieu.*

Les *sofis* ont l'habitude de peindre leurs extases et les ravissements de l'amour divin sous les figures les plus voluptueuses.

Le *sofisme* consiste essentiellement à s'adresser constamment aux exercices de piété, à vivre uniquement pour Dieu, à renoncer à toutes les vanités du monde, enfin à se séparer de la société, pour se livrer dans la retraite aux pratiques du culte de Dieu.

L'étymologie du nom de cette secte mystique et théosophique vient de *souf* (laine), car le plus ordinairement ils s'habillent de laine. La raison en est, qu'ils affectaient, en adoptant des vêtements de laine, de se distinguer du commun des hommes qui aimaient la magnificence dans leurs habits, mais les *sofis* se distinguent surtout des autres *par des états supérieurs et surnaturels* dont ils sont favorisés. L'essence de tout leur système consiste à *développer l'extase,* laquelle naît des combats livrés aux inclinations naturelles. Les *sofis* et les *derwiches* ont une théologie ésotérique et mystique ; ils pratiquent des devoirs religieux particuliers. L'indifférence dont ils font profession pour les religions positi-

ves, semble justifier l'horreur qu'ils inspirent aux fidèles disciples de l'Islamisme. Le pouvoir occulte que les *derviches* s'attribuent, ne paraît aux fidèles disciples de Mahomet qu'une méprisable jonglerie, *ou les effets d'un art diabolique.* Les combats spirituels et les méditations religieuses des *sofis* et des *derviches* sont suivis ordinairement *du dégagement des voiles des sens et de la vue de certains mondes* qui font partie des choses de Dieu, c'est-à-dire des choses dont Dieu s'est réservé la connaissance, et dont il est impossible que l'homme, qui fait usage de ses sens, ait aucune perception. *En renonçant aux sens extérieurs, la vigueur de l'Esprit qui n'appartient qu'à ces mondes invisibles, s'accroît.* La méditation aide puissamment à cela; car la méditation est comme la nourriture qui donne la croissance de l'Esprit. L'Esprit de l'extatique ne cesse point de croître et de s'augmenter *jusqu'à ce que de science, qu'il était, il devienne présence*, c'est-à-dire *l'objet d'une connaissance immédiate* et pour ainsi dire d'une *intuition intellectuelle* pour celui qui est parvenu à se dégager des voiles des sens. *Dans cet état, l'âme jouit de la plénitude des facultés qui lui appartiennent en vertu de son essence* (*Not. et extr.*, tome XII, p. 303) et perçoit les objets par une perception immédiate, sans faire usage des organes des sens. L'âme étant parvenue à lever les voiles des sens, *reçoit les dons divins* et les faveurs spontanées de Dieu; enfin, sa nature, en ce qui concerne la connaissance exacte de ce qu'elle est, approche de l'horizon le plus élevé; nous voulons dire de la sphère des Anges, ces êtres qui sont exempts de toute union avec la matière. L'homme obtient ainsi une perception de la véritable nature des êtres. *Ces extatiques ont souvent la connaissance de l'avenir;* c'est-à-dire des événements avant qu'ils arrivent; ils dis-

posent, par l'influence de leurs vœux (prières et désirs) et par la force de leurs âmes, des êtres inférieurs, qui sont contraints d'obéir.

Dans le livre arabe *des Définitions* de *Djordani,* il est question aussi de la possession et de l'attouchement des démons ; l'épilepsie et la folie résultent de l'influence des démons; selon l'opinion commune, c'est un génie qui trouble la raison de l'homme. Il y est, en outre, *question des voyants* et des *illuminés, qui sont les possesseurs de l'intuition* et *de l'inspiration des Esprits et des morts,* et qui voient les sens cachés et les choses réelles qui existent derrière les voiles, c'est-à-dire les idées originelles, les prototypes de tout ce qui existe. (*Not. et extr. des Manuscrits,* t. X, p. 21 et 81.)

Le mot *Elyas* veut dire la contraction qui a lieu dans la contemplation extatique de Dieu, et qui affecte le cœur de l'homme spirituel *par l'effet d'une cause invisible qui survient et agit sur lui.* Cette contraction est une sorte d'absorption morale. *Ce mot Elias vient d'un individu qui a été élevé dans le monde des Esprits,* et dont les facultés corporelles se sont perdues dans le monde invisible, et y ont été absorbées par contraction. (*Not. et extr.,* t. X, p. 78.)

Insidua (rupture) signifie l'état d'un extatique qui, après avoir considéré Dieu sous le point de vue d'une unité absolue, où il n'y a point de distinction, retombe de ce haut degré de contemplation à un degré inférieur, où l'unité cesse pour lui d'être absolue, les attributs se présentant à son entendement comme distincts de l'essence.

Igma s'appelle l'*évanouissement* anormal qui est souvent la suite du ravissement extatique.

CHAPITRE XVIII.

De l'âme humaine.

L'existence de l'âme est démontrée par plusieurs arguments, selon le *Sankhya-Karika* (art 17 et 18). Il doit exister une intelligence directrice, comme il y a un conducteur à un char; l'intelligence directrice de la matière inanimée, c'est l'âme. La tendance à l'abstraction prouve l'existence de l'âme.

Selon *Gotama,* auteur du système de *Nyaya,* l'âme est le principal objet à prouver. Un instrument exige un opérateur ; sans un opérateur, nous ne pouvons pas voir à l'aide des yeux qui sont les instruments de la vision. *Les lois comme cause suprême, n'expliquent rien ; il faut remonter à la volonté d'un être qui les établit et les applique.*

Gotama, du reste, dit qu'il faut distinguer *l'âme individuelle* de *l'âme suprême.* La *multiplicité des âmes* est *prouvée* par les *états différents* de chaque être, par les *tendances diverses,* par les *occupations diverses,* enfin par les *destinées diverses* de chaque être. Le *Sankhya-Karika* (art. 18) est d'accord sur ce sujet avec *Gotama.*

L'émanation de l'âme individuelle du sein de Brâhma, n'est pas une naissance ni une production originale, selon l'école orthodoxe de *Védanta.* Les âmes individuelles, ces *parcelles immortelles et éternelles* sont comparées à des étincelles innombrables, s'échappant d'un brasier enflammé. Ces étincelles proviennent du foyer central, et y retournent, étant de la même essence. *Les lois de*

Manou (liv. XII, § 15, traduct. de Pauthier) disent que *de la substance* de l'âme s'échappent sans cesse comme des étincelles du feu, d'innombrables *principes vitaux* qui communiquent sans cesse le mouvement aux créatures des divers ordres. L'âme est donc une portion de l'Être suprême, comme une étincelle l'est du feu. Le rapport n'est pas comme celui de maître et de serviteur, mais comme celui du *Tout* et de la *partie*. Au reste, l'Être suprême dont l'âme individuelle fait partie, ne partage pas les peines et les souffrances que celle-ci éprouve, au moyen de la sympathie, pendant son association avec le corps. Comme l'image du soleil, réfléchie dans l'eau, trouble ou vacille, en suivant les ondulations de l'étang, sans cependant affecter les autres images réfléchies dans l'eau, ni l'orbe solaire lui-même, ainsi les souffrances d'un individu n'affectent pas physiquement un autre individu, ni l'Être suprême. Du reste, bien que les *Védas* comparent les âmes individuelles aux étincelles jaillissant d'un foyer enflammé, *l'âme est aussi déclarée éternelle et increéée*. (Rig-Véda, 8, 4, 17, Brâhma-Soutra II, § 17.)

Sankara-Atcharya dit aussi dans l'*Atma-Bodha* (Art. 13-20), que l'Esprit seul est vivant et éternel ; il anime tout, etc., etc.

L'âme est, selon *Sankhya-Karika* (art. 33), *immatérielle, individuelle, éternelle et inaltérable.*

En *Grèce, Thalès, Pythagore* et *Platon* ont supposé l'âme incorporelle, et l'ont définie un être qui a, en lui-même, le principe de son mouvement, une substance intelligente. (Plutarque, de Placit. philos., lib. IV, cap. 2, et 3.)

Selon Pythagore (Diog. Laërtius, lib. VIII, 28), l'âme est formée de l'*Ether divin,* ou plutôt une émanation de

l'intelligence universelle ; Cicero, de Senectute, dit : « Audiebam Pythagoram, Pythagoreosque nunquam » dubitasse, quin ex universali mente divinâ delibatos » animos haberemus. »

Pythagore définit l'âme, un nombre qui se meut par lui-même ; il prend le nombre pour l'intelligence, puisque l'*Unité* selon lui, *c'est l'image de la Divinité.* Pythagore admettait donc parfaitement la spiritualité de l'âme. L'interprétation d'Aristote (de Anima, lib., I, cap. 4) est à ce sujet conforme à celle de Cicéron (Acad. I, cap. 9). Platon dit que l'âme est une substance intelligente, qui se meut elle-même, suivant les proportions d'un nombre harmonique. (Plutarque, de Placit. philos., lib. IV, cap. 2.)

Selon *Héraclite,* l'âme de l'homme n'est qu'une étincelle détachée du foyer au brasier central ; elle s'éteindrait si elle n'était pas nourrie par le feu universel qui continue à lui envoyer de nouveaux rayons.

Suivant Maximus Tyrius (Dissertat. 25, 27 et 28), l'âme ressemble à un rocher solide au milieu des vagues de l'Océan ; l'immortalité résulte de la fixité de ses principes et de ses impressions.

CHAPITRE XIX.

Immortalité, Éternité et Préexistence de l'âme.

Le *dogme de l'immortalité* de l'âme n'est pas seulement de toute antiquité, mais encore la foi en cette immortalité est gravée dans le cœur des peuples les plus sauvages.

Selon Loskiel (*Histoire des Missions*, p. 48), les Indiens de l'Amérique du Nord prétendent qu'ils ne peuvent pas mourir pour toujours et à jamais, vu que la semence elle-même, tout en pourrissant dans le sol, revit de nouveau.

Il en est de même des *Groënlandais*, selon Krantz. (*Histoire de Groënland.*)

La *crainte des spectres*, si générale et si universelle, prouve, non-seulement l'immortalité de l'âme, mais encore la réalité des apparitions et des manifestations directes des Esprits,

En citant des preuves en faveur de l'immortalité de l'âme, nous verrons que les traditions de l'antiquité admettent également l'éternité de l'âme, sa préexistence et ses incarnations diverses.

En effet, selon les *Védas* (Rig. Véda, 8, 14), l'âme est non-seulement *immortelle*, mais encore *éternelle* et *incréée*; c'est pour cette raison que les *Pantcharatras* et et les *Bhagavatas* sont hérétiques aux yeux de l'école orthodoxe, parce qu'ils prétendent que l'âme est créée; *or, selon les Védas, si l'âme n'est pas éternelle, elle n'est pas non plus immortelle.* (Brâhma-Soutra, II, § 17.)

L'école de *Sankhya* (*Sankhya-Karika*, art. 18 et 33) et *Sankara-Atcharya*, l'auteur de l'*Atma-Bodha* (art. 13-20), admettent également l'éternité des âmes individuelles (Pauthier, *Essais sur la philosophie des Hindous*, selon Colebrooke, page 131, etc., etc...). L'article 18 de *Sankhya-Karika* dit que les âmes individuelles sont *dénuées de qualités perceptibles, incomposées, pénétrant tout, immuables*, ÉTERNELLES, SANS CAUSE, *invisibles, etc., etc...*

Selon les anciens *sofis*, les substances fixes ou réelles, telles que les Esprits et les âmes, ne sont *postérieures* à Dieu que *quant à l'essence* et *non quant au*

temps; car elles sont *éternelles, tant du côté du passé que du côté de l'avenir.* (Anquetil Duperron, Zend-Avesta, t. III, 384, etc.)

Toutes ces âmes éternelles et immortelles étaient pures avant la chute. (Anquetil, III, 189 et 214.)

Lorsque le corps de l'homme est formé dans le ventre de la mère, l'âme qui vient du ciel, s'y établit, selon les anciens Perses. (Anquetil, III, 384.)

Les *idées des Chinois,* concernant l'immortalité de l'âme, et les diverses phases de l'expiation, ont été surtout développées par l'école des Tao-ssé. (*Mémoires des Missionnaires concernant la Chine,* XV, 250, etc., etc.)

Selon le Livre des récompenses et des peines, par un docteur Tao-ssé, traduit par Julien, 1835 (Art. 296 et 297) : Tous les sages et tous les saints ont cru en *l'immortalité de l'âme,* aux *apparitions des morts,* et à l'existence des Esprits et des démons.

Selon le paragraphe 466 dudit Livre, l'ombre d'une mère défunte apparaît en songe à son fils pour lui adresser de sévères reproches d'avoir négligé de visiter sa tombe, en offrant des sacrifices pour procurer le repos à son âme. En effet, nul n'osait rejeter la doctrine de l'immortalité de l'âme en Chine ; *celui qui ne respecte pas les Esprits,* est cruellement puni par eux. Les articles 296 et 297 dudit Livre des récompenses et des peines rapportent la *punition cruelle d'un matérialiste :* « Un homme, » nommé *Tchen,* qui vécut sous la dynastie des *Tsin,* fit » un mémoire sur la *non-existence des Esprits* et des *dé-* » *mons.* Un jour, un étranger vient le visiter et amène » la conversation sur les Esprits. Tchen soutint qu'ils » n'existaient pas. L'étranger lui dit d'une voix terrible : » Les sages et les saints de l'antiquité ont tous cru à » l'existence des Esprits et des démons; vous êtes le

» seul qui osiez la nier. Eh bien ! je suis un démon ! A
» ces mots, il se changea en un chien furieux, tout prêt
» à s'élancer sur lui ; Tchen fut glacé de terreur et *mou-*
» *rut sur-le-champ.* »

Selon les traditions sacrées de la Chine, les Esprits interviennent sans cesse dans les destinées humaines ; ils aident même l'empereur de leurs conseils bienveillants.

Quant à l'idée de la préexistence de l'âme, elle résulte de la métempsycose (le Livre des récompenses et des peines, art. 136). Selon Confucius, les *Esprits ont existé avant le monde matériel;* ce sont eux qui constituent l'essence invisible de tout ce qui existe. (*Mém. concernant les Chinois,* tome III, 65 et 66.)

La *Bible* suppose partout l'immortalité de l'âme, sans enseigner une vérité aussi fondamentale, gravée par le Créateur lui-même en caractères ineffaçables dans le cœur de l'homme. Elle traite de *fou* celui qui ne croit pas en l'immortalité de l'âme. (Sapience de Salomon, III, 1-9.)

Voici ces versets remarquables :

1. « Mais les âmes justes sont dans la main de Dieu,
» et nul tourment ne les touchera. »

2. « *Il a semblé aux yeux des fous, qu'ils mourussent,*
» *et leur issue a été estimée une angoisse.* »

3. « Et il a *semblé à leur départ, d'avec nous, qu'ils*
» *fussent perdus ; mais ils sont en paix.* »

4. « Que s'ils ont souffert des tourments devant les
» hommes, *leur espérance était pleine d'immortalité!* »

5. « Et ayant été légèrement châtiés, ils recevront
» beaucoup de biens, parce que Dieu les a éprouvés et
» les a trouvés dignes de lui. »

6. « Il les a éprouvés comme l'or dans la fournaise,

» et les a reçus comme un sacrifice d'holocauste, et il » les regardera favorablement, quand il sera temps. »

7. « Ils *reluiront*, ET COURRONT PARTOUT, comme des » étincelles au travers des roseaux. » (Ils pourront se manifester partout, grâce à l'ubiquité des purs Esprits ; en effet, plus l'Esprit est saint et haut placé, plus facilement il pourra se manifester partout.)

8. « Ils *Jugeront les nations et ils domineront les peu-* » *ples*, et leur Seigneur régnera à toujours. »

9. « Ceux qui se seront confiés en lui, entendront la » vérité, et les fidèles demeureront avec lui dans son » amour, car la grâce et la miséricorde est pour ses » saints, et il a soin de ses élus. »

On voit qu'aux yeux de l'homme le plus sage qui ait jamais existé, et dont la haute sagesse a été brevetée par l'Eternel lui-même, *les matérialistes ne sont que des fous et des crétins*. Il en est de même des *Indiens*. Selon les lois de Manou (XII, art. 33), l'*athéisme et le matérialisme dénotent l'ignorance* (Tamas). L'article 40 dudit livre XII des lois de Manou dit que les âmes plongées dans cette *obscurité* sont ravalées à l'état des animaux.

Continuons de citer ou d'indiquer au moins d'autres passages de la Bible sur l'immortalité de l'âme. Job fait, dans le chapitre XIX, une profession de foi remarquable au sujet de ce dogme, qui est la base indispensable de toutes les religions et de toutes les révélations, *et sans laquelle* toutes les *croyances sont vaines et chimériques*.

Nous citons les versets 26 et 27 dudit chapitre : « Et » lorsqu'après ma peau, ceci aura été rongé, je verrai » Dieu dans ma chair; je le verrai moi-même, et mes » yeux le verront, et *non un autre*. »

Esaïe (XXVI, 19) dit : « Tes morts vivront, *même mon* » *corps mort vivra;* ils se relèveront. Réveillez-vous et

» vous rejouissez avec chant de triomphe, vous, habi-
» tants de la poussière; car ta rosée est comme la rosée
» des herbes, et la terre jettera dehors les trépassés.»

D'autres passages d'Esaïe (V, 14 et XIV, 9) parlent aussi de l'existence après la mort. Voici le verset 9 du chapitre XIV : « L'enfer profond s'est ému à cause de
» toi, *pour aller au-devant de toi;* à ta venue, il a réveillé
» à cause de toi les trépassés, et a fait lever de leurs
» siéges tous les principaux de la terre, tous les rois des
» nations. »

Daniel dit de même, dans le chapitre XII, 2 : « Et plu-
» sieurs de ceux qui dorment dans la poussière de la
» terre se réveilleront, les uns pour la vie éternelle, et
» les autres pour les opprobres et pour l'infamie éter-
» nelle. »

Les versets de la Bible concernant la préexistence de l'âme et l'éternité de l'Esprit sont bien vagues, ces idées n'ayant aucun rapport au salut de l'humanité, font partie de ces vérités que la révélation biblique a voilées. On sait que la Bible renferme des doctrines secrètes dont nul ne saurait révoquer la réalité en doute.

Voici quelques versets de la Bible qui font allusion à l'idée de l'éternité et de la préexistence de l'âme, ou plutôt, si l'on veut, de l'Esprit : D'abord, l'ancienne loi (Psaume LXXXII, 6) et le Christ lui-même (Jean X, 34) soutiennent que les *hommes sont des dieux.*

Le Psaume LXXVII (v. 5, 6 et 7) s'exprime assez nettement sur la question de la préexistence : « *Je pensais*
» aux jours d'autrefois *et aux années des siècles passés.* Il
» me souvenait de ma mélodie de nuit; je méditais en
» mon cœur, et mon esprit cherchait diligemment *en*
» *disant : Le Seigneur* m'a-t-il rejeté pour toujours, et ne
» continuera-t-il plus à m'avoir pour agréable? »

L'Ecclésiaste (XII, 7) dit de même : « Avant que la poudre retourne en la terre, comme elle y avait été, et que *l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné.* »

Esaïe (LVII, 16) est plus clair, en disant : « *C'est de par moi* (*Dieu*) *que l'Esprit se revêt, et c'est moi qui ai fait les âmes.* »

Voilà la distinction entre l'âme et l'Esprit nettement établie. Il nous semble que *l'éternité de l'Esprit* résulte de ce verset, Dieu ayant *revêtu l'Esprit* d'un corps et *fait l'âme,* c'est-à-dire opéré l'union de l'Esprit éternel et incréé avec le corps, à l'aide de son souffle tout-puissant qui crée l'âme *seule.* On sait que la Sainte-Ecriture, dans les passages concernant la distinction entre l'Esprit et l'âme, *entend par l'âme : l'union de l'Esprit* avec le corps. La distinction morale établie par l'épître *aux Hébreux* (IV, 12) est liée à cette distinction psychologique ou anthropologique; *l'Esprit* ou l'âme entièrement séparée d'avec la matière, est plus apte à atteindre à la perfection morale que l'âme ou l'Esprit uni au corps. De là, le vif désir de saint Paul (Romains VII, 24) d'être délivré du corps. Saint Paul est d'accord sur ce sujet, non-seulement avec la Sapience (IX, 15), mais encore avec toutes les traditions sacrées de l'Orient et avec les penseurs les plus illustres de l'Inde et de la Grèce.

Le prophète *Jérémie* (I, 5) semble parler de la préexistence, en disant : « *Avant que je te formasse dans* » *le ventre de ta mère, je t'ai connu ;* et avant que tu » fusses sorti de son sein, je t'ai sanctifié, je t'ai établi » prophète pour les nations. »

Origène, qui admet l'idée de la préexistence de l'âme (de Princip., lib. III, p. 144 et 145), croit qu'il y a, selon ledit verset de Jérémie et conformément aux passages

ayant trait à saint Jean-Baptiste, tels que Malachie III, 1; saint Luc, I, 13-15; saint Jean, I, 6, etc., des Esprits qui ont une disposition au bien ou au mal, *avant leur naissance.*

La Sapience VIII (19 et 20) confirme l'idée d'Origène. Voici ces versets : « *Or, j'étais un enfant bien né, et une* » *bonne âme m'était échue. Ou plutôt, étant bon, j'étais* » *venu dans un corps sans souillure.* »

Ces versets de la Sapience sont d'accord avec les idées de Pythagore, qui dit que le corps est proportionné et adapté à la nature intime de l'âme. Il en est de même des *Védas* et du *Vaisischyka de Kanada.* (Art. 22 et 23.)

Ici nous nous bornons à alléguer la croyance des anciens rabbins, qui appellent, conformément à la Sapience (VIII, 20), *Guph, le réservoir des âmes,* c'est-à-dire les lieux où elles séjournent avant leur incarnation terrestre. La *secte des Esséniens* croit également à une préexistence heureuse des âmes avant leur incarnation terrestre. (Josephus de bello, Jud. L., 71, cap. 11.)

Le premier verset du troisième chapitre du prophète Malachie, a surtout donné lieu à la croyance de la préexistence de l'âme selon Origène. (Comment. in Johan, tome II, 24.)

Nous allons citer encore ce verset remarquable : « Voici, je vais envoyer mon messager, et il préparera » la voie devant moi, et incontinent le seigneur que » vous cherchez entrera dans son temple, *l'ange,* dis-je, » *de l'alliance, lequel vous souhaitez.* »

Il en est de même des passages de la Bible ayant trait à Esaü et à Jacob, tels que Malachie, 1, 2 et 3 : et Romains IX, 11-13. Voici Malachie, 1, 2 et 3 : « Je » vous ai aimés, a dit l'Eternel ; et vous avez dit : En » quoi nous as-tu aimés? Esaü n'était-il pas frère de

» Jacob, dit l'Éternel? Or, j'ai aimé Jacob, mais j'ai » haï Esaü, et j'ai mis ses montagnes en désolation, et » son héritage pour les dragons du désert. »

Les versets 11 jusqu'à 13 du neuvième chapitre aux Romains, confirment les paroles du prophète : « *Car* » *avant que les enfants fussent nés,* et qu'ils eussent fait » ni bien ni mal, afin que le dessein arrêté selon l'élec- » tion de Dieu demeurât non point par les œuvres, » mais par celui qui appelle, il lui fut dit (à Rebecca) : » le plus grand sera asservi au moindre ; ainsi qu'il » est écrit : J'ai aimé Jacob et j'ai haï Esaü. »

En Grèce, tous les hommes illustres, depuis *Orphée* et *Homère* jusqu'à *Platon* ont admis la doctrine de l'immortalité de l'âme. C'est un fait qui n'est que trop bien constaté par tous les historiens. On sait que la tête de *Diagoras de Melos,* penseur matérialiste, fut mise à prix par les Athéniens. (Plutarque, de Placit. philosoph., lib., I, cap. 5.)

Depuis *Platon* jusqu'à *Proclus* et aux derniers temps du paganisme, la plupart des penseurs profonds admirent encore cette idée sublime, que les traditions sacrées de l'antiquité avaient été léguées à une race bien déchue de son rang. Nous ne citons donc pas les passages si nombreux ayant trait à l'immortalité de l'âme, et qu'on trouve dans les œuvres immortelles d'Homère, Hésiode, Pindare, d'Euripide, des pythagoriciens et de Platon, etc., etc..., nous préférons plutôt renvoyer les lecteurs à ces chefs-d'œuvre. De même que suivant Euripide (Suppl., ver. 534), l'âme va au ciel et le corps reste sur la terre, de même une *épitaphe grecque a dit:* « *La terre* » *cache dans son sein ce corps qui est celui de Platon;* » *mais son âme jouit de la vie calme et éternelle réservée* » *aux bienheureux.* » (Jacobs, Anthol. græc., t. I, p. 324.)

Une épitaphe trouvée à Ephèse place dans la bouche du mort lui-même ces mots : « ναίω δ' ἡρώων ἱερὸν δόμον οὐχ Ἀχέροντος. » (Je demeure dans le saint séjour des héros, *mais non* dans l'enfer.)

L'âme dégagée des liens du corps s'envolait vers les cieux et y allait jouir d'une vie immortelle et incorruptible ; ce qui l'assimilait naturellement aux dieux dont ce genre de vie formait le privilége. Phocylide (Sent, édit., Sylb., p. 97) dit : « Tu cesseras d'être mortel, si, après » avoir laissé ton corps, tu parviens vers le libre champ » de l'éther ; tu seras un Dieu immortel et incorrup- » tible. » Plus loin, le même auteur s'écrie : « *Après que » nous aurons laissé notre dépouille* ici-bas, *nous serons » dieux,* car des âmes incorruptibles habitent en nous. »

« Enfin, partout nous trouvons les mêmes traditions sur l'immortalité de l'âme, même chez le fétichisme et chez les Peaux-Rouges de l'Amérique. Dixon raconte une très belle tradition des Peaux-Rouges, quant à leur foi inébranlable dans l'immortalité de l'âme et la réalité du monde des Esprits et leurs relations continuelles avec ceux qu'ils ont laissés sur terre. Voici ce petit récit en abrégé :

« Un jeune chasseur, qui avait perdu le jour de noces sa chère fiancée par la mort, ne connaissait qu'une seule consolation au monde : celle d'être assis au pied de ce tombeau qui renfermait ce qu'il avait eu de plus cher au monde; il ne chassait plus et son oreille était devenue sourde au cri de guerre. Son œil ne voyait que le pays *d'outre-tombe,* où sa fiancée l'avait devancé, et dont un ancien *voyant* lui avait raconté qu'il était bien loin *vers le Midi,* aux bords d'un océan bien profond et bien tranquille, sous un ciel éternellement serein et jamais tacheté de vilains nuages. — Un jour, le désir ardent

d'être avec elle l'avait saisi plus que jamais, et malgré que les arbres étaient chargés de neige et la terre glacée de froid, il résolut de partir pour chercher au bout du monde, s'il le fallait, les *Iles des Bienheureux.* Il se mit donc en route, et allait au loin par monts et par vaux. Peu à peu la neige disparaissait, les arbres secs se couvraient d'un vert charmant, la terre glacée se paraît de fleurs, les buissons retentissaient des mélodies enchanteresses des oiseaux du printemps, et la route, jusque-là très raboteuse, le menait dans un vallon charmant. Il y découvrait aussitôt *une tente* de sa patrie. Un vieillard le recevait amicalement, en lui disant : « Je savais bien que » tu allais venir chercher ta bien-aimée perdue; *elle était* » *ici* et elle y est même restée pendant quelque temps, » mais elle est partie pour les *Iles des Bienheureux.* Lors- » que le chasseur s'était rafraîchi dans la tente, le vieil- » lard lui montrait au loin un lac et à l'autre bord le » *pays des Bienheureux.* Je vis sur les frontières de ce » beau pays, disait-il au voyageur, mais toi, montes dans » ce petit bateau, prêt à te recevoir; mais il faut me » laisser tes bagages, ton chien et *même ton corps;* car il » n'y a que les âmes *sans* corps qui puissent traverser le » lac dans ce bateau. »

» Le chasseur, enchanté de pouvoir pénétrer jusqu'à sa bien-aimée, se sentait tout à coup délivré de son corps fatigué par le voyage ; il avait la sensation d'un oiseau s'élevant dans les airs. Les bosquets, les champs, les vallons et les collines étaient encore les mêmes, mais ses yeux n'étaient *plus* les mêmes, toute la nature lui semblait *renouvelée*, *vivante,* de morte qu'elle avait été ; une lumière éclatante y était répandue, des mélodies célestes s'échappaient des bosquets. L'air était plus doux, la prairie plus verte, les oiseaux chantaient et il compre-

nait leurs mélodies, les animaux sauvages s'approchaient de lui en le flattant, le gibier n'avait plus peur de lui, car *ici on n'avait jamais versé le sang;* aucun chasseur ne s'est jamais vu au pays des purs Esprits. Il ne marchait plus, il glissait comme sur la glace, ou plutôt volait doucement comme un oiseau du ciel, sans *aucun effort de sa part*, car on ne connaît plus la fatigue dans ce pays-là. Enfin il abordait au lac dont les eaux étaient claires comme le cristal de roche, au milieu se trouvait une île charmante. Un petit bateau était au rivage et les rames étaient prêtes. En y montant, notre jeune chasseur remarquait, comme *dans un rêve,* qu'un autre petit bateau ramait à ses côtés, dans lequel se trouvait sa fiancée, plus pâle, mais plus douce, plus charmante que jamais. Tous les deux quittaient le rivage au *même instant*, et leurs rames battaient les ondes mélodieusement et d'accord. Une joie ineffable inondait le cœur du chasseur, en poursuivant ensemble la route aux Iles des Bienheureux, mais bientôt la frayeur le saisit, car il voit des rochers, des falaises sans nombre, et les ondes si claires reflètent les ossements de ceux qui y ont fait naufrage. Ses propres forces étant grandes, il n'avait point peur pour lui-même, mais sa frayeur était d'autant plus grande pour sa bien-aimée.

» En s'approchant du rivage de l'île, et que les ondes écumaient, tous les deux trouvaient que leurs bateaux partageaient les vagues *comme un brouillard,* et qu'ils ne cessaient jamais de ramer dans un accord harmonieux, tandis qu'autour d'eux beaucoup de bateaux faisaient naufrage, et la plupart n'arrivaient que très endommagés. Il n'y avait que les bateaux des petits enfants qui voguaient tranquillement vers le rivage, comme des oiseaux qui retournent le soir au gîte. Les bateaux qui

portaient de jeunes gens et de jeunes filles, combattaient tantôt contre les vagues, tantôt ils étaient retenus par les âpres falaises; les bateaux des hommes plus âgés étaient menacés par l'orage et le tourbillon, en un mot *chacun* avait à combattre ses péchés, ses crimes passés, car *notre couple bienheureux* remarquait bientôt que le *repos* ou le *combat* ne dépendait point des ondes à jamais tranquilles du lac paisible qui entoure le *pays des purs Esprits,* mais que ce calme ou cet orage provenait *de l'état* de *chaque âme.*

» Enfin, on abordait et quittait les bateaux aux rives de l'île, dorée par le soleil éternel. Quel changement sublime entre ce séjour adorable et notre terre si froide, si laide! Là, on ne trouvait plus de tombes; là, on n'entendait jamais le cri sauvage de la guerre funeste; là aucun vilain nuage ne troublait l'harmonie céleste de la température; là, le brouillard n'obscurcissait jamais le soleil brillant. Jamais on n'y avait versé le sang, jamais on n'y avait vu la neige ou la glace; les habitants de cette île ne sentaient plus la faim ni la soif, car *l'air embaumé* les nourrissait; leurs pieds n'étaient jamais fatigués par la course, ni leur front en sueur par le travail, et, ce qu'il y avait de plus beau, de plus adorable, — personne n'y regrettait jamais un être chéri, *car la mort n'y existait plus.*

» Le chasseur y serait resté volontiers, car il était réuni à sa chère fiancée, mais un *grand Esprit,* qu'on appelait *le Seigneur de la vie* s'approcha de lui et dit, d'une voix douce comme la brise du soir : « Retourne dans ton » pays, car il n'est pas encore temps pour toi de demeu- » rer avec nous ; retourne à ta tribu et fais ton devoir en » conscience; quand tu auras rempli les devoirs d'un » homme d'honneur, tu seras réuni à tout jamais avec le

» pur Esprit que tu chéris ; elle a été acceptée et elle y » restera, aussi heureuse et aussi jeune qu'elle l'était, » lorsque je la rappelai du pays froid et misérable de » la terre. » Quand la voix cessait de parler, le chasseur se réveilla et se retrouvait au pied de la tombe de sa bien-aimée, car hélas! ce n'avait été qu'un rêve délicieux,—mais *cette vision en rêve* est, d'après le point de vue de ces peuples primitifs, *aussi réelle, aussi objective* que les événements de tous les jours. » (Dixon, *New-America*, I, chap. 7, Indian, page 71-76.)

S'il y a accord presqu'unanime en fait de l'immortalité de l'âme, il n'en est pas de même quant à la doctrine de la préexistence et de l'éternité de l'âme, ainsi que de la métempsycose en général.

Pythagore admet la préexistence de l'âme, la doctrine de plusieurs incarnations, supposant nécessairement la préexistence de l'âme individuelle. Pythagore croit de même à la révolte des Esprits éternels dans le ciel, car Diogène Laërtius dit (VIII, 31) que, selon Pythagore, l'arrêt divin envoie les âmes pour punition des péchés dans les corps grossiers et terrestres.

Le divin *Platon* admet également la doctrine de l'éternité de l'ame. Il dit (Timée 90) : « L'âme est une idée » divine et éternelle ; le nombre de *ces âmes éternelles* » reste toujours le même. » (Rep. X, 611, Phæd., 72, etc.) *L'âme n'a ni commencement ni fin;* elle a une origine céleste et divine. Suivant ce penseur célèbre, avant son incarnation, l'âme a mené une vie surnaturelle et purement éternelle.

L'âme est *plus ancienne que le corps,* de là son droit de gouverner le corps. (Timée 34. Plutarque, de la *Création de l'âme*, traduct. de Ricard, tome V, p. 3-10, etc.)

Selon Platon (Timée 41), tout ce que nous apprenons

en cette vie, n'est que le ressouvenir de ce que nous avons vu dans une autre phase de notre existence. Platon dit encore, en faisant allusion à la préexistence *de l'âme* (de Leg. X, 896), que ce qui est plus parfait et plus excellent, a toujours existé *bien avant* la création des objets moins parfaits. C'est pour cette raison, qu'Aristote même dit (Phys. IV, 2, 3) : *que les êtres invisibles ont existé bien avant la création matérielle.*

Le chap. 36 du Ier livre du Traité de Porphyre, touchant l'Abstinence, est très remarquable sous ce rapport. Nous ne pouvons nous empêcher d'en citer les passages les plus saillants :

L'auteur, après avoir soutenu que la fin et la perfection de l'homme consistent à mener une vie spirituelle, dit : « que nous sommes des substances heureuses et éternelles, destinées à retourner dans le pays des intelligences, où l'on ne trouve rien de sensible.

» Nous étions, autrefois, des substances intelligentes, dégagées de tout ce qui est sensible ; nous avons été ensuite unis à des corps, parce qu'il était au-dessus de nos forces de nous conserver éternellement avec ce qui n'était qu'intellectuel.

» Pendant notre habitation terrestre, nous ressemblons à ceux qui quittent leur patrie pour aller dans un pays étranger, où ils se familiarisent avec les lois et les coutumes des *Barbares*. Lorsqu'ils doivent retourner chez eux, ils songent non-seulement au voyage qu'ils ont à faire, mais pour y être mieux reçus, ils cherchent à se défaire de toutes les manières étrangères qu'ils ont pu contracter, et à se ressouvenir de tout ce qu'il faut faire pour être vus agréablement dans leur pays natal. De même nous, qui sommes destinés à retourner dans notre *vraie patrie*, le pays des pures intelligences, il faut que

nous renoncions à tout ce que nous avons pris ici d'habitudes mauvaises; car les substances intelligentes se corrompent bientôt, dès qu'elles sont unies à des choses sensibles et matérielles. Il nous faut donc nous dépouiller continuellement de tout ce qui est matériel et nous mettre en état de retourner d'où nous sommes venus, sans que notre âme ait souffert de cette habitation terrestre. »

Il n'y a que les *Stoïciens* qui, tout en croyant en l'immortalité, n'admettent pas l'éternité de l'âme. Selon eux, les âmes vivront jusqu'à ce que le ciel et la terre soient brûlés; car ils croyaient que toutes choses retourneraient dans leur premier commencement et aux premiers éléments, d'où elles avaient tiré leur origine; et que les âmes seraient derechef *unies en Dieu* et *avec Dieu*, duquel elles étaient sorties.

Cicéron dit (Quæst. I, Tusc.) : « Stoici diu mansuros animos ajunt; semper negant. »

Plutarque (de Placit. philos., lib. IV, cap. 7) dit aussi que, suivant les stoïciens, les âmes des faibles et des ignorants, après avoir quitté leur corps, se mêlent aux substances terrestres, mais les âmes fortes, celles des sages et des savants subsistent jusqu'à la catastrophe finale de l'embrasement universel.

CHAPITRE XX.

Corps éthéré.

Selon le système de philosophie de Sankhya (*Sankhya-Karika*, art. 33), l'âme individuelle, immatérielle, éternelle (Pouroucha) est le véritable moi, la base personnelle de la conscience, *du sentiment de la conservation personnelle ou de l'égoïsme* (Ahankara), donnant lieu à la chute et au péché. On pourrait comparer le rapport du Pouroucha à l'Ahankara, au Ling et Huen des Chinois.

L'*Ahankara* produit les cinq éléments éthérés du monde des Esprits. Ces cinq particules ou éléments subtils sont perceptibles pour les purs Esprits ou Êtres d'un ordre supérieur, mais incompréhensibles et insaisissables pour les sens grossiers de l'homme. Les cinq éléments subtils concourent à la formation du corps éthéré des Esprits ; les âmes des hommes, après leur séparation d'avec le corps grossier (la mort), en sont également *revêtues.* (Lois de Manou, XII, § 16 et 21.)

Ce corps éthéré se compose, selon l'école orthodoxe de Védanta et selon le système de philosophie *Sankhya*, de la racine intellectuelle des sens, du sens interne et spirituel (*Manas*) et des fonctions vitales (*Pranas et Apanas*). Ces fonctions vitales n'ont, du reste, pas lieu d'elles-mêmes par une faculté intrinsèque, mais tous ces actes vitaux sont dirigés et influencés *par cinq Esprits* (ouvriers) qui président aux fonctions de la respiration, de la digestion, etc. Ces cinq divinités ou Esprits résident dans le cœur, les poumons, le gosier, le nombril et

les entrailles ; ils aident l'Esprit qui anime le corps grossier et matériel. C'est pour cette raison qu'on pourrait les appeler : *Esprits ouvriers*. Au surplus, ces Esprits ouvriers ne perçoivent ni les jouissances, ni les souffrances qui affectent l'âme de l'homme. (Brâhma-Soutra, II, Sankhya-Karika, art. 20, etc.)

Le corps subtil uni avec les cinq Esprits de la vie et le sens intérieur (Manas, *Sensorium generale*) est l'instrument de la sensation de l'âme. Le corps éthéré, quoique dénué d'intelligence, reflète pourtant l'intelligence, par son union avec l'âme. *Sankara-Atcharya* dit, dans l'*Atma-Bodha* (art. 24), que les sensations, les désirs, les passions ne sont pas des propriétés de l'esprit, car elles ne sont éprouvées que dans l'état de veille, tandis que dans le profond sommeil et dans l'extase, ces impressions ne sont pas ressenties. Toutes ces sensations disparaissent, quand l'entendement cesse et se retire dans la forme subtile ; d'où l'on doit conclure que ce sont nos illusions qui existent dans l'entendement et non dans l'esprit.

Le corps subtil étant l'instrument de la sensation de l'âme, celle-ci éprouve la douleur jusqu'à la cessation de son union avec ce corps éthéré, c'est-à-dire, jusqu'à la délivrance finale et complète des naissances mortelles. (*Sankhya-Karika,* art. 55.)

On sait que selon les lois de Manou (XII, § 51) et d'après l'école de *Sankhya,* il y a trois attributs essentiels de l'Être et que ces qualités essentielles du grand principe intellectuel constituent les *trois principales classes d'êtres,* plus ou moins parfaits. Ces trois attributs, nécessaires et essentiels de tout ce qui existe, sont, par conséquent, également des propriétés essentielles de l'âme humaine. Ces attributs établissent donc

en outre trois degrés analogues de perfection intellectuelle et morale de l'âme, à mesure que celle-ci se dégage en partie ou tout à fait de la matière, dans laquelle il faut encore ranger le corps éthéré et les éléments subtils. (Sankhya-Karika, art. 20, etc.)

Voici les trois principaux degrés de perfection intellectuelle et morale de l'âme :

1. *L'état le plus parfait de l'âme, qui a été son état primordial* avant la chute, et qui sera le but final et glorieux de ses transmigrations, lorsqu'elle sera parvenue à la délivrance absolue du joug de la matière. Cette condition est l'état de pure intelligence, l'état de l'Esprit dégagé de tout ce qui est matériel.

2. *L'état de l'âme, revêtue d'une forme subtile,* des rudiments élémentaires, des éléments en germe, imperceptibles à nos sens grossiers. (Pauthier, *Essais sur la philosophie des Hindous,* selon Colebrooke, p. 132, etc.)

3. *L'état de l'incarnation grossière et terrestre.* (Sankhya-Karika, art. 20)

Du reste, en parlant de l'état des âmes après la mort, dans le chapitre XXIII, nous verrons qu'il y a, outre ces principaux degrés de perfection, une variété infinie d'*état* ou de *locas.*

Entre la forme subtile, émanant de la nature originelle et résultant du développement primitif ou initial des rudiments de la création primordiale et *la forme grossière* et matérielle, il y a encore une forme intermédiaire, raffinée et ténue, selon *Kapyla.* (Pauthier, *Essais,* p. 131, etc., etc.)

C'est cette forme que l'extatique dans l'*Yoga-Sastra de Patandjali* aperçoit, comme la flamme d'une lampe sur sa mèche, à une petite distance au-dessus du crâne. Au reste, cette forme lumineuse, qu'on pourrait compa-

rer à l'auréole rayonnante des saints, n'est que l'effet ou l'émanation de la forme subtile. De nos jours, cette flamme a donné lieu aux hypothèses des *Mesmériens*, concernant le *fluide magnétique*. Il en est de même de la théorie émise par le baron de *Reichenbach, sur les flammes de l'Od*. On sait que des personnes sensibles et sensitives, les somnambules, les voyantes et les extatiques, sont aptes à voir ces lueurs.

Selon Colebrooke (*Transact. of the Asiat. Societ.*, p. 30 et 31), le corps éthéré ou subtil est aux yeux des Hindous une émanation luisante de l'âme. C'est à l'aide de cette enveloppe luisante, ou plutôt ombre lumineuse, que les purs Esprits peuvent se manifester selon les visionnaires et voyants anciens et modernes.

Les Indiens admettent aussi une nourriture et un breuvage des dieux et des Esprits (*Amrita*). L'Amrita leur procure l'immortalité, comme l'*Ambroisie* des Grecs et la *Manne céleste* de la Bible (Exode XVI), « cette *viande des Anges*, selon la Sapience (chap. XVI, 20 et 21), qui *avait en elle la force de toutes les délices et qui s'accordait au goût de tous*. »

La *lune*, selon les traditions indiennes, est le réservoir de *l'Amrita*, et le soleil en remplit la lune pendant la quinzaine de sa croissance. Les dieux et les mânes en boivent pendant la pleine lune. Les *Dévas* (dieux) et les *Asouras* se disputèrent l'*Amrita*, qui finit par être le partage des premiers. L'origine de l'*Amrita* est racontée dans le Ramayana. (Liv. I, chap. 45.)

L'idée d'un corps éthéré, formé d'éléments subtils et de fluide nerveux du corps grossier, dont l'âme s'enveloppe en quittant sa dépouille mortelle *est fort ancienne*. C'est ce corps subtil qui sert d'enveloppe à l'âme, selon la doctrine des anciens *rabbins*, quand l'habitude l'attire

vers la terre ou vers les lieux où elle a demeuré durant sa vie terrestre. (Mennasseh, XI, 6, etc.)

Les Chinois admettent *une âme intelligente* (Ling) et une *âme passionnelle* (Huen).

Plus l'âme se dégage de ces instincts et de ces passions (qui composent l'âme passionnelle), plus elle est parfaite, bienheureuse et parvient à l'état de pur Esprit. Néanmoins, *les Esprits des morts bienheureux* sont obligés *de se revêtir de cette âme passionnelle* pour apparaître et pour se manifester visiblement aux hommes, bien que ces âmes parfaites se soient tout à fait dépouillées de la matière et qu'elles demeurent dans les cieux.

En général, les traditions sacrées et tous les penseurs qui ont admis plusieurs âmes dans l'homme ont confondu les facultés inférieures de l'âme, c'est-à-dire les passions et les instincts, avec cette enveloppe subtile, éthérée et luisante, dont l'âme est revêtue, lorsqu'elle se manifeste visiblement aux sens grossiers de l'homme.

Selon la doctrine des derniers *cabbalistes,* il y a trois âmes dans un homme :

1. *L'âme vitale* ou la *force vitale* et *fluidique,* qui reste auprès du corps jusqu'à la putréfaction complète (*Nephesch*) ;

2° Le *Ruach,* l'âme proprement dite, dont le paradis inférieur est la patrie ;

3. L'Esprit (Neschamah) qui retourne à Dieu. (Mennasseh, de Resurrectione, lib. XI, cap. 6.)

Les *Groenlandais,* selon *Kranz* (*Hist. de Groenlande*), croient aussi qu'il y a deux âmes dans l'homme :

1. Le *souffle,* qui anime le corps et entretient la vie ;

2. L'*ombre,* qui se dégage déjà dans le songe, du corps, et qui s'en sépare tout à fait par la mort.

Selon Delaborde, tous les sauvages de l'Amérique

septentrionale admettent, en général, la présence de plusieurs âmes dans le même corps. Les Canadiens croient que *l'une de ces âmes* reste, après la mort, auprès du cadavre, mais que *l'autre* part pour la sphère spirituelle.

Pythagore n'admet pas trois âmes comme ces peuples sauvages, mais une *seule âme triple,* c'est-à-dire qui a trois facultés essentielles, l'intelligence (νοῦς), le sentiment (φρήν), et l'instinct passionnel (θυμός). On peut comparer ces trois facultés principales de l'âme, selon *Pythagore* (Diog. Laërt., VIII), aux trois attributs essentiels de l'être selon *Kapyla.*

L'intelligence et le sentiment se manifestent dans le *cerveau*, et l'instinct passionnel dans le *cœur*. *Platon*, au rapport de *Cicéron* (Tusc., I) professa la même opinion. *Erésistrate* disait aussi que l'*âme intelligente* était placée dans cette partie du cerveau que l'on nomme *épicrâne*, (Plutarque, de Placit. philos., lib. IV, cap. 5.)

Selon *Maximus Tyrius* (sermo 26), *Pythagore*, *Platon* et *Proclus* parmi les Grecs anciens, ont *admis le corps éthéré ;* ces penseurs croyaient que tous les Esprits et les dieux sont doués de corps éthérés. En général les traditions sacrées de la Grèce et les poètes professaient la même opinion. *Homère* et d'autres poètes parlent de blessures des dieux dans les combats. *Homère* appelle εἴδωλον *le corps éthéré* ou *la forme sensible revêtue par l'âme après la mort.* Ce corps éthéré des immortels échappe aux lois du temps ; il est impérissable, incorruptible (ἀθάνατος, ἄφθιτος, Iliade, V, 857, etc.). La fleur de la jeunesse y brille sans cesse ; car si la forme externe est humaine, sa substance est d'une nature supérieure à la chair et aux os, qui composent notre corps matériel (Iliade, XIV, 353); le sang est remplacé dans le corps éthéré des dieux, par une sorte de liqueur

divine (ἰχώρ), dont l'*ambroisie* (la nourriture céleste) fait le fond et le principe. Les Grecs admettent une nourriture et une boisson célestes comme les Indiens.

L'ambroisie et le nectar correspondent à l'*amrita*. Les dieux mangent et boivent et peuvent être dominés par la faim et la nécessité de repos (Odyssée, V, 95). Aux yeux de la tradition populaire et des poètes, le corps éthéré des dieux devait supposer des aliments qui le nourrissent.

Aristote (Phys., IV, 2 et 3) dit que les *êtres invisibles* sont aussi substantiels que les êtres visibles. Les êtres invisibles ont même des *corps, mais très subtils et éthérés*. Il en est de même des stoïciens, selon Diogène Laërtius. (VII, 56 πᾶν γὰρ τὸ ποιοῦν σῶμα ἔστι.)

Epicure dit que tous *les dieux* ont une *forme humaine;* mais que la raison seule peut les apercevoir, à cause de la *ténacité des parties* qui forment leurs simulacres. (Plutarque, de Placit. philos., lib. I, cap. 7.)

L'idée de la *forme éthérée* est suggérée aux Grecs et aux Romains, par *les apparitions et par les fantômes du rêve*. (Lucrét., I, 121; Virgile, Enéide, VI, 659.)

C'est un fait reconnu, par tous les savants modernes mêmes, que *les plus grands Esprits de la Grèce admettaient la réalité objective des apparitions et des fantômes;* ils croyaient que les Esprits et les Êtres surnaturels pouvaient prendre une *part directe et visible* aux événements d'ici-bas; que les *dieux* pouvaient s'unir sous une forme humaine aux simples *mortelles*. On croyait même, au temps de *Lysandre* (Plutarque, Lysander, § 26, édit. Reiske, pag. 56 et 57), à ces unions charnelles et surnaturelles à la fois, comme on était persuadé que cela avait eu lieu aux temps héroïques. On croyait généralement que l'intervention miraculeuse des dieux et des génies

pouvait encore se renouveler. Suivant *Pythagore* (Diog. Laërt., VIII, 32), les Esprits annoncent aux hommes les choses occultes, et prédisent l'avenir.

L'auteur de l'*Epinomis* (*Epinomis,* § 8 ; ap. Platon, Oper., édit. Becker, page 29) dit : que les êtres surnaturels se font connaître à nous, *soit en songe, soit par des voix et des paroles prophétiques* entendues par des personnes saines et malades, soit par des *apparitions* au moment de la mort. Le fantôme qui apparut à *Dion* (Plutarque, *Dion,* § 55, page 342, édit, Reiske) ressemblait à une *Erynnie.* Ce spectre était vêtu d'une grande robe, c'est-à-dire telles qu'étaient représentées au théâtre ces divinités ; le fantôme balayait même la maison, à la façon de ces divinités. On connaît aussi le *fantôme qui apparut à Brutus jeune* sur le *champ de bataille* de *Philippes,* pour lui annoncer sa fin tragique. — Porphyre (lib. II, touchant l'Abstinence, chap. 34) dit que les dieux conversent avec nous, et nous favorisant de leurs apparitions, nous éclairent pour nous sauver.

Les *docteurs de l'Eglise,* les plus célèbres, tels qu'*Origène* (in Prolog. περί ἀρχῶν) ; *Tertullien* (lib. de Carne, cap. 6) ; *Lactantius* (lib. II, cap. 15) et *Augustin* (de Divin. et Dæmon., cap. 3 et 5), admettent également *le corps éthéré* qui offre tant d'analogie avec la doctrine de la résurrection de la chair et avec la métamorphose finale des corps des vivants, lors du retour du Christ. D'ailleurs, les nombreuses apparitions racontées par la Bible, semblent supposer l'existence d'un corps éthéré, dont s'enveloppent les Anges et les Esprits pour se manifester visiblement aux hommes. Origène dit (*Fragm. de résurrect.*, édit. Paris, Op. I, page 35) : que l'âme sera revêtue après la mort d'*un corps éthéré* qui ressemble à son corps terrestre ; elle garde ce corps

jusqu'à la *Résurrection finale de la chair.* Selon le même docteur de l'Eglise primitive (Orig., Op., I, 194), tous les Esprits s'enveloppent d'un corps éthéré quand ils en ont besoin.

Il faut aussi lire les chapitres 11, 12 et 13 de la Dogmatique de *Gennadius Masiliensis* sur le corps éthéré, pour avoir de plus amples renseignements sur ce sujet si intéressant, que *les théologiens matérialistes de nos jours, dédaignent.* — Les Anges, quoique purs Esprits, sont presque toujours représentés dans l'Ancien-Testament, comme ayant des corps et paraissant faire des fonctions corporelles. On les voit manger chez le patriarche Abraham. (Genèse, 18,8.)

Les Esprits prennent, du reste, des formes diverses selon l'école orthodoxe de *Védanta* pour apparaître. Diverses formes illusoires, divers déguisements sont revêtus par le même Esprit. (*Yoga-Sastra.* Pauthier, *Essai sur la philosophie des Hindous,* selon Colebrooke, p. 140.)

Selon la Bible, *les bons Esprits,* tels que Moïse et Elie, apparaissent en gloire (Luc, XI, 31. Apocalypse, I, 16) ; ils communiquent même aux hommes qui ont des rapports intimes avec eux (aux saints, voyants, extatiques, visionnaires, etc., etc.) leur splendeur. Saint Mathieu (XVII, 2) dit, en parlant de l'apparition de Moïse et d'Elie et de la transfiguration du Christ, que le visage de Jésus resplendit comme le soleil et que ses vêtements devinrent blancs comme la lumière. Il en est de même de saint Luc. (IX, 29.)

Selon l'Exode (XXXIV, 29), la peau du visage de *Moïse* était devenue resplendissante pendant qu'il parlait avec Dieu. Selon la seconde Épître aux Corinthiens, qui ne fait que confirmer les versets 29 et 30 du cha-

pitre XXXIV de l'Exode, les enfants d'*Israël* ne pouvaient regarder le visage de *Moïse* à cause de *sa splendeur*. (II, Corinth, chap. III, versets 7 et 13.)

L'Exode (chap. XXXIV, 30) y ajoute « qu'*Aaron* et les » enfants *d'Israël* s'étant aperçus que la peau de son vi- » sage était resplendissante, ils craignirent d'approcher » de lui. »

Les Actes des apôtres parlent *du visage flambant de saint Étienne* comme le visage d'un ange (VI, 15). Les Hindous admettent des degrés différents de splendeur; de là les *enfants du soleil* et les *enfants de la lune* parmi les saints extatiques et les Yoguis. Les saints voyants et les *Extatiques religieux* du moyen-âge parlent aussi de cette splendeur. Il en est de même de nos visionnaires et de nos somnambules extatiques, dont la figure rayonnante reflète l'éclat céleste et l'auréole paradisiaque des bons Esprits, qui se manifestent visiblement à leurs sens plus éthérés et plus subtils.

CHAPITRE XXI.

Corps terrestre.

La *naissance* est l'union de l'âme avec les instruments de la vie, et avec les organes corporels. Ce n'est pas une modification de l'âme, car l'âme est inaltérable. (Sankhya-Karika, art. 18.)

Les cinq *éléments subtils* produisent, selon Sankhya-Karika, art. 30-40, les cinq éléments grossiers.

Selon l'école orthodoxe de *Védanta,* les éléments subtils dont se compose le *corps éthéré,* sont la semence et les rudiments du *corps grossier* et terrestre. (Brâhma-Soutra, II, § 8, etc., etc.)

Le *Manas* (*Sensarium generale*) est la racine des sens externes. (Sankhya-Karika, art. 60.)

L'âme qui retourne occuper un nouveau corps terrestre (on sait que les Hindous admettent la *métempsycose*), cette âme abandonne sa forme *aqueuse* dans l'orbe lunaire (séjour de la plupart des Esprits immédiatement après la mort) et passe rapidement et successivement à travers l'éther, l'air, les vapeurs, les brouillards et les nuages dans la pluie, et arrive ainsi par degrés jusque dans la plante qui végète, et de là, par le moyen de la nourriture, elle passe dans un *embryon animal.* (Brâhma-Soutra, III, 1, § 4, 5 et 6.)

Selon les anciennes traditions des *Perses* (Anquetil, III, 189 et 214), lorsque le corps de l'homme est formé dans le ventre de la mère, l'âme, qui vient du ciel, s'y établit.

Suivant les traditions sacrées des *Grecs* et des *Romains* qui ont admis également la métempsycose, toutes les âmes qui avaient été un certain temps dans les lieux heureux ou malheureux de l'autre monde et qui étaient renvoyées dans ce monde, devaient premièrement boire du fleuve ou de la rivière *Léthé,* afin qu'elles pussent *oublier* tout le contentement du ciel et tout ce qu'elles y avaient vu, et tous les tourments du Purgatoire et de l'Enfer, et aussi tout ce qu'elles avaient fait durant ce temps-là, pendant qu'elles étaient ici sur la terre. Tous les lettrés connaissent les fameux vers du sixième livre de l'Énéïde de Virgile sur ce sujet; nous allons en citer quelques strophes:

« Tum pater Anchises: animæ quibus altera fato
» Corpora debentur Lethæi ad fluminis undam
» Securos latices et longa oblivia potant. »

Plus loin *Virgile* continue :

« Has omnes, ubi mille rotam volvere annos,
» Lethæum ad fluvium Deus evocat ag mine magno,
» Scilicet immemores supera ut convexa revisant,
» Rursus et incipiant in corpora velle reverti.»

Platon dit dans le Phædon et le Timée (44), que toutes les âmes, qui s'incarnent dans ce monde, étaient premièrement enivrées d'une façon particulière, et que cette ivresse leur faisait *oublier tout.*

Pindare (Olymp. XIII, 105), parle de démons qui président à la naissance des hommes.

Selon Philon, les âmes descendent continuellement du ciel sur la terre, entraînées par le désir de s'y incarner, d'autres âmes remontent sur la même échelle au ciel pour redescendre de nouveau. (Philon, quod a Deo mittant. somn., 568; édit., Mang. I, 641.)

Les idées de Philon offrent une analogie frappante avec la *fameuse échelle de Jacob, dans la Bible.* La Genèse (XXVIII, 12) dit : « Et il (*Jacob*) songea, et voici une » échelle dressée sur la terre, dont le bout touchait jus- » qu'aux cieux; et voici, les Anges de Dieu montaient et » descendaient par cette *échelle.* »

Il faut lire aussi les chapitres de saint Matthieu et de saint Luc sur la *naissance de Jésus,* en tenant compte des paroles à jamais mémorables du Christ, savoir : « *N'ap-* » *pelez personne sur la terre votre père ; car un seul est* » *votre père, lequel est dans les cieux.* » (Saint Matthieu, XXIII, 9.)

En effet, si, conformément à *l'Oraison dominicale :* « *Notre Père qui êtes aux cieux,* » si ce n'est pas du ciel que notre *Esprit* est sorti, qu'on nous explique comment les livres saints et les saints pères *présentent cette vie comme un exil* ou un bannissement ; car exil ou *bannissement* suppose que nous avons dû habiter auparavant le lieu d'où nous avons été bannis.

Selon *Clemens Alexandrinus,* l'âme est conduite par l'un des Anges qui président à la procréation dans le ventre de la mère. (Strom., I et III.)

Selon *saint Thomas* (I, p. 9, art. 1), la nature corporelle de l'homme n'est qu'un voile qui lui cache sa fin. *La pénitence de l'esprit était d'ignorer son origine;* elle était en cela conforme à la justice de Dieu, et digne de sa bonté : *digne de sa bonté,* parce que ce voile adoucissait la rigueur d'un exil insupportable à l'Esprit déchu, s'il eût conservé le souvenir de ses joies célestes ; et *conforme à sa justice*, parce qu'en cachant son existence passée, il lui en donnait une autre ; et le soumettait à une nouvelle épreuve qui n'eût pas été suffisante, si elle eût été accompagnée du souvenir d'un bonheur, que l'homme ne pouvait recouvrer que par sa privation et l'oubli qu'il en avait fait.

Les idées concernant la vanité de la vie terrestre proviennent de ce que l'Antiquité tout entière tient pour *assuré que les âmes sont envoyées dans les corps pour punition des péchés;* et que *le corps est,* par conséquent, comme *un cachot et une prison de l'âme à cause de ses péchés.* Les Chaldéens, les Égyptiens et l'école de Pythagore ont accepté cette tradition fort ancienne. La plupart des anciens, croyant en même temps à la *Métempsycose,* personne ne reçoit, aux yeux *des Hindous surtout, du bien en cette vie, à cause qu'il fait bien,* mais

chacun porte la punition de la vie précédente. Les védas enseignent que les pensées, les inclinations et les résolutions de l'homme, qui dominent particulièrement ses moments d'agonie, déterminent le caractère futur et règlent la place subséquente que l'âme occupe dans la transmigration ; telle que sa pensée était dans *un corps*, telle elle deviendra dans un *autre*, au sein duquel l'âme passe après la mort. (Brâhma-Soutra, I, Lecture, chap. 2, § 1, etc.)

Le célèbre philosophe *Kanada* dit aussi (*Vaïsischyka*, art. 22 et 23) : que le corps d'un individu est le résultat de l'âme, laquelle détermine la formation particulière du corps d'un homme. Les idées de *Kanada* ont de l'analogie avec celles de *Pythagore*, qui dit (Diogène Laërt., VIII, 28) que le corps convient aux besoins particuliers de l'âme ; il est proportionné à la nature de chaque âme, adapté à sa nature intime.

Voici quelques idées des anciens, concernant la vanité et l'imperfection de la vie terrestre : Selon *Gotama*, l'auteur du Système *Nyaya* ou de la philosophie dialectique de l'école *Naiyàyika* (Gotama, I, 1-8), l'âme est susceptible tout à la fois de la science et de l'ignorance ; *pendant qu'elle est revêtue du corps matériel, l'âme est dans un état d'emprisonnement* et sous l'influence des mauvaises passions ; mais étant délivrée de ces liens, elle peut parvenir à l'aide de la connaissance des principes éternels au séjour de l'Être suprême.

Sankara (Atma-Bodha, art. 26) dit que l'âme vitale, c'est-à-dire *l'Esprit uni au corps*, ne discerne pas la nature éternelle et vit dans une illusion complète à cet égard, en voulant exister comme un être séparé de l'esprit. Il n'y a qu'un *Yogui* qui puisse parvenir déjà ici-bas, grâce *à l'extase et à la profonde contemplation de l'excellence*

divine, à un pouvoir transcendant relatif, ou à une délivrance incomplète, comme nous verrons plus tard. (*Yoga Sastra de Patjandali*, chap. IV; Brâhma-Soutra, IV, 4, § 7.)

Les lois de Manou (VI, § 18) vont même jusqu'à dire: « De même qu'un arbre quitte le bord d'une rivière, » lorsque le courant l'emporte, de même qu'un oi- » seau quitte un arbre, suivant son caprice, de même » celui qui abandonne ce corps par nécessité ou par » sa propre volonté, est délivré d'un monstre horri- » ble. »

Porphyre (Abstinence, IV, 17 et 18) appelle *samanéens* les saints érémites (Sañjasi ou Yoguis). Ces anachorètes ascétiques passent tout le jour à s'occuper de la Divinité. Ils sont disposés à l'égard de la mort de façon qu'ils regardent le temps de la vie comme une malheureuse nécessité à laquelle il faut se prêter malgré soi, pour se conformer à l'intention de la nature. Ils souhaitent avec empressement que leurs âmes soient délivrées de leurs corps. Il arrive souvent que, lorsqu'ils paraissent se bien porter et n'avoir aucun sujet de chagrin, ils sortent de la vie; ils en avertissent les autres; personne ne les en empêche. Au contraire, on les regarde comme très heureux, et on leur donne quelque commission pour les amis qui sont morts, *tant ils sont persuadés que les âmes subsistent toujours* et conservent entre elles un commerce continuel. Après qu'ils ont reçu les commissions qu'on leur a données, ils livrent leurs corps pour être brûlés, parce qu'ils croyent que c'est la façon la plus pure de séparer l'âme du corps. Ils finissent en louant Dieu. Leurs amis ont moins de peine à les conduire à la mort que les autres hommes n'en ont à voir partir leurs amis our de grands voyages. Ils pleurent d'être réduits à

vivre encore, et ils envient le sort de ceux qui ont préféré à cette vie-ci la demeure éternelle.

Porphyre, dans le livre IV, chap. 11, 12 et 13, de son traité touchant l'Abstinence, parle de la fameuse *secte juive des Esséniens* et dit qu'ils rendent l'âme avec tranquillité, bien persuadés qu'elle ne mourra pas, car c'est un dogme bien établi chez eux, que les corps sont mortels, que la matière est sujette au changement, que les âmes sont immortelles, qu'elles sont composées d'un air très léger et attirées vers les corps par un mouvement naturel; et que, lorsqu'elles sont dégagées des liens de la chair, elles se regardent *comme délivrées* d'une longue servitude, qu'alors elles sont dans la joie et se transportent vers le ciel. Durant la guerre des Romains avec les Juifs, on ne les vit point chercher à fléchir leurs bourreaux, ni verser aucune larme; au contraire, ils riaient dans les plus grands tourments, et raillaient ceux qui les tourmentaient; ni la torture, ni les roues, ni le feu ne purent les contraindre à blasphémer leur législateur.

On sait que les Esséniens ont pratiqué la liberté, l'égalité, la fraternité, l'amitié, la communauté des biens sur une large échelle; ils choisissaient ceux qui devaient faire leurs affaires; et ont fourni à chacun ses besoins sans aucune distinction. On ne les laisse manquer de rien; pendant leurs voyages ceux de leur secte les préviennent lorsqu'ils arrivent dans une ville étrangère; et dès qu'on les voit, ils sont traités comme s'il y avait longtemps qu'on les connût; c'est pourquoi, lorsqu'ils voyagent, ils ne portent rien avec eux n'étant obligés à aucune dépense. Chacun donne à son confrère ce qui lui manque et reçoit de lui ce qui lui est utile. Il ne leur est néanmoins pas défendu de recevoir sans rien

rendre. Ils travaillent jusqu'à la cinquième heure, puis ils se purifient et se revêtent de leurs vêtements sacrés pour aller au réfectoire qui ressemble à un lieu sacré, et pour se mettre à la table commune ; ils ne touchent pas aux vivres, avant que le prêtre eût fait une prière.

Lorsque le repas commun est fini, le prêtre fait une nouvelle prière ; ainsi, avant de manger et après avoir mangé, ils rendent grâce à Dieu. Ils quittent ensuite leurs vêtements qui sont comme sacrés, pour retourner à l'ouvrage jusqu'au soir ; ils observent les mêmes cérémonies en soupant, et, s'ils ont quelques hôtes, ils les font souper avec eux.

Ceux qui veulent entrer dans cette société n'y sont pas reçus tout d'un coup : il faut que pendant un an entier ils pratiquent ce même genre de vie de tempérance ; puis on les admet aux bains, et enfin au bout de deux ans d'épreuves, ils sont reçus dans la société et admis à la table commune. Ils font un serment, par lequel ils s'engagent d'être pieux envers Dieu, justes à l'égard des hommes, de prendre toujours le parti des gens de bien, d'être fidèles à tout le monde, de conserver leurs âmes pures de tout gain injuste, de conserver les noms des Anges et les livres, les dogmes et les traditions de leur secte.

Selon la secte des Esséniens, les âmes sont enfermées dans le corps comme dans une prison. De là leur joie, lorsqu'elles vont être délivrées de ce joug corporel. Ces idées ont beaucoup d'analogie avec celles de la Bible ; nous ne citons ici que l'Ecclésiaste, I, 14 : « J'ai regardé tout ce » qui se faisait sous le soleil, et voilà, *tout est vanité et* » *rongement* d'esprit. » La Sapience (IX, 15) dit « que » le *corps,* qui est corruptible, *appesantit l'âme,* et que » ce tabernacle *fait* de terre *abaisse l'esprit* chargé de » soucis. »

Dans l'épître aux Romains (VII, 24), saint Paul s'écrie de douleur : « Ah ! *misérable que je suis, qui me dé-* » *livrera du corps* de cette mort? »

L'épître aux Romains (chap. VIII, 20 à 22) y ajoute : « Les créatures sont sujettes à la vanité, non de leur » volonté, mais à cause de celui qui les y a assujetties; » *elles t'attendent,* dis-je, dans l'espérance qu'elles seront » aussi délivrées de la servitude de la corruption, pour » être en la liberté de la gloire des enfants de Dieu. *Car* » *nous savons que toutes les créatures soupirent* et sont en » travail ensemble jusqu'à maintenant; et non-seule- » ment elles, mais nous aussi, qui avons les prémices » de l'Esprit; nous-mêmes, dis-je, soupirons en nous- » mêmes, en attendant l'adoption, c'est-à-dire la *rédemp-* » *tion de notre corps.* »

Selon *Pythagore,* l'arrêt divin envoie les âmes pour punition des péchés dans les corps grossiers et terrestres. (Diog. Laërt., VIII, 31.)

Suivant *Héraclite,* l'âme demeure dans le corps, comme un étranger ou un voyageur à l'hôtel. (Sextus Empiricus, contradict., VII; Plutarque, d'Isis et d'Osiris, pag. 76.)

Pythagore dit également (Diog. Laërt., VIII, 31) que l'âme est enfermée dans ce corps comme dans un cercueil ou dans un tombeau. (Philol., ap. Clem. Alex. Strom., III, 433.)

Néanmoins, ce corps convient, suivant Pythagore, aux besoins particuliers de l'âme; il est proportionné à la nature de chaque âme. (Diog. Laërt., VIII, 28.)

Platon (Phædon, 61) et Cicéron (de Senectute, 20) sont d'accord avec Pythagore sur ce sujet.

Plutarque dit, à la fin du traité d'Isis et d'Osiris, que les âmes humaines, tant qu'elles sont unies aux corps et

soumises aux passions, ne peuvent avoir de participation avec Dieu que par les faibles images que la philosophie en retrace à leur intelligence et qui ressemblent à des songes obscurs. Mais, lorsque, dégagées de leurs liens terrestres, elles sont passées dans le *Hadès,* ce séjour pur, saint et invisible, qui n'est exposé à aucune révolution ; *alors Dieu devient leur Chef et Roi;* les âmes sont *fixées en lui* et contemplent cette beauté ineffable dont elles ne peuvent se rassasier et qui excite sans cesse en elles de nouveaux désirs. (Plutarque, d'Isis et d'Osiris, traduct. de Ricard, v. 396.)

On disait en Grèce : *Celui qui est aimé des dieux mourra dans la première jeunesse.* (Sophocle, Œdip., col. 1225.)

Euripide dit : « Il faudrait pleurer le nouveau-né, mais féliciter ceux que l'on enterre. (Euripide, Cresph. fr., 13, et inc. 160.)

CHAPITRE XXII.

De la Mort.

La mort est l'abandon des instruments matériels par l'âme, non son extinction, car l'âme est impérissable. (Sankhya-Karika, art. 18.)

Aux yeux de Diogène le Cynique (Lettres inédites) *la mort n'est qu'un changement d'habitation, l'âme se séparant du corps;* il faut déjà se préparer, pendant la vie terrestre, à cette séparation par des considérations élevées, lesquelles seules peuvent rompre l'union de l'âme et du corps.

Selon les traditions sacrées des anciens Perses (Anquetil, III, 384), l'âme conduit le corps, tant qu'il est en vie ; mais lorsque le corps meurt ici-bas, il se mêle à la terre, et l'âme retourne au ciel.

Suivant la Bible, *la mort n'est qu'un sommeil.* L'Éternel dit (Deutéronome, XXXI, 16) à *Moïse :* « *Voici, tu t'en vas dormir avec tes pères.* »

Saint Paul parle aussi du *dormir* de la mort. (I, Corinth., XV, 18 et 51.)

Selon le *Christ,* le prince de la vie, la mort n'est aussi qu'un sommeil. Tous les chrétiens connaissent *ce mot sublime,* savoir : « *Lazare, notre ami, dort, j'y vais pour l'éveiller.* C'est pour cette raison que saint Paul (I, Corinth., XV, 55) pouvait s'écrier de joie : « *Où est, ô mort!* » *ton aiguillon ; où est, ô enfer! ta victoire?* »

Le deuxième chapitre de la quatrième lecture du Brâhma-Soutra (IV, chap. II, § 1-8) concerne *l'ascension de l'âme, en sortant du corps.*

L'action des sens externes cesse d'abord avant celle du Manas (sens interne); la parole d'une personne mourante est absorbée dans ce sens interne. Puis, ce sens et le souffle, accompagnés de toutes les autres fonctions vitales, sont retirés dans l'âme vivante, maîtresse du corps. Les fonctions vitales se rassemblent autour de l'âme au dernier moment, lorsqu'elle est expirante, comme les serviteurs d'un roi s'assemblent autour de lui, lorsqu'il est sur le point d'entreprendre un voyage. L'âme se retire à son tour dans le corps *subtil* et *lumineux* (composé de cinq éléments ou rudiments subtils, qui forment le germe du corps grossier et matériel).

L'âme reste unie à *cette forme subtile* et élémentaire, associée avec les facultés vitales jusqu'à la dissolution des mondes, lorsqu'elle se plonge dans le sein de la su-

prême divinité. Le corps grossier, qui était chauffé par ces éléments subtils, devient froid dès qu'ils l'abandonnent. L'âme de l'homme sage et vertueux sort du cœur, et passe par le *Souchoumna* jusqu'au sommet de la tête, et illumine son passage d'une auréole brillante, en flottant au-dessus du sommet de la tête, après avoir quitté le corps. Les *Yoguis* ou les Saints extatiques et les voyants seuls peuvent apercevoir cette auréole brillante. Si l'individu est *ignorant,* l'âme quitte le corps par une autre partie que la couronne de la tête. L'âme communique avec le rayon solaire qu'elle rencontre jusqu'à la destination finale, guidée par les divinités qui président aux régions où elle va. Ces régions sont des *stages* ou des *lieux de jouissance*, qui doivent être visités successivement, ou des *signaux* désignés pour la direction de la route. Les dieux qui dirigent l'âme dans cette route sont ceux qui gouvernent les régions que l'âme traverse. (Brâhma-Soutra, IV, chap. 3, § 4, 5 et 6.)

La route a lieu par un rayon solaire jusqu'au royaume du feu; de là, aux régents ou distributeurs du jour, des demi-lunaisons, des six mois de l'été, de l'année, etc.; puis de là, l'âme passe à l'aide du vent et de l'air par un passage étroit *vers la lune,* d'où elle monte à la région de l'éclair, au-dessus de laquelle est situé le royaume de *Varouna,* le régent de l'eau; de là, la *forme aqueuse* de ces âmes, qui reviennent s'incarner de nouveau sur la terre.

Les âmes de ceux, dont la contemplation a été partielle et restreinte, restent ici, ou dans des régions de la lune, revêtues d'une forme aqueuse; après avoir reçu la récompense de leurs œuvres, elles retournent occuper un nouveau corps, emportant avec elles l'influence qui résulte de leurs premières œuvres. (Brâhma-Soutra, II.)

Quant aux âmes *des saints,* dont la méditation pieuse était dirigée sur le *pur Brâhma* lui-même (la Providence ou l'Éternel), elles vont plus loin, après avoir pris cette route, comme nous verrons dans les chapitres suivants, en parlant de l'état des âmes après la mort jusqu'à la délivrance finale. Quant aux âmes pécheresses, elles ne prennent pas cette route que nous venons de décrire; elles tombent dans différentes régions de tourments dans le royaume de *Yama,* dont nous parlerons également dans le chapitre suivant.

Selon les traditions sacrées des anciens *Perses* (Anquetil III, 5-85), les âmes rôdent jusqu'au quatrième jour après la mort dans trois endroits :

1. Où l'homme est mort;

2. Où le corps a été déposé (*Zadmarg*);

3. Dans le *kesche du Dadjah,* c'est-à-dire dans le lieu où l'on met le corps le troisième jour pour le sécher par les rayons du soleil.

Le quatrième jour, l'âme arrive, *après avoir espéré en vain se réunir de nouveau au corps,* au pont *Tchinevad,* où *Mithra* et *Rachnerast* l'interrogent et pèsent ses actions.

Les justes passeront ce pont, qui sépare la terre du ciel, accompagnés des *Izeds* et iront au *Behescht*, séjour céleste d'Ormuzd et des six autres *Amschaspands.* (Anquetil, III, 78.)

Les autres vont dans les lieux d'expiation appelés *Hamestan.*

Selon les anciens *Égyptiens* (Diodore de Sicile, I, 51) l'âme rôde autour du corps jusqu'à la décomposition totale de sa dépouille mortelle.

Les anciens Cabbalistes et les *anciens* Rabbins professaient la même opinion, comme nous l'avons vu dans le

chapitre VI qui traite des lieux hantés et fatidiques. Il en est de même des *Grecs. On sait que l'antiquité tout* entière *croyait* que *l'existence de l'âme demeurait encore liée au corps qu'elle avait abandonné par la mort.*

CHAPITRE XXIII.

De l'État des âmes après la mort.

Suivant les Védas et d'après l'école de Sankhya, il y a quatorze sphères de transmigration pour expier les péchés et pour se purifier, afin de parvenir à la délivrance finale de la matière; *sept sphères* sont *supérieures* à l'homme, *la huitième,* c'est l'état de l'homme, et les *six dernières* sont *inférieures* à l'homme, ces quatorze sphères ou ordres constituent les *trois mondes* qui représentent dans l'esprit des Hindous, l'empire des *trois qualités de l'âme,* savoir :

1. La bonté, dont le caractère distinctif est *la science;*
2. *La passion ;*
3. *L'obscurité,* l'ignorance ou la *méchanceté.* (Lois de Manou, XII, § 24-26, etc.)

L'athéisme et le matérialisme dénotent l'ignorance ou l'obscurité. (Tamas.)

Nous avons vu dans les chapitres précédents que ces trois essences primordiales et constitutives de l'esprit sont des attributions nécessaires de tout ce qui existe. (Sankhya-Karika, art. 3.)

L'âme éprouve dans ces mondes, dans ces sphères, le mal qui naît de la décadence jusqu'à ce qu'elle soit finalement délivrée de son union même avec le corps éthéré

et avec les éléments subtils, et jusqu'à ce qu'elle soit parvenue à *l'état de pur Esprit.*

Toutes les âmes, dont la contemplation a été partielle et restrictive, et qui n'ont pas accompli souvent des œuvres pieuses et désintéressées, expient leurs fautes dans les sept régions destinées à la rétribution des œuvres, et que l'on peut comparer au purgatoire des catholiques, au *Hadès* des Grecs et à *l'Amenthès* des *Égyptiens.*

Outre ces mondes ou sphères intermédiaires ou expiatoires, il y a encore des endroits où les méchants souffrent pour leurs méfaits, tels que le *Yama-loca et l'Atamtappes,* puits d'obscurité. (Roger, *La porte ouverte pour parvenir à la connaissance du paganisme caché,* traduite en français par la Grüe. Amsterdam, chez Jean Schipper, 1631, tome II, chap. 21.)

On peut comparer ces lieux, où les méchants souffrent toutes sortes de peines et de tourments, à *l'enfer*. Néanmoins, après avoir passé de nombreuses séries d'années dans ces terribles demeures infernales, les grands criminets sont condamnés, à la fin de cette période, aux transmigrations pénibles pour achever d'expier leurs péchés. (Lois de Manou, XII, § 75, 76 et 80.)

Il n'y a pas de peines éternelles, selon les lois de Manou ; non-seulement les paragraphes que nous venons de citer, mais encore l'article 22 dudit livre XII dit nettement que, après avoir enduré des tourments de toute sorte d'après la sentence du juge, *l'âme,* dont la souillure est effacée, *revêt de nouveau un corps terrestre. Les âmes* des hommes qui ont commis de mauvaises actions, *prennent souvent un autre corps* immédiatement après la mort. Les cinq éléments subtils du corps éthéré concourent à la formation de ce corps grossier qui est destiné à être soumis aux tortures de l'enfer. (Lois de Manou, XII, § 21.)

Il semble qu'il soit question ici d'un corps encore plus grossier que les différents corps terrestres. L'homme passe, du reste, après sa mort, pour des actes criminels provenant principalement de son corps terrestre, à l'état de créature privée de mouvement : pour des *fautes,* surtout *en paroles,* il revêt la forme d'un oiseau ou d'une bête fauve; pour des *fautes mentales, il renaît dans la condition humaine la plus vile.* (Lois de Manou, XII, § 9.)

Il y a, en outre, selon les Indiens (Roger, II, chap. 21), des Esprits qui, à cause de leurs péchés, sont obligés de voltiger dans l'air. Ces Esprits ne peuvent jouir d'aucune chose qui soit sur la terre, que de ce qui leur est donné par les hommes. Ces *Esprits flottants visitent* quelquefois *les hommes sous la forme d'homme,* mais à cause qu'ils ne peuvent pas faire du mal, les Indiens disent qu'il n'est pas besoin de les craindre.

Quant aux *âmes bienheureuses,* il y en a, selon les Indiens, *deux classes principales,* si l'on tient compte de la *Métempsycose :*

1. *Les saints,* dont la méditation pieuse était dirigée *sur le pur Brâhma lui-même,* et qui voient l'âme suprême dans les êtres et tous les êtres dans l'âme suprême. (Lois de Manou, XII, § 90.)

2. *Les âmes de ceux dont la contemplation a été partielle et restrictive.*

Ces âmes, moins parfaites que les saints, sont obligées de s'incarner de nouveau sur la terre (Brâhma-Soutra, II). Ces Esprits ne montent que dans les régions de la lune, ou selon leur degré de perfection jusqu'au royaume de *Varouna,* le régent de l'eau. C'est de là qu'ils retournent occuper un nouveau corps en emportant avec eux l'influence qui résulte de leurs œuvres. (Brâhma-Soutra, III, chap. 1, § 4-6.)

Ces transmigrations de l'âme dépendent de la vertu et du vice, car la *destinée de l'âme est principalement influencée par les pensées qu'elle éprouve à l'heure de la mort.* (Brâhma-Soutra, I, chap. 2, § 1. Lois de Manou, XII, § 23.)

Selon quelques sectes indiennes il y a *sept mondes* sous le ciel, où vont ceux qui partent d'ici *bienheureux,* outre le lieu où séjournent les âmes saintes, qui sont délivrées à jamais des liens corporels. Chacun de ces sept lieux est nommé, selon le chef qui y commande, tels que *Varouna-loca, Indra-loca, Agni-loca*, etc., etc. Les Esprits jouissent dans ces lieux d'autant de félicité qu'ils peuvent désirer. Chacun croit que sa place est la meilleure. Malgré cela, il faut que les Esprits qui y demeurent, reviennent en ce monde, pour y naître encore ; quand le temps qu'ils doivent demeurer là, est expiré, ils sont obligés de quitter ces lieux de délices pour s'envelopper de nouveau d'un corps grossier et terrestre.

Indra-loca, *Agni-loca* et même *Brâhma-loca,* selon quelques sectes, font encore partie du *Hadès* provisoire.

Les âmes des *saints* traversent non-seulement le royaume de *Varouna,* mais encore celui d'*Indra* et vont jusqu'au *Séjour de Brâhma,* qui, selon *Djaimini,* est l'Etre Suprême, mais *Badari* et les commentateurs des Soutràs soutiennent que *Brâhma* n'est pas l'Etre suprême, mais un effet de la volonté créatrice de Dieu, ayant été enfermé dans l'œuf d'or mondain. Selon ces derniers et d'après *Djina,* l'auteur de la secte des *gymnosophistes*, les âmes des saints vont plus loin que *Brâhma-loca,* jusqu'à ce qu'elles soient parvenues à l'*Aloka-kâsa,* le séjour des âmes délivrées des liens corporels et par conséquent du joug de la loi des transmigra-

tions. L'*Aloka-kâsa* est au-dessus de tous les mondes (*lokas*); ici le mot *a kâsa* implique que c'est un lieu, d'où l'on ne revient plus.

Les *Chinois* admettent de même la *métempsycose*. Le Livre des récompenses et des peines, par un docteur *Tao-sse*, traduit par *Julien* (§ 136), dit que les méchants sont jetés dans un brasier, dont l'ardeur est proportionnée à la gravité de leurs crimes ou du mal qu'ils ont fait à leurs semblables. L'homme méchant est obligé, après sa mort à parcourir l'une des trois carrières malheureuses que l'on appelle *San-tou* :

1. A être une bête de somme en revenant au monde;
2. A souffrir dans un brasier les supplices de l'enfer;
3. A être un démon affamé.

Selon les *Mémoires des Missionnaires* (XV, 250), concernant la *Chine*, les prisons des mauvais Eprits sont aux limites extrêmes de l'univers, bien éloignées non-seulement des demeures des bons Esprits, mais encore séparées des *lieux expiatoires*, où les bons Esprits qui n'ont pas rempli leurs devoirs, expient leurs fautes, commises durant leur séjour terrestre. L'état des âmes varie selon le degré auquel l'homme est parvenu durant sa vie terrestre. Si la raison (Ling), a prédominé dans l'homme, l'âme s'élève jusqu'à l'état de *Sien* (Ange), et jouit auprès de *Schang-ti* d'une félicité proportionnelle à son mérite. Cette félicité, quelle que soit sa nature, ne lui laisse plus rien à désirer; mais si l'homme est tombé sous le joug des passions sensuelles (Huen), il devient un Esprit qui n'est ni heureux ni malheureux, un *Esprit flottant dans l'air*, un Esprit de la nature, parce que ces Esprits voltigent dans les sphères terrestres, étant tourmentés par le regret d'être privés des jouissances terrestres.

Ces Esprits sont en général torturés par des passions et des désirs terrestres, qu'ils ne peuvent plus satisfaire; c'est pour cette raison qu'ils avertissent les hommes de se garantir du joug des passions. Au reste, même dans cet état, la félicité ou le malheur dépend du libre arbitre, ces Esprits pouvant encore tomber sous le joug des passions spirituelles, telles que l'orgueil, l'égoïsme, l'amour-propre excessif, l'entêtement, l'opiniâtreté, l'insubordination, la désobéissance, etc., etc. Néanmoins, la plupart de ces Esprits flottants (Schen) aspirent à une existence purement intellectuelle; ils combattent les mauvais Esprits sans cesse et poursuivent les *Kuei* dans toutes les sphères de la nature, jusqu'au sanctuaire du cœur humain.

Suivant le Livre des récompenses et des peines (article 136), les âmes qui jouissent d'une félicité parfaite auprès de Dieu (*Schang-ti*) sont appelées les *immortels du ciel,* et les autres qui demeurent dans les régions intermédiaires (*le Hadès*) *les immortels de la terre.* Il faut faire *treize cents* bonnes actions, si l'on veut devenir un immortel du ciel; *trois cents* suffisent pour devenir un immortel de la terre.

Le système de plusieurs incarnations a été adopté aussi par les *Egyptiens* (Herodote, lib. II, cap. 123), qui disaient que les âmes délogeaient d'un corps dans un autre *aussi bien des hommes que des bêtes;* et quand elles avaient été dans toutes sortes de bêtes qui sont ici sur la terre, dans la mer et dans l'air, qu'elles revenaient dans les corps des hommes, et enfin dans le ciel, et qu'elles pouvaient faire ce cours dans le temps de trois mille ans. *Clemens Alexandrinus* dit (Strom., lib. VI, cap. 2) que selon les anciens Egyptiens, l'âme de l'homme passe après la mort dans le germe d'un corps animal; ce n'est qu'au

bout de trois mille ans qu'elle peut de nouveau revêtir le corps d'un homme, après avoir parcouru toutes les espèces animales. Les âmes des hommes qui n'étaient pas encore parvenues à la sainteté, pour pouvoir demeurer chez les dieux éternels, étaient obligées de s'incarner de nouveau. C'est pourquoi les Egyptiens prononcèrent, lors de l'enterrement, la prière suivante : « *Daignez, dieux, qui donnez la vie aux hommes, faire* » *un accueil favorable à l'âme du défunt, afin qu'elle* » *puisse demeurer chez les dieux éternels.* » (Clemens Alexand., Strom., lib. VI, cap. 2 ; Hérodote, lib. II, cap. 123.)

Il n'y a donc, selon les Égyptiens, que l'âme qui parvient au séjour céleste auprès des dieux, but final de toutes les transmigrations, qui soit délivrée de la dure loi de la métempsycose.

La *Grèce* et *Rome* ont admis également la doctrine de la *métempsycose*. Les Grecs ont peut-être appris ces idées des Egyptiens ; les plus sages d'entre les Grecs, *Lycurgue, Solon, Thalès, Pythagore* et *Platon* voyagèrent en Egypte et y conférèrent avec les prêtres du pays. On dit que Solon fut instruit par *Sonchis de Saïs* et *Pythagore* par *Enuphis, l'Héliopolitain. Pythagore* surtout, plein d'admiration pour ces prêtres, à qui il avait inspiré le même sentiment, imita leur langage énigmatique et mystérieux et enveloppa ses dogmes du voile de l'allégorie. (Plutarque, d'Isis et d'Osiris. Ricard, v. 328.)

L'âme de l'illustre philosophe Pythagore s'est incarnée sur la terre *cinq fois;* il fut d'abord *Æthalidès,* fils de Mercure, qui lui avait promis de lui conserver la mémoire pleine et intacte de sa vie passée ; puis il fut un pauvre *pêcheur de Délos,* nommé *Pyrrhus.* Lors de sa troisième incarnation Pythagore fut *Euphorbus,* l'il-

lustre défenseur de Troie, qui a illustré jadis les hauts-faits d'armes de Ménélas, roi de Lacédémone; ensuite il fut *Hermotimus* durant sa quatrième incarnation; enfin, il est *né Pythagore*.

Pythagore en visitant *Delphes* y a reconnu le bouclier qu'il avait jadis porté, lorsqu'il fut *Euphorbus*, et que *Ménélas, après la prise de Troie* avait transporté comme trophée en Grèce pour le consacrer à Pallas Athène. Minerve (Diog. Laërt., VIII; Philostrat., *de Vita Appolloni*, lib. I, cap. 1; Maximus Tyrius, *Dissert.*, XXVIII, éd. Dav., p. 288; Ovid., Métamorph., lib. XV, v. 160; Horat., *Carm.*, lib. I, Od. 28; ad. Archytam, Cicero, de Officiis, lib. I; Aulus Gellius, lib. IV, cap. 11) dit :

« Pythagoras clypeum Euphorbi olim Delphis consecratum recognovit, et suum dixit, et de signis vulgo ignotis probavit. »

Le bonheur de la vie éternelle consiste surtout suivant les anciens dans les facultés de conserver le souvenir du passé. Qu'on sépare de l'immortalité la connaissance et le savoir, ce ne sera plus une vie, mais une longue durée de temps. (Plutarque, d'Isis et d'Osiris, au commencement de ce traité, traduct. de Ricard, v. 319.)

Platon croyait de même à la métempsycose (Timée, 42, 90, etc.; Phædon, 34), car ce n'est que par des incarnations successives et diverses que l'âme parvient au séjour céleste et éternel, après avoir expié dans les corps terrestres ses péchés.

Pindare dit (Olymp., Od. II) : que suivant la doctrine de l'école de Pythagore l'âme ne parvient à la jouissance du repos céleste et éternel auprès des dieux qu'après s'être incarnée *trois fois* sur la terre pour expier ses péchés. On connaît que, selon la tradition, *Orphée* fut changé après sa mort en un cygne; *Ajax majeur*, fils de

Télamon, en un lion, et *Agamemnon* en un aigle. Selon *Philon,* les âmes descendent continuellement sur la terre, d'autres remontent au ciel pour redescendre de nouveau. Les âmes, dépouillées du corps, demeurent dans l'air; il y en a qui revêtissent des corps terrestres; d'autres, d'une nature plus élevée, dédaignent l'incarnation. (Phil., quod a Deo mittant somn., 568, éd. Mang, I, 641.)

Les Romains suivant les traces des Grecs, croyaient aussi à la métempsycose. Tous les lettrés connaissent les versets suivants d'Ovide (Métamorph., lib. XV) :

« Morte carent animæ, semperque priôre relicta
» Sede, novis domibus vivunt, habitantque receptæ.
» Omnia mutantur, nihil interit, errat, et illinc
» Huc venit, hinc illuc, et quoslibet occupat, artus,
» Spiritus eque feris humana in corpora transit,
» Inque feras noster, nec tempore deperit ullo. »

Il faut aussi lire Horat., lib. II, Carm. 20; Tibull., lib. IV; le sixième livre de l'Enéide de Virgile, etc., etc.

Les *Gèthes* ont adopté aussi ce système de plusieurs incarnations des âmes. (Diodore de Sicile, lib. V.)

Il en est de même de tous les peuples Indo-Germaniques, chez lesquels on trouve des traces de cette doctrine (Cæsar, de bello gallico, lib. VI). Selon les Druides, l'âme du défunt va revêtir un nouveau corps dans une autre sphère, mais non sur la terre. (Lucan. Pharsal., lib. I, v. 454, etc.)

Les anciens croyaient que les Esprits ne restaient pas dans un état permanent; ils étaient libres et devaient, par conséquent, expier les fautes qu'ils avaient commises. C'est ce qu'enseigne Empédocle (Plut., traité d'Isis et d'Osiris, Ricard, traduct., tome V, 344; voyez aussi p. 113 et 114 de mon édition de 1857), qui ajoute qu'après le temps de leur punition, ils recouvrent dere-

chef le lieu, le rang et l'état qui leur est propre selon leur nature. C'était une opinion générale, que les êtres spirituels pouvaient mériter de passer d'un rang moins élevé dans un ordre supérieur. Hésiode (Op. et Dies, 121, etc.), comme nous l'avous déjà vu, a prétendu que les âmes des hommes de l'âge d'or, avaient été changées en démons; Plutarque a adopté cette opinion dans son traité sur l'esprit familier de Socrate; il dit, dans la Vie de Romulus, qu'il est persuadé que, par la vertu, les âmes des hommes deviennent par l'ordre des dieux, *héros,* de héros *génies* (ou démons); et si elles ont passé toute leur vie, comme les jours des saintes cérémonies et des purifications dans la pureté et dans l'innocence, sans avoir commis aucune œuvre mortelle, ni fléchi sous le joug des passions, de *génies elles deviennent de véritables dieux*, et reçoivent la plus grande et la plus heureuse de toutes les récompenses, *non pas* par un arrêt public d'une ville, *mais réellement*, et par des raisons qui se tirent de la Divinité même. Nous avons déjà vu que selon Plutarque les bons démons sont changés en dieux, en récompense de leur vertu. (Plutarque, Isis et Osiris, Ricard, V, p. 344, etc.)

Le nombre des âmes qui sont métamorphosées en dieux est très petit, si l'on s'en rapporte à Plutarque (*des Oracles qui ont cessé,* traduction d'Amiot). La mutation d'âmes, se tournant d'hommes en demi-dieux et de demi-dieux en démons a lieu, selon les penseurs, mais bien peu, après être au bout d'un laps de temps bien affinées et entièrement purifiées par la vertu, ils viennent à participer de la Divinité ; et il y a des âmes qui ne peuvent se contenir, et ainsi se laissent aller et s'enveloppent derechef de corps mortels, où ils vivent d'une vie sombre et obscure, comme d'une fumée.

Les dieux *lares* et les dieux *pénates* avaient été des âmes humaines, si l'on croit Labéon, cité par Servius (Servius, sur le livre III de l'Enéide); Iamblique (Myst., lib. II, cap. 2) a enseigné aussi que les âmes devenaient souvent *Anges* par la bonté des dieux, Maxime de Tyr (Dissert. 27) ajoute, qu'après avoir été métamorphosées en démons, elles veillent sur la conduite des autres hommes. Parmi les théologiens chrétiens, Origène est d'accord avec Maxime de Tyr, mais Psellus (de Anima doctr.) croyait que les Anges étant des espèces absolument différentes des âmes humaines, cette transmutation n'était pas possible.

On voit par Diodore de Sicile (Fragments, V, 212), que si *Pythagore établissait un retour des âmes* de même que les Gaulois, *il ne les faisait revenir qu'après un certain temps; au bout d'un nombre déterminé d'années, pendant lesquelles chacun recevait auprès des mânes, la peine ou la récompense qu'il avait méritée* (St. Clément d'Alexandrie, dans ses Stromates, lib. IV). Ce philosophe ne croyait donc pas que les âmes circulassent perpétuellement d'un corps à l'autre. Il appelait ce retour, non pas une *métempsycose* mais une *palingénésie*, une nouvelle naissance, ce qui insinue que c'était le même homme qui renaissait dans un état plus parfait. (Dalai-Lama de Bouddha, avec souvenir du passé, même dans l'enfance.)

Pythagore ne croyait donc pas que l'âme revenait dans la matière terrestre pour expier une vie antérieure, comme Allan Kardeck et les Indiens; *son opinion*, au contraire, si l'on s'en rapporte aux auteurs précités, aurait été dans le sens des *métempsycoses progressives*, *après une expiation préalable à l'état spirituel*, *lequel est, en effet, la vie normale de l'homme*.

L'existence universelle des *lieux hantés* et le *manque de souvenir* prouvent que l'âme d'une personne morte se réincarne rarement sur la même planète ; elle expie à l'état spirituel ses fautes. Selon Diogène Laërce (Proem., page 5), les *Scythes* croyaient aussi que les hommes entraient après cette vie dans *un état de peines et de* récompenses, selon qu'ils avaient négligé ou pratiqué les *trois grandes vertus, la piété, la justice* et *la bravoure.* C'était aussi la croyance des *Gèthes,* autre peuple d'origine scythique. Selon Hérodote, ceux-ci croyaient que l'homme ne meurt pas, mais que, en quittant cette vie, il va trouver *Zamolxis* (le Tis ou l'Odin des Scandinaves), que quelques-uns d'entre eux estiment être le même que *Gébeleais,* c'est-à-dire *celui qui donne le repos.*

Comme ces peuples, les *Celtes* croyaient que les morts reviendront à la vie pour être immortels ; ils croyaient à la résurrection, mais à à la résurrection dans un monde supérieur. Le poète Lucain, qui avait été élevé au milieu des Celtes, s'adressant aux druides dans sa Pharsale, dit (lib. I) : « S'il faut vous en croire, les âmes ne » descendent pas dans le séjour des ténèbres et du » silence, ni dans l'empire souterrain de Pluton. Vous » dites (je ne sais si vous en avez quelque certitude) » que le *même Esprit anime* le corps dans un *autre* » monde, et que la mort est le milieu d'une longue vie. » Qu'est-ce que peut signifier un tel passage ? dit Piérart (*Revue spiritualiste*, VI, 19), si ce n'est que la mort était une interruption passagère dans les phases de l'éternelle vie, un relais dans le sens des *métempsycoses progressives,* que chacun devait connaître après l'expiation des fautes de l'existence matérielle.

Selon une ancienne légende des Celtes, les âmes étaient portées dans l'Ile des Bienheureux, c'est-à-dire la

Grande-Bretagne, par certains habitants de la côte (*Procope,* Gothes, lib. IV, cap. 20, p. 702). Sujets aux Francs, ils ne leur payent aucun tribut; ils prétendent en avoir été déchargés parce qu'ils sont obligés de conduire tour à tour les âmes.

Les morts, d'après les Gaulois, ne revenaient donc point habiter de nouveaux corps dans le monde qu'ils avaient quitté. Ils prenaient leur essor vers d'autres régions, et à ceux qui en douteraient, nous pouvons opposer l'autorité de Procope. La croyance en l'Ile des Bienheureux qu'ils plaçaient à l'occident des Gaules, avait pénétré de bonne heure chez les Romains et les Grecs. Démosthènes dit (Orat. funebr.) que selon la plus ancienne doctrine, les âmes étaient transportées dans l'Ile des Bienheureux. C'est aussi là que Lucien (Hist., lib. II.) place, entre autres héros, les deux Cyrus, Zamolxis et Anacharsis, philosophes scythes, et l'on voit par Hésiode, Homère, Euripide, Plutarque et Dion Cassius, etc., que l'on s'accordait à placer ces îles dans l'océan Atlantique, à l'occident de la Gaule.

Les *Druides,* pas plus que Pythagore n'admettaient un *retour des âmes dans la matière, pour expier les fautes d'une vie matérielle antérieure.*

De nos jours, les manifestations des Esprits supérieurs en Amérique et en Europe sont en général opposées aux réincarnations. *L'histoire si considérable des lieux hantés, des âmes en peine qui demandent* ou *des prières,* ou qu'on répare les torts qu'elles ont faits de leur vivant ici-bas, *en est une preuve* bien supérieure aux dictées de certains médiums, imbus du *Credo* d'Allan Kardeck, en France. On sait que ce *Credo* a été lancé audacieusement avant que toute étude, toute enquête minutieuse, fût faite sur ces graves matières, dans l'en-

semble des faits comme dans celui des doctrines. C'est un fait que les Esprits réincarnationistes ne se manifestent qu'en France chez de bons et crédules spirites, qui ne voient rien au delà du *Credo* auquel ils ont une foi plus aveugle que raisonnée.

Les *Israélites,* et surtout la secte des *Pharisiens,* admettent également la métempsycose. Il y avait parmi les *Rabbins* des docteurs, qui croyaient même aux transmigrations des âmes humaines dans les corps des animaux, des végétaux et des minéraux. (Josephus, Antiq. Jud., lib. XVIII, c. 2.)

Josephus, lui-même, croit que les âmes pieuses demeurent dans les hautes régions des cieux, d'où elles descendent pour revêtir des corsps transformés et sanctifiés. On ne peut pas nier qu'il n'y ait pas des rapports entre la métempsycose et la doctrine de la résurrection de la chair.

Au surplus, l'idée de la fameuse échelle de Jacob, à laquelle les Anges montent et descendent, a donné lieu au système de plusieurs incarnations (Genèse, XXVIII, 12). L'idée de la métempsycose ou de la migration des âmes n'est au fond autre chose qu'un état d'épreuves, tel que le *Hadès* biblique ou le purgatoire de l'Église romaine, par lequel *Dieu conduisait les âmes à l'Éternité bienheureuse.* En effet, aux yeux de l'antiquité, la vie future est la sanction de la vie terrestre, Dieu ne laissant aucun crime impuni, aucune vertu sans récompense.

Aussi les âmes des impies errent çà et là, en proie à des maux terribles, conséquence de leurs mauvaises actions, tandis que les âmes des hommes pieux mènent une vie calme et heureuse dans la demeure sacrée des héros, dans l'*Élysée.* (Pindar, Olymp., II, 56.)

Selon saint Pierre (I, épître, chap. III, 19), le Christ, après sa mort, est allé prêcher aux Esprits qui sont dans la prison.

Esaïe parle également de ces prisons et des ténèbres hors de la prison (XLII, 7); les lieux habités par le *mauvais riche et par Lazare* sont aussi des états intermédiaires et provisoires, jusqu'au dernier jugement et jusqu'à la résurrection de la chair (Luc, XVI, 19-31). Il en est de même du séjour dans le *paradis* promis au bon *larron.* (Luc, XXIII, 43.)

La *béatitude incomplète des bons Esprits,* depuis la mort jusqu'au rétablissement final de toutes les choses que Dieu a prononcées par les prophètes, est surtout nettement indiquée par l'*Épître aux Hébreux* (XI, 39-40) et par l'Apocalypse (VI, 9-11). Voici ces versets; nous commençons par citer l'épître aux Hébreux (XI, 39-40).

L'apôtre, en parlant des croyants et des saints de l'Ancien-Testament, dit : « Quoiqu'ils aient tous été re-» commandables par leur foi, ils n'ont pourtant point » reçu *l'effet* de la promesse ; Dieu ayant pourvu quel-» que chose de meilleur pour nous, afin *qu'ils ne par-» vinssent pas à la perfection sans nous.* »

Les versets 9, 10 et 11 du chapitre VI de l'Apocalypse ne sont pas moins clairs; en voici le texte : « Quand il » eut ouvert le cinquième sceau, je vis sous l'autel les » âmes de ceux qui avaient été tués pour la parole de » Dieu, et pour le témoignage qu'ils avaient maintenu. » Et elles criaient à haute voix, disant : *Jusqu'à quand,* » *Seigneur, qui es saint et véritable, ne juges-tu point, et* » *ne venges-tu point notre sang de ceux qui habitent sur* » *la terre?* Et il leur fut donné à chacun des robes blan-» ches, et il leur fut dit qu'ils se reposassent encore un » peu de temps, jusqu'à ce que le nombre de leurs com-

» pagnons de service, et de leurs frères qui doivent être » mis à mort comme eux, soit complet. »

Suivant *Sextus Empiricus* (Contradict., lib. IX, 66), la doctrine du *Hadès* est parvenue à la connaissance de l'humanité tout entière; en effet, les mythologies, les poètes et les penseurs de tous les peuples, l'admettent; quant aux poètes, il ne vaut guère la peine d'en citer des passages trop connus par tous les hommes de lettres de nos jours; nous nous bornons donc à engager nos lecteurs, à étudier surtout les œuvres *du divin Platon,* de cet homme immortel, dont l'étoile ne pâlira que lorsque l'humanité aura été exterminée ou réduite à une animalité complète. (Gorg., 526; de Rep., II, 303, X, 608; Crat., 54 et 403, de Leg., XI, 959; Phædon, 108.)

Il y a, suivant les traditions sacrées de l'antiquité, dans le *Hadès,* une variété infinie de sphères, plus ou moins heureuses ou malheureuses. *Homère* (Iliade, V, 395, XXIII, 72; Odyssée, XI, 57) partage les enfers en *deux régions distinctes, l'Élysée et le Tartare.* L'Élysée est dépeint par l'*Odyssée* (IV, 561), comme une terre, où le juste coule en paix une vie facile sous un ciel toujours serein, dans un climat où soufflent sans cesse les chaudes haleines du Zéphire. La fameuse région des Hyperboréens, les Iles des Bienheureux, les Iles *Fortunées* et le jardin des Hespérides appartiennent à ces *champs Élysées.* Au-dessous du champ Élysée (ἠλύσιον πεδίον) et les *Tartare,* vaste et profonde prison fermée par des portes de fer. C'est dans cet abîme ténébreux que sont relégués les *Titans.* C'est là un châtiment qui leur est infligé en punition de leur audace. Au surplus, toutes les âmes impies ne furent pas envoyées dans le Tartare. En général, celles qui n'étaient ni tout à fait bonnes, ni tout à fait mauvaises, erraient dans l'atmosphère. Ces *Esprits flot-*

tants des Grecs ont une analogie avec les *Schen* des *Chinois*. Virgile fait allusion à ces Esprits flottants dans ces vers bien connus : « *Aliæ panduntur inanes suspensæ ad ventos.* » Dans *Pindare* (Olymp. II, 56); dans *Platon* (Phædon, § 69, p. 248) et dans *Salluste* (de Diis et mundo, cap. 19) il en est aussi question.

On sait que le Hadès des Indiens fut le royaume de Yama. Les anciens Egyptiens croyaient aussi au Hadès qu'ils appelaient *Amenthès*. Ce mot signifie recevoir et donner, parce que dans ce lieu les Esprits expient les fautes qu'ils ont commises durant leur vie terrestre. (Plutarque, d'Isis et d'Osiris. Ricard, V, 347.)

Les anciens Perses (Anquetil, III, 585), admettent aussi outre le séjour céleste des bienheureux encore *des lieux d'expiation* appelés *Hamestan*, où vont les âmes dont la conduite n'a été ni bonne ni mauvaise.

Le Hamestan est le Hadès des Perses. Parmi ceux qui y demeurent, il y en a dont les connaissances spirituelles ont été plus parfaites, et qui ont été plus nets de cœur. Ces derniers montent plus vite, en passant par les différentes sphères intermédiaires jusqu'au royaume des cieux.

Avant de terminer nos citations concernant la métempsycose, il faut encore dire quelques mots sur la *différence entre la doctrine de plusieurs incarnations humaines et celle des transmigrations des âmes humaines dans les corps des animaux*. Ce dernier système, quelqu'étrange qu'il semble, a compté néanmoins dans l'antiquité des *adeptes* très nombreux, surtout parmi les Indiens, les Egyptiens et les Chinois. La plupart des traditions religieuses attribuent des germes d'une intelligence presque humaine aux animaux.

Les animaux parlent d'une voix humaine et avertis-

sent les hommes d'un danger imminent ou les tirent d'un péril quelconque. Ces idées ont aussi trait à la doctrine obscure de l'immortalité des âmes des animaux, dont on trouve des traces même dans la Bible. (Epître aux Romains, VIII, 19-21.)

Plutarque (Des noms des fleuves et des montagnes, Ricard, V, p. 401), raconte le phénomène remarquable d'un éléphant sauvant le fameux roi *Porus :* « Quand » Alexandre, roi de Macédoine, fut entré dans l'Inde, » à la tête de son armée, et que les habitants du pays » eurent pris la résolution de le combattre, l'éléphant de » *Porus,* roi de cette contrée, entrant tout à coup en » fureur, monta sur la colline du Soleil, et *prononça* » *distinctement ces mots, d'une voix* humaine : « *O roi,* » *mon maître, fils de Gégasius, garde-toi de rien entre-* » *prendre contre Alexandre, car il est fils de Jupiter.* » » A peine eut-il fini de parler qu'il expira. *Porus,* » instruit de cet événement, fut frappé de terreur, et, » étant allé trouver *Alexandre,* il se jeta à ses genoux et » lui demanda la paix ; il l'obtint aux conditions qu'il » avait proposées lui-même ; et, changeant le nom de la » montagne, il l'appela le mont *Eléphas.* »

La *Bible* raconte un phénomène analogue, en parlant de la fameuse ânesse de *Balaam* ou *Bileam* (Nombres, XXII, 27-34). Voici ces versets : « *L'ânesse,* voyant » l'Ange de l'Eternel, se coucha sous Balaam, et Ba- » laam s'en mit en grande colère, et frappa l'ânesse avec » son bâton. Alors l'Eternel fit parler l'ânesse, qui dit à » Balaam : Que t'ai-je fait, que tu m'aies déjà battue » trois fois?

» Et Balaam répondit à l'ânesse : Parce que tu t'es » moquée de moi ; plût à Dieu que j'eusse une épée en » ma main, car je te tuerais sur-le-champ.

» Et l'ânesse dit à Balaam : *Ne suis-je pas ton ânesse,*
» *sur laquelle tu as monté depuis que je suis à toi jus-*
» *qu'aujourd'hui ? Ai-je accoutumé de te faire ainsi ?* Et
» il répondit : Non.

» Alors l'Eternel ouvrit les yeux de Balaam, et il vit
» l'Ange de l'Eternel qui se tenait dans le chemin, et
» qui avait en sa main son épée nue ; et il s'inclina et se
» prosterna sur son visage.

» Et l'Ange de l'Eternel lui dit : Pourquoi as-tu frappé
» ton ânesse déjà par trois fois ? Voici, je suis sorti pour
» m'opposer à toi, parce que ta voie est devant moi *une*
» *voie détournée.*

» Mais l'ânesse m'a vu et s'est détournée de devant
» moi déjà par trois fois ; autrement, si elle ne se fût
» détournée de devant moi, je t'eusse même déjà tué et
» je l'eusse laissée en vie.

» *Alors Balaam dit à l'Ange de l'Eternel : J'ai péché ;*
» *car je ne savais point que tu te tinsses dans le chemin*
» *contre moi ;* et maintenant, si cela te déplaît, je m'en
» retournerai. »

Saint Pierre (II, épître II, 16) confirme ce fait merveilleux, en disant : « *Une ânesse muette parlant d'une* » *voix humaine,* réprima *la folie du prophète Balaam.* »

Le phénomène des *corbeaux intelligents nourrissant Élie* (I, Rois, XVII, 4 et 6) est aussi bien étrange. Peut-être un jour on sera même obligé de tenir compte de la fable de la fameuse louve, nourrissant *Romulus* et *Rémus.* En tout cas, il y a quelque chose de mystérieux dans ces phénomènes qui, suivant les traditions sacrées de l'antiquité, révèlent une intelligence humaine dans les animaux, susceptibles d'être inspirés, à la façon des hommes, par les êtres invisibles du monde surnaturel. Tous ces faits semblent supposer ou le système *de trans-*

migrations des âmes humaines dans les corps des animaux, ou l'existence d'une âme intelligente et immortelle dans les animaux. Le verset 20 du chapitre XIII du prophète Esaïe, concernant les animaux, est aussi bien remarquable; en voici le texte :

« *Les bêtes des champs, les dragons et les chats-huants*
» *me glorifieront*, parce que j'aurai mis des eaux au dé-
» sert, et des fleuves au lieu désolé, pour abreuver mon
» peuple, que j'ai élu. »

On sait que saint Paul (Romains VIII, 21) parle des créatures qui soupirent après la délivrance, et sont en travail; ce qui semble avoir trait à l'immortalité de l'âme des animaux.

Porphyre (traité touchant l'Abstinence, lib. III, chap. 1), dit que les pythagoriciens ont raison de soutenir que toute âme qui est capable de sentiment et susceptible de mémoire, est en même temps raisonnable. Les animaux sont donc sous ce rapport, nos semblables, bien qu'à un degré inférieur; il suit, aux yeux de Pythagore, que les lois de la justice nous obligent à l'égard de tous les animaux (lib. III, chap. 2). Il y a deux sortes de raisons selon les stoïciens; il faut examiner de laquelle les animaux sont privés. Les hommes, chez lesquels il y a *à peine un sage* ou deux, sur qui la raison domine toujours, portant l'amour-propre trop loin, ont décidé que les animaux étaient privés de la raison. S'il faut cependant dire la vérité, non-seulement tous les animaux ont de la raison, mais aussi il y en a quelques-uns qui la portent jusqu'au plus haut degré de perfection. Les animaux expriment ce qu'ils sentent; selon les pythagoriciens ils pensent avant de s'expliquer, car ils entendent par la pensée ce qui se passe intérieurement dans l'âme, avant qu'on l'exprime par la voix. Les

hommes conversent entre eux suivant les règles qu'ils ont établies ; et les animaux ne consultent dans leur façon de s'exprimer, que les lois qu'ils ont reçues de Dieu et de la nature. Si nous ne les entendons pas, cela ne prouve rien. Cependant, s'il faut en croire les anciens et quelques-uns de ceux qui ont vécu du temps de nos pères et même du nôtre, il y a eu des gens qui ont compris le langage des animaux. On compte parmi les anciens, Mélampe et Tiresias, avec quelques autres ; et parmi les modernes, Apollonius de Tyane. On assure de ce dernier, qu'étant avec ses amis, et entendant une hirondelle qui gazouillait, il dit qu'elle avertissait ses compagnes qu'un âne chargé de blé était tombé près de la ville, et que le blé était répandu par terre. En effet, la variété et la différence des sons des animaux prouvent assez qu'ils signifient quelque chose ; ils s'expriment différemment, lorsqu'ils ont peur, lorsqu'ils s'appellent, lorsqu'ils avertissent leurs petits de venir manger, lorsqu'ils se caressent ou lorsqu'ils se défient au combat. Il est des animaux qui entendent la voix des hommes, soit qu'ils soient en colère, soit qu'ils les caressent, soit qu'ils les appellent, en un mot, ils obéissent à tout ce qu'on leur ordonne, ce qui leur serait impossible s'ils ne ressemblaient pas à l'homme par l'intelligence. La musique adoucit certains animaux, et de sauvages les rend doux ; plusieurs animaux apprennent diverses choses les uns des autres et des hommes (lib. III, chap. 9). Ils ont de la mémoire, qui est la chose la plus essentielle pour perfectionner le raisonnement et la prudence (chap. 9). Aristote, Platon, Empédocle, Pythagore et Démocrite ont reconnu que les animaux avaient de la raison. Les animaux étant donc ainsi nos alliés, c'est à juste titre que les pythagoriciens accusent

d'impiété quiconque ose manger de la viande. C'était pour se conformer aux principes de la justice, surtout, que les pythagoriciens défendaient de tuer les animaux et de les manger. Ils soutenaient que ceux qui disent que c'est détruire la justice que de l'étendre jusqu'aux bêtes, non-seulement n'ont pas de vraies idées de la justice, mais ne travaillent que pour le plaisir et pour l'intérêt, qui sont les ennemis capitaux de la justice. Car, dès que le plaisir est la fin de nos actions, il ne peut plus y avoir de justice (lib. III, chap. 26). Qui est-ce qui ne sent pas que l'amour de la justice s'augmente par la privation du plaisir? Mieux l'homme sera disposé envers les animaux, plus il conservera d'amitié pour l'espèce humaine. Concernant la table, Socrate disait que la faim était le meilleur de tous les assaisonnements, et Pythagore prétendait que le repos le plus satisfaisant était de ne faire tort à personne, et de ne s'écarter jamais de la justice. *La justice n'est pas seulement l'amour pour le genre humain, mais il faut l'étendre à tout ce qui est animé.* L'essence de la justice consiste à faire dominer ce qui n'a point de raison par la partie raisonnable, à réprimer les désirs et à retenir les passions, et les intérêts personnels. Ce n'est que quand la raison prendra le dessus, que l'homme ressemblera *à ce qu'il y a de plus parfait.* Or, ce qui est parfait, ne fait tort à rien. Il se sert de la puissance pour conserver les autres êtres pour leur faire du bien.

La fin de l'homme devant être de ressembler à Dieu, la souveraine justice, il ne peut y parvenir qu'en ne faisant tort à quoi que ce soit.

Les Egyptiens étaient persuadés que l'homme n'était pas le seul des êtres qui fût rempli de la Divinité; ils croyaient que l'âme n'habitait pas seulement dans l'homme, mais qu'il y en avait une dans presque toutes

les espèces des animaux. C'est pourquoi, ils représentaient Dieu sous la figure des bêtes aussi bien que sous celle de l'homme. On voit chez eux des dieux qui ressemblent à l'homme jusqu'au col et qui ont le visage ou d'un oiseau, ou d'un lion, ou de quelque autre animal. Quelquefois Dieu est représenté chez eux ayant une tête humaine et les autres parties d'autres animaux. Ils veulent nous faire voir par là que suivant l'intention des dieux, il y a société entre les hommes et les animaux, et que c'est en conséquence de la volonté de ces êtres suprêmes, que les animaux sauvages s'apprivoisent et vivent avec nous. Ils adoraient la puissance de Dieu sous la figure de différents animaux.

Ce qui a contribué le plus à donner aux Egyptiens du respect pour les animaux, c'est qu'ils ont découvert que, lorsque *l'âme des bêtes est délivrée de leur corps, elle est raisonnable,* et prévoit l'avenir, rend des oracles et est capable de faire tout ce que l'âme de l'homme peut faire lorsqu'elle est dégagée du corps. (Porphyre, IV, 10, Abst.)

Les mages, chez les Perses, admirent aussi le dogme de la métempsycose, comme l'indiqué assez ce qui se passe dans les *mystères de Mithra,* car pour faire voir le rapport qu'il y a entre nous et les animaux, ils ont coutume de nous désigner par le nom des animaux (Porphyre, IV, 16, Abst.). Ils appellent *lions* ceux qui participent à leurs mystères, et *corbeaux* les ministres de leurs mystères. Pallas, dans l'ouvrage qu'il a fait sur *Mithra,* dit que les mages désignent partout cela qui paraît avoir rapport au cercle du Zodiaque, les révolutions des âmes humaines, qui entrent successivement dans le corps de divers animaux. Porphyre y ajoute que l'ordre des mages est tellement respecté en Perse, que Darius, fils d'Hystaspe, ordonna que l'on mît sur son

tombeau, entre autres titres, qu'il avait été *docteur en magie.*

CHAPITRE XXIV

Délivrance finale ou Eschatologie.

Les idées de l'éternité, de la préexistence, de l'*immortalité* de l'âme et de la métempsycose aboutissent, suivant les traditions sacrées de tous les peuples de l'antiquité à une délivrance ou à une rédemption finale.

Selon Sankhya-Karika (art. 68), la séparation absolue de l'âme et du corps, s'étant enfin opérée, et la nature procréatrice s'étant retirée après l'accomplissement de ses desseins, l'âme obtient la jouissance d'une abstraction sans fin. Toutes les écoles et toutes les sectes des Indiens s'accordent dans la promesse d'une béatitude ou perfection finale, la délivrance du mal (*Mokcha* ou *Moukti*) pour récompenser les Esprits bienheureux d'une parfaite connaissance des principes de la vérité. Cette délivrance est la séparation absolue, le dégagement complet de l'âme immortelle des liens du corps périssable. La délivrance finale est regardée comme le bonheur suprême, et comme l'état le plus parfait de l'être ou de l'âme. L'objet des vœux les plus ardents de tout pieux Indien, c'est le rétablissement, la restauration complète de l'état primordial de l'âme avant la chute primitive. La délivrance finale, c'est le but glorieux des transmigrations de l'âme, c'est l'état du pur Esprit, dégagé de tout ce qui est matériel (Lois de Manou, XII, § 90), c'est un état de pure intelligence; l'âme devient une pensée pure. L'âme, désormais exempte de toute transmigration, est intimement

liée et unie à la Divinité, *mais malgré cette union avec Dieu, son individualité ne cesse point* (Gotama, I, 1-8). Les écoles de *Sankhya* et de *Védanta* sont d'accord avec *Gotama,* auteur du système de *Nyaya*, concernant *l'éternité individuelle de l'âme, car si l'âme sortait de la Divinité et retournait finalement en elle, alors il n'y aurait ni récompense*, *ni châtiment, ni même un autre monde.* (*Rig. Véda,* 8, 4, 17; Brâhma-Soutra, II, § 17; *Sankhya-Karika,* 18 et 33 ; Atma-Bodha, § 13-20.)

Parmi les anciennes écoles des Indiens, il n'y a que les *Pantcharatras* et les *Bhagavatas* qui croient que l'âme est créée. Suivant ces sectes hérétiques et panthéistes, l'âme sort de la Divinité et retourne finalement à elle; elle se plonge dans sa cause, étant absorbée en elle.

Quant au bouddhisme, M. Barthélemy-Saint-Hilaire, dans son ouvrage intitulé : *le Bouddha et sa religion* (Paris, chez Didier, 35, quai des Augustins, 1860), a commis une grave erreur en méconnaissant le caractère éminemment spiritualiste du bouddhisme. Chose étrange, il ne s'aperçoit pas que la transmigration, dogme fondamentale du bouddhisme, suppose nécessairement la doctrine de la préexistence et de l'immortalité de l'âme. Certes, le *Nirvana* est empreint d'un caractère plus panthéiste que le moukti (mokcha) absolu du brâhmanisme, mais néanmoins ce serait une erreur monstrueuse que de soutenir avec l'école orthodoxe que le *Nirvana* tend à la négation de l'autre monde ou au néant. Le Nirvana a plus de rapport qu'on ne pense avec la délivrance finale du brâhmanisme et avec l'eschatologie de toutes les traditions religieuses. Il y a plusieurs degrés de Nirvâna, comme il y a plusieurs phases du Mokcha : Barthélemy-Saint-Hilaire lui-même est obligé de convenir, pag. 155, chap. IV, que

le Nirvàna est compatible jusqu'à un certain point avec la vie dans les croyances bouddhiques. En effet, dans une foule de passages empruntés aux Soutras, on distingue entre le *Nirvâna* complet et le *Nirvâna* simplement dit. Le Nirvàna complet est celui qui suit la mort, quand on a su d'ailleurs s'y préparer par la foi, la vertu et la science, tandis que le simple Nirvàna peut être acquis même durant cette vie. Le procédé, pour atteindre à ce Nirvàna incomplet, gage de celui qui le suit en restant éternel, c'est le *Dhyâna,* c'est-à-dire l'*extase contemplative.* Le Dhyàna a quatre degrés qui se succèdent dans un ordre régulier. (Voir pag. 200-205 de la Pneumatologie de 1857.)

Le *bouddhiste* s'accorde au sujet de l'extase qui conduit au Nirvàna, c'est-à-dire à l'*état heureux d'imperturbable apathie* avec les *brâhmanes,* et même avec les *mystiques d'Alexandrie,* ceux du moyen-âge et de la renaissance.

Le Nirvâna, cet état de bonheur suprême auquel l'*Indien* aspire, n'est donc nullement le néant ou l'absorption panthéiste de l'individualité, mais une apathie morale, une résignation complète à laquelle il faut déjà aspirer durant cette vie terrestre. Le Nirvàna bouddhiste est bien la négation de toute existence corporelle, revètue d'une forme quelconque, la destruction de tous les éléments matériels, de toutes les agrégations composées et périssables.

Le Nirvàna, en un mot, c'est l'existence purement intellectuelle dans les régions du monde sans formes, infinies, en espace et en intelligence. Le matérialisme grossier de nos académiciens n'admet aucune existence purement spirituelle et intellectuelle; c'est pour cela qu'ils croyaient que le Nirvàna ne pouvait s'entendre que du *néant.* Néanmoins, il faut convenir que les boud-

dhistes ont trop absorbé, grâce au Nirvâna, l'existence spirituelle dans une existence purement intellectuelle, ou trop abstraite et idéaliste. Le bouddhisme est un spiritualisme trop abstrait; c'est pour cette raison-là que l'école orthodoxe *Védantine* adresse à la secte de Bouddha le reproche grave de tendre trop vers le panthéisme ou vers un spiritualisme trop abstrait, mais il est ridicule de vouloir soutenir, comme M. Barthélemy Saint-Hilaire, que le bouddhisme est la négation du monde des Esprits et des intelligences pures, et que cette doctrine nie l'immortalité de l'âme, tout en admettant la préexistence de l'âme et la métempsycose. En vérité, M. Barthélemy Saint-Hilaire semble ignorer que le bouddhisme admet, selon la légende du Lalitavistâra, le monde des dieux (Devas) et des Asouras, et que les adeptes de cette religion honorent les Rischis, les mânes et les dieux.

Bouddha lui-même n'a-t-il pas quitté, selon les deux Soutras bouddhiques, traduits en français, le Lalitavistâra de M. Foucaux et le Lotus *de la bonne loi,* de M. E. Burnouf, *le ciel du Toushita,* pour descendre en ce monde? D'où vient donc cette inconséquence de la part d'un savant académicien, tel que M. Barthélemy Saint-Hilaire, de voir dans les dogmes principaux du bouddhisme, dans la préexistence et dans la transmigration des âmes, une doctrine matérialiste et athée, de croire que la notion de Dieu est étrangère au bouddhisme, parce que les peuples qui ont reçu la foi de Bouddha, n'ont jamais songé à en faire un dieu? — Parce que les Conciles bouddhistes n'ont pas eu la simplicité naïve et enfantine de confondre un messager, un ambassadeur céleste avec le Souverain éternel de l'univers. Il nous semble qu'il faudrait louer la haute sagesse des disciples de Bouddha de n'avoir pas

voulu mettre au même rang un simple envoyé céleste, quelque pur, quelque parfait qu'il ait été durant sa carrière terrestre, et l'Eternel, devant le trône duquel les Séraphins et les Archanges n'osent paraître qu'enveloppés d'un voile épais. Il est évident que M. Barthélemy Saint-Hilaire n'a pas voulu donner une appréciation juste et impartiale du bouddhisme ; il déclare lui-même, d'une manière nette et précise (pag. 1, introduction), qu'en publiant ce livre sur le bouddhisme, il n'a qu'*une* intention : *c'est de rehausser* par une comparaison frappante la grandeur et la vérité bienfaisantes de nos croyances spiritualistes. — Malheureusement, M. Barthélemy Saint-Hilaire se trompe d'une manière non moins frappante, en soutenant que nos croyances sont plus spiritualistes que la doctrine de Bouddha. Notre civilisation purement matérielle ne cesse de faire des progrès matériels parmi nous, grâce au matérialisme moderne qui a rejeté comme une vieillerie les idées spiritualistes du Christianisme primitif, du Catholicisme romain, du moyen-âge et de la philosophie sublime de Pythagore, de Socrate, de Platon et de l'école d'Alexandrie qui ont certes plus de rapports avec Bouddha, qu'avec nos pseudo-philosophes, tels que Cousin, etc., quoi que dise M. Barthélemy Saint-Hilaire de cette philosophie moderne *admirable*.

Le Bouddhisme, de son côté, a le tort grave de donner dans un excès opposé. Cette doctrine empreinte d'un spiritualisme trop exclusif, excessif et surtout trop abstrait, détourne trop les regards des peuples qui la professent de cette terre qu'ils croient une vallée de misères, d'où il faut sortir à tout prix, pour parvenir à l'état contemplatif d'un pur Esprit, grâce à l'extase. De là le dédain, le mépris des travaux terrestres, de là presque l'impossibilité de progresser au point de vue maté-

riel. Le bouddhiste constamment préoccupé de l'autre vie, ayant une soif ardente de l'immortalité de l'âme, néglige absolument la vie terrestre, tandis que le prétendu chrétien de nos jours ne pense qu'à cette vie-ci, comme s'il ne devait jamais quitter cette terre. De là les progrès matériels de l'Europe.

L'ouvrage savant de M. Barthélemy Saint-Hilaire sur le Bouddha et sa religion, mérite une réfutation sérieuse de la part de ceux qui connaissent le spiritualisme et la philosophie mystique des doctrines de l'Inde. Dans mon livre : *De la réalité des Esprits et de leur écriture directe* (chez Frank, 1857), j'ai déjà démontré, surtout dans les chapitres 15, 19, 20, 24 et 25, qu'il est aussi injuste d'adresser à la plupart des anciennes écoles des Indiens le reproche d'un théopantisme final et absolu qu'à saint Paul. (1re épitre aux Corinth., XV, 28, etc.)

Voici ce fameux verset, qui a donné lieu à tant de discussions et de controverses : « Après que toutes choses » lui auront été assujetties, alors aussi le *Fils* lui-même » sera assujetti à celui qui lui a assujetti toutes choses, » *afin que Dieu soit tout en tous.* » Saint Paul ne parle ici que de la fin de la christocratie et de l'absorption du règne du Fils dans la Providence divine et *universelle* de l'Eternel lui-même. L'expression : « *Dieu est tout en tous,* » n'est nullement une pensée *panthéiste;* elle ne veut pas dire l'absorption ou l'extinction finale de tous les êtres individuels dans la Divinité. Or, pour parvenir à la perfection morale et intellectuelle, c'est-à-dire à l'union morale et intellectuelle avec Dieu, il ne faut *pas anéantir l'individualité,* mais *l'égoïsme,* qui ne veut ni offrir son âme en sacrifice moral à Dieu, ni voir l'*âme suprême* dans *tous les êtres,* ni *tous les êtres dans l'âme suprême,* suivant les lois de Manou. (Livre XII, § 91.)

Les lois de Manou, bien qu'elles soutiennent que l'âme s'identifie avec l'Être suprême, parlent plutôt *d'une union morale* que d'une absorption complète ou d'une extinction de l'individualité.

Le douzième livre des lois de Manou (§ 91) dit que celui qui offre son âme en sacrifice, s'identifie avec l'Être qui brille de son propre éclat. Il est ici question d'un Saint ou d'un *Yogui*, qui parvient à une délivrance restreinte déjà durant cette vie, en s'identifiant avec l'Être suprême. Selon Brâhma-Soutra (III, chap. 2, § 1-4) l'unification ou l'émancipation *finale* n'est pas une absorption ou une *discontinuation de l'individualité,* mais une apathie morale, une résignation, à laquelle les saints et les *Yoguis* aspirent déjà durant leur vie terrestre. *Djaimini,* en disant que l'âme s'identifie finalement avec Brâhma, semble parler également d'une union morale et intellectuelle. Il soutient que *l'âme, en quittant même le germe subtil de sa forme corporelle, est revêtue d'attributs divins et d'autres facultés transcendantes, mais les Soutras prétendent qu'elle n'atteint jamais à la possession absolue de toutes les facultés divines.*

L'âme ne devient, aux yeux de l'école orthodoxe, *qu'une pensée pure.* (Pauthier, *Essai sur la philosophie des Hindous,* d'après Colebrooke, p. 140, etc.)

Suivant les anciens penseurs de l'Inde, l'identification finale avec l'Être suprême n'est donc qu'une *union morale,* comme, selon saint Jean (X, 30-36 et XVII, 21-23), celle du *Fils* et du *Père éternel.* On sait que, dans ces deux chapîtres de saint Jean, il n'est nullement question d'une identité de l'être, ou *d'une unité essentielle,* mais seulement d'une *union morale* et représentative. Depuis le concile de Nicée, beaucoup de *théologiens,* prétendus orthodoxes, *sont tombés dans une erreur grossière et anti-*

biblique, en soutenant *l'identité de l'être et de l'essence du Fils et du Père éternel.* De là le *trithéisme*, ou la *Trinité des trois prétendues personnes égalitaires de la Divinité,* cette violation odieuse du *Décalogue.* (Exode XX, 3.)

Le bouddhisme, dont l'apparition marque l'ère de la décadence de la théosophie profonde et mystique aux Indes, semble mériter au premier abord plus ce reproche, au lieu de faire que la loi morale découle de l'ontologie (chap. I, page 16); néanmoins il est absurde de soutenir que le bouddhisme est une doctrine matérialiste, *athée, qui conduit au nihilisme et au néant;* c'est au contraire l'ontologie qui découle de la loi morale, selon cette doctrine. La théosophie et la doctrine religieuse de Bouddha n'est qu'un pâle reflet de l'ancienne orthodoxie *védantine,* mais la haute importance du Bouddhisme consiste surtout dans la réforme morale et sociale qu'il a opérée parmi les peuples qui ont adopté cette doctrine; on pourrait sous ce rapport comparer cette doctrine à la réforme opérée depuis le seizième siècle dans l'église romaine par le protestantisme. De même que le protestantisme, le bouddhisme a aboli la hiérarchie des castes, le régime odieux du clergé, l'esclavage provenant du pouvoir spirituel. Bouddha a proclamé la liberté de conscience et la tolérance religieuse, et l'égalité sociale et civile; malheureusement la préoccupation exclusive de l'extase, de l'autre vie, grâce à la métempsycose et à la nature contemplative des peuples d'Orient, a empêché la doctrine de Bouddha de porter les mêmes fruits que celle de nos réformateurs depuis le seizième siècle.

Quant à la vie et à la personne du Bouddha, il faut rendre cette justice à M. Barthélemy Saint-Hilaire, que tout catholique qu'il est, il n'hésite pas à ajouter que, sauf le Christ tout seul, il n'est point, parmi les fonda-

teurs de la religion, de figure plus pure ni plus touchante que celle de Bouddha ; il est le modèle achevé de toutes les vertus qu'il prêche ; il abandonne à vingt-neuf ans la cour du roi son père pour se faire religieux et mendiant ; il prépare silencieusement sa doctrine par six années de retraite et de méditation ; il la propage par la seule puissance de la parole et de la persuasion, pendant plus d'un demi-siècle ; et quand il meurt entre les bras de ses condisciples, c'est avec la sérénité d'un sage qui a pratiqué le bien toute sa vie et qui est assuré d'avoir trouvé le vrai chemin de l'immortalité.

Selon Bouddha, le monde étant composé et périssable, il n'y a qu'un seul moyen de sauver les êtres vivants ; en les retirant de l'Océan de la création, il faut les établir *dans la terre de la patience.* (Nirvâna.)

Bouddha dit : « Après avoir trouvé la loi qui doit » sauver le monde, après avoir atteint l'intelligence su- » prême (Bodhi), je rassemblerai les êtres vivants ; » *je leur montrerai la porte la plus sûre de l'immortalité.* » Oui, je suis arrivé à voir clairement l'immortalité et la » voie qui conduit à l'immortalité. Venez, que je vous » enseigne la loi : *Hors des pensées nées du trouble des* » *sens, je vous établirai dans le repos;* » c'est-à-dire dans le calme de l'extase contemplative, dans l'abstraction mentale, dans l'apathie parfaite, ce bonheur suprême et nécessaire, pour élargir d'une manière infinie les facultés humaines.

Voilà le Nirvâna selon le Bouddha lui-même (*Réalité des Esprits,* de 1857, chap. XXIV). Bouddha ne veut donc nullement détruire l'existence purement spirituelle et intellectuelle de l'homme ; mais il aspire à extirper du cœur de l'homme l'égoïsme, l'orgueil et tous les désirs terrestres, pour le transformer *en pur esprit,* capa-

ble d'entrer dans le pays de la patience, de la résignation en la volonté divine et du repos éternel. Le Nirvâna, c'est le ciel, le séjour céleste dans le *Toushita*, d'où Bouddha est descendu selon la légende, pour enseigner la loi et pour sauver les hommes. Selon Barthélemy Saint-Hilaire (page 60, 1re partie, chap. 2, *Légende de Bouddha*) l'existence d'un Dieu suprême est formellement reconnue; *l'être existant par lui-même est le premier besoin du monde, et celui qui lui rend hommage obtient le ciel et le Nirvâna.* Bouddha croit que les bons esprits seuls instruisent l'homme honteux de sa présomption. Les sages Rischis instruisent selon *le Lotus de la bonne loi,* l'homme ignorant, incapable de distinguer les pensées de ses semblables, pourvu qu'il renonce à son orgueil et qu'il soit honteux de sa présomption et de son ignorance. L'homme a été engendré et il s'est développé dans le sein de sa mère, et il ne se rappelle rien de tout cela. Les Rischis seuls, dans le commerce des bons esprits avec l'homme, peuvent lui donner les yeux de l'esprit. (Barthélemy, page 68.)

Les miracles, *lors de la descente de Bouddha du Toushita dans le sein de sa mère* terrestre, ont beaucoup de rapports avec les miracles opérés lors de la naissance de Jésus-Christ. (Barthélemy Saint-Hilaire, pag. 54.)

Selon le Lalitavistâra, *huit signes précurseurs* annoncent sa venue dans la demeure de Couddhodana. Le palais se nettoye de lui-même ; tous les oiseaux de l'Himavat y accourent, témoignant leur allégresse par leurs chants ; les jardins se couvrent de fleurs ; les étangs se remplissent de lotus ; *les mets de toute espèce, étalés sur les tables du festin*, *paraissent toujours entiers, quoiqu'on les emploie en abondance ; les instruments de musique rendent d'eux-mêmes*, *et sans qu'on les touche*, *des sons*

mélodieux (deux genres de miracles obtenus également par nous spiritualistes modernes, en France et en Amérique); les écrins de pierres précieuses s'ouvrent spontanément pour montrer leurs trésors; enfin le palais est illuminé d'une splendeur surnaturelle qui efface celle du soleil et de la lune.

Les miracles qui ont eu lieu durant l'enfance de Bouddha ont des rapports encore plus frappants avec les miracles opérés, par l'ordre de choses surnaturel, pendant l'enfance du Christ, ce qui confirme de nouveau nos idées, exprimées dans notre édition de la *Réalité des Esprits* en 1857, concernant l'origine surnaturelle de toutes les traditions religieuses.

L'enfant Bouddha fut présenté solennellement par son père au temple des dieux; la légende ajoute que, à peine fut-il entré dans le temple, que tout ce qu'il y avait d'images inanimées des dieux, y compris Indra et Brâhma, se levèrent de leurs places, pour aller saluer ses pieds vénérables. Puis tous ces dieux, montrant leurs propres images, prononcèrent ces stances, dont nous citons les derniers passages si remarquables, concernant la Divinité, cause et base éternelle de l'univers : « *L'être existant par lui-même est le premier besoin du monde; celui qui lui rend hommage obtient le ciel et le Nirvâna.* »

On connaît la statue parlante de Memnon, que j'ai citée dans le cinquième chapitre de ce livre; on sait que nous, spiritualistes modernes, avons obtenu à plusieurs reprises le mouvement sans contact des tables et des statues et même des sons et des mots nettement prononcés (chose étrange, comme par le trou d'une bouteille et un peu creux). M. Barthélemy Saint-Hilaire, plongé dans le grossier matérialisme de la philosophie, selon lui si admirable des temps modernes, tout en rendant compte

de ces phénomènes merveilleux, les traite de folies absurdes! *O tempora! O mores!* Bouddha subit comme le Christ les attaques des démons et sort comme lui vainqueur de cette lutte infernale. Les lances, les piques, les montagnes même que *Papîyan* (chef des démons) lui lance, se changent en fleurs et restent en guirlandes au-dessus de sa tête. (Barth., pag. 63, etc.)

Papîyan, voyant que la violence est vaine, a recours à un autre moyen; il appelle ses filles, *les belles Apsarâs* (nymphes), et il les envoie tenter le réformateur Bouddha, en lui montrant les trente-deux espèces de magies de femmes. Elles chantent et dansent devant lui; elles déploient tous leurs charmes et toutes leurs séductions; elles lui adressent les provocations les plus insinuantes. Mais leurs caresses sont inutiles, comme l'ont été les assauts de leurs frères; et toutes honteuses d'elles-mêmes, elles en sont réduites à louer dans leurs chants, celui qu'elles n'ont pu vaincre et faire succomber. Cette seconde défaite rend Papîyan tout confus; toutefois le démon ne se rend pas, il essaye un dernier assaut, en réunissant de nouveau toutes ses forces : « Je suis le Seigneur du *désir*, » dit-il au réformateur; « je suis le maître du monde entier; les dieux (Devas ou génies spirituels), les hommes et les bêtes, assujettis par moi, sont tous tombés en mon pouvoir. Comme eux, venu dans mon domaine, lève-toi et parle comme eux. » Le réformateur lui répond : « Si tu es le seigneur du désir, tu ne l'es pas de la lumière. Regarde-moi : Je suis bien le seigneur de la *Loi;* impuissant que tu es, c'est à ta vue que j'obtiendrai l'intelligence suprême. » *Papîyan* déchu de sa splendeur, pâle, décoloré, se retire à l'écart la tête baissée; il pousse des gémissements et se dit dans son désespoir : « *Mon empire est passé.* »

Après ce triomphe décisif, le réformateur arrive à l'intelligence suprême, à la *Bodhi; il devient Bouddha parfaitement accompli,* et va faire tourner la roue de la loi à Bénares. Chose étrange, M. Barthélemy Saint-Hilaire, à qui nous devons ces détails intéressants, les traite de fantasmagorie extravagante, bonne à faire douter des faits historiques et vrais qu'elle accompagne et qu'elle obscurcit. En vérité, il semble que M. Barthélemy Saint-Hilaire n'ait jamais lu l'histoire de la tentation du Christ qui a tant de rapports avec celle du Bouddha.

Le tableau de la cour et du grand conseil de *Papîyan,* selon la légende du Bouddha, a beaucoup de rapports avec la description de la cour céleste que le voyant Michée a vue. (I, Rois, XXII, 19-22.)

Papîyan, épouvanté de la splendeur subite du réformateur, convoque aussitôt ses serviteurs et toutes ses armées. Son empire est menacé; il veut engager le combat. Mais d'abord, il prend les conseils de ses fils, dont les uns l'engagent à céder et à s'épargner une défaite certaine; et dont les autres le poussent à la lutte où la victoire leur paraît assurée. Les deux partis, l'un noir, l'autre blanc, parlent tour à tour; et les mille fils du démon, ceux-ci à sa droite, ceux-là à sa gauche, opinent successivement et en sens contraire. Quand le conseil est fini, Pâpîyan se décide à la lutte.

Concluons en quelques mots : il résulte de l'étude approfondie et impartiale des légendes bouddhiques que le bouddhisme n'est nullement une doctrine matérialiste et athée conduisant au nihilisme et tendant vers le néant. Les conclusions de M. Barthélemy Saint-Hilaire sont donc aussi erronées qu'illogiques ; en remontant vers la sphère élevée de la philosophie de l'histoire, notre criti-

que sera encore plus sévère; au point de vue de cette haute science, M. Barthélemy Saint-Hilaire a commis un crime de lèse-humanité, en niant le grand courant identique de la moralité humaine ; l'unité de la foi du genre humain sur Dieu et sur l'immortalité de l'âme. Chose étrange, l'ouvrage de M. Barthélemy Saint-Hilaire fourmille de contradictions; il prétend que le bouddhisme admet l'éternité des êtres (pag. 125-127), mais que cette doctrine ne croit pas à l'immortalité de l'âme. Ce savant ne conçoit nullement l'idée sublime de l'éternité des âmes et de leur préexistence que presque toutes les écoles de l'Inde admettent, l'orthodoxe Védantin aussi bien que le dualiste de Kapyla et de Gotama, etc., etc.

L'idée qu'on existe longtemps auparavant de naître semble bizarre à notre savant; la naissance n'est qu'un effet de l'existence qui l'a précédée; voilà ce qui bouleverse la raison de M. Barthélemy Saint-Hilaire.

En effet, si Bouddha et les deux cents millions d'adeptes de sa doctrine étaient des athées et des matérialistes, ils ne mériteraient pas d'occuper une place dans l'histoire de l'humanité ; heureusement, pour le genre humain, il n'en est pas ainsi. La plupart des savants, en Allemagne, tels que l'illustre Dunker (tome II, pag. 190 de l'*Histoire de l'antiquité*) et le célèbre chevalier de Bunsen dans son livre intitulé : *Dieu dans l'histoire* (*Gott in der Geschichte*, tome II, pag. 152, 155, 172, etc...), combattent les conclusions erronées de Burnouf et de ses successeurs, concernant le prétendu matérialisme et le nihilisme de la doctrine de Bouddha.

En effet, le terme *Parattha*, que nous traduisons généralement par l'*Immortalité*, veut dire dans les livres et dans les légendes bouddhiques *la vie éternelle, permanente, laquelle ne cesse jamais*. Le *Nirvâna* n'est nulle-

ment l'extinction de l'esprit ou de l'âme, mais *l'anéantissement de l'égoïsme,* la délivrance de l'âme immortelle du joug des éléments matériels, qui l'entravent dans son vol sublime vers le séjour de l'éternelle félicité.

Quant au reproche d'athéisme, il serait aussi absurde de l'adresser à Bouddha, qui croyait aux dieux des Védas qu'à Socrate, qui selon Platon répondit à ses calomniateurs : « *Serait-ce possible d'admettre les démons, c'est-à-dire les génies du monde divin et surnaturel, sans croire à Dieu?* »

Le séjour des âmes qui sont parvenues à la délivrance finale et à la perfection de la divine connaissance, a lieu selon *Djaimini* chez *Brâhma,* mais suivant les commentateurs des Soutras et la secte de *Djina* (les gymnosophistes) qui soutiennent que Brâhma n'est pas l'Être suprême, *Aloka-Kasa* est le lieu où demeurent les âmes qui sont délivrées d'une longue captivité pour n'y rentrer jamais.

Aloka-Kasa est au-dessus de tous les *mondes* ou *locas,* y compris *Brâhma-Loka.* (Pauthier, p. 150, etc., etc.)

La libération (*Moukti* ou *Mokcha*), outre son sens propre qui est celui de la délivrance finale au moyen de la parfaite connaissance de Brâhma et l'union conséquente avec Dieu après la mort, est employée dans une *acception secondaire* pour ce qui conduit l'âme après la mort aux *lokas* des âmes bienheureuses, tels que *Brâhma-Loka Agni-loka, Indra-loka,* etc., etc., mais où l'âme cependant ne demeure pas dépourvue d'une forme corporelle subtile; enfin on dit d'un *Yogui extatique, qu'il parvient à une libération restreinte et relative même durant* sa vie terrestre. (Brâhma-Soutra, IV, 4, § 7.)

Il y a donc *trois degrés* de *délivrance; l'un absolument immatériel, la délivrance finale* par l'union avec

Dieu, *l'autre moins parfait* commence à *la mort d'un homme de bien,* et *le troisième degré de libération* a lieu dans la vie d'un *Yogui* extatique. La délivrance la plus parfaite, la plus complète, est la délivrance immatérielle et incorporelle. (Vidihâ Moukti.)

Dans le deuxième degré, l'âme n'est pas encore dépourvue d'une forme corporelle subtile. La délivrance la moins parfaite appartient à un *Yogui.* Ces *trois degrés* de libération correspondent aux trois degrés de perfection intellectuelle et morale, à mesure que l'âme se dégage *en partie* ou *tout à fait de la matière* dans laquelle il faut encore ranger le corps éthéré et les éléments subtils. (Sankhya-Karika, art. 20.)

Quant aux moyens d'obtenir la délivrance finale et complète des naissances mortelles, il n'y en a que la *connaissance* (c'est-à-dire la perception ou l'intuition intellectuelle) *de l'univers,* comme *le seul Être unique, et l'expiation des péchés par des austérités rigides,* qui puissent procurer aux hommes la béatitude, selon *Sankara-Atcharya.* (Atma-Bodha, § 2.)

Les articles 104 et 125 du douzième livre des lois *de Manou* disent, que l'homme, qui reconnaît dans sa propre âme, *l'Ame suprême présente dans toutes les créatures,* et qui se montre le même à l'égard de tous, obtient le sort le plus heureux, *celui d'être à la fin uni avec Dieu ou absorbé dans Brâhma.*

Suivant le paragraphe 90 du douzième livre des lois de Manou, l'homme qui accomplit fréquemment *des actes religieux intéressés,* parvient au rang des *Devas* (dieux secondaires), mais celui qui accomplit souvent des *œuvres pieuses, désintéressées,* se dépouille pour toujours des cinq éléments subtils et obtient la délivrance des liens du corps.

Les anciens Perses admettent également la doctrine de la délivrance finale ou plutôt de la réhabilitation de tous les Esprits. Le fameux pont *Tchinevad* sera abaissé, selon les traditions sacrées des *Perses*, à la résurrection générale et au rétablissement de l'état primordial. (Anquetil, III, p. 586, etc., etc.)

Théopompe dit, d'après les *Mages*, qu'au bout de *trois mille ans* le mauvais génie (Ahriman) succombera pour toujours, et qu'alors les hommes vivront à jamais *heureux* dans le ciel. (Plutarque, d'Isis et d'Osiris, Ricard, V, p. 365.)

Suivant les Perses, l'idée de la résurrection générale est liée avec la doctrine du rétablissement général de toutes les choses, ou de la réhabilitation de tous les Esprits. Les idées *eschatologiques des Perses* offrent de l'analogie avec celles de la Bible. On sait que le quinzième chapitre de la première épître aux Corinthiens contient l'*Eschatologie* majestueuse de la *Bible*, c'est-à-dire la réhabilitation de l'état primordial, *la fin de la Christocratie* et le *rétablissement complet de la Théocratie primitive*. Il en est de même du chapitre III (versets 20 et 21) *des Actes des Apôtres*. Voici ces versets : « Quand les temps » de rafraîchissement seront venus par la présence du » Seigneur, et qu'il aura envoyé Jésus-Christ qui vous a » été auparavant annoncé ; et lequel il faut que le ciel » contienne, jusqu'au *temps du rétablissement de toutes* » *les choses que Dieu a prononcées* par la bouche de tous » ses saints prophètes, dès le *commencement* du monde. »

Daniel (VII, 13, 14 et 22), dit de même : « Voici le » Fils de l'homme, qui venait avec les nuées des cieux ; » et il vint jusqu'à l'*Ancien des jours*, qui lui donna le » règne jusqu'à ce que l'*Ancien des jours* fût venu, et » que le jugement fût donné aux saints du souverain,

» et que le temps vint auquel les saints obtinssent le
» royaume. »

Esaïe (chapitre LXV, v. 17) dit : « Car voici, je m'en
» vais créer de nouveaux cieux, et une nouvelle terre ;
» et on ne se souviendra plus des choses précédentes,
» et elles ne reviendront plus au cœur. »

Saint Pierre (II, épitre, chap. 3, v. 7) croit à une catastrophe finale par l'ardeur du feu, *comme Héraclite et les stoïciens.* Il dit, concernant le rétablissement final (II, épitre III, v. 13) : « Nous attendons, selon sa pro-
» messe, de nouveaux cieux, et une nouvelle terre où la
» justice habite. »

Saint Jean (Apocalypse XXI), fait une description magnifique de ce nouveau ciel et de cette nouvelle terre et surtout de la sainte cité, la nouvelle Jérusalem.

Quant à l'état des saints, le même apôtre dit (Apocalypse XXII, 4 et 5) : « Et ils verront sa face (la face de l'Éternel) et son nom sera sur leurs fronts.

» Et il n'y aura plus là de nuit, et il ne sera plus
» besoin de la lumière de la lampe ni du soleil ; car *le*
» *Seigneur-Dieu* les éclaire, et ils régneront aux siècles
» des siècles. » (Et Apocalypse, XXII, 2 et 3) : « *Toute*
» *chose maudite ne sera plus.* »

Le *prophète Esaïe* (LX, 19 et 20) dit, concernant la prospérité de *Sion :* « Tu n'auras plus le soleil pour la
» lumière du jour, et la lueur de la lune ne t'éclairera
» plus ; mais l'Éternel *te sera pour lumière éternelle, et*
» *ton Dieu pour ta gloire.* »

« Ton soleil ne se couchera plus, et ta lune ne se reti-
» rera plus ; car l'Eternel te sera pour lumière perpé-
» tuelle, et les jours de ton deuil seront finis. »

Saint Paul dit (I, Corinth., II, 9): « Ce sont des choses
» que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point ouïes,

» et qui ne sont point montées au cœur de l'homme, les-
» quelles Dieu a préparées à ceux qui l'aiment. »

Les Israélites et les Chrétiens connaissent aussi le beau verset 5 du psaume CXXVI : « Ceux qui sèment avec » larmes, moissonneront avec chant de triomphe. »

Le jugement suprême n'est pas un jour de colère et de vengeance, *c'est un jour de pardon;* la *non-éternité des peines* en résulte (Matth., XI, 25 et 26); le riche et le trou de l'aiguille (Colos., I, 19 et 20); la réconciliation de toutes les choses. (Philipp., II, 10, etc.; Jean XII, 32; Jean, XVII, 1, 3; Thimothée II, 34; I, Jean, II, 2.)

Les *Égyptiens* admettent également la doctrine du rétablissement final de l'état primordial. Selon leurs traditions sacrées, les transmigrations aboutissent au séjour final des âmes bienheureuses, auprès de Dieu. (Clemens Alex., Strom., lib. VI, cap. 2.)

Les *Grecs* et les *Romains* croient aussi à une transformation finale du monde visible. (Comm. Sibyll., lib. II et III, op. Er. Schemid. Or. 3, de Sibyll.; Ovid., Métamorph. I, fab. 7.)

Suivant *Héraclite*, le feu est le principe, et la fin de tout (Plutarque, de Placit. philosoph., lib. I, cap. 3); toutes les substances sont sorties de cet élément, et tout doit se résoudre en lui. Les stoïciens croyaient aussi à la destruction du monde visible par le feu, et à un rétablissement de l'ordre de choses primordial. (Plutarque, adv., Stoïc., 17.)

L'école de Pythagore (Pindare, Od. II), et Platon (Timée, 42, 90, etc.), croient que l'âme parvient finalement au séjour céleste et éternel, après avoir expié dans les corps terrestres, ses péchés. Platon fait une description magnifique des demeures des âmes délivrées du joug des passions. Ces âmes saintes s'élèvent jusqu'aux régions

20

sidériques, et parviennent à une vie purement spirituelle auprès de Dieu, après avoir acquis la connaissance parfaite de la vérité (Phædon, 108; Timée, 42).

Pindare dit que les âmes des hommes pieux habitent dans le ciel et chantent dans des hymnes le grand Dieu. (Olymp. I, 109-123; Olymp. II, 56.)

Euripide dit de même (Alcest., 943, Troad., 608, 643) que l'âme bienheureuse va au ciel. Dans ce monde invisible, elle est délivrée des maux de cette vie; transportée parmi les dieux immortels, placée sur un trône d'or, au milieu (f. 12, p. 177) des sphères constellées; enivrée du nectar qui coule à la table des immortels, l'âme jouit de la vue perpétuelle de la lumière et chante les louanges de la Divinité.

CHAPITRE XXV.

Pensées des Esprits.

Après avoir cité les idées de l'antiquité concernant les rapports de l'âme avec le monde d'outre-tombe, nous allons encore citer quelques pensées de ces Esprits, qui sont en rapport avec l'auteur et sa sœur :

I.

La révélation de la Providence est universelle. Il n'y a pas de peuple choisi. Ce que tu as donné à l'un de tes enfants, ne le donneras-tu pas à tous ?

II.

O homme faible et de peu de sens! ce que tu révères dans une nation; tu l'abhorres dans l'autre, ce que tu adores dans la ville de Salem, tu le repousses dans la vallée de l'Ida.

III.

Les Anges de la sainte plaine de Mamré se transforment en *dieux* sur les rives bénies de l'Eurotas.

IV.

La Providence est la même partout, et ses rayons ne le sont-ils pas?

V.

Tu détournes ton regard du majestueux Olympe et des hauteurs mystérieuses du Parnasse, ne voulant voir Dieu que par un seul miroir et le contempler dans un seul reflet.

VI.

Le soleil, qui a doré les flots du Jourdain, a fait éclore en même temps la rose cachée aux bocages voluptueux de Samos, la patrie du grand Pythagore.

VII.

L'intolérance n'est qu'un effet conforme aux mauvais esprits. Hélas! la véritable tolérance ne régnera que dans le royaume des cieux.

VIII.

La démonophobie et la démonolâtrie sont les armes de Satan, la verge de fer qu'il tient suspendue depuis des siècles sur *l'Eglise* et les dévots.

IX.

La démonophobie aveugle, qui croit même aux guérisons démoniaques, détruit les relations avec le monde surnaturel et raffermit de plus en plus le pouvoir du matérialisme et du scepticisme, *ce règne de Satan* par excellence.

X.

Selon *les docteurs prétendus orthodoxes,* le *démon* est le souverain maître de l'univers, tandis que le bon Dieu est relégué comme un vieux saint suranné et impotent dans une niche de l'univers, à Rome et en Palestine.

XI.

Lorsque le Christ a remis à saint Pierre les *clefs* du ciel et de la terre, celui-ci n'avait pas encore reçu le rayon béni du Saint-Esprit ; mais ayant reçu plus tard la mission de paître les brebis du Seigneur, il fut enflammé par le *brasier de l'amour céleste.* L'Église actuelle a *gardé les clefs*, mais elle a perdu la flamme céleste, étant incapable de nourrir ses brebis, qui sont dévorées par des loups.

XII.

En perdant l'amour de Dieu, on perd l'amour du bien,

la foi dans le bien et jusqu'à l'espérance d'une vie éternelle.

XIII.

L'amour de Dieu est la flamme céleste qui éclaire tout homme venant au monde.

XIV.

L'amour est l'étincelle du feu céleste, un dernier reflet de l'autre monde.

XV.

L'exaltation de l'amour du bien est le feu sacré de l'esprit.

XVI.

Si l'amour règne dans le cœur d'un homme noble, il y produira la force pour toute action généreuse.

XVII.

Deux cœurs bien unis sont semblables à une fleur doublement éclose sur la même tige.

XVIII.

L'alliance de deux cœurs généreux est un diamant échappé à la couronne de Dieu.

XIX.

L'être de Dieu est amour; comment, ô homme, peux-tu le définir?

XX.

Pour comprendre le secret d'un amour parfait, il faut purifier le cœur du vice, selon les avertissements des génies célestes.

XXI.

Amour du cœur, noble amitié des hommes, tu étais le comble des dons généreux de la nature ! Celui qui t'éprouvait voyait la lumière resplendissante des Anges.

XXII.

L'amour est le trait d'union des âmes d'élite ; il forme le pont qui nous fait franchir le *Styx*.

XXIII.

Pour être sans tache, il faut savoir aimer de véritable amour.

XXIV.

Le véritable amour ne peut exister sans la pureté du cœur.

XXV.

La pureté est le vêtement des Anges.

XXVI.

La pureté et l'humilité doivent être le diadème qui orne le front d'une femme.

XXVII.

L'innocence est le lustre de l'autre monde qui orne le

front pur de l'enfant, mais la poussière des années l'efface.

XXVIII.

L'humilité est la couronne immortelle que Dieu n'accorde qu'aux cœurs qu'il a su attirer à lui.

XXIX.

L'humilité est la première vertu chrétienne, mais cette vertu n'exclut point une certaine fermeté pleine de dignité, surtout dans les rapports avec les gens du monde.

XXX.

Que l'humilité soit le miel qui enveloppe l'aiguillon de tes paroles !

XXXI.

Le symbole de l'humilité est le muguet qui, tout en se cachant entre deux grandes feuilles, répand dans l'air les parfums les plus doux et les plus suaves. Il en est de même du chrétien, qui, tout en restant humble, doit remplir le monde de ses bonnes œuvres.

XXXII.

L'humilité est la base de la véritable grandeur d'âme ; les grandes choses se sont accomplies par elle et les petites par l'orgueil.

XXXIII.

Le vertige de l'orgueil tourne la sagesse en folie.

XXXIV.

La flatterie gâte de son venin le cœur du plus juste qui marche dans l'éclat de la pourpre.

XXXV.

On s'efforce d'orner les couronnes de faux bijoux, sans penser qu'il n'y en a qu'un seul véritable pour un monarque, qui est *la justice.*

XXXVI.

L'ambition est le vice qui fait souffrir le plus dans l'autre monde, parce que là il n'y a plus de trônes ni de portefeuilles ministériels à conquérir. Il n'y a là-bas ni prince, ni roi, ni puissant, ni impuissant, mais tous sont des *mendiants de Dieu.*

XXXVII.

Le cœur le plus pur porte encore la rouille de l'ambition et de l'égoïsme.

XXXVIII.

Dans le courant des siècles, la justice a changé plus souvent que le vêtement ; la folie est dorée et l'injustice couronnée.

XXXIX.

Un noble cœur ne s'humilie jamais devant celui qui a opprimé l'indépendance et la liberté de sa patrie.

XL.

Le désintéressement est le sceau de la noblesse du cœur.

XLI.

La franchise est la voie du juste, mais souvent elle l'amène aux bords du Styx, en lui attirant la disgrâce des Grands de ce monde

XLII.

La perfidie est le sceau du monde.

XLIII.

Le méchant est toujours sûr des faveurs du monde.

XLIV.

Le bonheur relâche le frein de la force.

XLV.

Les adversités fortifient un noble cœur.

XLVI.

La mort du juste est préférable à la vie du méchant.

XLVII.

L'homme qui diffère toujours à faire le bien est comme le marais du désert.

XLVIII.

La fermeté du cœur ressemble à la mer dans le calme d'une soirée d'été.

XLIX.

La faiblesse du cœur est la punition des lâches.

L.

La sécheresse du cœur est le plus grand mal.

LI.

La haine ne prend racine que dans les cœurs étroits, et la colère ne trouve son aiguillon que dans les petits esprits.

LII.

La colère de l'homme est comme la rivière qui déborde.

LIII.

Le cœur de l'homme est un abîme de folie.

LIV.

La plus grande folie du cœur est la crainte de revivre dans le monde des Esprits.

LV.

L'insensé s'occupe des choses du néant.

LVI.

L'homme de paille reste toujours à la hauteur du fouet.

LVII.

L'esclavage de l'esprit est le sceau de l'infamie.

LVIII.

La discorde, cette corne du diable, est le triste fruit de l'égoïsme et de l'avarice.

LIX.

L'avarice est le nœud gordien du diable.

LX.

La loyauté doit être la base d'un homme vertueux, elle est la souche de tout bien.

LXI.

La délicatesse exquise porte dans son sein les fleurs de la générosité.

LXII.

La douceur n'est que le fruit délicieux d'un cœur gouverné par les dieux.

LXIII.

La force du cœur est une vertu qui provient des Anges.

LXIV.

O justice, vérité, charité ! manteau royal du divin maître ! que vous êtes difficiles à vous incarner dans l'humanité !

LXV.

La justice est le casque du sage.

LXVI.

La charité est le sceau de l'immortalité.

LXVII.

Le véritable dévouement est un trésor inépuisable.

LXVIII.

La vérité est le langage des Anges.

LXIX.

Le brouillard des sens enveloppe si bien les hommes, qu'ils ne savent guère distinguer l'hypocrisie de la vérité.

LXX.

La justice est la première source de la sagesse.

LXXI.

La recherche de la vérité est la première condition de la sagesse.

LXXII.

La modération est la règle du sage.

LXXIII.

Le miel que les abeilles de l'Hymettus travaillent n'est pas plus délicieux que la parole du sage.

LXXIV.

La sagesse de l'homme passe comme l'éclair devant le regard de l'Eternel.

LXXV.

L'éternité est le soleil suprême qui attire tout cœur bien né.

LXXVI.

Le stoïcien savait *fuir* le monde, mais le disciple de Pythagore savait le *souffrir;* l'un avait cueilli le fruit de la sagesse pendant que l'autre jouait avec la fleur.

LXXVII.

Regardez, ô hommes! l'aigle s'élevant dans les airs; il tend vers les hauteurs de la sagesse, laissant derrière lui les abîmes de la folie. Le sage lui ressemble, si sa tête ne tourne point vers la terre.

LXXVIII.

Celui à qui l'abîme est découvert, et qui étend l'aiguillon sur le vide, sait remplir de grâces les profondeurs du cœur de l'homme.

LXXIX.

Le courage est la cuirasse du sage.

LXXX.

La justice et l'amour sont les armes de Dieu.

LXXXI.

Le véritable sacrifice ne doit se rapporter qu'à Dieu.

LXXXII.

La crainte de l'Eternel est la base de toute action généreuse.

LXXXIII.

La dignité est le sceau de la noblesse du cœur.

LXXXIV.

La jeunesse du vieillard est le fruit de la sagesse.

LXXXV.

Les scènes de la vie se passent comme l'ombre qui fuit le soleil.

LXXXVI.

Les plaisirs terrestres ne renferment que des douleurs et des regrets. Il n'y a que la vie d'outre-tombe qui nous apporte des joies célestes; car tout ce qui est purement spirituel est éternel.

LXXXVII.

Nous avons reçu la vie en larmes, mais nous la rendons dans la joie; lorsque la terre nous voit pour la première fois, son contact sinistre produit un cri, et quand elle nous lâche, c'est encore un cri, mais un cri de joie.

LXXXVIII.

Les maux poursuivent l'homme ici-bas dès le berceau jusqu'à la tombe.

LXXXIX.

Après la mort, les maux cessent, mais dans l'autre vie le *mal* commence pour l'homme sans intelligence.

XC.

Le sage tend son bras au delà du Styx ; le fou ne considère que le vêtement grossier qui tombe dans la barque de Caron.

XCI.

La paix est le sceau que l'Ange d'outre-tombe met sur le front des élus.

XCII.

La royauté du cœur est le don du génie.

XCIII.

Un rayon d'espérance luit encore dans l'enfer, grâce à l'amour infini de Dieu.

XCIV.

La miséricorde est la balance de Dieu.

XCV.

Les ruisseaux de la grâce divine ne tarissent pas d'une éternité à l'autre.

XCVI.

La grâce, c'est l'initiative de Dieu dans l'œuvre du salut.

XCVII.

Le don le plus parfait de Dieu, c'est le Saint-Esprit. Ceux qui entendent cet appel du Père éternel sont ses enfants.

XCVIII.

Cette initiative primitive de Dieu, cet appel du Père ou le Saint-Esprit, renferment tous les dons spirituels.

XCIX.

La grâce de Dieu est gratuite, mais elle doit être assimilée par l'homme, afin de lui donner accès dans son être.

C.

La charité est le suprême don de l'Ange de l'alliance, Notre Seigneur bien-aimé ; elle est forte comme la mort, et plus forte que les remparts de l'enfer.

CI.

Toutes choses sont possibles au croyant, et rien n'est impossible à celui qui croit en la vertu du saint nom du Christ.

CII.

Si toutefois quelque chose vous semble impossible, pensez que la bouche qui n'a jamais menti a prononcé ces paroles de vérité : Ce qui est impossible aux hommes, est possible en Dieu et par *lui*.

CIII.

La prière est la pointe de l'épée qui perce même le cœur de Dieu.

CIV.

C'est la prière fervente seule qui puisse fléchir le cœur de Dieu.

CV.

La prière est le grand véhicule du monde spirituel et surnaturel.

CVI.

La prière est la pierre de touche de l'homme d'esprit.

CVII.

La vaillance dans la prière est la plus belle vertu de la foi en Jésus-Christ.que l'Esprit-Saint du Père Eternel, ce consolateur permanent, puisse vous donner.

CVIII.

Dieu lui-même a mis le sceau de sa grâce sur le front des *Mages*, ces représentants de la *Reine des sciences*, en leur révélant le premier la naissance de l'Enfant conçu par la vertu de son Saint-Esprit.

CIX.

Le spiritualisme est la seule science qui vaut encore quelque chose dans l'autre vie, qui est la vie véritable.

CX.

L'essence du spiritualisme consiste dans la conviction intime que le monde surnaturel des causes invisibles, dont l'âme de l'homme fait partie, a des rapports intimes et continuels avec le monde matériel des effets visibles, grâce au gouvernement universel de la Providence.

CXI.

Les miracles, loin de déroger aux lois de la nature, ne sont qu'une condition nécessaire de l'organisation de l'univers.

CXII.

Les miracles ne manifestent que la puissance de l'Esprit sur la matière, en suspendant jusqu'à une certaine limite les effets de ses forces inertes.

CXIII.

L'univers est un livre immense, dans lequel les Séraphins les plus élevés n'ont pas encore lu.

CXIV.

La seule science digne de ce nom ne fait qu'admirer la grandeur de Dieu dans les lois de la nature.

CXV.

La science des anciens était une œuvre complète : elle embrassait aussi bien *les causes* que *les effets;* elle

était la science des rapports du monde des Esprits et du monde des corps, tandis que nos Académies l'ont réduite à une partie mesquine et étroite, *à la matière seule.*

CXVI.

Les savants modernes ont rejeté du sanctuaire des sciences le plus beau fleuron, l'étude de l'âme et du monde des causes surnaturelles et invisibles.

CXVII.

Le mérite de nos esprits *forts* consiste *à ne rien savoir* et *à douter de tout,* de Dieu, du bonheur présent *et de la vie future.*

CXVIII.

Nos savants ne s'aperçoivent pas que l'esprit *vraiment fort* ne reste pas dans la petite sphère des choses sensibles, mais qu'il se porte dans la région des êtres immatériels pour étudier dans cette région, *nullement imaginaire* et *très subsistante,* la nature et le pouvoir de ceux qui l'habitent.

CXIX.

Le matérialisme règne aujourd'hui en souverain absolu sur la terre ; on se fait un devoir de douter de ce qui n'est point matériel ni susceptible d'être *analysé par la chimie.*

CXX.

L'incrédulité a jeté de nos jours des racines beaucoup

plus profondes que dans l'antiquité. L'ère corrompue des Césars de Rome même ne perdit jamais la foi religieuse à ce degré.

CXXI.

Les protestants n'acceptent plus les miracles; quant aux catholiques, dont la doctrine est pure, ils ne la pratiquent guère. C'est pour cette raison que le miracle du diacre *Pâris* a eu lieu, pour leur prouver que les cadavres sans vie peuvent opérer plus qu'eux.

CXXII.

C'est un fait constaté par l'histoire de l'humanité, que la grande plaie de l'antiquité consistait dans la tendance au *polythéisme,* tandis que, de nos jours, l'humanité est tombée dans l'excès du *matérialisme*.

CXXIII.

Depuis que la sagesse a déserté le monde, les fous aiment à la couvrir du voile de la poésie. Le divin Platon lui-même, hélas ! passe de nos jours pour un poète rempli d'illusions.

CXXIV.

Le magnétisme est l'*aurore* de *la science,* mais le spiritualisme en est *le soleil levant.*

CXXV.

Le spiritualisme moderne n'est qu'un écho bien affaibli de la mélodie suave des joyeuses phalanges d'Anges qui s'apprêtent à chanter le réveil de l'humanité.

CXXVI.

La foi à l'immortalité est l'aurore d'outre-tombe qui reluit dans ce bas monde-ci.

CXXVII.

L'espérance nous amène au seuil de l'éternité.

CXXVIII.

L'espérance, cette flamme céleste, est la vue déjà de la vie éternelle en toi, Dieu puissant et magnifique !

CXXIX.

Les manifestations surnaturelles des Esprits déchirent le voile entre la mort et la vie.

CXXX.

La prison du corps est la plus pénible pour un cœur généreux tendant à l'immortalité.

CXXXI.

Le désir ardent de déchirer le voile qui nous cache la Divinité est l'échelle avec laquelle on monte au ciel.

CXXXII.

La mort est toujours le *suprême calice* de l'homme, mais il est adouci par celui qui l'a goûté au Calvaire.

CXXXIII.

La profonde conviction de l'immortalité seule peut provoquer une mort sublime.

CXXXIV.

La mort n'est plus un mystère; rien ne meurt, tout existe et ne fait que se transformer, Dieu est le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu des *vivants* et non le Dieu des morts !

CXXXV.

La mort est la lame d'épée de l'Ange qui garde le chemin de l'arbre de vie ; mais déjà l'amour de Dieu en a amolli la pointe.

CXXXVI.

Au moment de la mort, tout est réduit à néant, même la science ; il ne nous reste que ce que nous avons fait pour Dieu, et c'est si peu, même dans la meilleure vie !

CXXXVII.

Dans l'agonie de la mort, l'homme, au lieu de perdre sa connaissance, n'a que trop de connaissance, c'est-à-dire il a la *double connaissance* des choses *terrestres* et *invisibles.*

CXXXVIII.

Quand les ténèbres de la mort couvrent les yeux du juste d'un sommeil paisible, l'Ange gardien de ses

jours d'autrefois lui ouvre, par la permission de la Providence, l'entrée dans les Iles des Bienheureux, nageant éternellement dans le lac du nectar des immortels, où, délivré des soucis cuisants, le juste coule une vie facile et brillante de vertu dans des climats de chaudes haleines.

CXXXIX.

La mort, c'est l'entrée dans une autre et *meilleure vie* dont *l'aurore céleste* illumine souvent le visage du mourant.

CXL.

Le passage par la vallée de la Géhenne est un moment bien pénible pour l'homme; il n'y a que la miséricorde de Dieu qui puisse le raccourcir.

CXLI.

Éternité! on ne te comprend que si l'on est entré par ta porte sublime!

CXLII.

La mort, au lieu de rétrécir le cœur, l'élargit et le dilate.

CXLIII.

Le désir plus ou moins vif est le chemin de fer des Esprits qui les emporte par la pensée chez des êtres chéris, *car la pensée d'un Esprit, c'est lui-même.*

CXLIV.

Si les hommes évoquent les Esprits, le désir de leur

plaire les attire vers les mortels, la complaisance étant un devoir que Dieu lui-même a commandé. La *nécromancie* ou l'évocation des Esprits est donc une chose permise.

CXLV.

Dans le monde des Esprits, *l'état* l'emporte sur le lieu, les Esprits n'étant pas enchaînés à un lieu comme les hommes.

CXLVI.

Les Esprits mènent une existence où le temps s'écoule dans l'éternité et l'espace est renfermé dans l'infini, comme la goutte de rosée se perd dans l'Océan.

CXLVII.

Les Esprits ne connaissant pas les distances, peuvent apercevoir un grand nombre d'états heureux dans les différents univers, comme l'homme riche, dans le Nouveau-Testament, a pu voir Lazare dans le sein d'Abraham, et comme déjà ici-bas la *voyante* ou la somnambule lucide voit à distance.

CXLVIII.

L'état ne dépend pas du lieu dans le monde des Esprits comme chez les hommes; mais l'état, grâce à la pensée, s'étend jusqu'à l'ubiquité plus ou moins parfaite.

CXLIX.

Chez les Esprits qui habitent un monde qui n'est pas un lieu mais un *état*, une condition, il y a identité de la

pensée et de l'être, le temps et l'espace étant anéantis et absorbés dans l'éternité infinie pour l'âme dégagée de la matière.

CL.

L'Ange de l'alliance, en parcourant les cieux et les enfers, y a captivé tout ce qu'il y avait de noble dans les sphères de l'univers. Il a essuyé les larmes et il a répandu la joie parfaite.

CLI.

Grâce à la sympathie, cette attraction morale, un esprit plus parfait attire un autre moins parfait vers lui en faisant progresser ce dernier plus vite dans la voie de la perfection.

CLII.

Le séjour rayonnant de bonheur que la grâce de Dieu a conquis aux Esprits bienheureux ne leur fait du plaisir qu'en pensant que tous ceux qui seront sauvés par cette puissance et cette bonté inouïe en hériteront.

CLIII.

L'état paradisiaque ne sera révélé qu'à ceux qui seront revêtus un jour de la robe du Juste que le Seigneur nous a conquise sur le Golgotha.

CLIV.

La véritable *liberté de cœur* ne consiste que dans l'obéissance envers la Providence et ses ministres, les

Anges et les Génies, appelés les dieux, selon toutes les révélations religieuses, *y compris la Bible.*

CLV.

Le monde ne peut être libre que sous la direction des Anges.

CLVI.

Le pivot des pensées des Séraphins, c'est le *salut* des êtres terrestres.

CLVII.

Le meilleur conseil que les Esprits puissent donner aux hommes, c'est d'élever leur cœur de la terre au ciel.

CLVIII.

Où l'immortalité commence, *le doute cesse;* l'âme enchantée de voir briser ses chaînes, s'étonne, s'émerveille, et tombe aux pieds de la Divinité.

CLIX.

Voir la face de l'Eternel, c'est la vie contemplative en sa présence.

CLX.

L'Esprit sort de la main de Dieu, mais l'âme est déjà e commencement du brouillard de la terre.

CLXI.

L'âme étant fatiguée par les vicissitudes de son voyage

temporel, aspire à devenir *Esprit*, car avant la mort elle n'est que *Corps-Esprit*.

CLXII.

L'âme se sépare, grâce à la mort, avec joie, du corps qu'elle a été obligée d'animer.

CLXIII.

Le germe des esprits réside dans la Divinité, dont la volonté le détache de son essence ; ce germe, une fois séparé, acquiert une individualité indépendante, laquelle ne dépérit plus, Dieu ne pouvant et ne voulant pas défaire ce qu'il a fait.

CLXIV.

L'esprit, c'est-à-dire la lumière, une fois donnée au commencement du monde, ne fait que se transformer par une infinité de différents habillements qui ne sont qu'autant de moyens de *progrès à l'infini*.

CLXV.

Les Esprits ne sont que des formes multiples et individualisées *d'un seul grand Esprit*.

CLXVI.

Comme l'embryon dans la matrice, ainsi a reposé au commencement l'Esprit de l'homme au sein de la Divinité.

CLXVII.

L'unité de l'Esprit provient de ce que toutes les intel-

ligences conçoivent par la seule et unique intelligence de Dieu.

CLXVIII.

Il n'y a qu'un seul qui est l'Alpha et l'Oméga, et le commencement et la fin touchent à l'Être universel.

CONCLUSIONS.

Il semble que notre tâche soit remplie; nous avons *prouvé* dans la première partie de ce volume, la *Réalité du monde surnaturel des Esprits,* par la *voie expérimentale,* c'est-à-dire par un grand nombre d'expériences répétées, *de l'écriture directe des Esprits,* en présence de *cinq cents témoins sains d'esprit et de corps.* Néanmoins nous ne nous sommes pas contentés de la *démonstration expérimentale, bien qu'un fait soit plus brutalement concluant que toutes les théories et tous les raisonnements.* C'est pourquoi nous avons eu recours, dans la seconde partie de ce volume, *à l'opinion de quarante siècles, dont le témoignage* presque unanime *confirme* également la *réalité d'un monde invisible de purs Esprits, d'où émanent les révélations religieuses et les enseignements moraux.* Cette ébauche a donc jeté les premiers fondements de la grande science du *Spiritualisme ou de la Pneumatologie positive.* Si nous ne nous faisons pas illusion, l'heure de la défaite définitive du matérialiame et du scepticisme rationaliste de nos prétendus savants modernes, va bientôt sonner. Désormais il faudra rayer un siècle tout entier de ténèbres sur toute la création invisible. Tous les livres, écrits durant ce laps de temps, *sur le véritable sens de l'antiquité,* sur les oracles et sur les inspirations des grands hom-

mes de l'histoire vont devenir illisibles, car ils partent tous d'une base fausse, l'absence de ce *merveilleux dont nous venons de démontrer la réalité. La haute autorité de la Bible sera plus que jamais raffermie, non-seulement au point de vue religieux et moral, mais encore au point de vue scientifique.* Désormais nul n'osera contester que la *Bible* ne *soit le seul livre qui satisfait à tous nos besoins religieux, moraux et intellectuels.*

Il en est de même, bien qu'à un moindre degré, des anciennes traditions sacrées de l'Inde, de la Chine, de l'Egypte, de la Grèce et de Rome, *car toutes partent* du principe de la *Révélation* et de la *Théophanie.* L'étude des poètes de l'antiquité va surtout acquérir une haute importance, la plupart des poètes reflétant mieux les anciennes traditions sacrées des temps primitifs que les philosophes. Néanmoins, la *haute renommée de Pythagore*, *de Platon, du système dualiste de Sankhya, de Gotama, de Sankara,* etc., etc., va grandir encore.

Le triomphe prochain du spiritualismet devrai donc remplir de joie les cœurs de tous les hommes religieux ; mais, malheureusement, il n'en est pas de même. Nos prétendus chrétiens orthodoxes, aveuglés par la Démonophobie, regrettent la défaite du Matérialisme, de cet adversaire acharné de toutes les religions. En vérité, on ne saurait s'imaginer cette démence du parti orthodoxe. *M. de Mirville*, le représentant le plus érudit de la démonophobie moderne, s'écrie, le cœur navré, dans sa Pneumatologie, qui n'est qu'une démonologie *(des Esprits et de leurs manifestations fluidiques,* pag. 447) :

« Le matérialisme est vaincu : *mais à quel prix peut-» être?* » M. de Mirville traite même le spiritualisme américain *de fléau (des Esprits,* etc., p. 444) ; *il redoute le retour des dieux du paganisme!!!* (Par le moyen du

spiritualisme moderne.) Cet auteur ne soupçonne pas que *la plaie morale de notre société consiste dans le penchant au matérialisme, et nullement dans les tendances polythéistes.* Certes, s'il y a de nos jours quelques velléités polythéistes, on ne les rencontre que dans l'EGLISE ROMAINE, qui, naguère, vient de proclamer *Marie* (Mère de Dieu ! ! et Reine du ciel !) DÉESSE ! ! !...

On sait que la doctrine de la Trinité, ce trithéisme des *trois prétendues personnes* de la Divinité, ainsi que le culte des saints et des saintes, canonisés par la cour de Rome, renferme également des germes polythéistes. En effet, le *parti prêtre et orthodoxe* démontre d'une manière évidente son incapacité radicale de guérir les maux moraux de notre société, puisqu'il ne sait pas même *où est le siége du mal* de nos jours? Les prêtres, aveuglés par la *démonophobie,* ne voient pas *où est le danger.* Que penser de médecins, si dépourvus du coup d'œil diagnostique?

On sait que le Christ lui-même a dit, dans le fameux discours sur la montagne, que le sel qui perd sa saveur ne vaut plus rien, qu'à être jeté dehors et foulé des hommes. (Saint Mathieu, chap. V, v. 13.)

Il ne faut donc pas s'étonner que le *clergé orthodoxe* de tous les cultes chrétiens ait perdu le sceptre de la science, qu'il ait laissé mettre en lambeaux le saint drapeau du Christ par les savants sceptiques et matérialistes de notre siècle. Aujourd'hui, au lieu de tendre la main aux spiritualistes modernes, pour terrasser le scepticisme et le matérialisme de nos prétendus savants, les prêtres et les pasteurs repoussent encore ce secours inattendu que le ciel leur envoie. Ces dignes successeurs des anciens *Pharisiens* vont jusqu'à regretter la chute prochaine de ce matérialisme hideux qui a détruit la haute autorité de la Bible, en bafouant sans cesse

depuis une centaine d'années le divin Martyr du Calvaire, cet Archange de la face de l'Eternel lui-même!...

Quant à nous, spiritualistes, tout en regrettant cet aveuglement insensé du parti orthodoxe de toutes les sectes chrétiennes, nous nous réjouissons de *la chute du matérialisme, ce règne de Satan par excellence!*

Nous sommes intimement convaincus que le triomphe final du spiritualisme entraînera avec lui le rétablissement complet de l'autorité de la Sainte-Écriture, cette parole de Dieu qui renferme la plus haute sagesse révélée aux hommes par la disposition des Anges de l'Éternel; nous remercions donc Dieu d'avoir daigné confier à l'humanité un excellent moyen de combattre le *génie du mal*, en entonnant l'hymne sublime de *Jésus Sirach* (Ecclésiastique, XXXVI, 1, 2, 6, 7, 9, 10, 16, 17, 18, 19):

1. « O Seigneur! Dieu de toutes choses, aie pitié de » nous, et nous regarde! »

2. « Et répands ta terreur sur toutes les nations qui ne » t'honorent point, afin qu'elles connaissent qu'il n'y a » point d'autre Dieu que toi, et qu'elles racontent tes » œuvres magnifiques! »

6. « *Renouvelle les prodiges, et change les miracles.* »

7. « Montre la gloire de ta main et ton bras droit, afin » qu'ils publient tes faits merveilleux. »

9. « Détruis l'adversaire, et mets en pièces l'ennemi. »

10. « Hâte le temps, et souviens-toi de ton serment, » afin qu'on raconte tes merveilles! »

16. « Remplis Sion, afin qu'elle magnifie tes oracles; » remplis ton peuple de ta gloire. »

17. « Rends témoignage à ceux qui ont été ton héri» tage dès le commencement, et *suscite des prophètes » en ton nom.* »

18. « Donne la récompense à ceux qui s'attendent à
» toi, et fais qu'on ajoute foi à tes prophètes. »

19. « Ecoute, Seigneur, les prières de tes serviteurs,
» et conduis-nous dans la voie de justice, et *tous les ha-*
» *tants de la terre connaîtront que le Seigneur est le Dieu*
» *éternel.* »

UNE APPARITION

AU MOIS DE MARS 1854

Nous avons promis, page XVI, en parlant du livre remarquable de M. Dale Owen, intitulé : *Footfalls on the boundary of another world,* de donner la traduction de l'apparition que l'auteur de cette Pneumatologie a eue au mois de mars 1854, et que M. Dale Owen a recueillie de sa bouche même, à la date du 11 mai 1859.

« En mars 1854, le baron de Guldenstubbé demeurait seul à Paris dans un appartement du premier, 23, rue Saint-Lazare. Le 16 de ce mois, il revenait après minuit d'un grand bal du faubourg Saint-Honoré chez M. de Tourgueneff (Nicolas); il voulait se retirer de suite dans sa chambre à coucher, mais étant encore trop agité, il alluma sa bougie et se mit à lire au lit; mais bientôt son attention était distraite de la lecture par une secousse électrique, qui peu à peu se répétait huit ou dix fois; cette sensation étrange éloignait toute disposition au sommeil : il se levait, s'enveloppait d'une robe de chambre chaude, et allait au salon à côté pour y rallumer son feu. Rentrant peu après dans sa chambre à coucher, sans lumière, pour chercher son mouchoir, il observa, au rayon de la lumière provenant par la porte ouverte du salon, juste devant la cheminée sans feu de

la chambre à coucher située vis-à-vis de la porte d'entrée, quelque chose comme *une colonne vaporeuse de couleur grisâtre, un peu lumineuse.* Son attention se fixa un moment sur cette étrange colonne, mais pensant que c'était un reflet des réverbères de la grande cour, il ne s'y arrêta point et retourna au salon.

» Quelque temps après, comme le feu n'allait pas trop bien dans la cheminée du salon, il rentra dans la chambre à coucher, pour y chercher du fagot. Cette fois-ci, l'apparition devant la cheminée de la chambre à coucher fixa son attention. La colonne s'était agrandie et s'élevait jusqu'au plafond qui avait 12 pieds de hauteur. Sa couleur, de grise était devenue *bleue,* de ce bleu d'*alcool en feu*, et plus éclatante qu'auparavant. Au moment où le baron la regardait avec surprise, elle augmentait d'éclat et graduellement prenait la figure d'un homme. Les contours étaient d'abord *vagues*, et la couleur bleue, comme la colonne, seulement d'une teinte *plus sombre.* Le baron prenait toute l'apparition pour une hallucination, mais continuait de l'examiner avec attention dans une distance d'à peu près treize à quatorze pas. Peu à peu les lignes extérieures de cette figure deviennent plus accusées, les traits se forment et le tout prend la couleur de la chair humaine et enfin de nos vêtements. En définitive, l'intérieur de la colonne présente la figure d'un *vieillard de grande taille*, ayant le teint frais, les yeux bleus, *les cheveux blancs comme neige*, ainsi que les favoris; mais sans barbe ou moustache, et d'une tenue assez soignée, portant cravate *blanche* et gilet blanc, un col de chemise *roide et haut* et un *long* habit *noir,* ouvert et rejeté sur la face des *épaules,* comme le font les personnes corpulentes qui ont trop chaud, et paraissant s'appuyer sur une forte *canne blanche.* Quelques

minutes après, la figure *sortit de la colonne* et s'avança, paraissant flotter lentement au travers de la chambre jusqu'à trois pieds du point où se tenait le baron étonné; là elle s'arrêta, présentant sa main en manière *de salutation* et s'inclina légèrement. Le premier mouvement du baron fut de tirer le cordon de la sonnette. Le sujet était si parfaitement accusé, si naturellement matériel, qu'il pouvait à peine se défendre de la pensée qu'un étranger s'était introduit chez lui, car ses traits lui étaient tout à fait inconus; mais l'âge et les manières amicales du visiteur arrêtèrent sa main. De l'autre monde ou de ce monde-ci, il n'y avait rien d'ennemi ou de formidable dans cette apparition-là.

» Un peu de temps après, la figure alla vers le lit, en face de la cheminée, à droite de la porte d'entrée, puis à gauche, retourna à la cheminée, où elle avait d'abord apparu, puis elle s'avança une seconde fois vers le baron et répéta ces mouvements *huit ou dix fois*. Le baron n'entendit ni son, ni voix, ni bruit de pas. La dernière fois, l'Esprit retourna vers la cheminée, et, faisant face au baron, il demeura stationnaire. Peu à peu les contours s'affaiblirent, et, au fur et à mesure que la figure perdait de son aspect, la colonne se refaisait comme auparavant, formant comme un cadre autour d'elle. Mais cependant, à l'heure qu'il était, en se refaisant la colonne était beaucoup plus lumineuse, qu'auparavant, et, l'éclat qu'elle répandait, permettait au baron de lire dans une Bible, d'impression *perle*-anglaise, qui se trouvait sur sa table de toilette, deux ou trois versets. Peu à peu la figure s'éteignit, s'élevant par intervalles comme une lampe qui finit.

» Cette apparition, colonne et figure, a duré environ *dix minutes,* de sorte que le témoin oculaire de cette

étrange apparition avait le temps nécessaire de la bien examiner. Quand elle retourna à la cheminée, le baron pouvait très facilement en distinguer le dos. Il ne s'en effraya point, à la recherche qu'il était, de savoir si c'était une hallucination ou une réalité objective. A deux ou trois reprises dans sa vie, il avait eu des apparitions, moins distinctes, il est vrai, et de personnes qu'il avait connues durant leur vie terrestre, de sorte qu'il avait cru que la cause en était l'imagination ou une impression produite par l'état de son système nerveux. Méditant sur ces matières occultes, il allait au lit, et quelques temps après, s'endormait profondément. Mais dans un songe, la *même figure* se présentait à lui, dans les mêmes vêtements ; elle lui apparut, assise auprès de son lit, lui disant (comme en réponse à ses méditations de la veille) :

« Jusqu'à présent, vous n'avez pas cru à la réalité des » apparitions, que vous considériez seulement comme » reflets de mémoire. Maintenant, puisque vous avez vu » un étranger, vous ne pouvez pas voir en cela une re- » production de vos souvenirs. » Le baron, en songe, approuva ce raisonnement ; mais le fantôme ne lui donna aucune satisfaction à l'égard de son nom ou de ce qu'il avait été dans cette vie-ci.

» Le lendemain, rencontrant la femme du concierge, Mme Mathieu, qui avait l'habitude de faire ses chambres, il lui demanda qui, avant lui, avait occupé son appartement, ajoutant que la raison qui le portait à faire cette question était une apparition qu'il avait eue dans sa chambre à coucher, la nuit passée. D'abord, cette femme paraissait très effrayée et n'avait nulle envie de lui communiquer quelque chose à ce sujet ; mais lorsque le baron la pressait et l'assurait que ce ne serait jamais une raison pour lui, en homme éclairé, de changer d'appar-

tement, elle lui communiquait, en hésitant, qu'un certain M. Caron y avait demeuré et y était mort il y avait environ deux ans, et qu'il avait autrefois été *maire* dans une localité de la Champagne; il avait habité cet appartement, en qualité de père de la propriétaire, lorsqu'un coup d'apoplexie avait mis fin à sa vie à peu près à l'âge de soixante et quelques années, dans un couloir du même appartement, qui se trouvait entre la chambre à coucher et la cuisine. On l'avait transporté presque sans vie à la chambre à coucher, où il était mort dans son lit, qui occupait la même place que celui du baron.

» La description par cette femme, non-seulement de l'aspect personnel de ce monsieur, mais encore de son costume, correspondait de la manière la plus exacte à tout ce qu'avait vu le baron : *gilet blanc, cravate blanche,* long *frac noir* qu'il portait habituellement, stature *au-dessus* de la moyenne, obèse, yeux bleus, cheveux et favoris *blancs,* ne portant ni barbe ni moustache. Le col de chemise était *roide* et *droit;* de plus, l'habitude de renverser le devant de son habit sur la face de ses épaules et une grosse canne blanche. Mme Mathieu finit par avouer que le baron n'était pas le seul qui avait vu l'apparition de M. Caron. Une fois, une domestique l'avait vue dans l'escalier. A elle-même, il avait apparu plusieurs fois : une fois à l'entrée du salon, une autre fois dans le couloir dont nous avons parlé ci-dessus, et diverses fois dans la chambre à coucher. Elle dit aussi au baron, qui l'avait probablement remarqué, qu'elle avait pris l'habitude de faire ses chambres quand il y était, au lieu de les faire quand il était sorti, et que, dans la crainte de le déranger, elle avait plusieurs fois voulu s'excuser là-dessus, mais qu'elle n'avait su que dire; la véritable raison de son habitude étant de ne pas

rester seule dans l'appartement, de peur de rencontrer le vieux monsieur, à ce qu'elle s'exprimait naïvement.

» Mme ..., la fille de M. Caron, prit le parti de faire dire des messes pour son père, et il fut dit que, depuis, on ne vit plus d'apparitions dans ces appartements. »

EXPLICATION

DES

ÉCRITURES DIRECTES

I. — Lettre d'outre-tombe d'un ami de l'*auteur,* que plusieurs personnes ont reconnu à son écriture. Cette épître a été tracée en français, le 1er février 1857 (environ deux ans après la mort du défunt), dans le logement de l'auteur.

II. — Figure qui a été tracée au Louvre, dans le Musée égyptien, en présence de plusieurs témoins, dans la chapelle funéraire dite de Cléopâtre, 4 septembre 1862.

III. — Lettre amicale *d'une parente de l'auteur,* morte en 1843. Cette épître, en allemand, a été tracée le 20 février 1857, dans le logement de l'auteur. Plusieurs connaissances de la défunte ont reconnu son écriture, tracée avec de l'encre bleue.

IV. — Première écriture en français, soussignée par un Esprit que l'auteur a connu durant sa vie terrestre. Les mots : *Je confesse Jésus en chair,* sont une réponse adressée par l'Esprit au doute du comte d'Ourches. Ce phénomène merveilleux a eu lieu, en présence dudit comte d'Ourches, le 16 août 1856, à onze heures du soir, dans le logement de l'auteur.

V. — Figure magique, tracée le 14 août 1856, dans

le logement de l'auteur. Cette figure a opéré plusieurs guérisons merveilleuses et instantanées.

VI. — Écriture en latin, style lapidaire, obtenue le 26 août 1856 au Louvre, en présence du comte d'Ourches, *près de la statue d'Auguste,* à l'angle de la croisée de la salle des Empereurs romains.

VII. — Hiéroglyphe d'Egypte, tracé en présence du comte d'Ourches, le 30 août 1856, près du sarcophage de Ramsès III, dans la salle Égyptienne du Louvre.

VIII. — Première écriture en latin lapidaire, obtenue en présence du comte d'Ourches, au Louvre, près de la *statue de Germanicus*, le 26 août 1856.

IX. — Écriture en latin lapidaire, tracée le 28 août au Louvre, près de la statue de *Jules César,* en présence du comte d'Ourches et de plusieurs autres témoins.

X. — Écriture en latin lapidaire près de la statue inconnue, dans la salle des Empereurs romains, en présence du comte d'Ourches et du général de Brewern, le 4 septembre 1856.

XI. — Première écriture en anglais avec les initiales de *Marie-Stuart,* tracée en présence du comte d'Ourches et de plusieurs témoins importants de l'ambassade de Prusse, le 9 septembre, près de la colonne de François II à Saint-Denis.

XII. — *Initiales du nom d'un ami défunt* de l'auteur, tracées sur sa tombe au cimetière Montmartre, le 14 septembre 1856, en présence de plusieurs témoins.

XIII. — Ecriture en langue esthonienne, tracée par un Esprit, que l'auteur a connu durant sa vie terrestre, le 12 septembre 1856, dans le logement de l'auteur, 74, rue du Chemin de Versailles.

XIV. — Ecriture remarquable, signée par *Abélard,* obtenue par l'auteur sur la tombe de cet homme illustre

au Père-Lachaise, sur la recommandation (*directemen écrite*) d'un Esprit sympathique, le 20 janvier 1857.

XV. — Ecriture allemande en vers, signée par le parrain de l'auteur. Cette épître a été tracée le 14 janvier 1857 dans le logement de l'auteur. La parfaite ressemblance de la main du défunt a été non-seulement constatée par tous les parents de l'auteur et de son oncle, ledit parrain, mais encore par le tribunal civil de l'île d'Oesel, lors du voyage de l'auteur et de sa sœur en Russie, au printemps 1858.

XVI. — Ecriture grecque, tracée en présence de M. le professeur Georgii, de Londres, disciple de l'illustre *Ling,* du comte d'Ourches et du baron de Voigts-Rhetz, le 4 octobre 1856, dans le logement de l'auteur, pour prouver à tous que la mort est vaincue, et qu'il ne faut plus en avoir peur. L'original de cette écriture a guéri instantanément l'auteur d'une fièvre typhoïde dans l'année suivante, au printemps 1857.

XVII. — Écriture de la sœur *Louise de la Miséricorde* (*La Vallière*), tracée en présence du colonel de Kollmann, le 29 décembre 1856, dans l'église du Val-de-Grâce. Nous rappelons à nos lecteurs le songe remarquable que Louise de La Vallière avait eu dans ce cloître même, avant d'entrer comme dame d'honneur à la suite de la princesse Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans, et dont Bossuet parle. (Voyez la vie de madame de La Vallière à la tête du sermon que prononça Bossuet pour sa profession.)

XVIII. — Ecriture en français, tracée le 10 mars 1857, dans le jardin du petit Trianon, près de la laiterie. L'identité de l'écriture a été constatée par M. Lacordaire, d'après les lettres de cette malheureuse reine qui se trouvent encore dans les archives *des Gobelins*, à Paris.

XIX. — Ecriture grecque, obtenue en présence du général baron de Brewern, le 26 décembre 1856, dans le logement de l'auteur.

XX. — Figure tracée dans une ramette de papier, toute neuve et cachetée encore par le marchand, en un mot, dans un cahier tel qu'il sort de la boutique, dans le logement de l'auteur, le 24 décembre 1856. M. le général baron de Brewern y assista en qualité de témoin oculaire. M. le comte d'Ourches et le marquis du Planty, également invités à y assister, manquèrent. On les attendit jusqu'à minuit, mais à peu près vers cette heure, les meubles commençant à craquer partout, le médium se mit au piano et ordonna de poser, sur un petit guéridon, une ramette de papier à lettres, *toute neuve,* enveloppée d'un papier jaune et cachetée par le marchand, que le général de Brewern avait apportée. Au bout d'un quart d'heure, le médium cesse de jouer et prie M. le général de Brewern d'ouvrir la ramette; on y trouve plusieurs figures, entre autres celle-ci, ainsi qu'une écriture grecque, signée par Platon, une écriture latine signée par Ciceron, et une écriture anglaise, signée par *Spencer.*

XXI. — Figure tracée et signée par *saint Louis,* près des statues de sa famille, dans le caveau de la cathédrale de Saint-Denis, le 8 novembre 1856, en présence du général baron de Brewern et plusieurs autres témoins importants.

XXII. — Écriture allemande, tracée par *un Esprit* que l'auteur, ainsi que plusieurs amis et parents du défunt, ont reconnue à sa main, bien que la signature manque. Ce phénomène a eu lieu le 28 décembre 1856, dans le logement de l'auteur.

XXIII. — Nom français tracé près du catafalque de

Louis XVIII dans la cathédrale de Saint-Denis, en présence du général de Brewern, le jour de la Toussaint 1856.

XXIV. — Écriture *grecque*, tracée en présence du comte d'Ourches et M. Ravené Senior, le 29 octobre 1857.

XXV. — Figure tracée en présence du général baron de Brewern qui voit les différentes lignes se former sur la feuille de papier, placée sur le bureau de l'auteur, 74, rue du Chemin de Versailles, le 15 novembre 1856.

XXVI. — Ecriture *en langue russe,* tracée en présence du général baron de Brewern, du prince Shakowskoi et de plusieurs témoins de l'*ambassade russe,* le 20 novembre 1857, dans le logement de l'auteur.

XXVII. — Ecriture française et figure étrange, tracées de l'autre côté du papier *par l'Esprit* du *fameux diacre Pâris,* derrière le maître-autel de l'Eglise *Saint-Médard,* où jadis son corps a reposé, avant la défense de :

« Par le roi à Dieu,
» D'opérer des miracles en ce lieu. »

Cet esprit frappe d'abord des coups sourds sous les dalles de la chapelle, derrière le maître-autel, en présence de M. *le colonel de Kollmann*, *qui retire lui-même le papier,* posé devant ses yeux par l'auteur, le 2 novembre 1856.

XXVIII. — Écriture grecque, signée par le *célèbre Platon* et tracée dans la même ramette cachetée du général de Brewern que la figure XX, le 24 décembre 1856. Les expériences de cette journée mémorable ont été couronnées du succès le plus complet.

Dans le papier signé par l'esprit de Platon, il y a une figure qui représente une croix ayant à son sommet un

alpha (α) et à sa base un oméga (ω̃). Cette croix et ces deux lettres semblent indiquer le commencement et la fin de toutes choses. Les deux π π signifient *la foi* et l'esprit (πίστις, πνεύμα). En haut il y a (ανάπη του θεου) : L'amour de Dieu. Le terme (ὦ φιλότης) veut dire : ô mon ami.

XXIX. — Dessin d'un trépied pythique *signé E.*, près de la petite statue d'*Euripide,* au Louvre, *en présence* du comte d'Ourches, du prince Shakowskoi et plusieurs autres témoins, le 4 novembre 1857.

XXX. — Figure tracée en présence du général baron de Brewern, à la suite de l'évocation du fameux prince et *prêtre Hohenlohe,* le 6 novembre 1856, dans le logement de l'auteur. Les lettres grecques ajoutées à la figure paraissent indiquer que la mort (θάνατος) est vaincue par la foi (πίστις) en l'esprit (πνεύμα) de celui qui est l'alpha et l'oméga (le commencement et la fin).

TABLE SOMMAIRE.

PREMIÈRE PARTIE

Pages

DÉDICACE VII

INTRODUCTION XIII

CHAPITRE I. — Spiritualisme de l'antiquité 1

— II. — Le spiritualisme depuis l'avènement du Christ.. 28

— III. — L'écriture directe du Décalogue par l'Éternel, ou la révélation directe de la loi la plus sainte et la plus sublime sur le Sinaï, que le Christ lui-même n'est pas venu abolir, mais accomplir.. 48

— IV. — Écriture mystérieuse lors du grand festin du roi Belsatsar 55

— V. — Statue parlante de Memnon 57

— VI. — Des lieux hantés et fatidiques 60

— VII. — Phénomènes de l'écriture directe des Esprits, constatés en présence de témoins, depuis le mois d'août 1856, jusqu'au 30 novembre 1872.. 77

DEUXIÈME PARTIE

SOURCES DU SPIRITUALISME DE L'ANTIQUITÉ 100

CHAPITRE VIII. — Remarques générales concernant les traditions sacrées de l'antiquité 101

— IX. — Hiérarchie céleste suivant les traditions chinoises 111

— X. — Armée des cieux suivant les traditions indiennes 121

— XI. — Hiérarchie céleste selon les anciens Perses..... 127

— XII. — Les êtres invisibles selon les penseurs grecs.. 129

Pages

CHAPITRE XIII. — Culte des Pitris ou des mânes des ancêtres... 149
— XIV. — Tutelle des Esprits (Anges gardiens), selon les traditions sacrées de la Chine.............. 154
— XV. — L'inspiration et les Médiums................. 163
— XVI. — L'Extase chez les Indiens..................... 174
— XVII. — L'Extase mystique chez les Chinois et chez les Perses........... 179
— XVIII. — De l'âme humaine.............................. 184
— XIX. — Immortalité, éternité et préexistence de l'âme. 186
— XX. — Corps éthéré................................. 202
— XXI. — Corps terrestre.............................. 211
— XXII. — De la mort.................................. 226
— XXIII. — De l'état des âmes après la mort............. 224
— XXIV. — Délivrancs finale ou eschatologie............. 247
— XXV. — Pensées des Esprits.................... 266
CONCLUSIONS... 293
UNE APPARITION............. 298
EXPLICATION DES ÉCRITURES DIRECTES........................ 304

FIN.

N° I.

Mon très cher Ami, quelle
jouissance pour moi de
pouvoir vous assurer de ma
main d'outre tombe que vous avez
eu raison en ce qu'il y a de plus
consolateur pour l'homme !—
Oui, nous existons, nous pensons,
nous agissons, nous prenons
part aux maux, ainsi qu'aux
moments

N° II



Imp. Lenier 22 rue Coquillière

N.º III

[illegible]

[illegible]

N.º IV.

Je confesse Jésus en chair. A. v. G.

N.º V.

N.º VI

OCTAVIANUS

AUGUSTUS.

N.º VII.

N.º VIII

GERMANICUS.

Imp. Lender 22 rue Coquillière

N° IX

CAIVS
IVLIVS CAESAR

N° X

IVVENTAS.

N° XI

I am the life.

N° XII

Ew

N° XIII

minge Jerusalemma
linna lapsed, ja
lot ge Tuommela
peale.

Imp. Lender, 23 rue Coquillière

N° XIV.

Omnes qui eiusdem
Adamo participavimus
atque a serpente in
fraudem inducti
sumus, per peccatum
mortui; ac per coe=
lestem Adamo
saluti restituti
atque ad vitae
lignum, unde
exciderimus
per ignominiae
lignum reducti
sumus.

P. ABAELARDUS

imp Lemler, 22, rue Coquilli

N° XV

Mein liebes Kind

[illegible] senke sich
Tief in Jesu Herz und Hände
Und erwarte ruhiglich
Deines [illegible] Ziel und Ende.

[illegible] in Liebe auf mein
[illegible], von deinem alten
[illegible]
[illegible]

N° XVI.

ΠΟΥ ΣΟΥ ΘΑΝΑΤΕ
ΤΥ ΚΕΝΤΡΟΝ
ΠΟΥ ΣΟΥ ΑΔΗ
ΤΟ ΝΙΚΟΣ.

N° XVII.

Soeur
Louyse de la
misericorde.

N° XVIII.

Reine de France
Marie-Antoinette
issue de l'illustre

Imp. Lemercier 22 rue Coquillière

N° XIX.

Η ΑΡΕΤΗ ΠΛΟΥΤΟΥ
ΜΕΝ ΚΡΕΙΤΤΩΝ
ΧΡΗΣΙΜΩΤΕΡΑ
ΔΕ ΕΥΓΕΝΕΙΑΣ
ΕΣΤΙ.

N° XXI.



N° XX.



f. Ino Lender 22 rue Coquillière

N° XXII.

Ich lege mit Freuden mein Scherflein zu den reichen
Erfahrungen die Ihr Leben in unserem Gebiete
gemacht, und die uns wol ungeahnt machen
als Euch.

N° XXIII.

Lowo

N° XXIV.

Ο ΕΖΩΝ ΟΥΣ
ΑΚΟΥΣΑΤΩ ΤΙ
ΤΟ
ΠΝΕΥΜΑ
ΛΕΓΕΙ

N° XXV.



Imp. Lender, 22 rue Coquillière

N° XXVI.

Вѣра

Надежда

Любовь

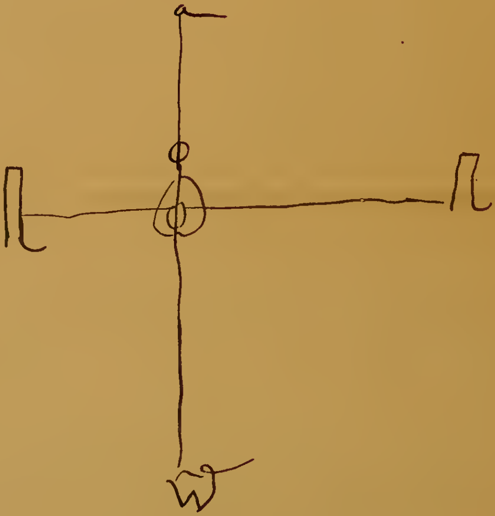
Пушкинъ.

N° XXVII.

François

PARIS

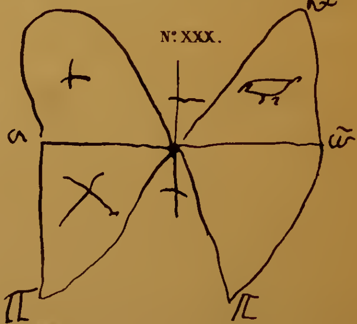
N° XXVIII.



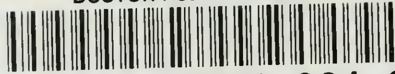
N° XXIX.



N° XXX.



Imp. Lemercier & Cie


BOSTON PUBLIC LIBRARY
3 9999 05676 931 6